UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01552658 5

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME DEUXIEME.

Jn. M. Moreau le Jeune Jnv. 1780. J. B. Dambrun sculp.

Voila les Tributs que paye le Roi de Portugal.

Les Hollandois

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS *RAYNAL.*

TOME DEUXIEME.

A GENEVE,
Chez JEAN-LEONARD PELLET, Imprimeur de la Ville & de l'Académie.

M. DCC. LXXX.

D
22
P 7.72
t. 2

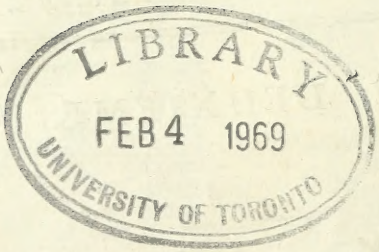

TABLE
DES
INDICATIONS.

LIVRE TROISIEME.

Etabliſſemens, commerce & conquêtes des Anglois dans les Indes Orientales.

I. IDÉE *de l'ancien commerce des Anglois.* . . . . . page 1
II. *Premiers voyages des Anglois aux Indes.* 14
III. *Démêlés des Anglois avec les Hollandois.* 21
IV. *Démêlés des Anglois avec les Portugais.* 27
V. *Liaiſons des Anglois avec la Perſe.* 28
VI. *Décadence des Anglois aux Indes.* 36
VII. *Rétabliſſement du commerce Anglois dans l'Inde.* 38
VIII. *Malheurs & fautes des Anglois aux Indes.* 39

IX. *Débats occasionnés en Angleterre par les privilèges de la compagnie.* . 46
X. *Guerres des Anglois & des François.* 52
XI. *Description de l'Arabie. Révolutions qu'elle a éprouvées. Caractère de ses habitans.* 53
XII. *Commerce général de l'Arabie, & celui des Anglois en particulier.* . 68
XIII. *Révolutions qu'a éprouvées le commerce dans le golfe Persique.* . 88
XIV. *Etat actuel du commerce dans le golfe Persique, & de celui des Anglois en particulier.* 94
XV. *Description de la côte de Malabar. Idée des états qui la forment.* . 107
XVI. *Productions particulières au Malabar.* 122
XVII. *Etat actuel de Goa.* 130
XVIII. *Histoire des pirates Angria.* . 131
XIX. *Etat actuel des Marattes à la côte de Malabar.* 134
XX. *Révolutions arrivées à Surate. Suite de l'influence qu'y acquièrent les Anglois.* 135
XXI. *Description de l'isle de Salsete.* 140
XXII. *Description de l'isle de Bombay. Son état actuel & son importance.* 141

XXIII. *Etat de la côte de Coromandel à l'arrivée des Européens.* . . 145
XXIV. *Comment les Européens ont établi leur commerce à la côte de Coromandel, & quelle extenſion ils lui ont donnée.* 148
XXV. *Poſſeſſions Angloiſes à la côte de Coromandel.* 160
XXVI. *Etabliſſement dans l'iſle de Sumatra.* 171
XXVII. *Vue des Anglois ſur Balambangan. Leur expulſion de cette iſle.* 173
XXVIII. *Révolutions arrivées dans le Bengale.* 175
XXIX. *Mœurs anciennes des Indiens retrouvées dans le Biſnapore.* . 177
XXX. *Productions, manufactures, exportations du Bengale.* . . . 183
XXXI. *Quelle idée il faut ſe former de la colonie angloiſe de Sainte-Hélene.* 207
XXXII. *A quel uſage les Anglois font ſervir les iſles de Comore.* . . 210
XXXIII. *La compagnie Angloiſe a abandonné aux négocians particuliers le commerce d'Inde en Inde.* . . 212
XXXIV. *Gênes que la compagnie a éprou-*

vées dans ſon commerce. Fonds qu'elle y a mis. Etendue qu'elle lui a donné. 214
XXXV. *Conquête du Bengale. Comment & par qui elle a été faite.* . . 219
XXXVI. *Meſures priſes par les Anglois pour ſe maintenir dans le Bengale.* . 227
XXXVII. *L'Angleterre peut-elle ſe flatter de voir continuer la proſpérité du Bengale?* 230
XXXVIII. *Vexations & cruautés commiſes par les Anglois dans le Bengale.* 234
XXXIX. *Meſures priſes par le gouvernement & par la compagnie elle-même, pour faire finir les déprédations de tous les genres.* 254
XL. *Situation actuelle de la compagnie.* 264
XLI. *Le privilège de la compagnie ſera-t-il renouvellé?* 266

LIVRE QUATRIEME.

Voyages, établiſſemens, guerres & commerce des François dans les Indes Orientales.

I. *Anciennes révolutions du commerce de France.* 272
II. *Premiers voyages des François aux Indes.* 284
III. *On établit en France une compagnie pour les Indes. Encouragemens accordés à cette ſociété.* 287
IV. *Les François forment des colonies à Madagaſcar. Deſcription de cette iſle.* 290
V. *Conduite des François à Madagaſcar. Ce qu'ils pouvoient & devoient y faire.* 300
VI. *Les François font de Surate le centre de leur commerce. Idée du Guzurate, où cette ville eſt ſituée.* . . . 310
VII. *Commencemens & progrès de Surate.* 315
VIII. *Mœurs des habitans de Surate.* 318
IX. *Portrait des Balliadères, plus volup-*

tueuſes à Surate que dans le reſte de l'Inde. 327
X. *Etendue du commerce du Surate. Révolutions qu'il a éprouvées.* . . 333
XI. *Entrepriſes des François ſur l'iſle de Ceylan & ſur S. Thomé. Leur établiſſement à Pondichery.* . . 340
XII. *Les François ſont appellés à Siam. Deſcription de ce royaume.* . . 342
XIII. *Avantages que les François pouvoient tirer de Siam. Fautes qui les en privèrent.* 350
XIV. *Vues des François ſur le Tonquin & la Cochinchine. Deſcription de ces deux contrées.* 353
XV. *Les François perdent & recouvrent Pondichery, leur principal établiſſement.* 365
XVI. *Décadence de la compagnie de France. Cauſes de ſon dépériſſement.* 369
XVII. *Révolutions arrivées dans les finances de la France depuis les premiers tems de la monarchie.* . . . 377
XVIII. *Moyens imaginés par Law pour tirer les finances de France du déſordre où elles ſont tombées. Part qu'a*

la compagnie à l'exécution de ſes projets. 396
XIX. *Situation de la compagnie des Indes, à la chûte du ſyſtême.* . . 418
XX. *Succès éclatans de la compagnie. Quels ſont ceux de ſes agens qui les lui prouvent.* 420
XXI. *Tableau de l'Indoſtan.* . . 435
XXII. *Moyens employés par les François pour ſe procurer de grandes poſſeſſions dans l'Inde.* 457
XXIII. *Guerre entre les Anglois & les François. Les derniers perdent tous leurs établiſſemens.* . . . 472
XXIV. *Source des malheurs éprouvés par les François.* 479
XXV. *Meſures que l'on prend en France pour le rétabliſſement des affaires dans l'Inde.* 482
XXVI. *Le privilège de la compagnie eſt ſuſpendu. Sa ſituation à cette époque.* 491
XXVII. *La compagnie perd l'eſpoir de reprendre ſon commerce. Elle cède tous ſes effets au gouvernement.* . . 504
XXVIII. *Situation actuelle des François à la côte de Malabar.* . . . 515

XXIX. *Situation actuelle des François dans le Bengale.* 514
XXX. *Situation actuelle des François à la côte de Coromandel.* 519
XXXI. *Etat actuel de l'iſle de Bourbon.* 528
XXXII. *Etat actuel de l'iſle de France. Importance de cet établiſſement. Ce qu'on y a fait & ce qui reſte à faire.* 531
XXXIII. *Principes que doivent ſuivre les François dans l'Inde, s'ils parviennent à y établir leur conſidération & leur puiſſance.* 550

Fin de la Table du tome ſecond.

HISTOIRE

HISTOIRE

PHILOSOPHIQUE

ET

POLITIQUE

DES ETABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPEENS DANS LES DEUX INDES.

LIVRE TROISIÈME.

Établiſſemens, commerce & conquêtes des Anglois dans les Indes Orientales.

ON ne ſait ni à quelle époque les iſles Britanniques furent peuplées, ni quelle fut l'origine de leurs premiers habitans. Tout ce que nous apprennent les monumens hiſtoriques les plus dignes de foi, c'eſt qu'elles

I. Idée de l'ancien commerce des Anglois.

furent ſucceſſivement fréquentées par les Phéniciens, par les Carthaginois, & par les Gaulois. Les négocians de ces nations y alloient échanger des vaſes de terre, du ſel, toutes ſortes d'inſtrumens de fer & de cuivre, contre des peaux, des eſclaves, des chiens de chaſſe & de combat, ſur-tout contre de l'étain. L'utilité étoit la meſure des choſes échangées. On portoit à ces peuples ſauvages des choſes auxquelles ils mettoient, avec raiſon, plus d'importance qu'à celles qu'ils offroient. Il ne faut accuſer, ni les uns d'ignorance, ni les autres de mauvaiſe foi. En quelque contrée de l'univers que vous alliez, vous y trouverez l'homme auſſi fin que vous; & il ne vous donnera jamais que ce qu'il eſtime le moins pour ce qu'il eſtime le plus.

A ne conſulter qu'une ſpéculation vague, on ſeroit porté à penſer que les Inſulaires ont été les premiers hommes policés. Rien n'empriſonne les habitans du continent: ils peuvent en même-tems aller chercher au loin leur ſubſiſtance, & s'éloigner des combats. Dans les iſles, la guerre & les maux d'une ſociété trop reſſerrée, devroient amener plus vîte la néceſſité des loix &

des conventions. On voit cependant leurs mœurs & leur gouvernement formés plus tard & plus imparfaitement. C'eſt dans leur ſein que ſont nées cette foule d'inſtitutions bizarres, qui mettent des obſtacles à la population. L'antropophagie, la caſtration des mâles, l'infibulation des femelles, les mariages tardifs, la conſécration de la virginité, l'eſtime du célibat, les châtimens exercés contre les filles qui ſe hâtoient d'être mères, les ſacrifices humains; peut-être les jeûnes, les macérations, toutes les extravagances qui naîtroient dans les couvens, s'il y avoit un monaſtère d'hommes & de femmes ſurabondant en moines, ſans aucune poſſibilité d'émigration.

Lorſque ces hommes eurent découvert le moyen de s'échapper de l'enceinte étroite où des cauſes phyſiques les avoient tenus renfermés pendant des ſiècles, ils portèrent leurs uſages ſur le continent où ils ſe ſont perpétués d'âge en âge, & où encore aujourd'hui ils mettent quelquefois à la torture les philoſophes qui en cherchent la raiſon. La ſurabondance de la population dans les iſles, fut celle de la lenteur de la

civiliſation dans leurs habitans. Il fallut y remédier continuellement par des moyens violens. Le lieu où les membres d'une même famille ſont contraints de s'exterminer les uns les autres, eſt le ſéjour de l'extrême barbarie. C'eſt le commerce des peuples entre eux qui diminue leur férocité. C'eſt leur ſéparation qui la fait durer. Les Inſulaires de nos jours n'ont pas entiérement perdu leur caractère primitif; & peut-être qu'un obſervateur attentif en trouveroit quelques veſtiges dans la Grande-Bretagne même.

La domination Romaine ne fut ni aſſez longue, ni aſſez paiſible, pour beaucoup avancer l'induſtrie des Bretons. Le peu même de progrès qu'avoient fait pendant cette époque la culture & les arts, s'anéantit auſſi-tôt que cette fière puiſſance ſe fut décidée à abandonner ſa conquête. L'eſprit de ſervitude que les peuples méridionaux de la Bretagne avoient contracté, leur ôta le courage de réſiſter d'abord au refoulement des Pictes leurs voiſins, qui s'étoient ſauvés du joug, en fuyant vers le Nord de l'iſle, & peu après aux expéditions plus meurtrières, plus opiniâtres & plus combinées des peuples bri-

gands qui ſortoient en foule des contrées ſeptentrionales de l'Europe.

Tous les empires eurent à gémir de cet horrible fléau, le plus deſtructeur peut-être dont les annales du monde aient perpétué le ſouvenir : mais les calamités qu'éprouva la Grande-Bretagne ſont inexprimables. Chaque année, ſouvent pluſieurs fois l'année, elle voyoit ſes campagnes ravagées, ſes maiſons brûlées, ſes femmes violées, ſes temples dépouillés, ſes habitans maſſacrés, mis à la torture, ou emmenés en eſclavage. Tous ces malheurs ſe ſuccédoient avec une rapidité qu'on a peine à ſuivre. Lorſque le pays fut détruit au point de ne plus rien offrir à l'avidité de ces barbares, ils s'emparèrent du pays même. A une nation ſuccédoit une nation. La horde qui ſurvenoit, chaſſoit ou exterminoit celle qui étoit déjà établie ; & cette foule de révolutions perpétuoit l'inertie, la défiance & la miſère. Dans ces tems de découragement, les Bretons n'avoient guère de liaiſons de commerce avec le continent. Les échanges étoient même ſi rares entre eux, qu'il falloit des témoins pour la moindre vente.

Le cours de tant d'infortunes paroiſſoit devoir être arrêté, par la réunion de tous les royaumes en un ſeul, lorſque Guillaume le Conquérant ſubjugua l'Angleterre, un peu aprés le milieu du onzième ſiècle. Ceux qui le ſuivoient arrivoient de contrées un peu mieux policées, plus actives, plus induſtrieuſes que celles où ils venoient s'établir. Cette communication devoit rectifier, étendre les idées des peuples qui recevoient la loi. Malheureuſement l'introduction du gouvernement féodal occaſionna une révolution ſi bruſque & ſi entière dans les propriétés, que tout tomba dans la confuſion.

Les eſprits ſe raſſuroient à peine. A peine les vainqueurs & les vaincus commençoient à ſe regarder comme un même peuple, que le génie & les forces de la nation furent employés à ſoutenir les prétentions de ſes ſouverains à la couronne de France. Dans ces cruelles guerres, les Anglois déployèrent des talens & des vertus militaires : mais après de grands efforts & de grands ſuccès, ils furent repouſſés dans leur iſle, où des diſſenſions domeſtiques les replongèrent dans de nouvelles calamités.

Durant ces différens périodes, le commerce fut tout entier entre les mains des Juifs & des Lombards, qu'on favorisoit & qu'on dépouilloit, qu'on regardoit comme des hommes nécessaires & qu'on faisoit mourir, qu'alternativement on chassoit & on rappelloit. Ces désordres étoient augmentés par l'audace des pirates qui, quelquefois protégés par le gouvernement avec lequel ils partageoient leur proie, couroient indifféremment sur tous les vaisseaux, & en noyoient souvent les équipages. L'intérêt de l'argent étoit de cinquante pour cent. Il ne sortoit d'Angleterre que des cuirs, des fourrures, du beurre, du plomb, de l'étain, pour une somme modique; & trente mille sacs de laine, qui rendoient annuellement une somme plus considérable. Comme les Anglois ignoroient encore alors l'art de teindre les laines, & celui de les mettre en œuvre avec élégance; la plus grande partie de cet argent repassoit la mer. Pour remédier à cet inconvénient, on appella des manufacturiers étrangers; & il ne fut plus permis de s'habiller qu'avec des étoffes de fabrique nationale. Dans le même tems, on défendoit

l'exportation des laines manufacturées & du fer travaillé ; deux loix tout-à-fait dignes du siècle qui les vit naître.

Henri VII permit aux barons d'aliéner leurs terres, & aux roturiers de les acheter. Cette loi diminua l'inégalité qui étoit entre les fortunes des seigneurs & celles de leurs vassaux. Elle mit entre eux plus d'indépendance ; elle répandit dans le peuple le desir de s'enrichir, avec l'espérance de jouir de ses richesses.

Ce desir, cette espérance étoient traversés par de grands obstacles. Quelques-uns furent levés. Il fut défendu à la compagnie des négocians établis à Londres, d'exiger dans la suite la somme de 1575 livres de chacun des autres marchands du royaume qui voudroient aller trafiquer aux grandes foires des Pays-Bas. Pour attacher plus de gens à la culture, on avoit statué que personne ne pourroit mettre son fils ou sa fille en aucun apprentissage, sans avoir 22 livres 10 sols de rente en fonds de terre. Cette loi absurde fut mitigée.

Malheureusement on laissa subsister en son entier, celle qui régloit le prix de toutes

les choſes comeſtibles, de la laine, du ſalaire des ouvriers, des étoffes, des vêtemens. Des mauvaiſes combinaiſons firent même ajouter des entraves au commerce. Le prêt à intérêt & les bénéfices du change, furent ſévérement proſcrits, comme uſuraires, ou comme propres à introduire l'uſure. On ignoroit que l'argent, repréſentant de tout, eſt réciproquement repréſenté par toutes les choſes vénales; que c'eſt une denrée qu'il faut abandonner à elle-même comme les autres; qu'à chaque inſtant, elle doit hauſſer & baiſſer de prix par mille incidens divers; que toute police ſur ce point ne peut qu'être abſurde & nuiſible; qu'un des moyens de multiplier les uſuriers, c'eſt de défendre l'uſure, cette défenſe devenant un privilège excluſif pour quiconque oſe braver l'ignominie; qu'une ordonnance eſt ridicule toutes les fois qu'il y a des voies certaines pour l'éluder; que la concurrence générale qui naîtroit d'une liberté illimitée de commercer l'argent, en réduiroit néceſſairement l'intérêt; que les emprunts ruineux auxquels on veut remédier, ſeroient moins fréquens, l'emprunteur n'ayant qu'à payer le prix de

l'argent emprunté : au lieu que dans l'état actuel il faut y ajouter le prix que l'usurier met à sa conscience, à son honneur & au péril d'une action illicite ; prix d'autant plus fort que le nombre des usuriers est plus rare, & la loi prohibitive plus rigoureusement observée.

Par le même esprit d'aveuglement, il fut défendu à la même époque d'exporter l'argent, sous quelque forme qu'il pût être ; & pour que les marchands étrangers ne pussent pas l'emporter clandestinement, on les obligea à convertir en marchandises Angloises, le produit entier des marchandises qu'ils avoient introduites en Angleterre. La sortie des chevaux fut prohibée. On n'étoit pas assez éclairé, pour voir que cette prohibition feroit négliger d'en multiplier, d'en perfectionner l'espèce. Enfin, on établit dans toutes les villes des corporations ; c'est-à-dire, que l'état autorisa tous ceux qui suivoient une même profession, à faire les réglemens qu'ils jugeroient utiles à leur conservation, à leur prospérité exclusive. La nation gémit encore d'un arrangement si contraire à l'industrie universelle, & qui réduit tout à une espèce de monopole.

En voyant tant de loix bizarres, on ſeroit tenté de penſer que Henri n'avoit que de l'indifférence pour la proſpérité de ſon empire, ou qu'il manquoit totalement de lumières. Cependant il eſt prouvé que ce prince, malgré ſon extrême avarice, prêta ſouvent, ſans intérêt, des ſommes conſidérables à des négocians, qui manquoient de fonds ſuffiſans pour les entrepriſes qu'ils ſe propoſoient de faire. La ſageſſe de ſon gouvernement eſt d'ailleurs ſi bien conſtatée, qu'il paſſe, avec raiſon, pour un des plus grands monarques qui ſe ſoient aſſis ſur le trône d'Angleterre. Mais, malgré tous les efforts du génie, il faut pluſieurs ſiècles à une ſcience, avant qu'elle puiſſe être réduite à des principes ſimples. Il en eſt des théories, comme des machines qui commencent toujours par être très-compliquées, & qu'on ne dégage qu'avec le tems, par l'obſervation & l'expérience, des roues paraſytes qui en multiplioient le frottement.

Les lumières des règnes ſuivans ne furent pas beaucoup plus étendues ſur les matières qui nous occupent. Des Flamands, habitués en Angleterre, en étoient les ſeuls bons ou-

vriers. Ils étoient preſque toujours inſultés & opprimés par les artiſans Anglois, jaloux ſans émulation. On ſe plaignoit que tous les acheteurs alloient à eux, & qu'ils faiſoient hauſſer le prix du grain. Le gouvernement adopta ces préjugés populaires, & il défendit à tous les étrangers d'occuper plus de deux hommes dans leurs atteliers. Les marchands ne furent pas mieux traités que les ouvriers ; & ceux même qui s'étoient fait naturaliſer, ſe virent obligés de payer les mêmes droits que les marchands forains. L'ignorance étoit ſi générale, qu'on abandonnoit la culture des meilleures terres pour les mettre en pâturages, dans le même tems où les loix bornoient à deux mille le nombre des moutons dont un troupeau pourroit être compoſé. Toutes les liaiſons d'affaires étoient concentrées dans les Pays-Bas. Les habitans de ces provinces achetoient les marchandiſes Angloiſes, & les faiſoient circuler dans les différentes parties de l'Europe. Il eſt vraiſemblable que la nation n'auroit pris de longtems un grand eſſor, ſans le bonheur des circonſtances.

Les cruautés du duc d'Albe firent paſſer en

Angleterre d'habiles fabriquans, qui tranſportèrent à Londres l'art des belles manufactures de Flandres. Les perſécutions que les réformés éprouvoient en France, donnèrent des ouvriers de toute eſpèce à l'Angleterre. Éliſabeth, qui ne ſavoit pas eſſuyer des contradictions, mais qui vouloit le bien, & le voyoit; abſolue & populaire; éclairée & obéie: Éliſabeth ſe ſervit de la fermentation des eſprits, qui étoit générale dans ſes états comme dans le reſte de l'Europe. Et tandis que cette fermentation ne produiſoit chez les autres peuples que des diſputes de théologie, des guerres civiles ou étrangères, elle fit naître en Angleterre une émulation vive pour le commerce & pour les progrès de la navigation.

Les Anglois apprirent à conſtruire chez eux leurs vaiſſeaux, qu'ils achetoient auparavant des négocians de Lubeck & de Hambourg. Bientôt ils firent ſeuls le commerce de Moſcovie, par la voie d'Archangel, qu'on venoit de découvrir; & ils ne tardèrent pas à entrer en concurrence avec les villes anſéatiques, en Allemagne & dans le Nord. Ils commencèrent le commerce de

Turquie. Plusieurs de leurs navigateurs tentèrent, mais sans fruit, de s'ouvrir par les mers du Nord un passage aux Indes. Enfin Drake, Stephens, Cawendish, & quelques autres, y arrivèrent, les uns par la mer du Sud, les autres en doublant le cap de Bonne-Espérance.

II. Premiers voyages des Anglois aux Indes.

Le fruit de ces voyages fut assez grand, pour déterminer, en 1600, les plus habiles négocians de Londres à former une société. Elle obtint un privilège exclusif pour le commerce de l'Inde. L'acte qui le lui donnoit, en fixoit la durée à quinze ans. Il y étoit dit, que si ce privilège paroissoit nuisible au bien de l'état, il seroit aboli, & la compagnie supprimée, en avertissant les associés deux ans d'avance.

Cette réserve dut son origine, au chagrin que les communes avoient récemment témoigné, d'une concession qui pouvoit les blesser par sa nouveauté. La reine étoit revenue sur ses pas; &, dans cette occasion, elle avoit parlé d'une manière digne de servir de leçon à tous les souverains.

« Messieurs, dit-elle aux membres de la » chambre, chargés de la remercier, je suis

» très-touchée de votre attachement & de
» l'attention que vous avez de m'en donner
» un témoignage authentique. Cette affec-
» tion pour ma perſonne, vous avoit déter-
» minés à m'avertir d'une faute qui m'étoit
» échappée par ignorance, mais où ma vo-
» lonté n'avoit aucune part. Si vos ſoins
» vigilans ne m'avoient découvert les maux
» que mon erreur pouvoit produire, quelle
» douleur n'aurois-je pas reſſentie, moi qui
» n'ai rien de plus cher que l'amour & la
» conſervation de mon peuple ? Que ma
» main ſe deſſèche ſubitement, que mon
» cœur ſoit frappé d'un coup mortel, avant
» que j'accorde des privilèges particuliers,
» dont mes ſujets aient à ſe plaindre. La
» ſplendeur du trône ne m'a point éblouie,
» au point de me faire préférer l'abus d'une
» autorité ſans bornes, à l'uſage d'un pouvoir
» exercé par la juſtice. L'éclat de la royauté
» n'aveugle que les princes qui ne connoiſ-
» ſent pas les devoirs qu'impoſe la cou-
» ronne. J'oſe penſer qu'on ne me comptera
» point au nombre de ces monarques. Je
» ſais que je ne tiens pas le ſceptre pour
» mon avantage propre, & que je me dois

» toute entière à la nation, qui a mis en
» moi sa confiance. Mon bonheur est de voir
» que l'état a prospéré jusqu'ici par mon
» gouvernement, & que j'ai pour sujets des
» hommes dignes que je renonçasse, pour
» eux, au trône & à la vie. Ne m'imputez
» pas les fausses mesures où l'on peut m'en-
» gager, ni les irrégularités qui peuvent se
» commettre sous mon nom. Vous savez que
» les ministres des princes sont trop sou-
» vent conduits par des intérêts particuliers;
» que la vérité parvient rarement aux rois,
» & qu'obligés, dans la foule des affaires qui
» les accablent, de s'arrêter sur les plus im-
» portantes, ils ne sauroient tout voir par
» eux-mêmes ».

D'après ce sage discours, on seroit tenté de croire qu'un despote juste, ferme, éclairé, seroit le meilleur des souverains : mais on ne pense pas que sous son règne, s'il duroit, les peuples s'assoupiroient sur des droits dont ils n'auroient aucune occasion de se prévaloir, & que rien ne leur seroit plus funeste, que ce sommeil sous un règne semblable au premier, si ce n'est sa continuité sous un troisième. Les nations font quelquefois des tentatives

tentatives pour ſe délivrer de l'oppreſſion de la force, mais jamais pour ſortir d'un eſclavage auquel ils ont été conduits par la douceur. Tôt ou tard, le deſpote, ou foible, ou féroce, ou imbécille, ſuccède à une toute-puiſſance qui n'a point ſouffert d'oppoſition. Les peuples qu'elle écraſe ſe croient faits pour être écraſés. Ils ont perdu le ſentiment de la liberté, qui ne s'entretient que par l'exercice. Peut-être n'a-t-il manqué aux Anglois que trois Éliſabeth pour être les derniers des eſclaves.

Les fonds de la compagnie furent d'abord peu conſidérables. L'armement de quatre vaiſſeaux, qui partirent dans les premiers jours de 1601, en abſorba une partie. On embarqua le reſte en argent & en marchandiſes.

Lancaſter, qui conduiſoit l'expédition, arriva l'année ſuivante au port d'Achem, entrepôt alors fort célèbre. On y étoit inſtruit des victoires navales que ſa nation avoit remportées ſur les Eſpagnols; & cette connoiſſance lui procura l'accueil le plus diſtingué. Le roi fit pour lui, ce qu'il auroit fait pour ſon égal: il voulut que ſes propres femmes, richement vêtues, jouâſſent, en ſa

préſence, des airs de danſe ſur pluſieurs inſtrumens. Cette faveur fut ſuivie de toutes les facilités qu'il étoit poſſible de deſirer, pour l'établiſſement d'un commerce ſûr & avantageux. L'amiral Anglois fut reçu à Bantam, comme dans le premier lieu où il avoit relâché ; & un bâtiment qu'il avoit détaché pour les Moluques, lui apporta une aſſez grande quantité de girofle & de muſcade. Avec ces précieuſes épiceries, & les poivres qu'il avoit chargés à Java, à Sumatra, il regagna heureuſement l'Europe.

La ſociété, qui avoit chargé cet homme ſage de ſes intérêts, fut déterminée par ce premier ſuccès, à former aux Indes des établiſſemens ; mais à ne les former que du conſentement des nations indigènes. Elle ne voulut pas débuter par des conquêtes. Ses expéditions ne furent que les entrepriſes de négocians humains & juſtes. Elle ſe fit aimer : mais cet amour ne lui valut que quelques comptoirs, & ne la mit pas en état de ſoutenir la concurrence des peuples qui ſe faiſoient craindre.

Les Portugais & les Hollandois poſſédoient de grandes provinces, des places bien for-

tifiées, & de bons ports. Ces avantages aſſuroient leur commerce contre les naturels du pays & contre de nouveaux concurrens; facilitoient leurs retours en Europe: leur donnoient les moyens de ſe défaire utilement des marchandiſes qu'ils portoient en Aſie, & d'obtenir à un prix honnête celles qu'ils vouloient acheter. Les Anglois, au contraire, dépendans du caprice des ſaiſons & des peuples, ſans forces & ſans aſyle, ne tirant leurs fonds que de l'Angleterre même, ne pouvoient, ſelon les idées alors reçues, faire un commerce avantageux. Ils penſerent qu'on acquéroit difficilement de grandes richeſſes ſans de grandes injuſtices; & que pour ſurpaſſer, ou même balancer les nations qu'ils avoient cenſurées, il falloit imiter leur conduite. C'étoit une erreur qui les jetta dans de fauſſes routes. Avec des maximes plus ſaines ils auroient ſenti que ſi la bonté, la douceur, la bienfaiſance, l'humanité ne conduiſent pas auſſi rapidement à la proſpérité que la violence: aſſiſe ſur ces reſpectables baſes, la puiſſance en eſt plus ſolide & plus durable. On n'obtient de la tyrannie qu'une autorité précaire,

qu'une poſſeſſion troublée. Celle qui émane de la juſtice finit par tout envahir. L'empire de la force eſt regardé comme un fléau, l'empire de la vertu comme une bénédiction; & je ne me perſuaderai jamais qu'il ſoit indifférent de s'annoncer aux nations étrangères, ou comme des eſprits infernaux, ou comme des intelligences céleſtes.

Le projet de faire des établiſſemens ſolides & de tenter des conquêtes, paroiſſoit au-deſſus des forces d'une ſociété naiſſante; mais elle ſe flatta qu'elle ſeroit protégée, parce qu'elle ſe croyoit utile. Ses eſpérances furent trompées. Elle ne put rien obtenir de Jacques I, prince foible, infecté de la fauſſe philoſophie de ſon ſiècle, bel-eſprit, ſubtil & pédant, plus fait pour être à la tête d'une univerſité que d'un empire. La compagnie, par ſon activité, par ſa perſévérance, par le bon choix de ſes officiers & de ſes facteurs, ſuppléa au ſecours que lui refuſoit ſon ſouverain. Elle bâtit des forts; elle fonda des colonies aux iſles de Java, de Pouleron, d'Amboine & de Banda. Elle partagea ainſi avec les Hollandois, le commerce des épiceries, qui ſera toujours le

plus solide de l'Orient, parce que son objet est devenu un besoin réel. Il étoit encore plus important dans ce tems-là, parce que le luxe de fantaisie n'avoit pas fait alors en Europe les progrès qu'il a faits depuis ; & que les toiles des Indes, les étoffes, les thés, les vernis de la Chine, n'avoient pas le débit prodigieux qu'ils ont aujourd'hui.

III. Démêlés de Anglois avec les Hollandois.

Les Hollandois n'avoient pas chassé les Portugais des isles où croissent les épiceries, pour y laisser établir une nation dont la puissance maritime, le caractère & le gouvernement, rendoient la concurrence plus redoutable. Ils avoient des avantages sans nombre sur leurs rivaux : de puissantes colonies ; une marine exercée ; des alliances bien cimentées ; un grand fonds de richesses ; la connoissance du pays, & celle des principes & des détails du commerce : tout cela manquoit aux Anglois, qui furent attaqués de toutes les manières.

Leur rival commença par les écarter des lieux fertiles où il avoit formé des établissemens. Dans les isles où son autorité n'étoit pas encore établie, il chercha à les rendre odieux aux naturels du pays, par des accu-

ſations où la vérité n'étoit pas moins bleſſée que la bienſéance. Ces honteux moyens n'ayant pas eu tout le ſuccès que les Hollandois s'en étoient promis, ces marchands avides ſe décidèrent pour des actes de violence. Une occaſion extraordinaire fit commencer les hoſtilités plutôt qu'on ne l'avoit prévu.

C'eſt un uſage à Java, que les épouſes diſputent à leurs époux les premières faveurs de l'amour. Cette eſpèce de guerre, que les hommes ſe font honneur de terminer au plutôt, & les femmes de prolonger le plus qu'il leur eſt poſſible, dure quelquefois des ſemaines entières. D'où vient ce bizarre rafinement de coquetterie, qui n'eſt ni dans la nature de l'homme, ni dans celle de l'animal? La Javanoiſe ſe propoſeroit-elle d'inſpirer à ſon époux de la confiance ſur ſes mœurs, avant & après le mariage; d'irriter la paſſion toujours plus violente dans un raviſſeur que dans un amant; ou d'accroître le prix qu'elle met à ſes charmes, à ſes faveurs, & au ſacrifice de ſa liberté? Le roi de Bantam venoit de vaincre la réſiſtance d'une nouvelle épouſe, & il donnoit des fêtes publiques pour

célébrer sa victoire. Les étrangers qui étoient dans le port, furent invités à ces réjouissances. Ce fut un malheur pour les Anglois, d'y être traités avec trop de distinction. Les Hollandois les rendirent responsables de ces préférences, & ne différèrent pas d'un instant leur vengeance. Ils fondirent sur eux de toutes parts.

L'Océan Indien devint, à cette époque, le théâtre des plus sanglans combats entre les navigateurs des deux nations. Ils se cherchoient, ils s'attaquoient, ils se combattoient en gens qui vouloient vaincre ou mourir. Le courage étoit égal des deux côtés; mais les forces étoient différentes. Les Anglois succomboient; lorsque quelques esprits modérés cherchèrent en Europe, où le feu de la guerre ne s'étoit pas communiqué, des moyens de conciliation. Le plus bizarre fut adopté, par un aveuglement dont il ne seroit pas aisé de trouver la cause.

Les deux compagnies signèrent, en 1619, un traité, qui portoit que les Moluques, Amboine & Banda, appartiendroient en commun aux deux nations; que les Anglois auroient un tiers, & les Hollandois les deux tiers des

productions dont on fixeroit le prix : que chacun contribueroit, à proportion de son intérêt, à la défense de ces isles ; qu'un conseil, composé de gens expérimentés de chaque côté, régleroit à Batavia toutes les affaires du commerce : que cet accord, garanti par les souverains respectifs, dureroit vingt ans ; & que, s'il s'élevoit dans cet intervalle des différends qui ne pussent être accommodés par les deux compagnies, ils seroient décidés par le roi de la Grande-Bretagne & les états-généraux des Provinces-Unies. Entre toutes les conventions politiques dont l'histoire a conservé le souvenir, on en trouveroit difficilement une plus extraordinaire. Elle eut le sort qu'elle devoit avoir.

Les Hollandois n'en furent pas plutôt instruits aux Indes, qu'ils s'occupèrent des moyens de la rendre nulle. La situation des choses favorisoit leurs vues. Les Espagnols & les Portugais avoient profité de la division de leurs ennemis, pour s'établir de nouveau dans les Moluques. Ils pouvoient s'y affermir ; & il y avoit du danger à leur en laisser le tems. Les commissaires Anglois convinrent de l'avantage qu'il y auroit de les attaquer sans

délai, mais ils ajoutèrent, qu'ils n'avoient rien de ce qu'il falloit pour y concourir. Leur déclaration, qu'on avoit prévu, fut enregistrée; & leurs associés entreprirent seuls une expédition, dont ils se réservèrent tout le fruit. Il ne restoit aux agens de la compagnie de Hollande qu'un pas à faire, pour mettre toutes les épiceries entre les mains de leurs maitres; c'étoit de chasser leurs rivaux de l'isle d'Amboine. On y réussit par une voie bien extraordinaire.

Un Japonois, qui étoit au service des Hollandois dans Amboine, se rendit suspect par une curiosité indiscrète. On l'arrêta, & il confessa qu'il s'étoit engagé, avec les soldats de sa nation, à livrer la forteresse aux Anglois. Son aveu fut confirmé par celui de ses camarades. Sur ces dépositions unanimes, on mit aux fers les auteurs de la conspiration, qui ne la désavouèrent pas, & qui même la confirmèrent. Une mort honteuse étouffa le complot dans le sang de tous les coupables. Tel est le récit des Hollandois.

Les Anglois n'ont jamais vu dans cette accusation, que l'effet d'une avidité sans bornes. Ils ont soutenu, qu'il étoit absurde de

ſuppoſer que dix facteurs & onze ſoldats étrangers, aient pu former le projet de s'emparer d'une place où il y avoit une garniſon de deux cens hommes. Quand même ces malheureux auroient vu la poſſibilité de faire réuſſir un plan ſi extravagant, n'en auroient-ils pas été détournés par l'impoſſibilité d'être ſecourus contre les forces ennemies qui les auroient aſſiégés de toutes parts ? Il faudroit, pour rendre vraiſemblable une pareille trahiſon, d'autres preuves qu'un aveu des accuſés arraché à la force des tortures. Les tourmens de la Queſtion n'ont jamais donné de lumières, que ſur le courage ou la foibleſſe de ceux qu'un préjugé barbare y condamnoit. Ces conſidérations, appuyées de pluſieurs autres à-peu-près auſſi preſſantes, ont rendu le récit de la conſpiration d'Amboine ſi ſuſpect, qu'elle n'a été regardée communément que comme un voile, dont s'étoit enveloppée une avarice atroce.

Le miniſtère de Jacques I, & la nation entière, occupés alors de ſubtilités eccléſiaſtiques & de la diſcuſſion des droits du roi & du peuple, ne s'apperçurent point des outrages que le nom Anglois recevoit dans l'O-

rient. Cette indifférence produiſit une circonſpection qui dégénéra bientôt en foibleſſe. Cependant le courage de ces inſulaires ſe ſoutint mieux au Coromandel & au Malabar.

IV. Démêlés des Anglois avec les Portugais.

Ils avoient formé des comptoirs à Mazulipatnam, à Calicut, en pluſieurs autres ports, & même à Delhy. Surate, le plus riche entrepôt de ces contrées, tanta leur ambition en 1611. On étoit diſpoſé à les y recevoir; mais les Portugais déclarèrent, que ſi l'on ſouffroit l'établiſſement de cette nation, ils brûleroient toutes les villes de la côte, & ſe ſaiſiroient de tous les bâtimens Indiens. Ce ton en impoſa au gouvernement. Midleton, déchu de ſes eſpérances, fut réduit à ſe retirer de devant la place, à travers une nombreuſe flotte, à laquelle il fit plus de mal qu'il n'en reçut.

Le capitaine Thomas Beſt arriva l'année ſuivante dans ces parages avec de plus grandes forces. Il fut reçu à Surate ſans contradiction. Les agens qu'il portoit avoient à peine commencé leurs opérations; qu'on vit paroître un redoutable armement, ſorti de Goa. Réduit à l'alternative de trahir les intérêts qu'on lui avoit confiés, ou de s'expoſer aux

plus grands périls pour les défendre, l'amiral Anglois ne balança pas. Deux fois il attaqua les Portugais, & deux fois, malgré l'extrême infériorité de ſon eſcadre, il remporta la victoire. Cependant l'avantage que les vaincus tiroient de leur poſition, de leurs ports, de leurs fortereſſes, rendoit toujours la navigation des Anglois dans le Guzurate très-difficile. Il fallut ſe battre encore contre un ennemi opiniâtre, que ſes défaites ne rebutoient pas. On ne parvint à jouir de quelque tranquillité, qu'en l'achetant par de nouveaux combats & de nouveaux triomphes.

V. Liaiſons des Anglois avec la Perſe.

Le bruit de ces éclatans ſuccès, contre une nation qui, juſqu'alors, avoit paſſé pour invincible, pénétra juſqu'à la capitale de la Perſe.

Cette vaſte région, ſi célèbre dans l'antiquité, paroît avoir été libre dans ſa plus ancienne forme de gouvernement. Sur les ruines d'une république corrompue, s'éleva la monarchie. Les Perſes furent long-tems heureux ſous cette forme d'adminiſtration; les mœurs étoient ſimples comme les loix. A la fin, l'eſprit de conquête s'empara des ſouverains. Alors, les tréſors de l'Aſſyrie, les

dépouilles de plusieurs nations commerçantes, les tributs d'un grand nombre de provinces, firent entrer des richesses immenses dans l'empire ; & ces richesses ne tardèrent pas à tout changer. Le désordre fut poussé si loin, que le soin des amusemens publics parut attirer l'attention principale du gouvernement.

Un peuple qui ne vivoit que pour le plaisir, ne pouvoit tarder à être asservi. Il le fut successivement par les Macédoniens, par les Parthes, par les Arabes, par les Tartares, & vers la fin du quinzième siècle par les Sophis, qui prétendoient descendre d'Aly, auteur de la fameuse réforme, qui divisa le mahométisme en deux branches.

Nul prince de cette nouvelle race ne se rendit aussi célèbre que Schah-Abbas, surnommé le grand. Il conquit le Kandahar, plusieurs places importantes sur la mer Noire, une partie de l'Arabie, & chassa les Turcs de la Géorgie, de l'Arménie, de la Mésopotamie, de tous les pays qu'ils avoient conquis au-delà de l'Euphrate.

Ces victoires produisirent des changemens remarquables dans l'intérieur de l'empire. Les

grands avoient profité des troubles civils pour ſe rendre indépendans : on les abaiſſa ; & les poſtes importans furent tous confiés à des étrangers, qui ne vouloient ni ne pouvoient former des factions. La milice étoit en poſſeſſion de diſpoſer du trône ſuivant ſon caprice : on la contint par des troupes étrangères, qui avoient une religion & des habitudes différentes. L'anarchie avoit rendu les peuples enclins à la ſédition : on plaça dans les villes & dans les campagnes des colonies choiſies entre les nations les plus oppoſées aux anciens habitans, par les mœurs & le caractère. Il ſortit de ces arrangemens le deſpotiſme le plus abſolu, peut-être, qu'ait jamais éprouvé aucune contrée.

Ce qui eſt étonnant, c'eſt que le grand Abbas ait ſu allier à ce gouvernement, oppreſſeur de ſa nature, quelques vues d'utilité publique. Il appella tous les arts à lui, & les établit à la cour & dans les provinces. Tous ceux qui apportoient dans ſes états un talent, quel qu'il fût, étoient ſûrs d'être accueillis, d'être aidés, d'être récompenſés. Il diſoit ſouvent, que les étrangers étoient le plus bel ornement d'un empire, & donnoient plus

d'éclat au prince, que les magnificences du luxe le plus recherché.

Pendant que la Perſe ſortoit de ſes ruines par les différentes branches d'induſtrie qui s'établiſſoient de toutes parts, une colonie d'Arméniens, transférée à Iſpahan, portoit au centre de l'empire l'eſprit de commerce. Bientôt ces négocians, & ceux des naturels du pays qui ſavoient les imiter, furent répandus dans l'Orient, en Hollande, en Angleterre, dans la Méditerranée & dans la Baltique; par-tout où les affaires étoient vives & conſidérables. Le Sophi s'aſſocioit lui-même à leurs entrepriſes, & leur avançoit des ſommes conſidérables, qu'ils faiſoient valoir dans les marchés les plus renommés de l'Univers. Ils étoient obligés de lui remettre ſes fonds aux termes convenus; & s'ils les avoient accrus par leur induſtrie, il leur accordoit quelque récompenſe.

Les Portugais, qui s'apperçurent qu'une partie du commerce des Indes avec l'Aſie & avec l'Europe, alloit prendre ſa direction par la Perſe, y mirent des entraves. Ils ne ſouffroient pas que le Perſan achetât des marchandiſes ailleurs que dans leurs magaſins. Ils en

fixoient le prix; & s'ils lui permettoient d'en tirer quelquefois du lieu de la fabrication, c'étoit toujours sur leurs vaisseaux, & en exigeant un fret & des droits énormes. Cette tyrannie révolta le grand Abbas, qui, instruit du ressentiment des Anglois, leur proposa de réunir leurs forces de mer à ses forces de terre, pour assiéger Ormuz. Cette place fut attaquée par les armes combinées des deux nations, & prise en 1623, après deux mois de combats. Les conquérans s'en partagèrent le butin, qui fut immense, & la ruinèrent ensuite de fond en comble.

A trois ou quatre lieues de là, s'offroit sur le continent le port de Gombroon, qu'on a depuis appellé Bender-Abassi. La nature ne paroissoit pas l'avoir destiné à être habité. Il est situé au pied de montagnes excessivement élevées. On y respire un air embrâsé. Des vapeurs mortelles s'élèvent continuellement des entrailles de la terre. Les campagnes sont noires & arides, comme si le feu les avoit brûlées. Malgré ces inconvéniens, l'avantage qu'avoit Bender-Abassi d'être placé à l'entrée du golfe, le fit choisir par le monarque Persan, pour servir d'entrepôt au grand commerce

merce qu'il ſe propoſoit de faire aux Indes. Les Anglois furent aſſociés à ce projet. On leur accorda une exemption perpétuelle de tous les droits, & la moitié du produit des douanes, à condition qu'ils entretiendroient, au moins, deux vaiſſeaux de guerre dans le golfe. Cette précaution parut indiſpenſable, pour rendre vain le reſſentiment des Portugais, dont la haine étoit encore redoutable.

Dès ce moment Bender-Abaſſi, qui n'avoit été juſqu'alors qu'un vil hameau de pêcheurs, devint une ville floriſſante. Les Anglois y portoient les épiceries, le poivre, le ſucre, des marchés de l'Orient; le fer, le plomb & les draps, des ports de l'Europe. Le bénéfice qu'ils faiſoient ſur ces marchandiſes, étoit groſſi par un fret exceſſivement cher, que leur payoient les Arméniens, qui reſtoient encore en poſſeſſion de la plus riche branche du commerce des Indes.

Ces négocians avoient entrepris depuis long-tems le trafic des toiles. Ils n'avoient été ſupplantés, ni par les Portugais, qui n'étoient occupés que de pillage, ni par les Hollandois, dont les épiceries avoient fixé toute l'attention. On pouvoit craindre,

d'ailleurs, de ne pouvoir ſoutenir la concurrence d'un peuple, également riche, induſtrieux, actif, économe. Les Arméniens faiſoient alors ce qu'ils ont toujours fait depuis. Ils paſſoient aux Indes; ils y achetoient du coton; ils le diſtribuoient aux fileuſes; ils faiſoient fabriquer des toiles ſous leurs yeux; ils les portoient à Bender-Abaſſi, d'où elles paſſoient à Iſpahan. De-là, elles ſe diſtribuoient dans les différentes provinces de l'empire, dans les états du grand-ſeigneur, & juſqu'en Europe, où l'on contracta l'habitude de les appeller Perſes; quoiqu'il ne s'en ſoit jamais fabriqué qu'à la côte de Coromandel. Telle eſt l'influence des noms ſur les opinions, que l'erreur populaire, qui attribue à la Perſe les toiles des Indes, paſſera peut-être, avec le cours des ſiècles, pour une vérité inconteſtable dans l'eſprit des ſavans à venir. Les difficultés inſurmontables que ces ſortes d'erreurs ont jettées dans l'hiſtoire de Pline & des autres anciens, doivent nous rendre infiniment précieux les travaux des ſavans de nos jours, qui recueillent les procédés de la nature & des arts, pour les tranſmettre à la poſtérité.

En échange des marchandiſes qu'on portoit à la Perſe, elle donnoit les productions de ſon territoire, ou le fruit de ſon induſtrie.

La ſoie, qui étoit la première des marchandiſes. On en recueilloit, on en exportoit alors une grande quantité.

La laine de Caramanie, qui reſſemble beaucoup à celle de Vigogne. Elle étoit employée avec ſuccès dans les manufactures de chapeaux & dans quelques étoffes. Les chèvres qui la donnent ont cela de particulier, que la toiſon tombe d'elle-même au mois de mai.

Les turquoiſes, qui étoient plus ou moins parfaites, ſuivant celle des trois mines dont on les tiroit. Elles entroient autrefois dans la parure de nos femmes.

Les brocards d'or, d'un prix ſupérieur à tout ce qu'ont produit les plus célèbres manufactures. Il y en avoit de ſimples, & d'autres à deux faces ſans envers. On en faiſoit des rideaux, des portières, & des carreaux magnifiques.

Les tapis qu'on a depuis ſi bien imités en Europe, & qui ont été long-tems un des plus riches meubles de nos appartemens.

Le maroquin, qui avoit, ainſi que les autres cuirs, un degré de perfection qu'on ne ſavoit pas lui donner ailleurs.

Le chagrin, le poil de chèvre, l'eau-roſe, les racines pour la médecine, les gommes pour la teinture, les dattes, les chevaux, les armes, pluſieurs autres choſes, dont les unes ſe vendoient aux Indes, & les autres étoient portées en Europe.

Quoique les Hollandois fuſſent parvenus à s'approprier tout le commerce de l'Inde Orientale, ils ne virent pas ſans jalouſie ce qui ſe paſſoit en Perſe. Il leur parut que les privilèges, dont leur rival jouiſſoit dans la rade de Bender-Abaſſi, pouvoient être compenſés par l'avantage qu'ils avoient de poſſéder une plus grande quantité d'épiceries, & ils entrèrent avec lui en concurrence.

VI. Décadence des Anglois aux Indes.

Les Anglois pourſuivis dans tous les marchés par un ennemi puiſſant, acharné ſans ceſſe à leur ruine, ſuccomboient par-tout. Leur chûte fut accélérée, par les diſſenſions civiles & religieuſes qui inondoient de ſang leur patrie, qui étouffoient tous les ſentimens, toutes les lumières. De plus grands intérêts firent totalement oublier les Indes;

& la compagnie opprimée, découragée, n'étoit plus rien à la mort inſtructive & terrible de Charles I.

Cromwel, irrité que les Hollandois euſſent été favorables aux malheureux Stuarts, & donnâſſent un aſyle aux Anglois qu'il avoit proſcrits; indigné que la république des Provinces-Unies affectât l'empire des mers; fier de ſes ſuccès; ſentant ſes forces & celles de la nation à laquelle il commandoit, voulut la faire reſpecter & ſe venger. Il déclara la guerre à la Hollande.

De toutes les guerres maritimes dont l'hiſtoire a conſervé le ſouvenir, c'eſt la plus ſavante; la plus illuſtre, par la capacité des chefs & le courage des matelots; la plus féconde en combats opiniâtres & meurtriers. Les Anglois eurent l'avantage, & ils le dûrent à la grandeur de leurs vaiſſeaux, que l'Europe a imitée depuis.

Le protecteur, qui donna la loi, ne fit pas pour les Indes tout ce qu'il pouvoit. Il ſe contenta d'y aſſurer le commerce Anglois, de faire déſavouer le maſſacre d'Amboine; & de preſcrire des dédommagemens pour les deſcendans des malheureuſes victimes de

cette action horrible. On ne fit nulle mention, dans le traité, des forts que les Hollandois avoient enlevés à la nation dans l'isle de Java, & dans plusieurs des Moluques. A la vérité, la restitution de l'isle de Pouleron fut stipulée; mais les arbres à épiceries y furent tous arrachés, avant qu'elle repassât sous les loix de ses anciens maîtres. Comme son sol lui restoit cependant toujours, & qu'avec le tems, il pouvoit mettre obstacle au monopole que la Hollande vouloit exercer, on la conquit de nouveau en 1666; & les instances de la France ne réussirent pas à en arracher le sacrifice à la république.

VII. Rétablissement du commerce anglois dans l'Inde.

Malgré ces négligences, dès que la compagnie eut obtenu, en 1657, du protecteur, le renouvellement de son privilège, & qu'elle se vit solidement appuyée par l'autorité publique, elle montra une vigueur que ses malheurs passés lui avoient fait perdre. Son courage s'accrut avec ses droits.

Le bonheur qu'elle avoit en Europe, la suivit en Asie. L'Arabie, la Perse, l'Indostan, l'Est de l'Inde, la Chine, tous les marchés que les Anglois avoient anciennement pratiqués, leur furent ouverts. On les y reçut

même avec plus de franchiſe & de confiance qu'ils n'en avoient éprouvés autrefois. Les affaires y furent fort vives, & les bénéfices très-conſidérables. Il ne manquoit à leur fortune, que de pénétrer au Japon : ils le tentèrent. Mais les Japonois, inſtruits par les Hollandois que le roi d'Angleterre avoit épouſé une fille du roi de Portugal, ne voulurent pas recevoir les Anglois dans leurs ports.

Malgré cette contrariété, les proſpérités de la compagnie furent très-brillantes. L'eſpoir de donner encore plus d'étendue & de ſolidité à ſes affaires, la flattoit agréablement, lorſqu'elle ſe vit arrêtée dans ſa carrière par une rivalité que ſes propres ſuccès avoient fait naître.

VIII. Malheurs & fautes des Anglois aux Indes.

Des négocians, échauffés par la connoiſſance des gains qu'on faiſoit dans l'Inde, réſolurent d'y naviguer. Charles II, qui n'étoit ſur le trône qu'un particulier voluptueux & diſſipateur, leur en vendit la permiſſion ; tandis que d'un autre côté, il tiroit des ſommes conſidérables de la compagnie, pour l'autoriſer à pourſuivre ceux qui entreprenoient ſur ſon privilège. Une concurrence de cette

nature, devoit dégénérer en brigandages. Les Anglois, devenus ennemis, couroient les uns ſur les autres avec un acharnement, une animoſité qui les décrièrent dans les mers d'Aſie.

Les Hollandois voulurent mettre à profit cette ſingulière criſe. Ces républicains s'étoient trouvés aſſez long-tems les ſeuls maîtres du commerce des Indes. Ils en avoient vu avec chagrin ſortir une partie de leurs mains, à la fin des troubles civils d'Angleterre. La ſupériorité de leurs forces leur fit eſpérer de la recouvrer, lorſque les deux nations commencèrent, en 1664, la guerre dans toutes les parties du monde: mais les hoſtilités ne durèrent pas aſſez long-tems, pour réaliſer ces vaſtes eſpérances. La paix leur interdiſant la force ouverte, ils ſe déterminèrent à attaquer les ſouverains du pays, pour les obliger de fermer leurs ports à leur rival. La conduite folle & mépriſable des Anglois, accrut l'audace Hollandoiſe. Elle alla juſqu'à les chaſſer ignominieuſement de Bantam en 1680.

Une inſulte auſſi grave & auſſi publique, ranima la compagnie Angloiſe. La paſſion de retablir ſa réputation, de ſatisfaire ſa ven-

geance, de maintenir ſes intérêts, la détermina aux plus grands efforts. Elle arma une flotte de vingt-trois vaiſſeaux, où furent embarqués huit mille hommes de troupes réglées. On mettoit à la voile, lorſque les ordres du monarque ſuſpendirent le départ. Charles, dont les beſoins & la corruption ne connoiſſoient point de bornes, avoit eſpéré que pour faire révoquer cette défenſe, on lui donneroit un argent immenſe. N'en pouvant obtenir de ſes ſujets, il ſe détermina à en recevoir de ſes ennemis. Il ſacrifia l'honneur & le commerce de ſa nation à 2,250,000 livres que lui firent compter les Hollandois, que de ſi grands préparatifs avoient effrayés. L'expédition projettée n'eut point lieu.

La compagnie épuiſée par les frais d'un armement que la vénalité de la cour avoit rendu inutile, envoya ſes bâtimens aux Indes, ſans les fonds néceſſaires pour former des cargaiſons; mais avec ordre à ſes facteurs de les raſſembler ſur ſon crédit, ſi la choſe étoit poſſible. La fidélité qu'elle avoit montrée juſqu'alors dans ſes engagemens, fit trouver 6,750,000 livres. Rien n'eſt plus ex-

traordinaire que la manière dont on s'y prit pour les payer.

Josias Child, qui de directeur de la compagnie en étoit devenu le tyran, fit passer à l'insu, dit-on, de ses collègues, des ordres aux Indes, pour qu'on imaginât des prétextes, quels qu'ils pussent être, de frustrer les prêteurs de leur créance. C'est à son frère Jean Child, gouverneur de Bombay, que l'exécution de ce système d'iniquité fut plus particuliérement confiée. Aussi-tôt, cet homme avide, inquiet & féroce, annonce au gouverneur de Surate des prétentions plus folles les unes que les autres. Ces demandes ayant été accueillies comme elles le méritoient, il fond sur tous les vaisseaux qui appartenoient aux sujets de la cour de Delhy, & de préférence sur les navires expédiés de Surate, comme les plus riches. Il ne respecte pas même les bâtimens qui naviguoient munis de ses passeports; & il pousse l'audace jusqu'à s'emparer d'une flotte chargée de vivres pour une armée Mogole. Cet horrible brigandage, qui dura toute l'année 1688, causa dans tout l'Indostan des dommages inestimables.

Aurengzeb, qui tenoit les rênes de l'empire d'une main ferme, ne différa pas d'un moment la punition d'un ſi grand outrage. Un de ſes lieutenans débarque au commencement de 1689, avec vingt-mille hommes à Bombay, iſle importante du Malabar, qu'une princeſſe de Portugal avoit apportée en dot à Charles II, & que ce monarque avoit cédée à la compagnie en 1668. A l'approche de l'ennemi, l'on abandonne le fort de Magazan avec tant de précipitation, qu'on y oublie de l'argent, des vivres, pluſieurs caiſſes remplies d'armes, & quatorze pièces de gros canon. Le général Indien, enhardi par ce premier avantage, attaque les Anglois dans la plaine, les bat & les réduit à ſe renfermer tous dans la principale fortereſſe, où il les inveſtit, & où il eſpère les forcer bientôt de ſe rendre.

Child, auſſi lâche dans le danger qu'il avoit paru audacieux dans ſes pirateries, envoie ſur le champ des députés à la cour, pour y demander grace. Après bien des ſupplications, bien des baſſeſſes, ces Anglois ſont admis devant l'empereur, les mains liées & la face proſternée contre terre. Aurengzeb,

qui vouloit conſerver une liaiſon qu'il croyoit utile à ſes états, ne fut pas inflexible. Après avoir parlé en ſouverain irrité, en ſouverain qui pouvoit & devoit peut-être ſe venger, il céda au repentir & aux ſoumiſſions. L'éloignement de l'auteur des troubles, un dédommagement convenable pour ceux de ſes ſujets qu'on avoit pillés : tels furent les actes de juſtice auxquels le deſpote, le plus abſolu qui fut jamais, réduiſit ſes volontés ſuprêmes. A ces conditions ſi modérées, il fut permis aux Anglois de continuer à jouir des privilèges qu'ils avoient obtenus dans les rades Mogoles, à des époques différentes.

Ainſi finit cette malheureuſe affaire, qui interrompit le commerce de la compagnie pendant pluſieurs années ; qui occaſionna une dépenſe de neuf à dix millions ; qui cauſa la perte de cinq gros vaiſſeaux, & d'un plus grand nombre de moindre grandeur ; qui coûta la vie à pluſieurs milliers d'excellens matelots, & qui ſe termina par la ruine du crédit & de l'honneur de la nation : deux choſes dont la valeur eſt au-deſſus de tous les calculs, & dont les deux Child auroient dû payer la perte de leur tête.

En changeant de maximes & de conduite, la compagnie pouvoit se flatter de sortir du précipice affreux où elle s'étoit jettée elle-même. Une révolution qui lui étoit étrangère, ruina bientôt ces douces espérances. Jacques II, despote & fanatique, mais le prince de son siècle qui entendoit le mieux la marine & le commerce, fut précipité du trône. Cet événement arma l'Europe entière. Les suites de ces sanglantes divisions sont assez connues. L'on ignore peut-être que les armateurs François enlevèrent à la Grande-Bretagne quatre mille deux cens bâtimens marchands qui furent évalués six cens soixante-quinze millions de livres; & que la plupart des vaisseaux qui revenoient des Indes, se trouvèrent compris dans cette fatale liste.

Ces déprédations furent suivies d'une disposition économique, qui devoit accélérer la ruine de la compagnie. Les refugiés François avoient porté en Irlande & en Écosse la culture du lin & du chanvre. Pour encourager cette branche d'industrie, on crut devoir proscrire l'usage des toiles des Indes, excepté les mousselines, & celles qui étoient nécessaires au commerce d'Afrique. Un corps déja

épuisé, pouvoit-il résister à un coup si imprévu, si accablant ?

IX. Débats occasionnés en Angleterre par les privilèges de la compagnie.

La paix qui devoit finir tant de malheurs, y mit le comble. Il s'éleva dans les trois royaumes un cri général contre la compagnie. Ce n'étoit pas sa décadence qui lui suscitoit des ennemis; elle ne faisoit que les enhardir. Ses premiers pas avoient été contrariés. Dès 1615, quelques politiques avoient déclamé contre le commerce des Indes Orientales. Ils l'accusoient d'affoiblir les forces navales, par une grande consommation d'hommes ; & de diminuer, sans dédommagement, les expéditions pour le Levant & pour la Russie. Ces clameurs, quoique contredites par des hommes éclairés, devinrent si violentes vers l'an 1628, que la compagnie se voyant exposée à l'animosité de la nation, s'adressa au gouvernement. Elle le supplioit d'examiner la nature de son commerce; de le prohiber, s'il étoit contraire aux intérêts de l'état; & s'il lui étoit favorable, de l'autoriser par une déclaration publique. Le tems n'avoit qu'assoupi cette opposition nationale ; & elle se renouvella plus furieuse que jamais, au tems dont nous parlons. Ceux qui étoient moins

rigides dans leurs ſpéculations, conſentoient qu'on fît le commerce des Indes; mais ils ſoutenoient qu'il devoit être ouvert à toute la nation. Un privilège excluſif leur paroiſſoit un attentat manifeſte contre la liberté. Selon eux, les peuples n'avoient établi un gouvernement, qu'en vue de procurer le bien général; & l'on y portoit atteinte en immolant, par d'odieux monopoles, l'intérêt public à des intérêts privés. Ils fortifioient ce principe fécond & inconteſtable, par une expérience aſſez récente. Durant la rébellion, diſoient-ils, les marchands particuliers, qui s'étoient emparés des mers d'Aſie, y portèrent le double des marchandiſes nationales qu'on demandoit auparavant, & ils ſe trouvèrent en état de donner les marchandiſes en retour, à un prix aſſez bas pour ſupplanter les Hollandois dans tous les marchés de l'Europe. Mais ces républicains habiles, certains de leur perte, ſi les Anglois conduiſoient plus long-tems les affaires ſur les principes d'une liberté entière, firent inſinuer à Cromwel, par quelques perſonnes qu'ils avoient gagnées, de former une compagnie excluſive. Ils furent ſecondés dans

leurs menées par les négocians Anglois, qui faiſoient alors ce commerce, & qui ſe promettoient pour l'avenir des gains plus conſidérables, lorſque, devenus ſeuls vendeurs, ils donneroient la loi aux conſommateurs. Le protecteur, trompé par les inſinuations artificieuſes des uns & des autres, renouvella le monopole: mais pour ſept ans ſeulement; afin de pouvoir revenir ſur ſes pas, s'il ſe trouvoit qu'il eût pris un mauvais parti.

Ce parti ne paroiſſoit pas mauvais à tout le monde. Aſſez de gens penſoient que le commerce des Indes ne pouvoit réuſſir qu'à l'aide d'un privilège excluſif: mais pluſieurs d'entre eux ſoutenoient que la charte du privilège actuel n'en étoit pas moins nulle; parce qu'elle avoit été accordée par des rois qui n'en avoient pas le droit. Ils rappelloient pluſieurs actes de cette nature, caſſés par le parlement, ſous Edouard III, ſous Henri IV, ſous Jacques I, ſous d'autres règnes. Charles II avoit, à la vérité, gagné un procès de cette nature à la cour des Plaidoyers communs; mais ſur une raiſon puérile. Ce tribunal avoit oſé dire, *que le prince devoit avoir l'autorité d'empêcher que tous les ſujets puſſent commercer avec*

avec les infidèles, dans la crainte que la pureté de leur foi ne s'altérât.

Quoique les partis dont on a parlé euſſent des vues particulières & même oppoſées, ils ſe réuniſſoient tous dans le projet de rendre le commerce libre, ou de faire annuller du moins le privilège de la compagnie. La nation, en général, ſe déclaroit pour eux: mais le corps attaqué leur oppoſoit ſes partiſans, les miniſtres, tout ce qui tenoit à la cour, qui faiſoit elle-même cauſe commune avec lui. Des deux côtés, on employa la voie des libelles, de l'intrigue, de la corruption. Du choc de ces paſſions, il ſortit un de ces orages, dont la violence ne ſe fait guère ſentir qu'en Angleterre. Les factions, les ſectes, les intérêts ſe heurtèrent avec impétuoſité. Tout, ſans diſtinction de rang, d'âge, de ſexe, ſe partagea. Les plus grands événemens n'avoient pas excité plus d'enthouſiaſme. La compagnie, pour appuyer la chaleur de ſes défenſeurs, offrit de prêter de grandes ſommes, à condition qu'on lui laiſſeroit ſon privilège. Ses adverſaires en offrirent de plus conſidérables pour le faire révoquer.

Les deux chambres, devant qui s'inſtruiſoit ce grand procès, ſe déclarèrent pour les particuliers. Il leur fut permis de faire, enſemble ou ſéparément, le commerce de l'Inde. Ils s'aſſocièrent & formèrent une nouvelle compagnie. L'ancienne obtint la permiſſion de continuer ſes armemens juſqu'à l'expiration très-prochaine de ſa charte. Ainſi, l'Angleterre eut à la fois deux compagnies des Indes Orientales, autoriſées par le parlement, au lieu d'une ſeule établie par l'autorité royale.

On vit alors ces deux corps auſſi ardens à ſe détruire réciproquement, qu'ils l'avoient été à s'établir. L'un & l'autre avoient goûté les avantages qui revenoient du commerce; & ſe regardoient avec cette jalouſie, cette haine, que l'ambition & l'avarice ne manquent jamais d'inſpirer. Leur diviſion ſe manifeſta par de grands éclats en Europe, & ſur-tout aux Indes. Les deux ſociétés ſe rapprochèrent enfin, & finirent par unir leurs fonds en 1702. Depuis cette époque, les affaires de la compagnie furent conduites avec plus de lumières, de ſageſſe & de dignité. Les principes du commerce, qui ſe dévelop-

poient de plus en plus en Angleterre, influèrent sur son administration, autant que le permettoient les intérêts de son monopole. Elle améliora ses anciens établissemens; elle en forma de nouveaux. Ce qu'une plus grande concurrence lui ôtoit de bénéfice, elle cherchoit à se le procurer par des ventes plus considérables. Son privilège étoit attaqué avec moins de violence, depuis qu'il avoit reçu la sanction des loix, & obtenu la protection du parlement.

Quelques disgraces passagères, troublèrent ses prospérités. Les Anglois avoient formé, en 1702, un établissement dans l'isle de Pulocondor, dépendante de la Cochinchine. Leur but étoit de prendre part au commerce de ce riche royaume, jusqu'alors trop négligé. Une sévérité outrée révolta seize soldats Macassars, qui faisoient partie de la garnison. Dans la nuit du 3 mars 1705, ils mirent le feu aux maisons du fort, & massacrèrent les Européens, à mesure qu'ils sortoient pour l'éteindre. De quarante-cinq qu'ils étoient, trente périrent de cette manière; le reste tomba sous les coups des naturels du pays, mécontens de l'insolence de ces étrangers.

La compagnie perdit par cet événement les dépenſes que lui avoit coûtées ſon entrepriſe, les fonds qui étoient dans ſon comptoir, & les eſpérances qu'elle avoit conçues.

D'autres nuages s'élevèrent ſur pluſieurs de ſes comptoirs. C'étoit l'inquiétude, c'étoit l'avarice de ſes agens, qui les avoient aſſemblés. Une politique plus modérée fit abandonner d'odieuſes prétentions ; & la tranquillité ſe trouva bientôt rétablie. De plus grands intérêts ne tardèrent pas à fixer ſon attention.

X. Guerres des Anglois & des François.

L'Angleterre & la France entrèrent en guerre en 1744. Toutes les parties de l'univers devinrent le théâtre de leurs diviſions. Dans l'Inde, comme ailleurs, chaque nation ſoutint ſon caractère. Les Anglois, toujours animés de l'eſprit de commerce, attaquèrent celui de leurs ennemis, & le détruiſirent. Les François, fidèles à leur paſſion pour les conquêtes, s'emparèrent du principal établiſſement de leur concurrent. Les événemens firent voir lequel des deux peuples avoit agi avec plus de ſageſſe. Celui qui ne s'étoit occupé que de ſon agrandiſſement, tomba dans une inaction entière ; tandis que l'autre,

privé du centre de ſa puiſſance, donnoit plus d'étendue à ſes entrepriſes.

A peine les deux nations avoient mis fin aux hoſtilités qui les diviſoient, qu'elles entrèrent comme auxiliaires dans les démêlés des princes de l'Inde. Peu après, elles reprirent les armes pour leurs propres intérêts. Avant la fin des troubles, les François ſe trouvèrent chaſſés du continent & des mers d'Aſie. A la paix de 1763, la compagnie Angloiſe ſe trouva en poſſeſſion de l'empire, en Arabie, dans le golfe Perſique, ſur les côtes de Malabar & de Coromandel, & dans le Bengale.

Toutes ces régions diffèrent par le climat, par les mœurs, par le ſol, par les productions, par l'induſtrie, par les ventes & par les achats. Elles doivent être exactement & profondément connues. Nous allons les parcourir d'un pas rapide. On ſentira que leur deſcription appartient ſpécialement à l'hiſtoire de la nation, qui s'y eſt procuré une influence plus marquée, & qui en retire les plus grands avantages.

XI. Deſcription

L'Arabie eſt une des plus grandes péninſules du monde connu. Elle a pour limites,

de l'Arabie. Révolutions qu'elle a éprouvées. Caractère de ſes habitans.

au Midi, l'Océan Indien; au Levant, le Sein Perſique; au Couchant, la mer Rouge, qui la ſépare de l'Afrique. Au Nord, une ligne tirée à l'extrémité des deux golfes lui ſervoit vraiſemblablement de borne dans les tems anciens. L'Irak-Arabi, le déſert de Syrie & la Paleſtine, ſemblent aujourd'hui en faire partie.

La preſqu'iſle eſt ſéparée du Nord au Sud par une chaîne de montagnes, moins ſtériles & plus tempérées que le reſte du pays. Sur la plupart, il pleut deux ou trois mois au plus chaque année; mais à des époques différentes, ſuivant leur expoſition. Les eaux qui en tombent ſe perdent dans les ſables des vallées, ou vont ſe jetter en torrens dans la mer, ſelon la pente & les diſtances. Il eſt une ſaiſon où les chaleurs ſont ſi vives, que perſonne ne voyage, que les eſclaves même ne paroiſſent pas, ſans une extrême néceſſité, dans les rues. Tout travail eſt alors ſuſpendu au milieu du jour. La plus grande partie du tems ſe paſſe à dormir dans des ſouterreins, dont l'air ne ſe renouvelle que par un tuyau.

On diviſe communément cette région en trois parties: l'Arabie pétrée, l'Arabie dé-

ſerte, & l'Arabie heureuſe : noms analogues au ſol de chacune de ces contrées.

L'Arabie pétrée eſt la plus occidentale & la moins étendue des trois Arabies. Elle eſt généralement inculte, & preſque par-tout couverte de rochers. On ne voit dans l'Arabie déſerte que des plaines arides ; des monceaux de ſable, que le vent élève & qu'il diſſipe ; des montagnes eſcarpées, que la verdure ne couvre jamais. Les ſources d'eau y ſont ſi rares, qu'on ſe les eſt toujours diſputées les armes à la main. L'Arabie heureuſe doit moins ce titre impoſant à ſa fertilité, qu'au voiſinage des régions ſtériles qui l'environnent. Ces diverſes contrées jouiſſent d'un ciel conſtamment pur, conſtamment ſerein.

Tous les monumens atteſtent que ce pays étoit peuplé dans la plus haute antiquité. Ses premiers habitans lui vinrent vraiſemblablement de la Syrie & de la Chaldée. On ignore à quelle époque ils commencèrent à être policés ; & s'ils acquirent eux-mêmes des lumières, ou s'ils les reçurent des Indes. Il paroit que le Sabéiſme fut leur religion, avant même qu'ils connuſſent la haute

Aſie. De bonne heure ils eurent des idées ſublimes de la divinité. Ils rendoient un culte aux aſtres, comme à des corps animés par des eſprits céleſtes. Leur religion n'étoit ni atroce, ni abſurde : & quoique ſuſceptibles de ces enthouſiaſmes ſubits, qui ſont ſi communs chez les peuples Méridionaux ; le fanatiſme ne les infecta pas juſqu'au tems de Mahomet. Les Arabes du déſert avoient un culte moins éclairé. Pluſieurs adorèrent le ſoleil, & quelques-uns lui immolèrent des hommes. Il y a une vérité qui ſe prouve par l'étude de l'hiſtoire, & par l'inſpection du globe de la terre. Les religions ont toujours été cruelles dans les pays arides, ſujets aux inondations, aux volcans ; & elles ont toujours été douces dans les pays que la nature a bien traités. Toutes portent l'empreinte du climat où elles ſont nées.

Lorſque Mahomet eut établi une nouvelle religion dans ſa patrie, il ne lui fut pas difficile de donner du zèle à ſes ſectateurs ; & ce zèle en fit des conquérans. Ils portèrent leur domination, des mers de l'Occident à celles de la Chine, & des Canaries aux Iſles Moluques. Ils y portèrent auſſi les arts utiles

qu'ils perfectionnoient. Les Arabes furent moins heureux dans les beaux-arts, où ils montrèrent à la vérité quelque génie; mais aucune idée de ce goût que la nature donna quelque tems après aux peuples qui ſe firent leurs diſciples.

Peut-être le génie, enfant de l'imagination qui crée, appartient-il aux pays chauds, féconds en productions, en ſpectacles, en événemens merveilleux qui excitent l'enthouſiaſme; tandis que le goût, qui choiſit & moiſſonne dans les champs où le génie a ſemé, ſemble convenir davantage à des peuples ſobres, doux & modérés, qui vivent ſous un ciel heureuſement tempéré. Peut-être auſſi ce même goût, qui ne peut être que le fruit d'une raiſon épurée & mûrie par le tems, demande-t-il une certaine ſtabilité dans le gouvernement, mêlée d'une certaine liberté dans les eſprits; un progrès inſenſible de lumières, qui, donnant une plus grande étendue au génie, lui fait ſaiſir des rapports plus juſtes entre les objets, & une plus heureuſe combinaiſon de ces ſenſations mixtes, qui ſont les délices des ames délicates. Ainſi les Arabes preſque toujours pouſſés en des

climats brûlans par la guerre & le fanatiſme, n'eurent jamais cette température de gouvernement & de ſituation, qui forme le goût. Mais ils apportèrent dans le pays de leurs conquêtes, les ſciences qu'ils avoient comme pillées dans le cours de leurs ravages, & tous les arts néceſſaires à la proſpérité des nations.

Aucun peuple de leur tems, n'entendit le commerce comme eux. Aucun peuple n'eut un commerce auſſi vaſte. Ils s'en occupoient dans le cours même de leurs conquêtes. De l'Eſpagne au Tonquin, ils avoient des négocians, des manufactures, des entrepôts; & les autres peuples, du moins ceux de l'Occident, tiroient d'eux, & les lumières, & les arts, & les denrées utiles aux commodités, à la conſervation & à l'agrément de la vie.

Quand la puiſſance des califes commença à décliner, les Arabes, à l'exemple de pluſieurs nations qu'ils avoient ſoumiſes, ſecouèrent le joug de ces princes, & le pays reprit peu-à-peu l'ancienne forme de ſon gouvernement, ainſi que ſes premières mœurs. A cette époque, la nation diviſée en tribus, comme autrefois, ſous la conduite de chefs

différens, retomba dans son premier caractère, dont le fanatisme & l'ambition l'avoient fait sortir.

Les Arabes, avec une petite taille, un corps maigre, une voix grêle, ont un tempérament robuste, le poil brun, le visage basané, les yeux noirs & vifs, une physionomie ingénieuse, mais rarement agréable. Ce contraste de traits & de qualités, qui paroissent incompatibles, semblent s'être réunis dans cette race d'hommes, pour en faire une nation singulière, dont la figure & le caractère tranchent assez fortement entre les Turcs, les Africains & les Persans, dont ils sont environnés. Graves & sérieux, ils attachent de la dignité à leur longue barbe, parlent peu, sans gestes, sans s'interrompre, sans se choquer dans leurs expressions. Ils se piquent entre eux de la plus exacte probité, par une suite de cet amour-propre & de cet esprit patriotique, qui, joints ensemble, font qu'une nation, une horde, un corps, s'estime, se ménage, se préfère à tout le reste de la terre. Plus ils conservent leur caractère flegmatique, plus ils sont redoutables dans la colère qui les en fait sortir. Ce peuple a de

l'intelligence & même de l'ouverture pour les ſciences ; mais il les cultive peu, ſoit défaut de ſecours ou même de beſoins : aimant mieux ſouffrir, ſans doute, les maux de la nature, que les peines du travail. Les Arabes de nos jours n'ont aucun monument de génie, aucune production de leur induſtrie, qui les rende recommandables dans l'hiſtoire de l'eſprit humain.

Leur paſſion dominante, c'eſt la jalouſie, tourment des ames ardentes, foibles, oiſives, à qui l'on pourroit demander, ſi c'eſt par eſtime ou par mépris d'elles-mêmes qu'elles ſont méfiantes. C'eſt des Arabes, dit-on, que pluſieurs nations de l'Aſie, de l'Afrique, de l'Europe même, ont emprunté les viles précautions que cette odieuſe paſſion inſpire, contre un ſexe qui doit être le dépoſitaire, & non le tributaire de nos plaiſirs. Auſſi-tôt que leurs filles ſont nées, ils rapprochent par une ſorte de couture les parties que la nature a ſéparées, & n'y laiſſent libre que l'eſpace qui eſt néceſſaire pour les écoulemens naturels. Les chairs adhèrent peu-à-peu à meſure que l'enfant prend ſon accroiſſement, de ſorte qu'on eſt obligé de les ſéparer par

une inciſion, lorſque le tems du mariage eſt arrivé. On ſe contente quelquefois d'y paſſer un anneau. Les femmes ſont ſoumiſes, comme les filles, à cet uſage outrageant pour la vertu. La ſeule différence eſt, que l'anneau des filles ne peut s'ôter, & que celui des femmes a une eſpèce de ſerrure, dont le mari ſeul a la clef. Cette pratique connue dans toutes les parties de l'Arabie, eſt preſque généralement reçue dans celle qui porte le nom de Pétrée.

Telle eſt la nation en général. La différente manière de vivre des peuples qui la compoſent, a dû jetter néceſſairement dans leur caractère quelques ſingularités dignes d'être remarquées.

Le nombre des Arabes qui habitent le déſert, peut monter à deux millions. Ils ſont partagés en un grand nombre de hordes, plus ou moins nombreuſes, plus ou moins conſidérables, mais toutes indépendantes les unes des autres. Leur gouvernement eſt ſimple. Un chef héréditaire, aſſiſté de quelques vieillards, termine les différends, punit les coupables. S'il eſt hoſpitalier, humain & juſte, on l'adore. Eſt-il fier, cruel, avare,

on le met en pièces, & on lui donne un ſucceſſeur de ſa famille.

Ces peuples campent dans toutes les ſaiſons. Ils n'ont point de demeure fixe, & ils s'arrêtent par-tout où ils trouvent de l'eau, des fruits, des pâturages. Cette vie errante leur paroît pleine de delices; & ils regardent les Arabes ſédentaires comme des eſclaves. Ils vivent du lait & de la chair de leurs troupeaux. Leurs habits, leurs tentes, leurs cordages, les tapis ſur leſquels ils couchent: tout ſe fait avec la laine de leurs brebis, avec le poil de leurs chèvres & de leurs chameaux. C'eſt l'occupation des femmes dans chaque famille; & dans tout le déſert il n'y eut jamais un ouvrier. Ce qu'ils conſomment de tabac, de café, de riz, de dattes, eſt payé par le beurre qu'ils portent ſur la frontière, par plus de vingt mille chameaux, qu'ils vendent annuellement. Ces animaux, ſi utiles dans l'Orient, étoient conduits autrefois en Syrie. La plupart ont pris la route de la Perſe, depuis que les guerres continuelles y en ont multiplié le beſoin & diminué l'eſpèce.

Comme ces objets ne ſuffiſent pas aux

Arabes pour ſe procurer les choſes qui leur manquent, ils ont imaginé de mettre à contribution les caravanes que la ſuperſtition mène dans leurs ſables. La plus nombreuſe qui va de Damas à la Mecque, achète la ſûreté de ſon voyage par un tribut de cent bourſes, ou de cent cinquante mille livres, auquel le grand-ſeigneur s'eſt ſoumis, & qui, par d'anciennes conventions, ſe partage entre toutes les hordes. Les autres caravanes s'arrangent uniquement avec les hordes, ſur le territoire deſquelles il leur faut paſſer.

Indépendamment de cette reſſource, les Arabes de la partie du déſert qui eſt le plus au Nord, en ont cherché une autre dans leurs brigandages. Ces hommes ſi humains, ſi fidèles, ſi déſintéreſſés entre eux, ſont féroces & avides avec les nations étrangères. Hôtes bienfaiſans & généreux ſous leurs tentes, ils dévaſtent habituellement les bourgades & les petites villes de leur voiſinage. On les trouve bons pères, bons maris, bons maîtres : mais tout ce qui n'eſt pas de leur famille, eſt leur ennemi. Leurs courſes s'étendent ſouvent fort loin; & il n'eſt pas rare

que la Syrie, la Méſopotamie, la Perſe, en ſoient le théâtre.

Les Arabes, qui ſe vouent au brigandage, s'aſſocient avec les chameaux, pour un commerce ou une guerre dont l'homme a tout le profit, & l'animal, la principale peine. Comme ces deux êtres doivent vivre enſemble, ils ſont élevés l'un pour l'autre. L'Arabe forme ſon chameau, dès la naiſſance, aux exercices & aux rigueurs qu'il doit ſupporter toute ſa vie. Il l'accoutume à travailler beaucoup, & à conſommer peu. L'animal paſſe de bonne heure les jours ſans boire, & les nuits ſans dormir. On l'exerce à plier ſes jambes ſous le ventre, pour laiſſer charger ſon dos de fardeaux qu'on augmente inſenſiblement, à meſure que ſes forces croiſſent par l'âge & par la fatigue. Dans cette éducation ſingulière, dont il paroît que les rois ſe ſervent quelquefois pour mieux dompter les peuples, à proportion qu'on double ſes travaux, on diminue ſa ſubſiſtance. On le forme à la courſe par l'émulation. Un cheval Arabe eſt le rival qu'on préſente au chameau. Celui-ci moins prompt & moins léger, laſſe à la fin, ſon vainqueur dans la longueur des routes

routes. Quand le maître & le chameau ſont prêts & dreſſés pour le brigandage, ils partent enſemble, traverſent les ſables du déſert, & vont attendre ſur les confins le marchand ou le voyageur, pour les piller. L'homme dévaſte, maſſacre, enlève; & le chameau porte le butin. Si ces compagnons de fortune ſont pourſuivis, ils hâtent leur fuite. Le maître voleur monte ſon chameau favori, pouſſe la troupe, fait juſqu'à trois cens lieues en huit jours, ſans décharger ſes chameaux, ni leur donner qu'une heure de repos par jour, avec un morceau de pâte pour toute nourriture. Souvent ils paſſent tout ce tems-là ſans boire, à moins qu'ils ne ſentent par haſard une ſource à quelque diſtance de leur route : alors ils doublent le pas, & courent à l'eau avec une ardeur qui les fait boire, en une ſeule fois, pour la ſoif paſſée & pour la ſoif à venir. Tel eſt cet animal, ſi ſouvent célébré dans la Bible, dans l'Alcoran, & dans les romans Orientaux.

Ceux des Arabes qui habitent les cantons où l'on trouve quelques maigres pâturages, & un ſol propre à la culture de l'orge, nour-

riſſent des chevaux qui ſont les meilleurs que l'on connoiſſe. De tous les pays du monde, on cherche à ſe procurer de ces chevaux, pour embellir & réparer les races de cette eſpèce animale, qui, dans aucun lieu de la terre, n'a ni la vîteſſe, ni la beauté, ni l'intelligence des chevaux Arabes. Les maîtres vivent avec eux comme avec des domeſtiques, ſur le ſervice, ſur l'attachement deſquels il peuvent compter; & il leur arrive ce qui eſt commun à tous les peuples nomades, ſur-tout à ceux qui traitent les animaux avec bonté : c'eſt que les animaux & les hommes prennent quelque choſe de l'eſprit & des mœurs les uns des autres. Ces Arabes ont de la ſimplicité, de la douceur, de la docilité; & les religions différentes qui ont régné dans ces contrées, les gouvernemens dont ils ont été les ſujets ou les tributaires, ont altéré bien peu le caractère qu'ils avoient reçu du climat ou des habitudes.

Les Arabes fixés ſur l'Océan Indien & ſur la mer Rouge; ceux qui habitent ce qu'on appelle l'Arabie heureuſe, étoient autrefois un peuple doux, amoureux de la liberté, content de ſon indépendance, ſans ſonger à

faire des conquêtes. Ils étoient trop attachés au beau ciel ſous lequel ils vivoient, à une terre qui fourniſſoit, preſque ſans culture, à leurs beſoins, pour être tentés de dominer ſous un autre climat, dans d'autres campagnes. Mahomet changea leurs idées; mais il ne leur reſte plus rien de l'impulſion qu'il leur avoit donnée. Leur vie ſe paſſe à fumer, à prendre du café, de l'opium, du ſorbet; à faire brûler des parfums exquis dont ils reçoivent la fumée dans leurs habits légérement imprégnés d'une aſperſion d'eau roſe. Ces plaiſirs ſont ſouvent ſuivis ou précédés de vers galans ou amoureux.

Leurs compoſitions ſont d'une grace, d'une molleſſe, d'un rafinement, ſoit d'expreſſion, ſoit de ſentiment, dont n'approche aucun peuple ancien ou moderne. La langue qu'ils parlent dans ce monde à leur maîtreſſe, ſemble être celle qu'ils parleront dans l'autre à leurs houris. C'eſt une eſpèce de muſique ſi touchante & ſi fine; c'eſt un murmure ſi doux; ce ſont des comparaiſons ſi riantes & ſi fraîches: je dirois preſque que leur poéſie eſt parfumée comme leur contrée. Ce qu'eſt l'honneur dans les mœurs de nos paladins,

les imitations de la nature le ſont dans les poëmes Arabes. Là, c'eſt une quinteſſence de vertu ; ici, c'eſt une quinteſſence de volupté. On les voit abattus ſous les ardeurs de leurs paſſions & de leur climat, ayant à peine la force de reſpirer. Ils s'abandonnent ſans réſerve à une langueur délicieuſe qu'ils n'éprouveroient pas peut-être ſous un autre ciel.

XII. Commerce général de l'Arabie, & celui des Anglois en particulier.

Avant que les Portugais euſſent intercepté la navigation de la mer Rouge, les Arabes avoient plus d'activité. Ils étoient les agens de tout le commerce qui ſe faiſoit par cette voie. Aden, ſitué à l'extrémité la plus Méridionale de l'Arabie, ſur la mer des Indes, en étoit l'entrepôt. La ſituation de ſon port, qui lui procuroit des liaiſons faciles avec l'Égypte, l'Éthiopie, l'Inde & la Perſe, en avoit fait, pendant pluſieurs ſiècles, un des plus floriſſans comptoirs de l'Aſie. Quinze ans après avoir réſiſté au grand Albuquerque, qui vouloit le détruire en 1513, il ſe ſoumit aux Turcs, qui n'en reſtèrent pas long-tems les maîtres. Le roi d'Yemen, poſſeſſeur de la ſeule portion de l'Arabie, qui mérite d'être appellée heureuſe, les en chaſſa, & attira

toutes les affaires à Moka, rade de ſes états, qui n'avoit été juſqu'alors qu'un village.

Elles furent d'abord peu conſidérables. La myrrhe, l'encens, l'aloès, le baume de la Mecque, quelques aromates, quelques drogues propres à la médecine, faiſoient la baſe de ce commerce. Ces objets, dont l'exportation, continuellement arrêtée par des droits exceſſifs, ne paſſe pas aujourd'hui ſept ou huit cens mille livres, étoient dans ce tems-là plus recherchés qu'ils ne l'ont été depuis : mais ce devoit être toujours peu de choſe. Le café fit bientôt après une grande révolution.

Le cafier vient originairement de la haute Éthiopie, où il a été connu de tems immémorial, où il eſt encore cultivé avec ſuccès. M. Lagrenée de Mezières, un des agens les plus éclairés que la France ait jamais employés aux Indes, a poſſédé de ſon fruit, & en a fait ſouvent uſage. Il l'a trouvé beaucoup plus gros, un peu plus long, moins verd, & preſque auſſi parfumé que celui qu'on commença à cueillir dans l'Arabie vers la fin du quinzième ſiècle.

On croit communément qu'un Mollach,

nommé Chadely, fut le premier Arabe qui fit uſage du café, dans la vue de ſe délivrer d'un aſſoupiſſement continuel, qui ne lui permettoit pas de vaquer convenablement à ſes prières nocturnes. Ses derviches l'imitèrent. Leur exemple entraîna les gens de loi. On ne tarda pas à s'appercevoir que cette boiſſon purifioit le ſang par une douce agitation, diſſipoit les peſanteurs de l'eſtomac, égayoit l'eſprit; & ceux même qui n'avoient pas beſoin de ſe tenir éveillés, l'adoptèrent. Des bords de la mer Rouge il paſſa à Médine, à la Mecque, &, par les pélerins, dans tous les pays mahométans.

Dans ces contrées, où les mœurs ne ſont pas auſſi libres que parmi nous, où la jalouſie des hommes & la retraite auſtère des femmes rendent la ſocieté moins vive, on imagina d'établir des maiſons publiques, où ſe diſtribuoit le café. Celles de Perſe devinrent bientôt des lieux infames, où des jeunes Géorgiens, vêtus en courtiſanes, repréſentoient des farces impudiques, & ſe proſtituoient pour de l'argent. Lorſque la cour eut fait ceſſer des diſſolutions ſi révoltantes, ces maiſons furent un aſyle honnête pour les gens

oiſifs, & un lieu de délaſſement pour les hommes occupés. Les politiques s'y entretenoient de nouvelles; les poëtes y récitoient leurs vers, & les Mollachs y débitoient des ſermons, qui étoient ordinairement payés de quelques aumônes.

Les choſes ne ſe paſſèrent pas ſi paiſiblement à Conſtantinople. On n'y eut pas plutôt ouvert des cafés, qu'ils furent fréquentés avec fureur. On n'en ſortoit pas. Le grand Muphti, déſeſpéré de voir les moſquées abandonnées, décida que cette boiſſon étoit compriſe dans la loi de Mahomet, qui proſcrit les liqueurs fortes. Le gouvernement, qui ſert ſouvent la ſuperſtition dont il eſt quelquefois la dupe, fit auſſi-tôt fermer des maiſons qui déplaiſoient ſi fort aux prêtres, chargea même les officiers de police de s'oppoſer à l'uſage de cette liqueur dans l'intérieur des familles. Un penchant déclaré triompha de toutes ces ſévérités. On continua de boire du café; & même les lieux où il ſe diſtribuoit, ſe trouvèrent bientôt en plus grand nombre qu'auparavant.

Je dirois volontiers aux ſouverains : Si vous voulez que vos loix ſoient obſervées,

qu'elles ne contrarient jamais la nature. Je dirois aux prêtres : que votre morale ne s'oppoſe pas aux plaiſirs innocens. Tonnez, menacez les uns & les autres tant qu'il vous plaira ; ouvrez à nos yeux des cachots, les enfers ſous nos pas : vous n'étoufferez pas en moi le vœu d'être heureux. Je veux être heureux, eſt le premier article d'un code antérieur à toute légiſlation, à tout ſyſtême religieux.

Au milieu du dernier ſiècle, le grand-viſir Kuproli ſe tranſporta déguiſé dans les principaux cafés de Conſtantinople. Il y trouva une foule de gens mécontens, qui, perſuadés que les affaires du gouvernement ſont en effet celles de chaque particulier, s'en entretenoient avec chaleur, & cenſuroient avec une hardieſſe extrême la conduite des généraux & des miniſtres. Il paſſa de-là dans les tavernes où l'on vendoit du vin. Elles étoient remplies de gens ſimples, la plupart ſoldats, qui, accoutumés à regarder les intérêts de l'état comme ceux du prince qu'ils adorent en ſilence, chantoient gaiment, parloient de leurs amours, de leurs exploits guerriers. Ces dernières ſociétés, qui n'entraînent point

d'inconvéniens, lui parurent devoir être tolérées : mais il jugea les premières dangereuſes ſous un gouvernement abſolu. Il n'y avoit pas aſſez réfléchi, pour concevoir qu'elles n'étoient pas plus à craindre que les autres. Même dans un état deſpotique, il faut laiſſer au peuple qu'on opprime la liberté de ſe plaindre, qui le ſoulage. Le mécontentement qui s'évapore n'eſt pas celui qu'il faut redouter. Les révoltes naiſſent de celui qui, renfermé, s'exalte par la fermentation intérieure, & ſe développe par des effets auſſi prompts que terribles. Malheur aux ſouverains, lorſque leur vexation s'accroit, & que le murmure des peuples ceſſe.

Quoi qu'il en ſoit, ce réglement, qui ne s'étend pas plus loin que la capitale de l'empire, n'y a pas diminué l'uſage du café, & en a peut-être étendu la conſommation. Toutes les rues, tous les marchés en offrent de tout fait ; & il n'y a point de maiſon où on n'en prenne au moins deux fois le jour. Dans quelques-unes même, on en verſe indifféremment à toute heure, parce qu'il eſt d'uſage d'en préſenter à tous ceux qui arri-

vent, & qu'il ſeroit également impoli de ne le point offrir, ou de le refuſer.

Dans le tems préciſément qu'on fermoit les cafés à Conſtantinople, on en ouvroit à Londres. Cette nouveauté y fut introduite en 1652, par un marchand, nommé Edouard, qui revenoit du Levant. Elle ſe trouva du goût des Anglois ; & toutes les nations de l'Europe l'ont depuis adoptée, mais avec une modération inconnue dans les climats où la religion défend le vin.

L'arbre qui produit le café, croît dans le territoire de Bételfalgui, ville de l'Yemen, ſituée à dix lieues de la mer Rouge, dans un ſable aride. On l'y cultive dans une étendue de cinquante lieues de long, ſur quinze & vingt de large. Son fruit n'a pas le même degré de perfection par-tout. Celui qui croît ſur les lieux élevés, à Ouden ſpécialement, eſt plus petit, plus verd, plus peſant, & préféré généralement.

On compte en Arabie douze millions d'habitans, qui, la plupart, font leurs délices du café. Le bonheur de le prendre en nature eſt réſervé aux citoyens riches. La multitude eſt réduite à la coque & à la pellicule

de cette précieuſe fève. Ces reſtes mépriſés, lui forment une boiſſon aſſez claire, qui a le goût du café, ſans en avoir ni l'amertume, ni la force. On trouve à vil prix ces objets à Bételfalgui, qui eſt le marché général. C'eſt-là auſſi que s'achète tout le café qui doit ſortir du pays par terre. Le reſte eſt porté à Moka, qui en eſt éloigné de trente-cinq lieues, ou dans les ports plus voiſins de Lohia ou d'Hodeida, d'où il eſt conduit ſur de légers bâtimens à Gedda. Les Égyptiens le vont prendre dans la dernière de ces places, & tous les autres peuples dans la première.

L'exportation du café peut être de douze à treize millions peſant. Les Européens en achètent un million & demi; les Perſans, trois millions & demi; la flotte de Suez, ſix millions & demi; l'Indoſtan, les Maldives, & les colonies Arabes de la côte d'Afrique, cinquante milliers; les caravanes de terre, un million.

Comme les cafés enlevés par les caravanes & par les Européens, ſont les mieux choiſis, ils coûtent ſeize à dix-ſept ſols la livre. Les Perſans, qui ſe contentent des cafés infé-

rieurs, ne paient la livre que douze à treize ſols. Elle revient aux Égyptiens à quinze ou ſeize, parce que leurs cargaiſons ſont compoſées en partie de bon, & en partie de mauvais café. En réduiſant le café à quatorze ſols la livre, qui eſt le prix moyen, ſon exportation annuelle doit faire entrer en Arabie huit à neuf millions de livres. Cet argent ne lui reſte pas, mais il la met en état de payer ce que les marchés étrangers verſent de leurs productions dans ſes ports de Gedda & de Moka.

Moka reçoit de l'Abyſſinie des moutons, des dents d'éléphant, de la civette & des eſclaves. De la côte Orientale de l'Afrique, il vient de l'or, des eſclaves, de l'ambre, de l'ivoire: du golfe Perſique, des dattes, du tabac, du bled: de Surate, une quantité immenſe de groſſes toiles, peu de belles: de Bombay & de Pondichery, du fer, du plomb, du cuivre, qui y ont été portés d'Europe: de Malabar, du riz, du gingembre, du poivre, du ſafran d'Inde, du kaire, du bois & du cardamome: des Maldives, du benjoin, du bois d'aigle, du poivre, que ces iſles ſe ſont procurés par des échanges: du Coro-

mandel, quatre ou cinq cens balles de toiles, preſque toutes bleues. La plus grande partie de ces marchandiſes, qui peuvent être vendues ſix millions, trouve ſa conſommation dans l'intérieur du pays. Le reſte, ſurtout les toiles, ſe diſtribue dans l'Abyſſinie, à Socotora, & ſur la côte Orientale de l'Afrique.

Aucune des affaires qui ſe traitent à Moka, ainſi que dans tout l'Yemen, à Sanaa même, ſa capitale, n'eſt entre les mains des naturels du pays. Les avanies, dont ils ſont continuellement menacés par le gouvernement, les empêchent même de s'y intéreſſer. Toutes les maiſons de commerce ſont tenues par des Banians de Surate ou du Guzurate, qui ne manquent jamais de regagner leur patrie, auſſi-tôt que leur fortune eſt faite. Ils cèdent alors leurs établiſſemens à des négocians de leur nation, qui diſparoiſſent à leur tour, pour être remplacés par d'autres. Il n'y a aucune contrée où l'on ne connoiſſe le prix de tout, de tout excepté de l'homme. Les nations les plus policées n'en ſont pas encore venues juſques-là. Témoin la multitude de peines capitales infligées par-tout, & pour

des délits assez frivoles. Il n'y a pas d'apparence que des nations, où l'on condamne à la mort une jeune fille de dix-huit ans, qui pourroit être mère de cinq ou six enfans, un homme sain & vigoureux, de trente ans, pour le vol d'une pièce d'argent, aient médité sur ces tables de la probabilité de la vie humaine, qu'ils ont si savamment calculées; puisqu'elles ignorent combien la cruauté de la nature immole d'individus, avant que d'en amener un à cet âge. On répare, sans s'en douter, un petit dommage fait à la société par un plus grand. Par la sévérité du châtiment, on pousse le coupable du vol à l'assassinat. Quoi donc! est-ce que la main qui a brisé la serrure d'un coffre-fort, ou même enfoncé un poignard dans le sein d'un citoyen, n'est plus bonne qu'à être coupée? Quoi donc! parce qu'un débiteur infidèle ou indigent n'est pas en état de s'acquitter, faut-il le réduire à l'inutilité pour la société, à l'insolvabilité pour vous, en le renfermant dans une prison? Ne conviendroit-il pas mieux à l'intérêt public & au vôtre, qu'il fît quelque usage de son industrie & de ses talens, sauf à l'action que

vous avez légitimement intentée contre lui, à le ſuivre par-tout, & à s'y ſaiſir d'une portion de ſon lucre, fixée par quelque ſage loi. Mais il s'expatriera? Et que vous importe qu'il ſoit en Angleterre ou au Petit-Châtelet? en ſerez-vous moins déchu de votre créance? Si les nations ſe concertoient entre elles, le malfaiteur ne trouveroit d'aſyle nulle part. Si vous étendez un peu vos vues, vous concevrez que le débiteur, qui vous échappe par la fuite, ne peut faire fortune chez l'étranger ſans s'acquitter d'une portion de ſa dette, par ſes beſoins & par les échanges réciproques des nations. C'eſt des vins de France qu'il s'enivrera à Londres; c'eſt des ſoies de Lyon que ſa femme ſe vêtira à Cadix & à Lisbonne. Mais ces ſpéculations ſont trop abſtraites & trop patriotiques pour un créancier cruel qui, tourmenté de ſon avarice & de ſa vengeance, aime mieux tenir ſon malheureux débiteur dans les fers, couché ſur de la paille, & l'y nourrir de pain & d'eau, que de le rendre à la liberté. Elles n'auroient pas dû échapper aux gouvernemens & aux légiſlateurs; & c'eſt à eux qu'il faut s'en prendre des barbares abſurdités qui exiſtent

encore à cet égard dans nos nations prétendues policées.

Autrefois les compagnies Européennes, qui ont le privilège excluſif de commercer au-delà du cap de Bonne-Eſpérance, avoient établi des agens à Moka. Malgré une capitulation ſolemnelle, qui avoit fixé à deux & un quart pour cent les droits qu'on devoit payer, ils y éprouvoient des vexations fréquentes. Le gouverneur de la place exigeoit d'eux des préſens qui lui ſervoient à acheter la faveur des courtiſans, ou celle du prince même. Cependant les bénéfices qu'ils faiſoient ſur les marchandiſes d'Europe qu'ils débitoient, ſur les draps ſpécialement, les réſignoient à tant d'humiliations. Lorſque le Caire s'aviſa de fournir ces différens objets, il ne fut pas poſſible de ſoutenir ſa concurrence, & l'on renonça à des établiſſemens fixes.

Le commerce ſe fit par des vaiſſeaux partis d'Europe avec le fer, le plomb, le cuivre, l'argent, néceſſaires pour payer le café qu'on vouloit acheter. Les ſubrecargues, chargés de ces opérations, terminoient les affaires à chaque voyage. Ces expéditions, d'abord aſſez

assez nombreuses & assez utiles, tombèrent successivement. Les plantations de café, formées par les nations Européennes dans leurs colonies, firent diminuer également, & la consommation, & le prix de celui d'Arabie. A la longue, ces voyages ne donnèrent pas assez de bénéfice pour soutenir la cherté des expéditions directes. Alors les compagnies d'Angleterre & de France prirent le parti d'envoyer à Moka, l'une de Bombay, & l'autre de Pondichery, des navires avec des marchandises d'Europe & des Indes. Souvent même, elles ont eu recours à un moyen moins dispendieux. Les Anglois & les François, qui naviguent d'Inde en Inde, vont tous les ans dans la mer Rouge. Quoiqu'ils s'y défassent avantageusement de leurs marchandises, ils n'y peuvent jamais former une cargaison pour leur retour. Ils se chargent, pour un modique fret, du café des compagnies, qui le versent dans les vaisseaux qu'elles expédient de Malabar & de Coromandel pour l'Europe. La compagnie de Hollande, qui interdit les armemens à ses sujets, & qui ne fait point elle-même d'expéditions pour le golfe Arabique, est privée de la part qu'elle

pouvoit prendre à cette branche de commerce. Elle a renoncé à une branche bien plus riche, c'eſt celle de Gedda.

Gedda eſt un port ſitué vers le milieu du golfe Arabique, à quinze ou ſeize lieues de la ville ſainte. Il eſt aſſez ſûr ; mais l'approche en eſt difficile. Les affaires y ont attiré neuf ou dix mille habitans, logés, la plupart, dans des cabanes, & tous condamnés à reſpirer un air corrompu, & à boire de l'eau ſaumâtre. Le gouvernement y eſt mixte. Le chérif de la Mecque, & le grand-ſeigneur, qui y tient une foible & inutile garniſon, partagent l'autorité & le produit des douanes. Ces droits ſont de huit pour cent pour les Européens, & de treize pour toutes les autres nations. Ils ſe paient toujours en marchandiſes, que les adminiſtrateurs forcent les négocians du pays d'acheter fort cher. Il y a long-tems que les Turcs, qui ont été chaſſés d'Aden, de Moka, de tout l'Yemen, l'auroient été de Gedda, ſi l'on n'avoit craint qu'ils ne ſe livrâſſent à une vengeance qui auroit mis fin aux pélerinages & au commerce.

Surate envoie tous les ans à Gedda trois

vaiſſeaux chargés de toiles de toutes les couleurs, de chaales, d'étoffes mêlées de coton & de ſoie, ſouvent enrichies de fleurs d'or & d'argent. Leur vente produit neuf ou dix millions de livres. Il part du Bengale pour la même deſtination deux, & le plus ſouvent trois navires, dont les cargaiſons, qui appartiennent aux Anglois, peuvent valoir un tiers de moins que celles de Surate. Elles conſiſtent en riz, gingembre, ſafran, ſucre, quelques étoffes de ſoie, & en une quantité conſidérable de toiles, la plupart communes. Ces bâtimens, qui peuvent entrer dans la mer Rouge depuis le commencement de décembre juſqu'à la fin de mai, trouvent à Gedda la flotte de Suez.

Cette ville, qu'on croit bâtie ſur les ruines de l'antique Arſinoë, eſt ſituée à l'extrémité de la mer Rouge, & à deux ou trois journées ſeulement du Caire. Ses habitans ſont partie Egyptiens & partie Arabes. Ils aiment ſi peu ce ſéjour, mal-ſain & privé d'eau potable, que ceux d'entre eux qui jouiſſent de quelque aiſance, ou qui peuvent ſe procurer ailleurs de l'occupation, ne s'y trouvent qu'au départ & au retour des vaiſſeaux, l'un & l'autre

réglés par des vents périodiques & invariables. Vingt navires, ſemblables pour la forme à ceux de Hollande, mais mal conſtruits, mal équipés, mal commandés, ſont expédiés tous les ans pour Gedda. Des comeſtibles forment la plus grande partie de leur cargaiſon, avec cette différence que les cinq qui appartiennent au grand-ſeigneur les livrent gratuitement pour Médine & pour la Mecque, tandis que les autres les vendent communément à un prix très-avantageux. Ils portent auſſi de la verroterie de Veniſe, du corail & du carabé, dont les Indiens font des colliers & des braſſelets.

En échange de leurs denrées, de leurs marchandiſes, de leur or ſur-tout, ces bâtimens reçoivent ſix à ſept millions peſant de café; & en toiles, en étoffes, en épiceries pour ſept à huit millions de livres. L'ignorance & l'inertie des navigateurs ſont telles, que jamais la totalité de ces riches objets n'arrive à ſa deſtination. Une aſſez grande partie devient habituellement la proie des vagues, malgré l'attention qu'on a toujours de jetter l'ancre à l'entrée de la nuit.

Le commerce de la mer Rouge acquerroit

plus d'extention & seroit exposé à moins de dangers, si une révolution, qu'il vient d'éprouver, avoit les suites qu'on semble s'en promettre.

Par un traité conclu le 7 mars 1775, entre le premier des Beys & M. Hastings, gouverneur, pour la Grande-Bretagne, dans le Bengale, les Anglois, établis aux Indes, sont autorisés à introduire & à faire circuler, dans l'intérieur de l'Egypte, toutes les marchandises qu'il leur plaira, en payant six & demi pour cent pour celles qui viendront du Gange & de Madras, & huit pour cent pour celles qui auront été chargées à Bombay & à Surate. Cette convention a été déja exécutée, & le succès a surpassé les espérances. Si la cour Ottomane & les Arabes ne traversoient pas la nouvelle communication; si le port de Suez, que les sables achèvent de combler, étoit réparé; si les séditions qui bouleversent sans cesse les rives du Nil, pouvoient enfin s'arrêter: on verroit peut-être les liaisons de l'Europe avec l'Asie reprendre en tout ou en partie leur ancien canal.

Les marchandises arrivées de Surate & de Bengale, que la flotte Egyptienne n'emporte

pas, ſont conſommées en partie dans le pays; & achetées en plus grande quantité par les caravanes qui ſe rendent tous les ans à la Mecque.

Cette ville fut toujours chère aux Arabes. Ils penſoient qu'elle avoit été la demeure d'Abraham; & ils accouroient de toutes parts dans un temple, dont on le croyoit le fondateur. Mahomet, trop habile pour entreprendre d'abolir une dévotion ſi généralement établie, ſe contenta d'en rectifier l'objet. Il bannit les idoles de ce lieu révéré, & il le dédia à l'unité de Dieu: ſublime & puiſſante idée que toutes les religions doivent à la philoſophie, & non au judaïſme, comme on l'imagine. Le Dieu des Juifs, colère, jaloux, vindicatif, ne fut qu'un dieu local, tel que ceux des autres nations. Mahomet ne fut pas l'envoyé du ciel; mais un adroit politique & un grand conquérant. Pour augmenter même le concours d'étrangers dans une cité qu'il deſtinoit à être la capitale de ſon empire, il ordonna que tous ceux qui ſuivroient ſa loi, s'y rendiſſent une fois dans leur vie, ſous peine de mourir en réprouvés. Ce précepte étoit accompagné d'un autre, qui doit faire

ſentir que la ſuperſtition ſeule ne le guidoit pas. Il exigea que chaque pélerin, de quelque pays qu'il fût, achetât & fît bénir cinq pièces de toile de coton, pour ſervir de ſuaire, tant à lui, qu'à tous ceux de ſa famille, que des raiſons valables auroient empêché d'entreprendre ce ſaint voyage.

Cette politique devoit faire, de l'Arabie, le centre d'un grand commerce, lorſque le nombre des pélerins s'élevoit à pluſieurs millions. Le zèle s'eſt ſi fort rallenti, ſurtout à la côte d'Afrique, dans l'Indoſtan & en Perſe, à proportion de l'éloignement où ces pays ſont de la Mecque, qu'on n'y en voit pas plus de cent cinquante mille. La plupart ſont Turcs. Ils emportent ſept cens cinquante mille pièces de toile, de dix aunes de long chacune, ſans compter ce que pluſieurs d'entre eux achètent pour revendre. Ils ſont invités à ces ſpéculations, par l'avantage qu'ils ont en traverſant le déſert, de n'être pas écraſés par les douanes & les vexations qui rendent ruineuſes les échelles de Suez & de Baſſora. L'argent de ces pélerins, celui de la flotte, celui que les Arabes ont tiré de la vente de leur café, va ſe perdre

dans les Indes. Les vaiſſeaux de Surate, du Malabar, de Coromandel, du Bengale, en emportent tous les ans pour quatorze ou quinze millions de livres, & pour environ le huitième de cette ſomme en marchandiſes. Dans le partage que les nations commerçantes de l'Europe font de ces richeſſes, les Anglois ſont parvenus à s'en approprier la portion la plus conſidérable. Ils ont acquis la même ſupériorité en Perſe.

XIII. Révolutions qu'a éprouvées le commerce dans le golfe Perſique.

Cette nation avoit à peine été admiſe dans l'empire des Sophis, que, comme on l'a dit, elle y vit accourir les Hollandois. Le commerce de ces républicains s'établit d'abord ſur un pied très-déſavantageux: mais bientôt délivrés, par les guerres civiles d'Angleterre, d'un rival qui jouiſſoit de trop de faveurs, pour être balancé par la plus grande économie, ils ſe virent ſans concurrens, & par conſéquent les maîtres de donner à ce qu'ils vendoient, à ce qu'ils achetoient, la valeur qui leur convenoit. C'eſt ſur ce ſyſtême deſtructeur, qu'étoient fondés les rapports des Perſans avec les Hollandois; lorſque le retour des Anglois, que les François ne tardèrent pas à ſuivre, fit prendre aux

affaires une face nouvelle & plus raisonnable.

Dans le tems que les trois nations faisoient les plus grands efforts pour acquérir la supériorité, & que ces efforts tournoient à l'avantage de l'empire; on leur fit éprouver mille vexations, plus injustes, plus odieuses, les unes que les autres. Le trône fut continuellement occupé par des tyrans ou des imbécilles, dont les cruautés & les injustices affoiblissoient les liaisons de leurs sujets avec les autres peuples. L'un de ces despotes étoit si féroce, qu'un grand de la cour disoit, *que toutes les fois qu'il sortoit de la chambre du roi, il tâtoit sa tête avec ses deux mains, pour voir si elle étoit encore sur ses épaules.* Lorsqu'on annonçoit à son successeur que les Turcs envahissoient les plus belles provinces de l'empire, il répondoit froidement *qu'il s'embarrassoit peu de leurs progrès, pourvu qu'ils lui laissassent la ville d'Ispahan.* Il eut un fils si bassement livré aux plus petites pratiques de sa religion, qu'on l'appelloit, par dérision, *le moine* ou *le prêtre Hussein :* caractère moins odieux peut-être pour un prince, mais bien plus dangereux pour ses peuples, que celui

d'impie ou d'ennemi des dieux. Sous ces vils ſouverains, les affaires devenoient tous les jours plus languiſſantes. Les Aghuans les réduiſirent à rien.

Ces Aghuans ſont un peuple du Kandahar, pays montueux, ſitué au Nord de l'Inde. Tantôt ils furent ſoumis aux Mogols, tantôt aux Perſans, & le plus ſouvent indépendans. Ceux qui n'habitent pas la capitale, vivent ſous des tentes, à la manière des Tartares. Ils ſont petits & mal-faits; mais nerveux, robuſtes, adroits à tirer de l'arc, à manier un cheval, endurcis aux fatigues. Leur manière de combattre eſt remarquable. Des ſoldats d'élite, partagés en deux troupes, fondent ſur l'ennemi, n'obſervant aucun ordre, & ne cherchant qu'à faire jour à l'armée qui les ſuit. Dès que le combat eſt engagé, ils ſe retirent ſur les flancs & à l'arrière-garde, où leur fonction eſt d'empêcher que perſonne ne recule. Si quelqu'un veut fuir, ils tombent ſur lui le ſabre à la main, & le forcent de reprendre ſon rang.

Vers le commencement du ſiècle, on vit ces hommes féroces ſortir de leurs montagnes, ſe jetter ſur la Perſe, y porter par-

tout la déſolation, & finir par lui donner des fers, après vingt ans de carnage. Le fanatiſme perpétue & peut-être même expie les horreurs dont ils ſe ſont ſouillés dans le cours de leurs conquêtes. Car telle eſt la nature des opinions religieuſes, qu'elles ſanctifient le crime qu'elles inſpirent, & que ce crime efface les autres forfaits qu'on a commis. Le fanatique dit à Dieu : il eſt vrai, Seigneur, que j'ai empoiſonné, que j'ai aſſaſſiné, que j'ai volé ; mais tu me pardonneras, car j'ai exterminé de ma propre main cinquante de tes ennemis. Dévorés de zèle pour les ſuperſtitions des Turcs, & d'une haine implacable pour la ſecte d'Ali, les Aghuans maſſacrent de ſang-froid des milliers de Perſans. Dans le même tems, les provinces où ils n'avoient pas pénétré, ſont ravagées par les Ruſſes, par les Turcs & par les Tartares. Thamas-Koulikan réuſſit à chaſſer de ſa patrie tous ces brigands, mais en ſe montrant plus barbare qu'eux. Sa mort violente devient une nouvelle ſource de calamités. L'anarchie ajoute aux cruautés de la tyrannie. Un des plus beaux empires du monde n'eſt plus qu'un vaſte cimetière, monument à jamais

honteux de l'inſtinct deſtructeur des hommes ſans police, mais ſuite inévitable des vices du gouvernement deſpotique.

Dans cette confuſion de toutes choſes, Bender-Abaſſi & les autres mauvais ports de Perſe furent négligés. Le peu qui s'y faiſoit de commerce ſe porta preſque tout entier à Baſſora.

C'eſt une grande ville, bâtie par les Arabes, dans le tems de leur plus grande proſpérité, quinze lieues au-deſſous de la jonction du Tigre & de l'Euphrate, & à la même diſtance du golfe Perſique où ces fleuves vont ſe jetter. Cinquante mille ames forment ſa population. Ce ſont des Arabes, auxquels ſe ſont joints quinze cens Arméniens, & un petit nombre de familles de différentes nations, que l'eſpoir du gain y a attirées. Son territoire abonde en riz, en fruits, en légumes, en coton, & ſur-tout en dattes.

Le port de Baſſora, devint, comme ſes fondateurs l'avoient prévu, un entrepôt célèbre. Les marchandiſes de l'Europe y arrivoient par l'Euphrate; & celles des Indes, par la mer. La tyrannie des Portugais interrompit cette communication. Elle ſe feroit

rouverte, dans le tems de leur décadence, ſi ce malheureux pays n'avoit été perpétuellement le théâtre des diviſions des Arabes, des Perſans & des Turcs. Ces derniers, devenus poſſeſſeurs paiſibles de Baſſora, ont profité des malheurs de leurs voiſins, pour y rappeller les affaires. La rade a recouvré ſon éclat & ſon importance.

Ce changement ne s'eſt pas opéré ſans difficulté. Les gens du pays ne vouloient d'abord recevoir les navigateurs que dans la rivière. Ils prévoyoient que ſi ces étrangers avoient la liberté de ſe fixer dans la ville, on ne pourroit leur faire la loi, & qu'ils garderoient dans leurs magaſins ce qu'ils n'auroient pas vendu pendant une mouſſon, pour s'en défaire plus utilement dans un autre tems. A cette raiſon d'une avidité mal-entendue, ſe joignoient des idées de ſuperſtition. On prétendit qu'il étoit contraire au reſpect dû à la religion, que des infidèles habitaſſent dans une cité conſacrée par le ſang de tant de martyrs, par les cendres de tant de ſaints perſonnages mahométans. Ce préjugé paroiſſoit faire impreſſion ſur le gouvernement. On fit taire ſes ſcrupules. Les

nations Européennes donnèrent de l'argent ; & il leur fut permis de former des comptoirs, de les décorer même de leur pavillon.

XIV. Etat actuel du commerce dans le golfe Persique, & de celui des Anglois en particulier.

Les révolutions ſont ſi fréquentes en Aſie, qu'il eſt impoſſible que le commerce y ſoit auſſi ſuivi que dans nos contrées. Ces événemens, joints au peu de communication qu'il y a par terre & par mer entre les différens états, doivent occaſionner de grandes variations dans l'abondance & dans la valeur des denrées. Baſſora, très-éloigné par ſa ſituation du centre des affaires, éprouve plus qu'aucune autre place cet inconvénient. Cependant, en rapprochant les tems, on peut, ſans crainte de s'écarter beaucoup de la plus exacte vérité, évaluer à douze millions les marchandiſes qui y arrivent annuellement par le golfe. Les Anglois entrent dans cette ſomme pour quatre millions ; les Hollandois pour deux ; les François, les Maures, les Indiens, les Arméniens & les Arabes, pour le reſte.

Les cargaiſons de ces nations ſont compoſées du riz, du ſucre, des mouſſelines unies, rayées & brodées du Bengale ; des épiceries de Ceylan & des Moluques ; de

groſſes toiles blanches & bleues de Coromandel ; du cardamome, du poivre, du bois de ſandal de Malabar ; d'étoffes d'or ou d'argent, de turbans, de chaales, d'indigo de Surate ; des perles de Baharem & du café de Moka ; du fer, du plomb, des draps d'Europe. D'autres objets moins importans, viennent de différens endroits. Quelques-unes de ces productions ſont portées ſur de petits bâtimens Arabes : mais la plupart arrivent ſur des vaiſſeaux Européens, qui y trouvent l'avantage d'un fret conſidérable.

Les marchandiſes ſe vendent toutes argent comptant. Elles paſſent par les mains des Grecs, des Juifs ou des Arméniens. On emploie les Banians à changer les monnoies courantes à Baſſora, en eſpèces plus eſtimées dans les Indes.

Trois canaux s'offrent pour déboucher les différentes productions réunies à Baſſora. Il en paſſe la moitié en Perſe, & elle y eſt portée par des caravanes ; parce que dans tout l'empire, il n'y a pas un ſeul fleuve navigable. La conſommation s'en fait principalement dans les provinces ſeptentrionales, un peu moins ravagées que celles du

Midi. Les unes & les autres payèrent quelque tems avec des pierreries, que le pillage de l'Inde avoit rendues extrêmement communes. Dans la suite, elles eurent recours à des ustensiles de cuivre, que l'abondance de leurs mines avoit multipliés prodigieusement. Enfin, on en est venu à l'or & à l'argent, qu'une longue tyrannie avoit fait enfouir, & qui sortent tous les jours des entrailles de la terre. Si l'on ne laisse pas aux arbres qui fourniſſoient les gommes, & qui ont été coupés, le tems de repousser; si les chèvres qui donnoient de si belles laines, ne se multiplient pas; si les soies qui suffisent à peine au peu de manufactures qui restent en Perse, continuent à être rares; si cet état ne renaît de ses cendres, les métaux s'épuiseront, & il faudra renoncer à cette source de commerce.

Le second débouché est plus assuré. Il se fait par Bagdad, par Alep, & par toutes les villes intermédiaires, dont les négocians viennent faire leurs achats à Bassora. Le café, les toiles, les épiceries, les autres marchandises qui prennent cette route, sont payées avec de l'or, des draps François, des noix

noix de Galle, de l'orpiment qui entre dans les couleurs, & dont les Orientaux font un grand uſage pour dépiler leur corps.

Un autre débouché beaucoup moins conſidérable, c'eſt celui du déſert. Les Arabes, voiſins de Baſſora, vont tous les ans à Alep, dans le printems, pour y vendre des chameaux. On leur confie communément pour cinq à ſix cens mille francs de mouſſelines, dont ils ſe chargent à très-bon marché. Ils reviennent dans l'automne, & rapportent des draps, du corail, de la clincaillerie, quelques ouvrages de verre & des glaces de Veniſe. Les caravanes Arabes ne ſont jamais troublées ſur leur route. Les étrangers même ne courroient point de riſque, s'ils avoient la précaution de ſe faire accompagner d'un homme de chacune des tributs qu'ils doivent rencontrer. Cette ſûreté, jointe à la célérité & au bon marché, feroit univerſellement préférer le chemin du déſert à celui de Bagdad, ſi le pacha de la province, qui a établi des péages en différens endroits de ſon gouvernement, ne prenoit les plus grandes précautions pour empêcher cette communication. Ce n'eſt qu'en ſurprenant la vigilance

de ſes lieutenans, qu'on parvient à charger les Arabes de quelques marchandiſes de peu de volume.

Indépendamment de ces exportations, il ſe fait à Baſſora & dans ſon territoire, une aſſez grande conſommation, ſur-tout de café. Ces objets ſont payés avec des dattes, des perles, de l'eau-roſe & des fruits ſecs. On y ajoute des grains, lorſqu'il eſt permis d'en livrer à l'étranger.

Ce commerce s'étendroit, ſi l'on vouloit le débarraſſer des entraves qui le gênent. Mais l'activité que pourroient avoir les naturels du pays, eſt continuellement traverſée par les vexations qu'on leur fait éprouver, ſinguliérement dans les lieux éloignés du centre de l'empire. Les étrangers ne ſont guère moins opprimés par des commandans, qui tirent de leurs brigandages l'avantage de ſe perpétuer dans leurs poſtes, & ſouvent de conſerver leur tête. Si cette ſoif de l'or pouvoit ſe calmer quelquefois, elle ſeroit bientôt réveillée par la rivalité des nations Européennes, qui ne travaillent qu'à ſe ſupplanter, & qui ne craignent pas d'employer, pour y réuſſir, les moyens les plus exécrables. On

vit, en 1748, un exemple frappant de cette odieuſe jalouſie.

M. le baron de Knyphauſen conduiſoit le comptoir Hollandois de Baſſora, avec un ſuccès extraordinaire. Les Anglois ſe voyoient à la veille de perdre la ſupériorité qu'ils avoient acquiſe dans cette place, ainſi que dans la plupart des échelles de l'Inde. La crainte d'un événement, qui devoit également bleſſer leurs intérêts & leur vanité, les rendit injuſtes. Ils animèrent le gouvernement Turc contre une induſtrie qui lui étoit utile, & firent ordonner la confiſcation des marchandiſes & des richeſſes de leur rival.

Le facteur Hollandois, qui, ſous les occupations d'un marchand, cachoit l'ame d'un homme d'état, prend ſur le champ ſon parti en homme de génie. Il ſe retire avec ſes gens, & les débris de ſa fortune, à la petite iſle de Karek, ſituée à quinze lieues de l'embouchure du fleuve; il s'y fortifie au point, qu'en arrêtant les bâtimens Arabes & Indiens, chargés pour la ville, il force le gouvernement à le dédommager des pertes qu'on lui a cauſées. Bientôt la réputation de ſon intégrité, de ſa capacité, attire à ſon iſle les

armateurs des ports voiſins, les négocians même de Baſſora, & les Européens qui vont y trafiquer. Cette nouvelle colonie voyoit augmenter tous les jours ſa proſpérité, lorſqu'elle fut abandonnée par ſon fondateur. Le ſucceſſeur de cet habile homme, ne montra pas les mêmes talens. Il ſe laiſſa chaſſer de ſa place, vers la fin de 1765, par le corſaire Arabe Mirmahana. La compagnie perdit un poſte important, & pour plus de deux millions en artillerie, en vivres & en marchandiſes.

Cet événement délivra Baſſora d'une concurrence qui nuiſoit à ſes intérêts; mais il lui en ſurvint une autre bien plus redoutable: ce fut celle de Maſcate.

Le golfe Perſique eſt borné à ſon Occident par la côte orientale de l'Arabie. Les habitans de cette contrée n'ont pour ſubſiſtance que quelques dattes & le produit d'une pêche abondante & facile. Le peu même de bétail qu'on y peut élever ne vit que de poiſſon. Chaque petit diſtrict a un Scheik particulier, obligé de pourvoir lui-même aux beſoins de ſa famille par ſon travail ou ſon induſtrie. Au premier ſignal du moindre péril, ces peu-

ples se réfugient dans des îles voisines, d'où ils ne regagnent le continent que lorsque l'ennemi s'est retiré. Il n'y eut jamais dans le pays que Mascate qui eût des propriétés dignes d'être conservées.

Le grand Albuquerque s'empara de cette ville en 1507, & il en ruina le commerce qu'il vouloit concentrer tout entier à Ormuz. Les Portugais voulurent l'y rappeller, après la perte de ce petit royaume. Leurs efforts furent inutiles ; & les navigateurs prirent la route de Bender-Abassi. On craignoit les hauteurs des anciens tyrans de l'Inde ; & personne ne voulut se fier à leur bonne-foi. Le port ne voyoit arriver de vaisseaux, que ceux qu'ils y conduisoient eux-mêmes. Il n'en reçut même plus d'aucune nation, après que ces maîtres impérieux en eurent été chassés en 1648. Leur orgueil l'emportant sur leur intérêt, leur ôta l'envie d'y aller ; & ils étoient encore assez puissans, pour empêcher qu'on y entrât ou qu'on en sortit.

Le déclin de leur puissance invita l'habitant de Mascate à cette même piraterie, dont il avoit été si long-tems la victime. Il fit des descentes sur les côtes de ses anciens

oppreſſeurs ; & ſes ſuccès l'enhardirent à attaquer les petits bâtimens Maures ou Européens qui fréquentoient le golfe Perſique. Mais il fut châtié ſi ſévérement de ſes brigandages par pluſieurs nations, ſur-tout par les Anglois, qu'il fut forcé d'y renoncer. La ville tomba dès-lors dans une obſcurité, que les troubles intérieurs & des invaſions étrangères firent durer long-tems. Le gouvernement étant enfin devenu plus régulier dans Maſcate, & dans tout le pays ſoumis à ſon iman, ſes marchés recommencèrent à être fréquentés vers l'an 1749.

Le pays conſomme par lui-même du riz, des toiles bleues, du fer, du plomb, du ſucre, quelques épiceries, qu'il paie avec de la mirrhe, de l'encens, de la gomme-arabique, & un peu d'argent. Cependant cette conſommation ne ſeroit pas ſuffiſante pour attirer les vaiſſeaux, ſi Maſcate, placé aſſez près de l'entrée de la mer Perſique, n'étoit un excellent entrepôt pour le fond du golfe. Toutes les nations commerçantes commencent à le préférer à Baſſora ; parce qu'il abrege leur voyage de trois mois ; qu'on n'y éprouve aucune vexation ; que les droits y

ſont réduits à un & demi pour cent. Il faut, à la vérité, porter enſuite les marchandiſes à Baſſora, où la douane exige trois pour cent: mais les Arabes naviguent à ſi bon marché ſur leurs bateaux; ils ont une telle adreſſe pour frauder les droits, qu'il y aura toujours de l'avantage à faire les ventes à Maſcate. D'ailleurs, les dattes, le meilleur produit & le plus abondant de Baſſora, qui ſe gâtent ſouvent ſur de grands vaiſſeaux, dont la marche eſt lente, arrivent avec une extrême célérité ſur des bâtimens légers, au Malabar & dans la mer Rouge. Une raiſon particulière déterminera toujours les Anglois qui travaillent pour leur compte, à pratiquer Maſcate. Ils y ſont exempts de cinq pour cent qu'ils ſont obligés de payer à Baſſora, comme dans tous les autres lieux où leur compagnie a formé des établiſſemens.

Elle n'a pas ſongé à ſe fixer dans l'iſle de Baharem; & nous ignorons pourquoi. Cette iſle, ſituée dans le golfe Perſique, a ſouvent changé de maître. Elle paſſa ſous la domination des Portugais avec Ormuz, dont elle recevoit des loix. Ces conquérans la perdirent dans la ſuite, & elle éprouva depuis un

grand nombre de révolutions. Thamas-Koulikan la rendit à la Perſe, à qui elle avoit appartenu. Ce fier uſurpateur avoit alors le plus vaſte plan de domination. Il vouloit régner ſur deux mers, dont il poſſédoit quelques bords : mais s'étant apperçu qu'au lieu d'entrer dans ſes vues, ſes ſujets les traverſoient, il imagina, par une de ces volontés tyranniques qui ne coûtent rien aux deſpotes, de porter ſes ſujets du golfe Perſique ſur la mer Caſpienne, & ſes ſujets de la mer Caſpienne ſur le golfe Perſique. Cette double tranſmigration lui paroiſſoit propre à rompre les liaiſons que ces deux peuples avoient formées avec ſes ennemis, & à lui aſſurer, ſinon leur attachement, du moins leur fidélité. Sa mort anéantit ſes grands projets ; & la confuſion où tomba ſon empire, offrit à l'ambition d'un Arabe entreprenant, la facilité de s'emparer de Baharem, où il règne encore.

Cette iſle, célèbre par ſa pêche de perles, dans le tems même qu'on en trouvoit à Ormuz, à Karek, à Keshy, dans d'autres lieux du golfe, eſt devenue bien plus importante, depuis que les autres bancs ſont

épuiſés, ſans que le ſien ait eſſuyé une diminution ſenſible. Cette pêche commence en avril & finit en octobre. Elle eſt renfermée dans l'eſpace de quatre à cinq lieues. Les Arabes, les ſeuls qui s'y livrent, vont coucher chaque nuit dans l'iſle ou ſur la côte, à moins que les vents ne les empêchent de gagner la terre. Autrefois ils payoient tous un droit à des galiotes établies pour le recevoir. Depuis le dernier changement, il n'y a que les habitans de l'iſle qui aient cette ſoumiſſion pour leur Scheik, trop foible pour l'obtenir des autres.

Les perles de Baharem ſont moins blanches que celles de Ceylan & du Japon; mais beaucoup plus groſſes que les premières, & d'une forme plus régulière que les autres. Elles tirent un peu ſur le jaune: mais on ne peut leur diſputer l'avantage de conſerver leur eau dorée; tandis que les perles plus blanches perdent avec le tems beaucoup de leur éclat, ſur-tout dans les pays chauds. La coquille des unes & des autres, connue ſous le nom de nacre de perle, ſert en Aſie à beaucoup d'uſages.

Le produit annuel de la pêche, qui ſe

fait dans les parages de Baharem, eſt eſtimé 3,600,000 livres. Les perles inégales paſſent la plupart à Conſtantinople & dans le reſte de la Turquie : les grandes y ſervent à l'ornement de la tête, & les petites ſont employées dans les broderies. Les perles parfaites doivent être réſervées pour Surate, d'où elles ſe répandent dans tout l'Indoſtan. On n'a pas à craindre d'y en voir diminuer le prix ou la conſommation. Ce luxe eſt la plus forte paſſion des femmes, & la ſuperſtition augmente le débit de cette production de la mer. Il n'eſt point de Gentil qui ne ſe faſſe un point de religion, de percer au moins une perle à ſon mariage. Quel que ſoit le ſens myſtérieux de cet uſage chez un peuple où la morale & la politique ſont en allégories, & où l'allégorie devient religion; cet emblême de la pudeur virginale, eſt utile au commerce des perles. Celles qui n'ont pas été nouvellement forées, entrent dans l'ajuſtement; mais ne peuvent ſervir pour la cérémonie du mariage, où l'on veut au moins une perle neuve. Auſſi valent-elles conſtamment vingt-cinq, trente pour cent de moins que celles qui arrivent du golfe, où elles ont

été pêchées. Le Malabar n'a point de perles; mais il a d'autres richeſſes.

Le Malabar proprement dit, n'eſt que le pays ſitué entre le cap Comorin & la rivière de Neliceram. Cependant, pour rendre la narration plus claire, en nous conformant aux idées généralement reçues en Europe, nous appellerons de ce nom tout l'eſpace qui s'étend depuis l'Indus juſqu'au cap Comorin. Nous y comprendrons même les iſles voiſines, en commençant par les Maldives.

XV. Deſcription de la côte de Malabar. Idée des états qui la forment.

Les Maldives forment une longue chaine d'iſles, à l'Oueſt du cap Comorin, qui eſt la terre-ferme la plus voiſine. Elles ſont partagées en treize provinces, qu'on nomme Atollons. Cette diviſion eſt l'ouvrage de la nature, qui a entouré chaque Atollon d'un banc de pierre qui le défend mieux que les meilleures fortifications, contre l'impétuoſité des flots, ou les attaques de l'ennemi. Les naturels du pays font monter à douze mille, le nombre de ces iſles, dont les plus petites n'offrent que des monceaux de ſables ſubmergés dans les hautes marées, & les plus grandes n'ont qu'une très-petite circonférence. De tous les canaux qui les ſéparent,

il n'y en a que quatre qui puiſſent recevoir des navires. Les autres ſont ſi peu profonds, qu'on y trouve rarement plus de trois pieds d'eau. On conjecture, avec fondement, que toutes ces différentes iſles n'en faiſoient autrefois qu'une, que l'effort des vagues & des courans, ou quelque grand accident de la nature, aura diviſée en pluſieurs portions.

Il eſt vraiſemblable que cet archipel fut originairement peuplé par des hommes venus du Malabar. Dans la ſuite, les Arabes y paſſèrent, en uſurpèrent la ſouveraineté, y établirent leur religion. Les deux nations n'en faiſoient plus qu'une; lorſque les Portugais, peu de tems après leur arrivée aux Indes, la mirent ſous le joug. Cette tyrannie dura peu. La garniſon, qui en tenoit les chaînes, fut exterminée; & les Maldives recouvrèrent leur indépendance. Depuis cette époque, elles ſont ſoumiſes à un deſpote, qui tient ſa cour à Male, & qui a abandonné toute l'autorité aux prêtres. Il eſt le ſeul négociant de ſes états.

Une pareille adminiſtration & la ſtérilité du pays, qui ne produit que des cocotiers, empêchent le commerce d'y être conſidérable.

Les exportations ſe réduiſent à des cauris, du poiſſon & du kaire.

Le kaire eſt l'écorce du cocotier, dont on fait des cables qui ſervent à la navigation dans l'Inde. Nulle part, il n'eſt auſſi bon, auſſi abondant qu'aux Maldives. On en porte une grande quantité avec des cauris, à Ceylan, où ces marchandiſes ſont échangées contre les noix d'areque.

Le poiſſon, appellé dans le pays complemaſſe, eſt ſéché au ſoleil. On le ſale, en le plongeant dans l'eau de la mer à pluſieurs repriſes. Il eſt diviſé en filets, de la groſſeur & de la longueur du doigt. Achem en reçoit tous les ans deux cargaiſons qu'il paie avec de l'or & du benjoin. L'or reſte dans les Maldives; & le benjoin eſt envoyé à Moka, où il ſert à acheter environ trois cens balles de café, néceſſaires à la conſommation de ces iſles.

Les cauris, ſont des coquilles blanches & luiſantes. La pêche s'en fait deux fois le mois, trois jours avant la nouvelle lune, & trois jours après. Elle eſt abandonnée aux femmes, qui entrent dans l'eau juſqu'à la ceinture, pour les ramaſſer dans les ſables de la mer.

On en fait des paquets de douze mille. Ce qui ne reste pas dans la circulation du pays, ou n'est pas porté à Ceylan, passe sur les bords du Gange. Il sort tous les ans de ce fleuve un grand nombre de bâtimens qui vont vendre du sucre, du riz, des toiles, quelques autres objets moins considérables aux Maldives, & qui se chargent en retour de cauris, pour sept ou huit cens mille livres. Une partie se disperse dans le Bengale, où il sert de petite monnoie. Le reste est enlevé par les Européens, qui l'emploient utilement dans leur commerce d'Afrique. Ils paient la livre six sols, la vendent depuis douze jusqu'à dix-huit dans leurs métropoles, & elle vaut en Guinée jusqu'à trente-cinq.

Le royaume de Travancor, qui s'étend du cap Comorin aux frontières de Cochin, n'étoit autrefois guère plus opulent que les Maldives. Il est vraisemblable qu'il ne dut qu'à sa pauvreté, la conservation de son indépendance, lorsque les Mogols s'emparèrent du Maduré. Un monarque qui monta sur le trône vers 1730, & qui l'occupa près de quarante ans, donna à cette couronne une dignité qu'elle n'avoit jamais eue. C'étoit

un homme d'un ſens exquis & profond. Il recevoit d'un de ſes voiſins deux embaſſadeurs, dont l'un avoit commencé une harangue prolixe que l'autre ſe diſpoſoit à continuer. *Ne ſoyez pas long, la vie eſt courte*, lui dit ce prince avec un viſage auſtère. Son règne ne fut taché que par une foibleſſe. Il étoit Naïre, & ſe trouvoit humilié de ne pas appartenir à la première des caſtes. Dans la vue de s'y incorporer, autant qu'il étoit poſſible, il fit fondre en 1752 un veau d'or, y entra par le muſle, & en ſortit par la partie oppoſée. Ses édits furent datés depuis du jour d'une ſi glorieuſe renaiſſance; & au grand ſcandale de tout l'Indoſtan, il fut reconnu pour brame par ceux de ſes ſujets qui jouiſſoient de cette grande prérogative.

Par les ſoins d'un François nommé la Noye, ce monarque étoit parvenu à former l'armée la mieux diſciplinée qu'on eût jamais vue dans ces contrées. Avec ces forces, il comptoit, dit-on, conquérir le Malabar entier; & peut-être le ſuccès auroit-il couronné ſon ambition, ſi les nations Européennes ne l'euſſent traverſée. Malgré ces obſtacles, il réuſſit à reculer les frontières

de ſes états ; & , ce qui étoit infiniment plus difficile , à rendre ſes uſurpations utiles à ſes peuples. Au milieu du tumulte des armes , l'agriculture fut encouragée , & il s'éleva des manufactures groſſières de coton.

Il s'eſt formé deux établiſſemens Européens dans le Travancor.

Celui que les Danois ont à Coleſchey eſt ſans activité. Il eſt rare & très-rare que cette nation y faſſe le plus petit achat ou la moindre vente.

Le comptoir Anglois d'Anjinga eſt placé ſur une langue de terre , à l'embouchure d'une petite rivière , obſtruée par des ſables durant la plus grande partie de l'année. La ville eſt remplie de métiers & fort peuplée. Quatre petits baſtions ſans foſſé & une garniſon de cent cinquante hommes la défendoient. Cette dépenſe a été jugée inutile. Un ſeul agent conduit aujourd'hui les affaires , avec moins d'éclat & plus d'utilité.

Territoire d'Anjinga , tu n'es rien ; mais tu as donné naiſſance à Eliza. Un jour , ces entrepôts de commerce fondés par les Européens ſur les côtes d'Aſie ne ſubſiſteront plus. L'herbe les couvrira , ou l'Indien vengé aura bâti

bâti ſur leurs débris, avant que quelques ſiècles ſe ſoient écoulés. Mais, ſi mes écrits ont quelque durée, le nom d'Anjinga reſtera dans la mémoire des hommes. Ceux qui me liront, ceux que les vents pouſſeront vers ces rivages, diront: c'eſt-là que naquit Eliza Draper; & s'il eſt un Breton parmi eux, il ſe hâtera d'ajouter avec orgueil, & qu'elle y naquit de parens Anglois.

Qu'il me ſoit permis d'épancher ici ma douleur & mes larmes! Eliza fut mon amie. O lecteur, qui que tu ſois, pardonne-moi ce mouvement involontaire. Laiſſe-moi m'occuper d'Eliza. Si je t'ai quelquefois attendri ſur les malheurs de l'eſpèce humaine, daigne aujourd'hui compatir à ma propre infortune. Je fus ton ami, ſans te connoître; ſois un moment le mien. Ta douce pitié ſera ma récompenſe.

Eliza finit ſa carrière dans la patrie de ſes pères, à l'âge de trente-trois ans. Une ame céleſte ſe ſépara d'un corps céleſte. Vous qui viſitez le lieu où repoſent ſes cendres ſacrées, écrivez ſur le marbre qui les couvre: telle année, tel mois, tel jour, à telle heure, Dieu retira ſon ſouffle à lui, & Eliza mourut.

Auteur original, ſon admirateur & ſon ami, ce fut Eliza qui t'inſpira tes ouvrages, & qui t'en dicta les pages les plus touchantes. Heureux Stern, tu n'es plus, & moi je ſuis reſté. Je t'ai pleuré avec Eliza; tu la pleurerois avec moi; & ſi le ciel eût voulu que vous m'euſſiez ſurvécu tous les deux, tu m'aurois pleuré avec elle.

Les hommes diſoient qu'aucune femme n'avoit autant de graces qu'Eliza. Les femmes le diſoient auſſi. Tous louoient ſa candeur; tous louoient ſa ſenſibilité; tous ambitionnoient l'honneur de la connoître. L'envie n'attaqua point un mérite qui s'ignoroit.

Anjinga, c'eſt à l'influence de ton heureux climat qu'elle devoit, ſans doute, cet accord preſqu'incompatible de volupté & de décence qui accompagnoit toute ſa perſonne & qui ſe mêloit à tous ſes mouvemens. Le ſtatuaire, qui auroit eu à repréſenter la Volupté, l'auroit priſe pour modèle. Elle en auroit également ſervi à celui qui auroit eu à peindre la Pudeur. Cette ame inconnue dans nos contrées, le ciel ſombre & nébuleux de l'Angleterre n'avoit pu l'éteindre. Quelque choſe que fit Eliza, un charme

invincible ſe répandoit autour d'elle. Le deſir, mais le deſir timide la ſuivoit en ſilence. Le ſeul homme honnête auroit oſé l'aimer, mais n'auroit oſé le lui dire.

Je cherche par-tout Eliza. Je rencontre, je ſaiſis quelques-uns de ſes traits, quelques-uns de ſes agrémens épars parmi les femmes les plus intéreſſantes. Mais qu'eſt devenue celle qui les réuniſſoit ? Dieux qui épuiſâtes vos dons pour former une Eliza, ne la fîtes-vous que pour un moment, pour être un moment admirée & pour être toujours regrettée ?

Tous ceux qui ont vu Eliza la regrettent. Moi, je la pleurerai tout le tems qui me reſte à vivre. Mais eſt-ce aſſez de la pleurer ? Ceux qui auront connu ſa tendreſſe pour moi, la confiance qu'elle m'avoit accordée, ne me diront-ils point : Elle n'eſt plus, & tu vis ?

Eliza devoit quitter ſa patrie, ſes parens, ſes amis pour venir s'aſſeoir à côté de moi, & vivre parmi les miens. Quelle félicité je m'étois promiſe ! Quelle joie je me faiſois de la voir recherchée des hommes de génie ; chérie des femmes du goût le plus difficile ?

Je me disois, Eliza est jeune, & tu touches à ton dernier terme. C'est elle qui te fermera les yeux. Vaine espérance! O renversement de toutes les probabilités humaines! ma vieillesse a survécu à ses beaux jours. Il n'y a plus personne au monde pour moi. Le destin m'a condamné à vivre & à mourir seul.

Eliza avoit l'esprit cultivé : mais cet art, on ne le sentoit jamais. Il n'avoit fait qu'embellir la nature ; il ne servoit en elle qu'à faire durer le charme. A chaque moment elle plaisoit plus ; à chaque moment elle intéressoit davantage. C'est l'impression qu'elle avoit faite aux Indes ; c'est l'impression qu'elle faisoit en Europe. Eliza étoit donc très-belle ? Non, elle n'étoit que belle : mais il n'y avoit point de beauté qu'elle n'effaçât, parce qu'elle étoit la seule comme elle.

Eliza a écrit ; & les hommes de sa nation, qui ont mis le plus d'élégance & de goût dans leurs ouvrages, n'auroient pas désavoué le petit nombre de pages qu'elle a laissées.

Lorsque je vis Eliza, j'éprouvai un sentiment qui m'étoit inconnu. Il étoit trop vif pour n'être que de l'amitié ; il étoit trop pur pour être de l'amour. Si c'eût été une pas-

ſion, Eliza m'auroit plaint ; elle auroit eſſayé de me ramener à la raiſon, & j'aurois achevé de la perdre.

Eliza diſoit ſouvent qu'elle n'eſtimoit perſonne autant que moi. A préſent, je le puis croire.

Dans ſes derniers momens, Eliza s'occupoit de ſon ami ; & je ne puis tracer une ligne ſans avoir ſous les yeux le monument qu'elle m'a laiſſé. Que n'a-t-elle pu douer auſſi ma plume de ſa grace & de ſa vertu ? Il me ſemble du moins l'entendre : « Cette » muſe ſévère qui te regarde, me dit-elle, » c'eſt l'Hiſtoire, dont la fonction auguſte » eſt de déterminer l'opinion de la poſtérité. » Cette divinité volage qui plane ſur le globe, » c'eſt la Renommée, qui ne dédaigna pas » de nous entretenir un moment de toi : elle » m'apporta tes ouvrages, & prépara notre » liaiſon par l'eſtime. Vois ce phénix im- » mortel parmi les flammes : c'eſt le ſymbole » du génie qui ne meurt point. Que ces em- » blêmes t'exhortent ſans ceſſe à te montrer » le défenſeur DE L'HUMANITÉ, DE LA VÉ- » RITÉ, DE LA LIBERTÉ ».

Du haut des cieux, ta première & dernière

patrie, Eliza, reçois mon ſerment. JE JURE DE NE PAS ÉCRIRE UNE LIGNE, OU L'ON NE PUISSE RECONNOÎTRE TON AMI.

Cochin étoit fort conſidérable, lorſque les Portugais arrivèrent dans l'Inde. Ils s'emparèrent de cette place, dont ils furent chaſſés depuis par les Hollandois. Le ſouverain, en la perdant, avoit conſervé ſes états, qui dans l'eſpace de vingt-cinq ans, ont été envahis ſucceſſivement par le Travancor. Ses malheurs l'ont réduit à ſe réfugier ſous les murs de ſon ancienne capitale, où il ſubſiſte d'environ 14,400 liv. qu'on s'eſt obligé, par d'anciennes capitulations, à lui donner ſur le produit de ſes douanes. On voit dans le même fauxbourg une colonie de Juifs induſtrieux & blancs, qui ont la folle prétention de s'y être établis au tems de la captivité de Babylone, mais qui certainement y ſont depuis très-long-tems. Une ville entourée de campagnes très-fertiles, bâtie ſur une rivière qui reçoit des vaiſſeaux de cinq cens tonneaux, & qui forme dans l'intérieur du pays pluſieurs branches navigables, devroit être naturellement floriſſante. S'il n'en eſt

pas ainſi, on ne peut en accuſer que le génie oppreſſeur du gouvernement.

Ce mauvais eſprit eſt, pour le moins, auſſi ſenſible à Calicut. Toutes les nations y ſont reçues, mais aucune n'y domine. Le ſouverain qui lui donne aujourd'hui des loix, eſt brame; ou le peuple eſt ſous le gouvernement théocratique, qui devient avec le tems le plus mauvais des gouvernemens, la main des dieux appeſantiſſant le ſceptre des tyrans, & la ſainteté de l'une des autorités ſoumettant en aveugle & ſous peine de ſacrilège aux caprices de l'autre. Les ordres du deſpote ſe transforment en oracles, & la déſobéiſſance des ſujets eſt qualifiée de révolte contre le ciel. Le trône de Calicut eſt preſque le ſeul de l'Inde occupé par cette première des caſtes. On en voit régner ailleurs de moins diſtinguées. Il y en a même de ſi obſcures ſur le trône, que leurs domeſtiques ſeroient déshonorés & chaſſés de leurs tributs, s'ils s'aviliſſoient juſqu'à manger avec leurs monarques. Ces gens-là n'ont garde de ſe vanter d'avoir ſoupé chez le roi. Ce préjugé n'eſt peut-être pas plus ridicule qu'un autre. Il abat l'orgueil des princes; il guérit

les courtisans d'une vanité. Tel est l'ascendant des superstitions. C'est sur-tout par elles que l'opinion règne dans le monde. Par les superstitions, la ruse a partagé l'empire avec la force. Quand l'une a tout conquis, tout soumis; l'autre vient & lui donne des loix à son tour. Elles traitent ensemble; les hommes baissent la tête, & se laissent lier les mains. S'il arrive que ces deux puissances mécontentes se soulèvent l'une contre l'autre, c'est alors qu'on voit ruisseler dans les rues le sang des citoyens. Une partie se range sous l'étendard de la superstition; l'autre marche sous les drapeaux du souverain. Les pères égorgent les enfans; les enfans enfoncent, sans hésiter, le poignard dans le sein des pères. Toute idée de justice cesse; tout sentiment d'humanité s'anéantit. L'homme semble tout-à-coup métamorphosé en bête féroce. L'on crie d'un côté: *Rebelles, obéissez à votre monarque.* On crie de l'autre: *Sacrilèges, impies, obéissez à Dieu, le maître de votre roi, ou mourez.* Je m'adresserai donc à tous les souverains de la terre, & j'oserai leur révéler la pensée secrète du sacerdoce. Qu'ils sachent que si le prêtre s'expliquoit franchement,

il diroit. Si le ſouverain n'eſt pas mon licteur, il eſt mon ennemi. Je lui ai mis la hache à la main, mais c'eſt à condition que je lui déſignerois les têtes qu'il faudroit abattre. Les brames, dépoſitaires de la religion & des ſciences dans tout l'Indoſtan, ſont employés comme miniſtres dans la plupart des états, & diſpoſent de tout à leur gré; mais les affaires n'en ſont pas mieux conduites.

Tout le Calicut eſt mal adminiſtré, & ſa capitale plus mal encore. Elle n'a ni police, ni fortifications. Son commerce, embarraſſé d'une infinité de droits, eſt preſqu'entiérement dans les mains de quelques Maures les plus corrompus, les plus infidèles de l'Aſie. Un de ſes plus grands avantages, eſt de recevoir par la rivière de Beypour, qui n'en eſt éloignée que de deux lieues, le bois de teck, qui ſe trouve en abondance dans les plaines & ſur les montagnes voiſines.

Les poſſeſſions de la maiſon de Colaſtry, voiſines de Calicut, ne ſont guère connues que par la colonie Françoiſe de Mahé, qui renaît de ſes cendres, & par la colonie Angloiſe de Tallichery, qui n'a éprouvé aucun malheur. Cette dernière, qui a une popu-

lation de quinze à seize mille ames, avoit pour défenseurs trois cens blancs & cinq cens noirs. Ils ont été rappellés depuis que la nation a acquis sur ces mers un ascendant qui ne leur laisse plus craindre de voir ses loges insultées. Actuellement elle retire tous les ans, avec très-peu de frais, de celle-là, quinze cens mille livres pesant de poivre, & quelques autres denrées de peu d'importance.

A la réserve de quelques principautés qui méritent à peine d'être nommées, les états dont on vient de parler, forment proprement tout le Malabar, contrée plus agréable que riche. On n'en exporte guère que des aromates, des épiceries. Les plus considérables sont le bois de sandal, le safran d'Inde, le cardamome, le gingembre, la fausse cannelle & le poivre.

XVI. Productions particulières au Malabar.

Le sandal est un arbre de la grandeur du noyer. Ses feuilles sont entières, ovales & opposées. Sa fleur est d'une seule pièce, chargée de huit étamines, & portée sur le pistil, qui devient une baie insipide, semblable pour la forme à celle du laurier. Son bois est blanc à la circonférence, & jaune dans le centre, lorsque l'arbre est ancien.

Cette différence dans la couleur, conſtitue deux variétés de ſandal, employées aux mêmes uſages, & douées également d'une ſaveur amère, & d'une odeur aromatique. On prépare avec la pouſſière de ce bois une pâte dont on ſe frotte le corps à la Chine, aux Indes, en Perſe, dans l'Arabie & dans la Turquie. On le brûle auſſi dans les appartemens, où il répand une odeur douce & ſalutaire. La plus grande quantité de ce bois, auquel on attribue une vertu inciſive & atténuante, reſte dans l'Inde. On tranſporte de préférence en Europe le ſandal rouge, quoique moins eſtimé, & d'un uſage moins général. Celui-ci eſt le produit d'un arbre différent, commun ſur la côte de Coromandel. Quelques voyageurs le confondent avec le bois de Caliatour employé dans la teinture.

Le ſafran d'Inde, que les médecins appellent *Curcuma* ou *Terra merita*, a une tige très-baſſe & herbacée, formée par la réunion des graines, de cinq ou ſix feuilles fort longues, & portées ſur de longs pédicules. Les fleurs, diſpoſées en épi écailleux près de la racine, ſont purpurines, à ſix diviſions inégales; elles n'ont qu'une étamine, portée

comme elles ſur le piſtil, qui devient une capſule à trois loges, remplie de graines arrondies. La racine eſt compoſée de cinq ou ſix tubercules oblongs & noueux. On la regarde comme apéritive, propre pour guérir la jauniſſe. Les Indiens s'en ſervent pour teindre en jaune, & elle entre dans l'aſſaiſonnement de preſque tous leurs mets.

On trouve dans les diverſes contrées de l'Inde pluſieurs eſpèces de cardamome, dont les caractères diſtinctifs n'ont pas été ſuffiſamment obſervés. Celle qui croît dans les territoires de Cochin, de Calicut & de Cananor, eſt la plus petite & la plus eſtimée. Elle a, ainſi que les autres, beaucoup d'analogie avec le ſafran d'Inde, dont elle diffère par ſes feuilles beaucoup plus nombreuſes; par ſa tige plus élevée; par ſon épi de fleurs plus lâche, provenant immédiatement de la racine; par ſon fruit plus petit. Ses graines, douées d'un aromate agréable, ſont employées dans la plupart des ragoûts Indiens. Souvent on les mêle avec l'areque & le bétel; quelquefois on les mâche après. La médecine s'en ſert principalement pour aider la digeſtion & pour fortifier l'eſtomac. Le cardamome vient ſans

culture, & croît naturellement dans les lieux couverts de la cendre des plantes qu'on a brûlées.

Le gingembre reſſemble aſſez au cardamome par la diſpoſition & la ſtructure de ſes fleurs. L'épi part du même point. La racine, qui eſt noueuſe & traçante, pouſſe pluſieurs tiges de trois pieds de haut, dont les feuilles ſont plus étroites. Elle eſt blanche, tendre & d'un goût preſqu'auſſi piquant que le poivre. Les Indiens en mettent dans le riz qui fait leur nourriture ordinaire, pour en corriger l'inſipidité naturelle. Cette épicerie, melée avec d'autres, donne aux mets qu'elle aſſaiſonne un goût fort qui déplaît ſouverainement aux étrangers. Cependant ceux des Européens qui arrivent en Aſie ſans fortune, ſont forcés de s'y accoutumer. Les autres s'y habituent par complaiſance pour leurs femmes, nées la plupart dans le pays. Là, comme ailleurs, il eſt plus facile aux hommes de prendre les goûts & les foibles des femmes, que de les en guérir. Peut-être auſſi que le climat exige cette manière de vivre. Le meilleur gingembre eſt celui qu'on cultive dans le Malabar. La ſeconde qualité ſe tire du

Bengale. On eſtime moins celui qui croît au Décan & dans tout l'Archipel Indien ; ſi l'on en excepte pourtant le gingembre rouge des Moluques, eſpèce différente de l'ordinaire, par la couleur de ſa racine, & ſa ſaveur moins âcre.

La fauſſe cannelle, connue ſous le nom de *Caſſia lignea*, ſe trouve à Timor, à Java, à Mindanao ; mais elle eſt ſupérieure ſur la côte de Malabar. L'arbre dont on la tire, eſt, comme celui de Ceylan, une eſpèce de laurier ; il donne les mêmes produits, & lui reſſemble par le plus grand nombre de ſes caractères. Ses feuilles ſont plus longues. Son écorce, plus épaiſſe & plus rouge, a moins de ſaveur, & ſe diſtingue ſur-tout par une glutinoſité que l'on ſent en la mâchant. Ces ſignes ſervent à découvrir la fraude des marchands, qui la vendent avec la vraie cannelle, dont la vertu eſt infiniment ſupérieure, & le prix quatre fois plus conſidérable. Les Hollandois, déſeſpérant de pouvoir extirper les arbres qui la produiſent, imaginèrent, dans le tems de leur prépondérance au Malabar, d'exiger des ſouverains du pays, qu'ils renonçâſſent au droit de les

dépouiller de leur écorce. Cet engagement, qui n'a jamais été bien rempli, l'eſt encore moins, depuis que la puiſſance qui l'avoit dicté a perdu de ſa force, & qu'elle a augmenté le prix de la cannelle de Ceylan. Celle du Malabar peut former aujourd'hui un objet de deux cens mille livres peſant. La moindre partie paſſe en Europe; le reſte ſe diſtribue dans l'Inde. Ce commerce eſt tout entier dans les mains des Anglois libres. Il doit augmenter; mais jamais il n'approchera de celui du poivre.

Le poivrier eſt un arbriſſeau dont la racine eſt fibreuſe & noirâtre. Sa tige, ſarmenteuſe & flexible comme celle de la vigne, a beſoin pour s'élever d'un arbre ou d'un échalas. Elle eſt rameuſe, garnie de nœuds, de chacun deſquels part une feuille ovale, aiguë, très-liſſe, & marquée de cinq nervures, dont l'odeur eſt forte & le goût piquant. Vers le milieu des rameaux, & plus ſouvent aux extrémités, l'on voit de petites grappes ſemblables à celles du groſeiller, qui portent environ trente fleurs, compoſées de deux étamines & d'un piſtil. Le fruit qui ſuccède eſt d'abord vert, puis rouge, de la groſſeur

d'un pois. On le cueille communément en octobre, quatre mois après la floraiſon, & on l'expoſe pendant ſept ou huit jours au ſoleil. La couleur noire qu'il acquiert alors, lui a fait donner le nom de poivre noir. On le rend blanc en le dépouillant de ſa pellicule extérieure. Le plus gros, le plus peſant & le moins ridé eſt le meilleur.

Le poivrier ſe plaît dans les iſles de Java, de Sumatra, de Ceylan; mais plus particuliérement ſur la côte de Malabar. On ne le ſeme point, on le plante; & le choix des rejettons demande une attention ſérieuſe. Il ne donne du fruit qu'au bout de trois ans. La première année de ſa fécondité & les deux qui ſuivent, ſont ſi abondantes, qu'il y a des arbuſtes qui produiſent juſqu'à ſix ou ſept livres de poivre. Les récoltes vont enſuite en diminuant; & l'arbuſte dégénère avec une telle rapidité, qu'il ne rapporte plus rien à la douzième année.

La culture du poivrier n'eſt pas difficile. Il ſuffit de le placer dans les terres graſſes, & d'arracher avec ſoin, ſur-tout les trois premières années, les herbes qui croiſſent en abondance autour de ſa racine. Comme le

ſoleil

ſoleil lui eſt très-néceſſaire, on doit, lorſque le poivrier eſt prêt à porter du fruit, élaguer les arbres qui lui ſervent d'appui, afin que leur ombre ne nuiſe pas à ſes productions. Après la récolte, il convient de l'émonder par le haut. Sans cette précaution, on auroit beaucoup de bois & peu de fruit.

L'exportation du poivre, qui fut autrefois toute entière entre les mains des Portugais, & que les Hollandois, les Anglois, les François ſe partagent actuellement, peut s'élever dans le Malabar à dix millions peſant. A dix ſols la livre, c'eſt un objet de cinq millions. Il ſort du pays, en d'autres productions, pour la moitié de cette ſomme. Ces ventes le mettent en état de payer le riz qu'il tire du Gange & du Canara, les groſſes toiles que lui fourniſſent le Mayſſur & le Bengale, & diverſes marchandiſes que l'Europe lui envoie. La ſolde en argent n'eſt rien, ou peu de choſe.

Le Canara, contrée limitrophe du Malabar proprement dit, s'eſt ſucceſſivement accru des provinces d'Onor, de Baticala, de Bandel & de Cananor; ce qui lui a donné une aſſez grande étendue. Il eſt très-fertile,

& ſur-tout en riz. C'étoit autrefois l'état le plus floriſſant de ces contrées : mais il déclina, lorſque ſon ſouverain ſe vit forcé de donner tous les ans douze à treize cens mille francs aux Marattes ſes voiſins, pour garantir le royaume de leurs brigandages. Sa décadence a augmenté encore, depuis qu'Ayder-Alikan en eſt devenu le maître. Mangalor, qui lui ſert de port, a déchu dans les mêmes proportions. Les navigateurs étrangers l'ont moins fréquenté, & parce que les denrées n'y étoient plus auſſi abondantes, & parce que la multiplicité des droits en augmentoit exceſſivement le prix. Cependant les mœurs ſont reſtées auſſi corrompues qu'elles l'avoient été de tems immémorial. Le Canara eſt toujours en poſſeſſion de fournir les courtiſanes les plus voluptueuſes, & les plus belles danſeuſes de tout l'Indoſtan.

XVII. Etat actuel de Goa.

Le commerce qui fit ſortir Veniſe de ſes lagunes, Amſterdam de ſes marais, avoit fait de Goa le centre des richeſſes de l'Inde & un des plus fameux marchés de l'univers. Le tems ; les révolutions ſi ordinaires en Aſie ; l'orgueil inſéparable des grands ſuccès ; la molleſſe qui ſuit une opulence facilement

acquiſe ; la concurrence des nations plus éclairées ; les infidélités du fiſc & celles des particuliers ; des perfidies, des atrocités de tous les genres : ces cauſes & d'autres peut-être qui nous échappent, ont précipité dans l'abîme cette cité ſuperbe. Elle n'eſt plus rien ; & les vices de ſon adminiſtration, la corruption de ſes citoyens, l'influence des moines dans les réſolutions publiques, ne permettent pas d'eſpérer ſon rétabliſſement. Dépouillé de tant de fertiles provinces qui recevoient aveuglément ſes loix, il n'eſt reſté à Goa, de ſon ancienne puiſſance, que la petite iſle où il eſt ſitué, & les deux péninſules qui forment ſon port.

XVIII. Hiſtoire des pirates Angria.

Au Nord de Goa, les Marattes, maîtres de quelques poſtes ſur les rivages de la mer, infeſtoient cet océan de leurs brigandages. Cette piraterie offenſa vivement le Mogol qui venoit d'aſſervir les parties ſeptentrionales de la côte. Pour protéger la navigation de ſes ſujets, il créa une flotte, principalement deſtinée à réprimer cet eſprit de rapine. A cette époque les deux puiſſances ſe heurtèrent. Dans ces combats journaliers & ſanglans, le Maratte Conagy Angria montra des

talens si distingués, qu'on lui déféra la direction des forces maritimes de sa nation, & bien-tôt après le gouvernement de l'importante forteresse de Swerndroog, bâtie sur une petite isle, à peu de distance du continent.

Cet homme extraordinaire n'avoit vaincu que pour lui. Il fit adopter son plan d'indépendance par les compagnons de ses victoires, & avec leur secours s'empara des navires qu'il avoit si long-tems & si heureusement commandés. Les efforts qu'on fit pour le faire rentrer dans la soumission furent impuissans. L'attrait du pillage & la réputation de sa générosité attirèrent même un si grand nombre d'intrépides aventuriers autour de lui, qu'il lui fut facile de devenir conquérant. Son empire s'étendit sur la côte, depuis Tamana jusqu'à Rajapour ou quarante lieues ; & dans les terres, vingt ou trente milles, selon la disposition des lieux & la facilité de la défense. Cependant, il dut ses plus grands succès & toute sa renommée à des opérations navales, qui furent continuées avec la même activité, la même bravoure & la même intelligence par les héritiers de son nom & de ses états.

Ces corſaires n'attaquoient d'abord que les navires Indiens, Maures ou Arabes qui n'avoient pas acheté d'eux un paſſe-port. Avec le tems, ils inſultèrent le pavillon des Européens qui ſe virent réduits à ne plus naviguer que ſous convoi. Cette précaution étoit très-diſpendieuſe, & ſe trouva inſuffiſante. Les vaiſſeaux d'eſcorte furent ſouvent aſſaillis eux-mêmes, & pluſieurs fois enlevés à l'abordage.

Ces déprédations avoient duré cinquante ans, lorſqu'en 1722 les Anglois joignirent leurs forces à celles des Portugais, contre ces pirates. On réſolut, de concert, de détruire leur repaire. L'expédition fut honteuſe & malheureuſe. Celle qui, deux ans après, fut entrepriſe par les Hollandois avec ſept vaiſſeaux de guerre & deux galiotes à bombe, ne réuſſit pas mieux. Enfin le Maratte, à qui les Angrias refuſoient un tribut qu'ils lui avoient long-tems payé, convint d'attaquer l'ennemi commun par terre, tandis que les Anglois l'attaqueroient par mer. Cette combinaiſon eut un ſuccès complet. La plupart des ports & des forteresſes furent enlevés dans la campagne de

1755. Geriath, capitale de l'état, succomba l'année suivante ; & dans son tombeau fut enseveli un empire, dont la prospérité n'avoit jamais eu pour base que les calamités publiques. Malheureusement de ses débris s'augmenta la puissance des Marattes, qui n'étoit déja que trop redoutable.

XIX. Etat actuel des Marattes à la côte de Malabar.

Ce peuple, long-tems réduit à ses montagnes, s'est étendu peu-à-peu vers la mer, occupe aujourd'hui le vaste espace qui est entre Surate & Goa, & menace également ces deux grandes villes. Il est célèbre à la côte de Coromandel, vers Delhy, & sur le Gange, par ses incursions, par ses brigandages ; mais son point central, la masse de ses forces, & sa demeure fixe, sont au Malabar. L'esprit de rapine qu'il porte dans les contrées qu'il ne fait que parcourir, il le perd dans les provinces qu'il a conquises. Déja s'est amélioré le sort des lieux qui furent si long-tems écrâsés par la tyrannie des Portugais, & qui ont successivement grossi son domaine. Sa conduite est bien différente sur les mers voisines. Non-seulement il y pille les bâtimens trop foibles pour lui résister ; mais il accorde encore des asyles aux pirates

étrangers qui consentent à partager avec lui leurs prises.

XX. Révolutions arrivées à Surate. Suite de l'influence qu'y acquièrent les Anglois.

Surate fut long-tems le seul port par lequel l'empire Mogol exportoit ses manufactures, & recevoit ce qui étoit nécessaire à sa consommation. Pour le contenir & pour le défendre, on imagina de construire une citadelle, dont le commandant n'avoit aucune autorité sur celui de la ville: on avoit même l'attention de choisir deux gouverneurs, qui ne fussent pas de caractère à se réunir pour l'oppression du commerce. Des circonstances fâcheuses donnèrent naissance à un troisième pouvoir. Les mers des Indes étoient infestées de pirates qui interceptoient la navigation, & qui empêchoient les dévots Musulmans de faire le voyage de la Mecque. Le Mogol crut que le chef d'une colonie de Cafres, qui s'étoit établie à Rajapour, seroit propre à arrêter le cours de ces brigandages, & il le choisit pour son amiral. On lui assigna pour sa solde annuelle, trois lacks de roupies, ou 720,000 livres. Cette somme n'ayant pas été exactement payée, l'amiral s'empara du château; & de ce fort, il opprimoit la ville. Tout alors tomba dans la confusion; & l'avarice

des Marattes toujours inquiète, devint plus vive que jamais. Depuis long-tems ces barbares, qui avoient étendu leurs uſurpations juſques aux portes de la place, recevoient le tiers des impoſitions, à condition qu'ils ne troubleroient pas le commerce qui ſe faiſoit dans l'intérieur des terres. Ils s'étoient contentés de cette contribution, tout le tems que la fortune ne leur avoit pas préſenté des faveurs plus conſidérables. Lorſqu'ils virent la fermentation des eſprits, ils ne doutèrent pas que, dans ſa fureur, quelqu'un des partis ne leur ouvrît les portes, & ils s'approchèrent en force des murailles. Des négocians qui ſe voyoient tous les jours à la veille d'être dépouillés de leur fortune, appellèrent les Anglois à leur ſecours en 1759, & les aidèrent à s'emparer de la citadelle. L'avantage de la tenir ſous leur garde ainſi que l'exercice de l'amirauté, furent aſſurés aux conquérans par la cour de Delhy, avec le revenu attaché aux deux poſtes. Cette révolution rendit quelque calme à Surate & à ſon Nabab, mais en les mettant dans une dépendance abſolue de la force qu'on avoit invoquée.

Ce ſuccès étendit l'ambition des agens de

la compagnie Angloiſe. Ceux d'entre eux qui conduiſoient les affaires au Malabar étoient rongés d'un dépit ſecret de n'avoir eu aucune part aux fortunes immenſes qui s'étoient faites au Coromandel & dans le Bengale. Leurs avides regards qui, depuis long-tems, ſe portoient de tous les côtés, s'arrêtèrent enfin en 1771 ſur Barokia, grande ville ſituée à trente-cinq milles de l'embouchure de la rivière de Nerbedals qui ſe jette dans le golfe de Cambaie, & très-anciennement célèbre par la richeſſe de ſon ſol & par l'abondance de ſes manufactures. Les navires, même marchands, n'y peuvent monter qu'avec le ſecours de la marée, ni en deſcendre qu'au tems du reflux.

Cinq cens blancs & mille noirs partirent de Bombay, pour s'emparer de la place, ſous les prétextes les plus frivoles. L'expédition échoua par l'incapacité du chef qui en étoit chargé. Elle fut repriſe l'année ſuivante. Les aſſiégés, enhardis par un premier ſuccès, & peut-être encore plus par une ancienne tradition qui leur promettoit que leur ville ne ſeroit jamais priſe, ſe défendirent aſſez longtems; mais à la fin leurs murailles furent emportées d'aſſaut.

Durant tout le siège, la mère du Nabab n'avoit pas quitté son fils, bravant comme lui le ravage du canon & des bombes. Ils sortirent ensemble de la place, lorsqu'elle ne fut plus tenable. On les poursuivoit. *Allez*, dit cette héroïque femme au compagnon de sa fuite, *allez chercher un asyle & des secours chez vos alliés ; je retarderai la marche de nos ennemis & leur échapperai peut-être.* Se voyant serrée de trop près, on lui vit prendre le parti si ordinaire dans l'Indostan aux personnes de son sexe qui ont conservé leur poignard : elle se perça le cœur pour éviter de porter des fers. Son fils ne lui survécut que peu.

Avant son désastre, ce prince étoit obligé de donner aux Marattes les six dixièmes de son revenu qui ne passoit pas 1,680,000 liv. C'étoit comme possesseurs d'Amed-Abad, capitale du Guzurate, que ces barbares exigeoient un si grand tribut. Les Anglois ne se refusèrent pas seulement à cette humiliation : ils voulurent aussi exercer des droits sur la province entière. Des prétentions si opposées furent une semence de discorde. Tout fut pacifié en 1776 par un traité qui régla que les anciens usurpateurs conserve-

roient leurs conquêtes, mais que les nouveaux auroient la jouiſſance libre de Barokia, & qu'on ajouteroit à ſon territoire un territoire dont les impoſitions rendroient 720,000 livres.

Les Marattes paroiſſoient alors dans une ſituation qui ne leur permettoit pas d'eſpérer un arrangement ſi favorable. L'union de ces brigands n'avoit jamais été altérée. Cette concorde leur avoit aſſuré une ſupériorité décidée ſur les autres puiſſances de l'Indoſtan, perpétuellement agitées par des troubles domeſtiques. Leurs premières diviſions éclatèrent en 1773. Le frère & le fils de leur dernier chef ſe diſputèrent l'empire, & les ſujets diviſés prirent tous parti, ſuivant leurs inclinations ou leurs intérêts.

Durant le cours de cette guerre civile, le Souba du Décan ſe remit en poſſeſſion des provinces que le malheur des tems l'avoit forcé d'abandonner à ces barbares. Hayder-Alikan, s'appropria la partie de leur territoire qui étoit le plus à ſa bienſéance. Les Anglois jugèrent la circonſtance favorable pour s'emparer de Salſete dont les Marattes avoient chaſſé les Portugais en 1740.

XXI. Deſcription de l'iſle de Salſete.

La conquête de cette iſle ſe trouva moins aiſée qu'on ne l'avoit eſpéré. La citadelle de Tanah, qui en faiſoit toute la force, fut défendue avec une intelligence, une opiniâtreté inconnue dans ces contrées. Sommé de ſe rendre, le gouverneur âgé de quatre-vingt-douze ans répondit fiérement : *Je n'ai pas été envoyé pour cela ;* & il redoubla d'activité & de courage. Ce ne fut qu'après qu'il eut été tué ; qu'après que ſes braves compagnons eurent ſoutenu un aſſaut très-meurtrier depuis ſa mort, que les troupes Britanniques entrèrent dans la place le 28 décembre 1774.

Alors ſeulement le vainqueur ſe trouva le maître d'un territoire qui, à la vérité, n'a que vingt milles de long ſur quinze milles de large ; mais qui eſt un des plus peuplés, des plus fertiles de l'Aſie. Au centre eſt la montagne de Keneri, remplie d'excavations vaſtes & profondes, toutes pratiquées dans le roc vif. Ce ſont des pagodes, rangées ordinairement de ſuite, mais quelquefois placées les unes au-deſſus des autres. Des figures & des inſcriptions taillées ou gravées ſur la pierre les ornent le plus ſouvent. On re-

trouve les mêmes ſingularités dans l'iſle d'Elephante, voiſine de Salſete.

Des ouvrages ſi étonnans ont été l'origine de beaucoup de fables. Le vulgaire croit qu'ils furent exécutés, il y a cinq cens mille ans, par des divinités d'un ordre inférieur. Quelques brames en font l'honneur au grand Alexandre, qu'ils ſe plaiſent à décorer de tout ce qui leur paroît au-deſſus des forces naturelles de l'homme. Il eſt raiſonnable d'eſpérer que les Anglois, auxquels nous devons déja tant de lumières ſur l'Aſie, n'oublieront rien pour arriver à l'intelligence de ces monumens qui peuvent jetter un ſi grand jour ſur l'hiſtoire & ſur la religion des Indes. Ces ſoins leur ſeront d'autant plus faciles, que Salſete n'eſt ſéparée de Bombay que par un canal très-étroit.

XXII. Deſcription de l'iſle de Bombay. Son état actuel & ſon importance.

Cette iſle, qui n'a guère que vingt ou vingt-cinq milles de circonférence, fut aſſez long-tems un objet d'horreur. Perſonne ne vouloit ſe fixer ſur un terrein ſi mal-ſain, qu'il étoit paſſé en proverbe, que *deux moiſſons à Bombay étoient la vie d'un homme.* Les campagnes étoient alors remplies de bambous & de cocotiers; c'étoit avec du poiſſon pourri

qu'on fumoit les arbres ; des marais infects corrompoient les côtes. Ces principes de deſtruction auroient ſans doute dégoûté les Anglois de leurs colonies, s'ils n'y avoient été retenus par le meilleur port de l'Indoſtan, & le ſeul qui, avec celui de Goa, puiſſe recevoir des vaiſſeaux de ligne. Un avantage ſi particulier leur fit deſirer de pouvoir donner de la ſalubrité à l'air, & l'on y réuſſit aſſez aiſément, en ouvrant le pays, & en procurant de l'écoulement aux eaux. Alors ſe portèrent en foule dans cet établiſſement, les habitans des contrées voiſines, attirés par la douceur du gouvernement.

Jettez un coup-d'œil ſur le globe depuis l'origine des tems hiſtoriques, & vous verrez les hommes pourſuivis par le malheur, s'arrêtant où il leur eſt permis de reſpirer. N'eſt-il pas ſurprenant que la généralité & la conſtance de ce phénomène n'aient pas encore appris aux maîtres de la terre, que l'unique moyen de prévenir les émigrations, c'eſt de faire jouir leurs ſujets d'une ſituation aſſez douce pour les fixer dans la région qui les a vu naître ?

On compte actuellement à Bombay près

de cent mille habitans, dont ſept à huit mille ſont matelots. Quelques manufactures de ſoie & de coton en occupent un petit nombre. Comme les grandes productions ne pouvoient pas proſpérer ſur un roc vif, où le ſol a peu de profondeur, la multitude a tourné ſes ſoins vers la culture d'un excellent oignon qui, avec le poiſſon qu'on fait ſécher, eſt avantageuſement vendu dans les marchés les plus éloignés. Ces travaux ne s'exécutent pas avec l'indolence ſi générale ſous un ciel ardent. L'Indien s'eſt montré ſuſceptible d'émulation; & ſon caractère a été changé, en quelque ſorte, par l'exemple des infatigables Parſis. Ces derniers ne ſont pas uniquement pêcheurs & agriculteurs. La conſtruction, l'équipement, l'expédition des navires : tout ce qui concerne la rade ou la navigation, eſt confié à leur activité, à leur induſtrie.

Avant 1759, les bâtimens expédiés d'Europe pour la mer Rouge, le golfe Perſique & le Malabar, abordoient généralement aux côtes où ils devoient dépoſer leur argent & leurs marchandiſes, où ils devoient trouver leur chargement. A cette époque, tous ſe ſont rendus, tous ſe ſont arrêtés à Bombay,

où l'on reunit, ſans frais, les productions des contrées voiſines, depuis que la compagnie Angloiſe, revêtue de la dignité d'amiral du Grand-Mogol eſt obligée d'avoir une marine & une marine aſſez nombreuſe dans ces parages.

C'étoit une néceſſité que, dans un pareil entrepôt, les chantiers, les navires & les négocians ſe multipliaſſent. Auſſi l'iſle s'eſt-elle aſſez rapidement emparée de toute la navigation & d'une grande partie du commerce que Surate, que les autres marchés voiſins avoient fait juſqu'alors dans les mers d'Aſie.

Il falloit donner de la ſtabilité à ces avantages. Pour y parvenir, on a entouré de fortifications le port qui eſt le mobile de tant d'opérations, & où doivent ſe radouber les eſcadres envoyées par la Grande-Bretagne, ſur l'Océan Indien. Ces ouvrages ſont ſolidement conſtruits, & n'ont, dit-on, d'autre défaut que d'être trop étendus. Ils ont pour défenſeurs douze cens Européens & un beaucoup plus grand nombre de troupes Aſiatiques.

En 1773, le revenu de toutes les dépendances de Bombay montoit à 13,607,212 liv. 10 ſ.

40 ſ. & leurs dépenſes à 12,711,150 liv. La ſituation de ces trop nombreuſes colonies a été ſûrement améliorée depuis cette époque; mais nous ne ſaurions aſſigner le terme de ces économies.

Les poſſeſſions des Anglois & des Marattes dans le Malabar, ſont trop mêlées; leurs intérêts trop oppoſés, & leurs prétentions trop vaſtes, pour qu'un peu plutôt, un peu plus tard, les deux nations ne meſurent leurs forces. On ne peut pas dire à laquelle des deux puiſſances la victoire reſtera. Cet événement dépendra des circonſtances où elles ſe trouveront, des alliances qu'elles auront formées, & principalement des hommes d'état qui dirigeront leur politique, des généraux qui commanderont leurs armées. Voyons ſi la tranquillité eſt mieux établie ſur les côtes de Coromandel & d'Orixa, qui s'étendent depuis le cap Comorin, juſqu'au Gange.

XXIII. Etat de la côte de Coromandel à l'arrivée des Européens.

Les géographes & les hiſtoriens diſtinguent toujours ces deux contrées limitrophes, occupées par des peuples dont les habitudes & les monnoies ne ſe reſſemblent point. Ils diffèrent auſſi par le langage. Ceux d'Orixa ont un idiôme particulier, tandis que leurs

voiſins parlent généralement le Malabare. Cependant, comme le commerce qui ſe fait dans ces régions, eſt à-peu-près le même, & qu'il s'y fait de la même manière, nous les déſignerons ſous l'unique nom de Coromandel. Les deux côtes ont d'autres traits de reſſemblance. Sur l'une & ſur l'autre, les chaleurs ſont très-vives : mais, depuis le commencement de juin juſqu'au milieu d'octobre, les vents de mer qui s'élèvent à dix heures du matin & qui ſouffient juſque vers dix heures du ſoir, rendent le climat ſupportable. Il eſt encore plus rafraîchi dans les mois de juillet, & ſur-tout de novembre, par des pluies qu'on peut dire continuelles.

Cette immenſe plage eſt couverte, dans l'eſpace d'environ un mille, d'un ſable tout-à-fait ſtérile, où viennent ſe briſer avec violence les vagues de l'Océan Indien. Il n'y abordoit autrefois que des canots formés de planches légères jointes, &, pour ainſi dire, couſues avec du kaire. Les premiers Européens qui abordèrent à ces rivages, voulurent employer des bâtimens plus grands & plus ſolides. Des malheurs répétés les guérirent de leur préſomption. Ils comprirent, avec

le tems, que rien n'étoit plus raiſonnable que de ſe conformer à une pratique, qui ne leur avoit d'abord paru digne que d'un peuple ſans lumières & ſans expérience.

Pluſieurs raiſons firent d'abord négliger cette région, par les premiers Européens qui paſſerent aux Indes. Elle étoit ſéparée, par des montagnes inacceſſibles, du Malabar, où ces hardis navigateurs travailloient à s'établir. On n'y trouvoit pas les aromates & les épiceries qui fixoient principalement leur attention. Enfin les troubles civils en avoient banni la tranquillité, la ſûreté & l'induſtrie.

A cette époque, l'empire de Biſnagar, qui donnoit des loix à ce grand pays, s'écrouloit de toutes parts. Les premiers monarques de ce bel état, avoient dû leur pouvoir à leurs talens. On les voyoit à la tête de leurs armées pendant la guerre. Durant la paix, ils dirigeoient leurs conſeils; ils viſitoient leurs provinces; ils adminiſtroient la juſtice. La proſpérité les corrompit. Ils contractèrent peu-à-peu l'habitude de ſe montrer rarement aux peuples, d'abandonner le ſoin des affaires à leurs généraux & à leurs miniſtres. Cette conduite, qui a par-tout amené la

ruine des empires, préparoit la leur. Les gouverneurs de Viſapour, de Carnate, de Golconde, d'Orixa, ſe rendirent indépendans ſous le nom de rois. Ceux de Maduré, de Tanjaor, de Maiſſur, de Gingi, & quelques autres, uſurpèrent auſſi l'autorité ſouveraine, mais ſans quitter leur ancien titre de Naick. Cette grande révolution étoit encore récente, lorſque les Européens ſe montrèrent ſur la côte de Coromandel.

Le commerce avec l'étranger y étoit alors peu de choſe. Il ſe réduiſoit aux diamans de Golconde, qui étoient portés à Calicut, à Surate, & de-là à Ormuz ou à Suez, d'où ils ſe répandoient en Europe ou en Aſie. Mazulipatnam, la ville la plus riche, la plus peuplée de ces contrées, étoit le ſeul marché qu'on connût pour les toiles. Dans une grande foire qui s'y tenoit tous les ans, elles étoient achetées par des bâtimens Arabes & Malais qui fréquentoient ſa rade, & par des caravanes qui y venoient de loin. Ces toiles avoient la même deſtination que les diamans.

XXIV. Comment les Européens ont

Le goût qu'on commençoit à prendre parmi nous pour les manufactures de Coromandel, inſpira la réſolution de s'y établir à toutes

les nations Européennes, qui fréquentoient les mers des Indes. Elles n'en furent détournées, ni par la difficulté de faire arriver les marchandiſes de l'intérieur des terres, qui n'offroient pas un fleuve navigable; ni par la privation totale de ports, dans des mers qui ne ſont pas tenables une partie de l'année; ni par la ſtérilité des côtes, la plupart incultes & inhabitées; ni par la tyrannie & l'inſtabilité du gouvernement. On penſa que l'induſtrie viendroit chercher l'argent; que le Pégu fourniroit des bois pour les édifices, & le Bengale, des grains pour la ſubſiſtance; que neuf mois d'une navigation paiſible ſeroient plus que ſuffiſans pour les chargemens; qu'il n'y auroit qu'à ſe fortifier, pour ſe mettre à couvert des vexations des foibles deſpotes, qui opprimoient ces contrées.

établi leur commerce à la cote de Coromandel, & quelle extenſion ils lui ont donnée.

Les premières colonies furent établies ſur les bords de la mer. Quelques-unes dûrent leur origine à la force; la plupart ſe formèrent du conſentement des ſouverains: toutes eurent un terrein très-reſſerré. Leurs limites étoient fixées par une haie de plantes épineuſes qui formoit toute leur défenſe. Avec le tems, on éleva des fortifications. La trau-

quillité qu'elles procuroient & la douceur du gouvernement, multiplièrent en peu de tems le nombre des colons. L'éclat & l'indépendance de ces établiſſemens, bleſſèrent plus d'une fois les princes dans les états deſquels ils s'étoient formés : mais leurs efforts, pour les anéantir, furent inutiles. Chaque colonie vit augmenter ſes proſpérités, ſelon la meſure des richeſſes & de l'intelligence de la nation qui l'avoit fondée.

Aucune des compagnies qui exercent leur privilège excluſif au-delà du cap de Bonne-Eſpérance, n'entreprit le commerce des diamans. Il fut toujours abandonné aux négocians particuliers ; &, par degrés, il tomba tout entier entre les mains des Anglois, ou des Juifs & des Arméniens, qui vivoient ſous leur protection. Aujourd'hui, ce grand objet de luxe & d'induſtrie eſt peu de choſe. Les révolutions arrivées dans l'Indoſtan, ont écarté les hommes de ces riches mines ; & l'anarchie, dans laquelle eſt plongé ce malheureux pays, ne permet pas d'eſpérer qu'ils s'en rapprochent. Toutes les ſpéculations de commerce à la côte de Coromandel, ſe réduiſent à l'achat des toiles de coton.

On y achète des toiles blanches, dont la fabrication n'eſt pas aſſez différente de la nôtre, pour que ſes détails puiſſent nous intéreſſer ou nous inſtruire. On y achète des toiles imprimées, dont les procédés, d'abord ſervilement copiés en Europe, ont été depuis ſimplifiés & perfectionnés par notre induſtrie. On y achète enfin des toiles peintes que nous n'avons pas entrepris d'imiter. Ceux qui croient que la cherté de notre main-d'œuvre nous a ſeule empêché d'adopter ce genre d'induſtrie, ſont dans l'erreur. La nature ne nous a pas donné les matières qui entrent dans la compoſition de ces brillantes & ineffaçables couleurs, qui ſont le principal mérite des ouvrages des Indes: elle nous a ſur-tout refuſé les eaux néceſſaires pour les mettre heureuſement en œuvre.

Les Indiens ne ſuivent pas par-tout la même méthode pour peindre leurs toiles; ſoit qu'il y ait des pratiques minutieuſes, particulières à certaines provinces; ſoit que les différens ſols produiſent des drogues différentes, propres aux mêmes uſages.

Ce ſeroit abuſer de la patience de nos lecteurs, que de leur tracer la marche lente

& pénible des Indiens dans l'art de peindre leurs toiles. On diroit qu'ils le doivent plutôt à leur antiquité, qu'à la fécondité de leur génie. Ce qui ſemble autoriſer cette conjecture, c'eſt qu'ils ſe ſont arrêtés dans la carrière des arts, ſans y avoir avancé d'un ſeul pas depuis pluſieurs ſiècles; tandis que nous l'avons parcourue avec une rapidité extrême, & que nous voyons, avec une émulation pleine de confiance, l'intervalle immenſe qui nous ſépare encore du terme. A ne conſidérer même que le peu d'invention des Indiens, on ſeroit tenté de croire que, depuis un tems immémorial, ils ont reçu les arts qu'ils cultivent de quelque peuple plus induſtrieux: mais quand on réfléchit que ces arts ont un rapport excluſif avec les matières, les gommes, les couleurs, les productions de l'Inde, on ne peut s'empêcher de voir qu'ils y ſont nés.

Une choſe qui pourroit ſurprendre, c'eſt la modicité du prix des toiles où l'on fait entrer toutes les couleurs. Elles ne coûtent guère plus que celles où il n'en entre que deux ou trois. Mais il faut obſerver que les marchands du pays vendent à la fois, à toutes

les compagnies, une quantité considérable de toiles; & que, dans les assortimens qu'ils fournissent, on ne leur demande qu'une petite quantité de toiles peintes en toutes couleurs; parce qu'elles ne sont pas fort recherchées en Europe.

Quoique toute la partie de l'Indostan, qui s'étend depuis le cap Comorin jusqu'au Gange, offre quelques toiles de toutes les espèces; on peut dire que les belles se fabriquent dans la partie orientale, les communes au milieu, & les grossières à la partie la plus occidentale. On trouve des manufactures dans les colonies Européennes & sur la côte. Elles deviennent plus abondantes à cinq ou six lieues de la mer, où le coton est plus beau & plus cultivé, où les vivres sont à meilleur marché. On y fait des achats, qu'on pousse trente & quarante lieues dans les terres. Des marchands Indiens, établis dans nos comptoirs, sont toujours chargés de ces opérations.

On convient avec eux de la quantité & de la qualité des marchandises qu'on veut. On en règle le prix sur des échantillons; & on leur donne, en passant le contrat, le quart

ou le tiers de l'argent qu'elles doivent coûter. Cet arrangement tire ſon origine de la néceſſité où ils ſont eux-mêmes de faire, par le miniſtère de leurs aſſociés ou de leurs agens, répandus par-tout, des avances aux ouvriers, de les ſurveiller pour la ſûreté de ces fonds, & d'en diminuer ſucceſſivement la maſſe, en retirant des atteliers tout ce qui eſt fini. Sans ces précautions, l'Europe ne recevroit jamais ce qu'elle demande. Les tiſſerands fabriquent, à la vérité, pour leur compte ce qui ſert à la conſommation intérieure. Ces entrepriſes qui n'exigent qu'un foible capital & un capital qui rentre toutes les ſemaines, ſont rarement au-deſſus des facultés du plus grand nombre : mais peu d'entre eux ont des moyens ſuffiſans pour exécuter ſans ſecours les toiles fines deſtinées à l'exportation ; & ceux qui le pourroient ne ſe le permettroient pas, dans la crainte bien fondée des exactions trop ordinaires ſous un gouvernement ſi oppreſſeur.

Les compagnies qui ont de la fortune ou de la conduite, ont toujours dans leurs établiſſemens une année de fonds d'avance. Cette méthode leur aſſure, pour le tems le plus convenable, la quantité de marchandiſes

dont elles ont beſoin, & de la qualité qu'elles les deſirent. D'ailleurs leurs ouvriers, leurs marchands, qui ne ſont pas un inſtant ſans occupation, ne les abandonnent jamais.

Les nations qui manquent d'argent & de crédit, ne peuvent commencer leurs opérations de commerce qu'à l'arrivée de leurs vaiſſeaux. Elles n'ont que cinq ou ſix mois, au plus, pour l'exécution des ordres qu'on leur envoie d'Europe. Les marchandiſes ſont fabriquées, examinées avec précipitation; on eſt même réduit à en recevoir qu'on connoît pour mauvaiſes, & qu'on auroit rebutées dans un autre tems. La néceſſité de completter les cargaiſons, & d'expédier les bâtimens avant le tems des ouragans, ne permet pas d'être difficile.

On ſe tromperoit, en penſant qu'on pourroit déterminer les entrepreneurs du pays à faire fabriquer pour leur compte, dans l'eſpérance de vendre avec un bénéfice convenable à la compagnie à laquelle ils ſont attachés. Outre qu'ils ne ſont pas la plupart aſſez riches pour former un projet ſi vaſte, ils ne ſeroient pas ſûrs d'y trouver leur profit. Si des événemens imprévus empêchoient la

compagnie, qui les occupe, de faire ſes armemens ordinaires, ces marchands n'auroient nuls débouchés pour leurs toiles. L'Indien, dont le vêtement, par ſa forme, exige d'autres largeurs, d'autres longueurs que celles des toiles fabriquées pour nous, n'en voudroit pas; & les autres compagnies Européennes ſe trouvent pourvues ou aſſurées de tout ce que l'étendue de leur commerce demande, & de tout ce que leurs facultés leur permettent d'acheter. La voie des emprunts, imaginée pour lever cet embarras, n'a été, ni ne pouvoit être utile.

C'eſt un uſage immémorial dans l'Indoſtan, que tout citoyen qui emprunte, donne un titre écrit à ſon créancier. Cet acte n'eſt admis en juſtice, qu'autant qu'il eſt ſigné de trois témoins, & qu'il porte le jour, le mois, l'année de l'engagement, avec le taux de l'intérêt auquel il a été contracté. Lorſque le débiteur manque à ſes obligations, il peut être arrêté par le prêteur lui même. Jamais il n'eſt enfermé; parce qu'on eſt bien aſſuré qu'il ne prendra pas la fuite. Il ne ſe permettroit pas même de manger, ſans en avoir obtenu la permiſſion de ſon créancier.

Les Indiens diſtinguent trois ſortes d'intérêts ; l'un, qui eſt péché ; l'autre, qui n'eſt ni péché, ni vertu ; un troiſième, qui eſt vertu : c'eſt leur langage. L'intérêt, qui eſt péché, eſt de quatre pour cent par mois ; l'intérêt qui n'eſt ni péché, ni vertu, eſt de deux pour cent par mois ; l'intérêt qui eſt vertu, eſt d'un pour cent par mois. Le dernier eſt, à leurs yeux, un acte de bienfaiſance qui n'appartient qu'aux ames les plus héroïques. Quoique ce traitement ſoit celui qu'obtiennent les nations Européennes, qui ſont réduites à emprunter, on ſent bien qu'elles ne peuvent profiter de cette facilité, ſans courir à leur ruine.

Le commerce extérieur du Coromandel n'eſt point dans les mains des naturels du pays. Seulement, dans la partie occidentale, il y a des Mahométans, connus ſous le nom de Choulias, qui font à Naour & à Porto-Novo, des expéditions pour Achem, pour Merguy, pour Siam, pour la côte de l'Eſt. Outre les bâtimens aſſez conſidérables qu'ils emploient dans ces voyages, ils ont de moindres embarcations, pour le cabotage de la côte, pour Ceylan, pour la pêche des

perles. Les Indiens de Mazulipatnam, emploient leur induſtrie d'une autre manière. Ils font venir du Bengale des toiles blanches, qu'ils teignent ou qu'ils impriment; & vont les revendre avec un bénéfice de trente-cinq ou quarante pour cent, dans les lieux même d'où ils les ont tirées.

A l'exception de ces liaiſons, qui ſont bien peu de choſe, toutes les affaires ont paſſé aux Européens, qui n'ont, pour aſſociés, que quelques Banians, quelques Arméniens, fixés dans leurs établiſſemens. On peut évaluer à trois mille cinq cens balles, la quantité de toiles qu'on tire du Coromandel pour les différentes échelles de l'Inde. Les François en portent huit cens au Malabar, à Moka, à l'iſle de France. Les Anglois, douze cens à Bombay, au Malabar, à Sumatra & aux Philippines. Les Hollandois, quinze cens à leurs divers établiſſemens. A l'exception de cinq cens balles, deſtinées pour Manille, qui coûtent chacune 2400 livres, les autres ſont compoſées de marchandiſes ſi communes, que leur valeur primitive ne s'élève pas au-deſſus de 720 livres. Ainſi, la totalité de trois mille cinq cens balles ne paſſe pas 3,360,000 liv.

Le Coromandel fournit à l'Europe neuf mille cinq cens balles, huit cens par les Danois, deux mille cinq cens par les François, trois mille par les Anglois, trois mille deux cens par les Hollandois. Parmi ces toiles, il s'en trouve une assez grande quantité de teintes en bleu ou de rayées en rouge & bleu, propres pour la traite des Noirs. Les autres sont de belles bétilles, des indiennes peintes, des mouchoirs de Mazulipatnam ou de Paliacate. L'expérience prouve que l'une dans l'autre, chacune des neuf mille cinq cens balles ne coûte que 960 livres, c'est donc 8,160,000 livres qu'elles doivent rendre aux atteliers dont elles sortent.

Ni l'Europe, ni l'Asie, ne paient entiérement avec des métaux. Nous donnons en échange, des draps, du fer, du plomb, du cuivre, du corail & quelques autres articles moins considérables. L'Asie, de son côté, donne des épiceries, du riz, du sucre, du bled, des dattes. Tous ces objets réunis, peuvent monter à 4,800,000 livres. Il résulte de ce calcul, que le Coromandel reçoit en argent, 6,720,000 livres.

XXV. Poſſeſſions Angloiſes à la côte de Coromandel.

L'Angleterre, qui a acquis ſur cette côte la même ſupériorité qu'elle a priſe ailleurs, y a formé pluſieurs établiſſemens.

Divicoté ſe préſente le premier. Ce fut le colonel Lawence qui s'en empara en 1749. Des conſidérations politiques déterminèrent le roi de Tanjaor à céder ce qu'on lui avoit pris, & à y ajouter un territoire de trois milles de circonférence. La place paſſa en 1758 ſous la domination Françoiſe, mais pour rentrer bientôt après, ſans fortifications, ſous le joug des premiers conquérans. Ils ſe flattoient d'en faire un poſte important. C'étoit une opinion aſſez généralement reçue que le Colram, qui baigne ſes murs, pouvoit être mis en état de recevoir de grands vaiſſeaux. La côte de Coromandel n'auroit plus été ſans port; & la puiſſance en poſſeſſion de la ſeule rade qui s'y ſeroit trouvée, auroit eu un puiſſant moyen de guerre & de commerce dont auroient été privées les nations rivales. Il faut que des obſtacles imprévus aient rendu le projet impraticable, puiſque ce poſte a été abandonné & remis à un fermier pour une redevance de quarante-cinq à cinquante mille livres.

Les

Les Anglois achetèrent, en 1686, Goudelour, avec un territoire de huit milles le long de la côte, & de quatre milles dans l'intérieur des terres. Cette acquisition, qu'ils avoient obtenue d'un prince Indien, pour la somme de 742,500 livres, leur fut assurée par les Mogols, qui s'emparèrent du Carnate peu de tems après. Faisant réflexion dans la suite que la place, qu'ils avoient trouvée toute établie, étoit à plus d'un mille de la mer, & qu'on pouvoit lui couper les secours qui lui seroient destinés; ils bâtirent, à une portée de canon, la forteresse de Saint-David, à l'entrée d'une rivière & sur le bord de l'Océan Indien. Il s'est élevé, dans la suite, trois aldées, qui, avec la ville & la forteresse, forment une population de soixante mille ames. Leur occupation est de teindre en bleu, ou de peindre les toiles qui viennent de l'intérieur des terres, & de fabriquer pour quinze cens mille francs, des plus beaux bassins de l'univers. Le ravage que les François portèrent, en 1758, dans cet établissement, & la destruction de ses fortifications, ne lui firent qu'un mal passager. Son activité paroît même augmentée, quoiqu'on n'ait pas rebâti

Saint-David, & qu'on ſe ſoit contenté de mettre Goudelour en état de faire une médiocre réſiſtance. Un revenu de 144,000 liv. couvre tous les frais que peut occaſionner cette colonie. Mazulipatnam préſente des utilités d'un autre genre.

Cette ville, ſituée à l'embouchure du Kriſna, ſert de port aux provinces qui formoient autrefois le royaume de Golconde, & à d'autres contrées avec qui elle entretient un commerce facile par de très-beaux chemins & par la rivière. C'étoit anciennement le marché le plus actif, le plus peuplé, le plus riche de l'Indoſtan. Les grands établiſſemens que formèrent ſucceſſivement les Européens ſur la côte de Coromandel, lui firent beaucoup perdre de ſon importance. Il parut poſſible aux François de lui redonner quelque choſe de ſon premier éclat, & ils s'en rendirent les maîtres en 1750. Neuf ans après, elle paſſa de leurs mains dans celles de l'Angleterre, qui en eſt encore en poſſeſſion.

Ces derniers ſouverains n'ont pas réuſſi, & ne réuſſiront jamais à rendre Mazulipatnam ce qu'il étoit très-anciennement : mais leurs efforts n'ont pas été tout-à-fait perdus.

Comme les plantes qui ſervent à la teinture des toiles ſont plus abondantes & de meilleure qualité ſur ſon territoire que par-tout ailleurs, on eſt parvenu à reſſuſciter quelques manufactures, & à en étendre d'autres. Cependant cette acquiſition ſera toujours moins utile aux Anglois par les marchandiſes qu'ils y achèteront, que par celles qu'ils y pourront vendre. De tems immémorial, les peuples de l'intérieur venoient en caravanes ſe pourvoir de ſel ſur cette côte. Ils y accourent aujourd'hui de plus loin & en plus grand nombre que jamais, & emportent, avec cette denrée d'abſolue néceſſité, beaucoup de lainages, beaucoup d'autres ouvrages de l'induſtrie Européenne. Ce mouvement, qui a procuré aux douanes une augmentation conſidérable, croîtra néceſſairement, à moins qu'il ne ſoit arrêté par quelqu'une de ces révolutions qui changent ſi ſouvent & ſi cruellement la face de cette riche partie du globe.

La Grande-Bretagne y poſſède encore les provinces de Condavir, de Moutafanagar, d'Élour, de Ragimendri & de Chicakol, qui s'étendent ſix cens milles ſur la côte, & qui s'enfoncent depuis trente juſqu'à quatre-

vingt-dix milles dans les terres. Les François, qui se les étoient fait céder durant leur courte prospérité, les perdirent à l'époque de leurs imprudences & de leurs malheurs. Elles redevinrent, mais pour peu de tems, une portion de la soubahie du Décan, dont on les avoit comme arrachées. En 1766, il fallut les céder aux Anglois, dont l'insatiable ambition étoit soutenue par des intrigues adroitement conduites, & par des forces redoutables. On respecta les colonies que les nations rivales avoient formées dans ce grand espace : mais Vizagapatnam & les autres comptoirs du peuple dominateur, reçurent une activité nouvelle, & on en augmenta le nombre. Le pays sortit un peu de l'état d'anarchie où une foule de petits tyrans le tenoient plongé. Il donne 9,000,000 liv. de revenu, dont on ne rend que 2,025,000 liv. au prince Indien qui en a été dépouillé. Ses exportations sont actuellement cinq fois plus considérables qu'elles ne l'étoient il y a dix années.

La masse du travail augmente à mesure que les Zémindars, qui n'étoient originairement que des fermiers, sont dépouillés de l'autorité absolue qu'ils avoient usurpée durant les

troubles de leur patrie ; à meſure qu'on les réduit à l'impoſſibilité de ſe faire mutuellement la guerre ; à meſure que les diſtricts ſoumis à leur juriſdiction ſouffrent moins de leurs vexations. Les proſpérités ſeroient plus rapides & plus éclatantes, ſi le gouvernement Anglois vouloit préſerver des inondations du Kriſna & du Guadavery un territoire immenſe qu'ils couvrent ſix mois de l'année ; ſi ces eaux étoient ſagement diſtribuées pour l'arroſement des campagnes ; ſi ces deux fleuves étoient joints par un canal de navigation. Les anciens Indiens eurent l'Idée de ces travaux. Peut-être même furent-ils commencés. Les gens éclairés les jugent au moins peu diſpendieux & très-praticables.

Mais combien ſeroit vain l'eſpoir de cette amélioration ! on ne craindra pas d'être accuſé d'injuſtice en ſoupçonnant que la compagnie s'occupe bien davantage de l'acquiſition de l'Orixa, province qui s'étend, ſur les bords de la mer, depuis ſes poſſeſſions de Golconde juſqu'aux rives du Gange, qui lui ſont également ſoumiſes.

Avant 1736, cette contrée faiſoit partie du Bengale. A cette époque, les Marattes

s'en emparèrent, & en ſont encore les maîtres. Ils reſpectèrent les comptoirs Européens & s'établirent dans l'intérieur des terres. C'eſt Naagapour qui eſt leur capitale. Quarante mille chevaux compoſent leurs forces militaires. Leurs peuples s'occupent ſpécialement à filer du coton qu'ils vont vendre ſur la côte. Un ſi grand démembrement du riche empire qu'ils ont conquis dans cette partie du globe, déplaît aux Anglois; & leur ambition eſt de l'y rejoindre.

Quoi qu'il en ſoit, les marchandiſes achetées ou fabriquées dans les établiſſemens formés par cette nation entre le cap Comorin & le Gange, ſont toutes réunies à Madras.

Cette ville fut bâtie il y a plus d'un ſiècle, par Guillaume Langhorne, dans le pays d'Arcate & ſur le bord de la mer. Comme il la plaça dans un terrein ſablonneux, tout-à-fait aride, & entiérement privé d'eau potable, qu'il faut aller puiſer à plus d'un mille; on chercha les raiſons qui pouvoient l'avoir déterminé à ce mauvais choix. Ses amis prétendirent qu'il avoit eſpéré, ce qui eſt en effet arrivé, d'attirer à lui tout le commerce de

Saint-Thomé ; & ſes ennemis l'accuſèrent de n'avoir pas voulu s'éloigner d'une maîtreſſe qu'il avoit dans cette colonie Portugaiſe.

Madras eſt diviſé en ville blanche & en ville noire. La première, plus connue en Europe ſous le nom de Fort Saint-George, n'eſt habitée que par les Anglois. Elle n'eut pendant long-tems que peu & de mauvaiſes fortifications : mais on y a ajouté depuis peu des ouvrages conſidérables. La ville noire, autrefois entiérement ouverte, a été, après 1767, entourée d'une bonne muraille & d'un large foſſé rempli d'eau. Cette précaution & la ruine de Pondicheri y ont réuni trois cens mille hommes, Juifs, Arméniens, Maures ou Indiens.

A un mille de ce grand établiſſement eſt Chepauk, où la cour du nabab d'Arcate eſt fixée depuis 1769.

Le territoire de Madras n'étoit rien anciennement. Il s'étend actuellement cinquante milles à l'Oueſt, cinquante milles au Nord, & cinquante milles au Sud. On voit ſur ce vaſte eſpace des manufactures conſidérables qui augmentent chaque jour, des cultures aſſez variées qui deviennent de jour

en jour plus floriſſantes. Ces travaux occupent cent mille ames.

Ces conceſſions furent le prix du plan que les Anglois avoient formé de donner le Carnate à Mamet-Alikan, des combats qu'ils avoient livrés pour le maintenir dans le poſte où ils l'avoient élevé, du bonheur qu'ils avoient eu de détruire la puiſſance Françoiſe, toujours diſpoſée à renverſer leur ouvrage.

L'heureux nabab ne tarda pas à recueillir le fruit de ſa reconnoiſſance. Pour leur intérêt & pour le ſien, ſes protecteurs entreprirent de reculer les bornes de ſon autorité & de ſes états. Avant que le gouvernement Mogol eût dégénéré en anarchie, pluſieurs princes Indiens, pluſieurs princes Maures devoient faire paſſer leurs tributs au Carnate, qui lui-même devoit les verſer dans le tréſor de l'Empire. Depuis que tous les reſſorts s'étoient relâchés, cette double obligation n'étoit plus remplie. Les Anglois affermirent l'indépendance du pays qu'ils regardoient comme leur apanage : mais ils voulurent que les provinces qui lui avoient été ſubordonnées rentrâſſent dans leurs premiers liens. Les plus foibles obéirent. D'autres

plus puiſſantes oſerent réſiſter. Elles furent aſſervies.

Ces moyens réunis ont formé à Mamet-Alikan une domination très-étendue & un revenu de 31,500,000 livres. Il ne cède de cette ſomme que 9,000,000 livres aux Anglois, chargés de la défenſe de ſes forteresſes & de ſes états; de ſorte qu'il lui reſte 22,500,000 livres pour ſes dépenſes perſonnelles & pour ſon gouvernement civil.

La compagnie Angloiſe avoit ſur la côte de Coromandel des poſſeſſions précieuſes, dix-huit mille Cipayes bien diſciplinés & trois mille cinq cens hommes de troupes blanches. Elle diſpoſoit librement de toutes les forces du Carnate. La ſeule nation Européenne, qui auroit pu lui donner de l'ombrage, étoit écraſée. La jouiſſance paiſible de tant d'avantages lui paroiſſoit aſſurée; lorſqu'en 1767, elle ſe vit attaquée par Ayder-Alikan, ſoldat de fortune qui, après avoir appris de nous l'art militaire, avoit fait de grandes conquêtes, & s'étoit rendu maître du Mayſſor. Cet aventurier, hardi & actif, à la tête de la meilleure armée qu'eût jamais commandée un général Indien, entra

fiérement dans les contrées que la valeur Britannique étoit chargée de défendre. La guerre ſe tourna en ruſes, comme le vouloit ce génie artificieux. L'expérience lui ayant appris à redouter l'infanterie & l'artillerie deſtinées à le combattre, il ſe refuſa le plus qu'il lui fut poſſible à des actions régulières, & ſe contenta de roder autour de ſon ennemi, de le harceler, d'enlever ſes fourrageurs, de lui couper les vivres; tandis que ſa cavalerie ravageoit les campagnes, pilloit les provinces, portoit la déſolation juſqu'aux portes de Madras. Ces calamités firent deſirer aux Anglois un accommodement; & ils réuſſirent à l'obtenir après deux ans d'une guerre deſtructive & peu honorable.

Depuis cette époque, la compagnie a eu pour principe d'empêcher qu'Ayder-Alikan, les Marattes, & le ſouba du Décan, les trois principales puiſſances de la péninſule, ne fiſſent des conquêtes ou ne formâſſent entre elles une union étroite. Tant que cette politique lui réuſſira, elle conſervera ſa prépondérance ſur la côte de Coromandel: mais il lui faudra augmenter ſon revenu qui, en 1773, ne s'élevoit pas au-deſſus de

24,196,680 l. ou diminuer ſes dépenſes qui, à la même époque, étoient de 26,397,585 livres. Ce ne ſera qu'après ce changement qu'elle ſera en état de protéger efficacement ſes établiſſemens de Sumatra.

XXVI. Etabliſſement Anglois dans l'iſle de Sumatra.

Quoique cette iſle très-étendue eût vu ſes rades fréquentées par les Anglois depuis leur arrivée aux Indes, ce ne fut qu'en 1688 qu'elle reçut une colonie de cette nation. Les navigateurs, expédiés de Madras, avoient ordre de placer le comptoir à Indapoura, la partie du pays la plus abondante en or; mais le deſtin en décida autrement. Les vents ayant pouſſé les navires à Bencouli, on jugea devoir s'y fixer.

Les deux peuples firent d'abord leurs échanges avec beaucoup de franchiſe & de confiance. Cette harmonie ne dura pas long-tems. Bientôt, les agens de la compagnie ſe livrèrent à cet eſprit de rapine & de tyrannie que les Européens portent ſi généralement en Aſie. Des nuages s'élevèrent entre eux & les naturels du pays. Ils groſſirent peu-à-peu. L'animoſité étoit déja extrême, lorſqu'on vit ſortir comme de deſſous terre, à deux lieues de la ville, les fondemens d'une

fortereſſe. A cet aſpect, les habitans de Bencouli prennent les armes. Toute la contrée ſe joint à eux. Les magaſins ſont brûlés, & les Anglois réduits à s'embarquer précipitamment. Leur proſcription ne fut pas longue. On les rappella; & ils tirèrent de leur déſaſtre l'avantage d'achever ſans contradiction le fort Marlborough.

Leur tranquillité n'y fut plus troublée juſqu'en 1759. A cette époque, les François le prirent & le détruiſirent avec tous les bâtimens civils & militaires. Le butin fut très-peu de choſe, parce que tout ce qui pouvoit être de quelque valeur avoit été détourné à tems. Avant même la fin des hoſtilités, les Anglois rentrèrent dans cette poſſeſſion; mais ils n'en relevèrent pas les ouvrages. Alors le fort Marlborough ſortit de la dépendance où il avoit été juſqu'alors de Madras, & forma une direction particulière.

Les Chinois, les Malais & les eſclaves amenés du Mozambique, forment la population de l'établiſſement Anglois. Quatre cens Européens & quelques Cipayes le défendent. Tout le commerce, qui s'y fait, appartient

aux négocians libres, à l'exception de celui du poivre. La compagnie en tire annuellement quinze cens tonneaux qu'elle obtient à un prix excessivement borné. La moitié de ce produit est porté dans la Grande-Bretagne par un seul bâtiment ; le reste s'embarque sur deux navires expédiés d'Europe qui le portent à la Chine où on le vend avec avantage. En 1773, le revenu de ce comptoir s'élevoit à 4,982,895 livres, & ses dépenses à 3,165,480 livres.

XXVII. Vue des Anglois sur Balambangan. Leur expulsion de cette isle.

Cette colonie n'est pas jugée assez utile. Aussi devoit-elle être abandonnée, mais seulement après le succès d'un grand projet qu'on méditoit. Depuis long-tems les Anglois desiroient une possession qui pût devenir un entrepôt, où les marchandises, les denrées de la Chine & des isles orientales seroient échangées contre les denrées, les marchandises de l'Indostan & de l'Europe. Leur plan étoit d'en faire le marché le plus considérable de l'Asie. L'isle de Balambangan, située à la pointe septentrionale de Bornéo, leur parut propre à remplir leurs vues; & le roi de Solon la leur abandonna en 1766. Ils y arborèrent leur pavillon l'année

ſuivante ; mais ce ne fut qu'en 1772 qu'ils formèrent leur établiſſement.

Quelques commis, trois cens ſoldats blancs ou noirs, un vaiſſeau & deux petits bâtimens : tels furent les premiers matériaux d'un édifice qui devoit, avec le tems, s'élever à une hauteur immenſe. Malheureuſement les chefs ſe brouillèrent ; le peu de troupes qui avoit échappé à des maladies deſtructives fut trop diſperſé ; les navires allèrent ouvrir le commerce avec les états voiſins. Dans ces circonſtances fâcheuſes, le nouveau comptoir fut attaqué, pris & détruit.

Les Anglois ignorent encore, ou feignent d'ignorer d'où vint un acte de violence qui leur coûta 9,000,000 livres. Leurs ſoupçons ont paru ſe porter ſucceſſivement ſur les Hollandois, toujours alarmés pour les Moluques ; ſur les Eſpagnols, qui pouvoient craindre pour les Philippines ; ſur les barbares des parages voiſins, dont la liberté ſembloit menacée : quelquefois même ſur une conſpiration de tous ces ennemis, qui avoient uni leurs haines & leurs intérêts. De quelque main que ſoit parti un trait inattendu, le mal n'eſt pas ſans remède. La nation Britannique

pourra retrouver à Queda, ſur une autre partie du continent de Malaca, ou dans quelqu'une des nombreuſes iſles répandues dans ce détroit, ce qu'elle a perdu à Balambangan. Si des obſtacles trop puiſſans rendoient encore une fois ſes efforts inutiles, elle trouveroit cent motifs de conſolation dans le Bengale.

XXVIII. Révolutions arrivées dans le Bengale.

C'eſt une vaſte contrée de l'Aſie, bornée à l'Orient par le royaume d'Asham & d'Aracan; au couchant, par pluſieurs provinces du Grand-Mogol; au Nord, par des rochers affreux; au Midi, par la mer. Elle s'étend ſur les deux rives du Gange, qui ſe forme de diverſes ſources dans le Thibet, erre quelque tems dans le Caucaſe, & entre dans l'Inde en traverſant les montagnes qui ſont ſur la frontière. Cette rivière, après avoir formé dans ſon cours un grand nombre d'iſles vaſtes, fertiles & bien peuplées, va ſe perdre dans l'Océan par pluſieurs embouchures, dont il n'y en a que deux de connues & de fréquentées.

Dans le haut de ce fleuve, il y avoit autrefois une ville nommée Palybothra. Elle étoit ſi ancienne, que Diodore de Sicile ne

craignoit pas d'assurer qu'elle avoit été bâtie par cet Hercule à qui les Grecs attribuoient tout ce qui s'étoit fait de grand & de prodigieux dans le monde. Ses richesses, du tems de Pline, étoient célèbres dans l'univers entier. On la regardoit comme le marché général des peuples qui étoient situés en-deçà & au-delà du fleuve qui baignoit ses murs.

L'histoire des révolutions, dont le Bengale a été le théâtre, est mêlée de tant de fables, qu'il ne faut pas s'en occuper. On y entrevoit seulement que cet empire a été tantôt plus, tantôt moins étendu ; qu'il a eu des périodes heureux & des périodes malheureux ; qu'il forma tour-à-tour un seul royaume & plusieurs états. Un seul maître lui donnoit des loix ; lorsqu'un despote plus puissant, Egbar, grand-père d'Aurengzeb, en entreprit la conquête. Il la commença en 1590, & elle étoit finie en 1595. Depuis cette époque, le Bengale n'a pas cessé de reconnoître les Mogols pour ses souverains. Le gouverneur chargé de le régir, tenoit d'abord sa cour à Raja-Mahol : il la transféra dans la suite à Daca. Depuis 1718, elle est à Moxudabad, grande ville située dans les terres

terres à deux lieues de Caſſimbazar. Pluſieurs nababs, pluſieurs rajas ſont ſubordonnés à ce vice-roi, nommé Souba.

Ce furent long-tems les fils du Grand-Mogol qui occupèrent ce poſte important. Ils abuſerent ſi ſouvent, pour troubler l'empire, des forces & des richeſſes dont ils diſpoſoient, qu'on crut devoir les confier à des hommes moins accrédités & plus dépendans. Les nouveaux gouverneurs ne firent pas, à la vérité, trembler la cour de Delhy; mais ils ſe montrèrent peu exacts à envoyer au tréſor royal les tributs qu'ils recueilloient. Ce déſordre augmenta encore, après l'expédition de Koulikan; & les choſes furent portées ſi loin, que l'empereur, qui étoit hors d'état de payer aux Marattes ce qu'il leur devoit, les autoriſa, en 1740, à l'aller chercher eux-mêmes dans le Bengale. Ces brigands, partagés en trois armées, ravagèrent ce beau pays pendant dix ans, & n'en ſortirent qu'après s'être fait donner des ſommes immenſes.

XXIX. Mœurs anciennes des Indiens re-

Dans tous ces mouvemens, le gouvernement deſpotique, qui eſt malheureuſement celui de toute l'Inde, s'eſt maintenu dans

trouvées dans le Bifnapore.

le Bengale : mais auſſi un petit diſtrict qui y avoit conſervé ſon indépendance, la conſerve encore. Ce canton fortuné, qui peut avoir cent ſoixante milles d'étendue, ſe nomme Biſnapore. Il eſt conduit de tems immémorial par un brame Rajepoute. C'eſt là qu'on retrouve, ſans altération, la pureté & l'équité de l'ancien ſyſtême politique des Indiens. On a vu juſqu'ici, avec trop d'indifférence, ce gouvernement unique, le plus beau monument & le plus intéreſſant qu'il y ait dans le monde. Il ne nous reſte des anciens peuples que de l'airain & des marbres, qui ne parlent qu'à l'imagination & à la conjecture, interprètes peu fidèles des mœurs & des uſages qui ne ſont plus. Le philoſophe, tranſporté dans le Biſnapore, ſe trouveroit tout-à-coup témoin de la vie que menoient, il y a pluſieurs milliers d'années, les premiers habitans de l'Inde ; il converſeroit avec eux ; il ſuivroit les progrès de cette nation, qui fut célèbre, pour ainſi dire, au ſortir du berceau ; il verroit ſe former un gouvernement qui, n'ayant pour baſe que des préjugés heureux, que des mœurs ſimples & pures, que la douceur des peuples,

que la bonne-foi des chefs, a survécu à cette foule innombrable de législations qui n'ont fait que paroître sur la terre avec les générations qu'elles ont tourmentées. Plus solide, plus durable que ces édifices politiques, qui, formés par l'imposture & l'enthousiasme, sont les fléaux du genre-humain, & destinés à périr avec les folles opinions qui les ont élevés; le gouvernement de Bisnapere, ouvrage de l'attention qu'on a donnée à l'ordre & aux loix de la nature, s'est établi, s'est maintenu sur des principes qui ne changent point, & n'a pas souffert plus d'altération que ces mêmes principes. La position singulière de cette contrée, a conservé ses habitans dans leur bonheur primitif & dans la douceur de leur caractère, en les garantissant du danger d'être conquis, ou de tremper leurs mains dans le sang des hommes. La nature les a environnés d'eaux prêtes à inonder leurs possessions; il ne faut pour cela qu'ouvrir les écluses des rivières. Les armées envoyées pour les réduire ont été si souvent noyées, qu'on a renoncé au projet de les asservir. On a pris le parti de se contenter d'une apparence de soumission.

La liberté & la propriété ſont ſacrées dans le Biſnapore. On n'y entend parler ni de vol particulier, ni de vol public. Un voyageur, quel qu'il ſoit, n'y eſt pas plutôt entré, qu'il fixe l'attention des loix, qui ſe chargent de ſa ſûreté. On lui donne gratuitement des guides, qui le conduiſent d'un lieu à un autre, & qui répondent de ſa perſonne & de ſes effets. Lorſqu'il change de conducteur, les nouveaux donnent à ceux qu'ils relèvent une atteſtation de leur conduite, qui eſt enregiſtrée & envoyée enſuite au raja. Tout le tems qu'il eſt ſur le territoire, il eſt nourri & voituré avec ſes marchandiſes aux dépens de l'état, à moins qu'il ne demande la permiſſion de ſéjourner plus de trois jours dans la même place. Il eſt alors obligé de payer ſa dépenſe, s'il n'eſt pas retenu par quelque maladie, ou par un autre accident forcé. Cette bienfaiſance pour des étrangers, eſt la ſuite du vif intérêt que les citoyens prennent les uns aux autres. Ils ſont ſi éloignés de ſe nuire, que celui qui trouve une bourſe ou quelqu'autre effet de prix, les ſuſpend au premier arbre, & en avertit le corps-de-garde le plus prochain, qui l'annonce au public au ſon du

tambour. Ces principes de probité ſont ſi généralement reçus, qu'ils dirigent juſqu'aux opérations du gouvernement. De ſept à huit millions qu'il reçoit annuellement, ſans que la culture ni l'induſtrie en ſouffrent; ce qui n'eſt pas conſommé par les dépenſes indiſpenſables de l'état, eſt employé à ſon amélioration. Le raja peut ſe livrer à des ſoins ſi humains, parce qu'il ne donne aux Mogols que le tribut qu'il juge à propos, & lorſqu'il le juge à propos.

Lecteurs, dont les ames ſenſibles viennent de s'épanouir de joie au récit des mœurs ſimples & de la ſageſſe du gouvernement de Biſnapore: vous qui, fatigués des vices & des déſordres de votre contrée, vous êtes, ſans doute, expatriés plus d'une fois par la penſée, pour devenir les témoins de la vertu & partager le bonheur de ce recoin du Bengale, c'eſt avec regret que je vais peut-être détruire la plus douce des illuſions, & répandre de l'amertume dans vos cœurs. Mais la vérité m'y contraint. Hélas! ce Biſnapore & tout ce que je vous en ai raconté, pourroit bien n'être qu'une fable.

Je vous entends. Vous vous écriez avec

douleur : Une fable ? quoi ! il n'y a donc que le mal qu'on dit de l'homme qui ſoit vrai ? Il n'y a que ſa miſère & ſa méchanceté qui ne puiſſent être conteſtées. Cet être, né pour la vertu, dont il s'efforceroit inutilement d'étouffer le germe qu'il en a reçu, qu'il ne bleſſe jamais ſans remords, & qu'il eſt forcé de reſpecter lors même qu'elle l'afflige ou l'humilie, eſt donc méchant par-tout. Cet être qui ſoupire ſans ceſſe après le bonheur, la baſe de ſes vrais devoirs & de ſa félicité, eſt donc malheureux par-tout. Par-tout il gémit ſous des maîtres impitoyables. Par-tout il tourmente ſes égaux, & il en eſt tourmenté. Par-tout l'éducation le corrompt, & le préjugé l'empoiſonne en naiſſant. Par-tout il eſt livré à l'ambition, à l'amour de la gloire, à la paſſion de l'or, aux mêmes bourreaux qui ſe relaient pour nous déchirer ; nous, leurs triſtes victimes, qu'elles n'abandonnent qu'au bord du tombeau. Quoi ! le crime s'eſt emparé de toute la terre. Ah ! laiſſez du moins à l'Innocence cette étroite enceinte ſur laquelle vous avez attaché nos regards ; & que notre imagination, franchiſſant l'intervalle immenſe qui nous en ſépare, ſe plaiſoit à parcourir.

La peine que vous avez éprouvée, je l'ai reſſentie, lecteur. Vos réflexions, je les ai faites, lorſque je me ſuis trouvé entre deux autorités preſque d'un poids égal; l'une pour, l'autre contre l'exiſtence du Biſnapore. Nous avons en notre faveur le témoignage d'un voyageur Anglois, qui a demeuré trente ans dans le Bengale. Le témoignage oppoſé eſt d'un voyageur de la même nation, qui a fait auſſi un ſéjour aſſez long dans cette contrée. Voyez, choiſiſſez.

XXX. Production, manufacture, exportation du Bengale.

Quoique le reſte du Bengale ſoit bien éloigné de la félicité réelle ou fabuleuſe du Biſnapore, il ne laiſſe pas d'être la province la plus riche & la plus peuplée de l'empire Mogol. Indépendamment de ſes conſommations, qui néceſſairement ſont conſidérables, il ſe fait des exportations immenſes. Une partie des marchandiſes va dans l'intérieur des terres. Il paſſe dans le Thibet des toiles auxquelles on joint du fer & des draps apportés d'Europe. Les habitans de ces montagnes viennent les chercher eux-mêmes à Patna, & les paient avec du muſc & de la rhubarbe.

Le muſc eſt une production particulière au Thibet. Il ſe forme dans un petit ſac de la

groſſeur d'un œuf de poule, qui croît en forme de veſſie ſous le ventre d'une eſpèce de chevreuil, entre le nombril & les parties naturelles. Ce n'eſt, dans ſon origine, qu'un ſang putride qui ſe coagule dans le ſac de l'animal. La plus groſſe veſſie, ne produit qu'une demi-once de muſc. Son odeur eſt naturellement ſi forte, que dans l'uſage ordinaire il faut néceſſairement la tempérer, en y mêlant des parfums plus doux. Pour groſſir leurs profits, les chaſſeurs avoient imaginé d'ôter des veſſies une partie du muſc, & de remplir ce vuide avec du foie & du ſang coagulé de l'animal, hachés enſemble. Le gouvernement, qui vouloit arrêter ces mêlanges frauduleux, ordonna que toutes les veſſies, avant que d'être couſues, ſeroient viſitées par des inſpecteurs qui les fermeroient eux-mêmes, & les ſcelleroient du ſceau royal. Cette précaution a empêché les ſupercheries qui altéroient la qualité du muſc, mais non celles qui en augmentoient le poids. On ouvre ſubtilement les veſſies, pour y faire couler quelques particules de plomb.

Le commerce du Thibet n'eſt rien en comparaiſon de celui que le Bengale fait avec

Agra, Delhy, les provinces voiſines de ces ſuperbes capitales. On leur porte du ſel, du ſucre, de l'opium, de la ſoie, des ſoieries, une infinité de toiles, des mouſſelines en particulier. Ces objets réunis, montoient autrefois à plus de quarante millions par an. Une ſomme ſi conſidérable ne paſſoit pas ſur les bords du Gange : mais elle y faiſoit reſter une ſomme à-peu-près égale qui en ſeroit ſortie pour payer les tributs, ou pour d'autres uſages. Depuis que les lieutenans du Mogol ſe ſont rendus comme indépendans ; depuis qu'ils ne lui envoient de ſes revenus que ce qu'ils veulent bien lui accorder, le luxe de la cour eſt fort diminué, & la branche d'exportation dont on vient de parler, n'eſt plus ſi forte.

Le commerce maritime du Bengale exercé par les naturels du pays, n'a pas éprouvé la même diminution, mais auſſi n'avoit-il pas autant d'étendue. On peut le diviſer en deux branches, dont le Catek fait la meilleure partie.

Le Catek eſt un diſtrict aſſez étendu, un peu au-deſſous de l'embouchure la plus occidentale du Gange. Balaſſor, ſitué ſur une

rivière navigable, lui sert de port. La navigation pour les Maldives, que l'intempérie du climat a forcé les Anglois & les François d'abandonner, s'est concentrée dans cette rade. On y charge pour ces isles du riz, de grosses toiles, quelques soieries; & l'on y reçoit en échange des cauris qui servent de monnoie dans le Bengale, & qui sont vendus aux Européens.

Les habitans du Catek, & quelques autres peuples du bas Gange, ont des liaisons plus considérables avec le pays d'Asham. Ce royaume, qu'on croit avoir fait autrefois partie du Bengale, & qui n'en est séparé que par une rivière qui se jette dans le Gange, devroit être plus connu, s'il étoit vrai, comme on l'assure, que l'invention de la poudre à canon lui est due; qu'elle a passé d'Asham au Pégu, & du Pégu à la Chine. Ses mines d'or, d'argent, de fer, de plomb, auroient ajouté à sa célébrité, si elles eussent été bien exploitées. Au milieu de ces richesses dont il faisoit peu d'usage, le sel, dont il sentoit un besoin très-vif, lui manquoit. On étoit réduit à ce qu'on pouvoit s'en procurer par la décoction de quelques plantes.

Au commencement du ſiècle, quelques brames de Bengale allèrent porter leurs ſuperſtitions à Asham, où on avoit le bonheur de ne ſuivre que la religion naturelle. Ils perſuadèrent à ce peuple, qu'il ſeroit plus agréable à Brama, s'il ſubſtituoit le ſel pur & ſain de la mer, à ce qui lui en tenoit lieu. Le ſouverain conſentit à le recevoir; à condition que le commerce excluſif en ſeroit dans ſes mains; qu'il ne pourroit être porté que par des Bengalis; & que les bateaux qui le conduiroient, s'arrêteroient à la frontiere du royaume. C'eſt ainſi que ſe ſont introduites toutes ces religions factices, par l'intérêt & pour l'intérêt des prêtres qui les prêchoient, & des rois qui les recevoient. Depuis cet arrangement, il va tous les ans du Gange à Asham, une quarantaine de petits bâtimens, dont les cargaiſons de ſel donnent près de deux cens pour cent de bénéfice. On reçoit en paiement un peu d'or & un peu d'argent, de l'ivoire, du muſc, du bois d'aigle, de la gomme-laque, & ſur-tout de la ſoie.

Cette ſoie, unique en ſon eſpèce, n'exige aucun ſoin. Elle vient ſur des arbres où les vers naiſſent, ſe nourriſſent, font toutes leurs

métamorphoſes. L'habitant n'a que la peine de la ramaſſer Les cocons oubliés, renouvellent la ſemence. Pendant qu'elle ſe développe, l'arbre pouſſe de nouvelles feuilles, qui ſervent ſucceſſivement à la nourriture des nouveaux vers. Ces révolutions ſe répètent douze fois dans l'année; mais moins utilement dans les tems de pluie que dans les tems ſecs. Les étoffes fabriquées avec cette ſoie, ont beaucoup de luſtre & peu de durée.

A la réſerve de ces deux branches de navigation, que des raiſons particulières ont conſervées aux naturels du pays, les Bengalis ſe ſont vus ravir toutes les autres par les Européens, & il étoit impoſſible que ce fût autrement. Comment un peuple foible, circonſpect, opprimé, ne voguant que lentement, le long des côtes, avec de très-petits bâtimens, auroit-il pu lutter avec ſuccès contre ces étrangers, d'un caractère entreprenant, jouiſſant des prérogatives particulières dans le Gange même & ſur toutes les autres plages, bravant l'élément des tempêtes ſur de grands vaiſſeaux? Mais, dans une région qui refuſe généralement ce qu'exige la conſtruc-

tion des navires, quelles reſſources a-t-on imaginées ? les chantiers du Pegu.

Le Pégu eſt ſitué ſur le golfe de Bengale, entre les royaumes d'Aracan & de Siam. Les révolutions, ſi fréquentes dans tous les empires deſpotiques de l'Aſie, s'y ſont répétées plus ſouvent qu'ailleurs. On l'a vu alternativement le centre d'une grande puiſſance & la province de pluſieurs états qui ne l'égaloient pas en étendue. Il eſt aujourd'hui dans la dépendance d'Ava, où les Arméniens ſeuls achètent tout ce que le Pégu fournit de topazes, de ſaphirs, d'amétiſtes & de rubis.

Le ſeul port du Pégu où il ſoit permis d'aborder, s'appelle Syriam. Les Portugais en furent aſſez long-tems les maitres. Il avoit alors un éclat qui diſparut avec les proſpérités de cette nation brillante. On le vit ſe ranimer, lorſque les Européens établis dans le Bengale imaginèrent d'y faire conſtruire les nombreux bâtimens qu'exigeoit l'étendue de leurs liaiſons maritimes : mais les matériaux qui y étoient employés s'étant trouvés de mauvaiſe qualité, il fallut y renoncer ; & la rade retomba encore dans l'obſcurité. Tout s'y réduit aujourd'hui à l'échange de

quelques toiles communes des rives du Gange ou de la côte de Coromandel, contre de la cire, du bois, de l'étain & de l'ivoire.

Une branche plus considérable de commerce que les Européens de Bengale font avec le reste de l'Inde, c'est celui de l'opium. L'opium est le produit du pavot blanc des jardins, dont toutes les parties rendent un suc laiteux. Cette plante qui périt tous les ans, a des feuilles oblongues, sinuées, de couleur de vert de mer, disposées alternativement sur une tige lisse, peu rameuse, & de trois pieds de hauteur. Chaque rameau est presque nu, terminé par une seule fleur assez grande, composée d'un calice à deux feuilles, quatre pétales blancs ou roses, & beaucoup d'étamines attachées sous le pistil qu'elles entourent. Celui-ci devient une coque ou tête sphérique, garnie d'un chapiteau rayonné & rempli d'un nombre prodigieux de semences arrondies, blanches & huileuses. Lorsque le pavot est dans la force de sa sève & que la tête commence à grossir, on lui fait une ou plusieurs incisions d'où découlent quelques larmes de la liqueur laiteuse qu'elle contient, & que l'on recueille lorsqu'elle est figée. L'opération se

répète jusqu'à trois fois ; mais le produit va toujours en diminuant, pour la quantité & pour la qualité. Après que l'opium a été recueilli, on l'humecte & on le pétrit avec de l'eau ou du miel, jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance, la viscosité, & l'éclat de la poix bien préparée. On le réduit en petits pains. On estime celui qui est un peu mou, qui obeit sous le doigt, qui est inflammable, d'une couleur brune & noirâtre, d'une odeur forte & puante. Celui qui est sec, friable, brûlé, mêlé de terre & de sable, doit être rejetté. Selon les différentes préparations qu'on lui donne, & les doses qu'on en prend, il assoupit, il procure des idées agréables, ou il rend furieux.

Le méconium, ou opium commun, se prépare en exprimant les têtes déja incisées. Le suc qui en sort, mêlé avec les larmes les moins belles, est pétri, arrosé d'eau & figuré en pain que l'on apporte en Europe. Comme il est souvent mélangé, on le purifie avant de l'employer.

La province de Bahar, est le pays de l'univers où le pavot est le plus cultivé. Ses campagnes en sont couvertes. Indépendamment

de l'opium qui va dans les terres, il en sort tous les ans par mer, six cens mille livres pesant. Cet opium n'est pas raffiné, comme celui de Syrie & de Perse, dont nous nous servons en Europe. Ce n'est qu'une pâte sans préparation, qui fait dix fois moins d'effet que l'autre.

Les peuples, qui sont à l'Est de l'Inde, ont tous le goût le plus vif pour l'opium. Vainement les loix de la Chine ont condamné au feu, les vaisseaux qui en porteroient dans l'empire, les maisons qui le recevroient; la consommation n'en a pas été moins forte. Elle est encore plus considérable à Malaca, à Bornéo, dans les Moluques, à Java, à Macassar, à Sumatra, dans toutes les isles de cet archipel immense. Ces Insulaires le fument avec le tabac. Ceux d'entre eux qui veulent tenter quelque action désespérée, s'enivrent de cette fumée. Dans leur ivresse, ils se jettent sur le premier objet qui se présente, sur un homme qu'ils n'ont jamais vu, comme sur l'ennemi le plus implacable. Ces attrocités n'ont pas convaincu les Hollandois, maîtres des lieux où l'opium a de plus dangereuses influences, de l'obligation d'en arrêter ou même d'en borner

borner l'uſage. Plutôt que de ſe priver du bénéfice très-conſidérable que ſa vente leur procuroit, ils ont autoriſé tous les citoyens à maſſacrer ceux de ces furieux qui courroient les rues avec des armes. Ainſi certaines légiſlations introduiſent ou nourriſſent des paſſions ou des opinions dangereuſes ; & quand on a donné ces maladies aux peuples, on ne ſait d'autre remède que la mort ou les ſupplices.

Les Anglois, qui prennent à cet odieux commerce autant de part qu'il leur eſt poſſible, ont d'autres branches qui leur ſont plus particulières. Ils portent à la côte de Coromandel du riz & du ſucre, qui leur ſont payés avec des métaux. Ils portent au Malabar des toiles qu'ils échangent contre des épiceries, & à Surate des ſoies qu'ils échangent contre du coton. Ils portent du riz, de la gomme-laque, des toileries dans le golfe Perſique, d'où ils retirent des fruits ſecs, de l'eau roſe & ſurtout de l'or. Ils portent des cargaiſons riches & variées à la mer Rouge qui ne fournit guère que de l'argent. Toutes ces liaiſons avec les différentes échelles de l'Inde font entrer chaque année vingt-cinq à trente millions dans le Bengale.

Quoique ce commerce paſſe par les mains des Européens & ſe faſſe ſous leur pavillon, il n'eſt pas tout entier pour leur compte. A la vérité les Mogols, communément bornés aux places du gouvernement, prennent rarement intérêt dans ces armemens : mais les Arméniens qui, depuis les révolutions de Perſe, ſe ſont fixés ſur les bords du Gange où ils ne faiſoient autrefois que des voyages, y placent volontiers leurs capitaux. Les fonds des Indiens y ſont encore plus conſidérables. L'impoſſibilité où ſont les naturels du pays de jouir de leurs richeſſes, ſous un gouvernement oppreſſeur, ne les empêche pas de travailler continuellement à les augmenter. Comme ils courroient trop de riſque à faire le négoce à découvert, ils ſont réduits à chercher des voies détournées. Dès qu'il arrive un Européen, les Gentils qui ſe connoiſſent mieux en hommes qu'on ne penſe, l'étudient ; & s'ils lui trouvent de l'économie, de l'activité, de l'intelligence, ils s'offrent à lui pour courtiers & pour caiſſiers ; ils lui prêtent ou lui font trouver de l'argent à la groſſe ou à intérêt. Cet intérêt, qui eſt ordinairement de neuf pour cent au

moins, devient plus fort, lorſqu'on eſt réduit à emprunter des Chetz.

C'eſt une famille d'Indiens, puiſſante de tems immémorial ſur le Gange. Ses richeſſes ont mis long-tems dans ſes mains la banque de la cour, la ferme générale du pays & la direction des monnoies, qu'elle frappe tous les ans d'un nouveau coin, pour renouveller tous les ans les bénéfices de cette opération. Tant de moyens réunis, l'ont miſe en état de prêter à la fois au gouvernement, quarante, ſoixante, & juſqu'à cent millions. Lorſqu'on n'a pas pu ou voulu les lui rendre, il lui a été permis de ſe dédommager en opprimant les peuples. Une fortune ſi prodigieuſe & ſi ſoutenue dans le centre de la tyrannie, au milieu des révolutions, paroît incroyable. Il n'eſt pas poſſible de comprendre, comment cet édifice a pu s'élever, comment ſur-tout il a pu durer. Pour débrouiller ce myſtère, il faut ſavoir que cette famille a toujours eu une influence décidée à la cour de Delhy; que les nababs, les rajas de Bengale ſe ſont mis dans ſa dépendance; que ce qui entoure le ſouba, lui a été conſtamment vendu; que le ſouba lui-même s'eſt

ſoutenu, ou a été précipité par les intrigues de cette famille. Ajoutons que ſes membres, ſes tréſors étant diſperſés, il n'a jamais été poſſible de lui faire qu'un demi-mal, qui lui auroit laiſſé plus de reſſources qu'il n'en falloit pour pouſſer ſa vengeance aux derniers excès. Son deſpotiſme s'étendit juſque ſur les Européens qui avoient formé des comptoirs dans cette région. Ils ſe préſentèrent d'eux-mêmes au joug, en empruntant de ces avides financiers des ſommes immenſes à un intérêt apparent de dix pour cent, mais en effet de plus de douze, par la différence des monnoies qu'on en recevoit, & de celles qu'il leur falloit rendre.

Les Portugais qui abordèrent au Bengale long-tems avant les autres navigateurs de l'Europe, s'établirent à Chatigan, port ſitué ſur la frontière d'Aracan, non loin de la branche la plus orientale du Gange. Les Hollandois qui, ſans ſe commettre avec des ennemis alors redoutables, vouloient avoir part à leur fortune, cherchèrent la rade qui, ſans nuire à leur projet, les expoſoit le moins aux hoſtilités. En 1603, ils jettèrent les yeux ſur Balaſſor; & tous leurs rivaux, plutôt par

imitation que par des combinaiſons bien raiſonnées, ſuivirent cet exemple. L'expérience apprit à ces négocians qu'il leur convenoit de ſe rapprocher des différens marchés d'où ſortoient leurs riches cargaiſons ; & ils remontèrent le bras du Gange qui, après s'être ſéparé du corps du fleuve à Morchia, ſe perd dans l'Océan ſous le nom de rivière d'Ougly. Le gouvernement du pays leur permit de placer des loges dans tous les lieux abondans en manufactures ; il leur accorda même très-imprudemment la liberté d'élever des fortifications ſur les bords de cette rivière.

En la remontant, on trouva d'abord l'établiſſement Anglois de Calcutta, où l'air eſt mal ſain & l'ancrage très-peu ſûr. Malgré ces inconvéniens, cette ville où la liberté & la ſûreté avoient ſucceſſivement attiré beaucoup de riches négocians, Arméniens, Maures & Indiens, a vu ſa population s'élever à ſix cens mille ames dans les derniers tems. Du côté de terre elle ſeroit abſolument ouverte aux ennemis, s'il en exiſtoit ou s'ils étoient à craindre : mais le fort Williams, qui n'en eſt éloigné que d'un demi-mille, la dé-

fendroit contre des forces arrivées d'Europe pour l'attaquer ou pour la bombarder. C'eſt un octogone régulier, avec huit baſtions, pluſieurs contre-gardes & quelques demi-lunes, ſans glacis ni chemin couvert. Le foſſé de cette place, dont la conſtruction a coûté plus de vingt millions, peut avoir cent ſoixante pieds de large ſur dix-huit de profondeur.

Six lieues au-deſſus, ſe voit Frédéric Nagor, fondé en 1756 par les Danois, pour remplacer une colonie ancienne, où ils n'avoient pu ſe ſoutenir. Cet établiſſement n'a encore acquis aucune conſiſtance, & tout porte à croire qu'il ne ſera jamais grand choſe.

Chandernagor, ſitué deux lieues & demie plus haut, appartient aux François. Il a l'inconvénient d'être un peu dominé du côté de l'Oueſt: mais ſon port eſt excellent, & l'air y eſt auſſi pur qu'il puiſſe l'être ſur les bords du Gange. Toutes les fois qu'on veut élever des édifices qui doivent avoir de la ſolidité, il faut, comme dans tout le reſte du Bengale, bâtir ſur pilotis, parce qu'il eſt impoſſible de creuſer la terre, ſans trouver l'eau à trois ou

quatre pieds. On voit ſur ſon territoire, qui n'a guère qu'une lieue de circonférence, quelques manufactures, que la perſécution y a pouſſées comme dans les autres comptoirs Européens.

A un mille de Chandernagor, eſt Chinchura, plus connu ſous le nom d'Ougly, parce qu'il eſt ſitué près des fauxbourgs de cette ville, autrefois célèbre. Les Hollandois n'y ont de propriété que celle de leur fort. Les habitations dont il eſt environné, dépendent du gouvernement du pays, qui ſouvent s'y fait ſentir par ſes extorſions. Un autre inconvénient de cet établiſſement; c'eſt qu'un banc de ſable empêche que les vaiſſeaux ne puiſſent y arriver : ils s'arrêtent vingt milles au-deſſous de Calcutta, à Fulta, ce qui multiplie les frais d'adminiſtration.

Les Portugais avoient autrefois établi leur commerce à Bandel, à quatre-vingts lieues de l'embouchure du Gange, & à un quart de lieue au-deſſus d'Ougly. On y voit encore leur pavillon avec un petit nombre de miſérables, qui ont oublié leur patrie, après en avoir été oubliés.

Si l'on en excepte les mois d'octobre, de

novembre & de décembre, où des ouragans fréquens, presque éontinuels, rendent le golfe de Bengale impraticable, les vaisseaux Européens peuvent entrer le reste de l'année dans le Gange. Ceux qui veulent remonter ce fleuve, reconnoissent auparavant la Pointe des Palmiers. Ils y sont reçus par des pilotes de leur nation, fixés à Balassor. L'argent qu'ils portent est mis dans des chaloupes nommées bots, du port de soixante à cent tonneaux, qui vont toujours devant les navires. Ils arrivent par un canal étroit, entre deux bancs de sable, dans la rivière d'Ougly. Ils s'arrêtoient autrefois à Coulpy : mais avec le tems ils ont osé braver les courans, les bancs mouvans & élevés qui sembloient fermer la navigation du fleuve ; & ils se sont rendus à leur destination respective. Cette audace a été suivie de plusieurs naufrages, dont le nombre a diminué à mesure qu'on a acquis de l'expérience, & que l'esprit d'observation s'est étendu. Il faut espérer que l'exemple de l'amiral Watson, qui, avec un vaisseau de soixante-dix canons, est remonté jusqu'à Chandernagor, ne sera pas perdu. Si l'on en fait profiter, on épar-

gnera beaucoup de tems, de ſoins & de dépenſes.

Outre cette grande navigation, il y en a une autre pour faire arriver les marchandiſes, des lieux mêmes qui les produiſent, au chef-lieu de chaque compagnie. De petites flottes, compoſées de quatre-vingt, cent bateaux, ou même davantage, ſervent à cet uſage. Juſqu'à ces derniers tems on y plaçoit des ſoldats noirs ou blancs, néceſſaires pour réprimer l'avidité inſatiable des nababs & des rajas, qu'on trouvoit ſur la route. Ce qu'on tire du haut Gange, de Patna, de Caſſimbazar, deſcend par la rivière d'Ougly. Les marchandiſes des autres branches du fleuve, toutes navigables dans l'intérieur des terres, & communiquant les unes aux autres, ſurtout vers le bas du Gange, entrent dans la rivière d'Ougly par Rangafoula & Baratola, à quinze ou vingt lieues de la mer. Elles remontent de-là, au principal établiſſement de chaque nation.

Il ſort du Bengale pour l'Europe du muſc, de la laque, du bois rouge, du poivre, des cauris, quelques autres articles peu conſidérables, qui y ont été portés d'ailleurs. Ceux

qui lui ſont propres, ſont le borax, le ſalpêtre, la ſoie & les ſoieries, les mouſſelines, & cent eſpèces de toiles différentes.

Le borax, qui ſe trouve dans la province de Patna, eſt une ſubſtance ſaline, que les chymiſtes Européens ont vainement tenté de contrefaire. Quelques-uns d'entre eux le regardent comme un ſel alkali, qui ſe trouve tout formé dans cette riche partie de l'Indoſtan; d'autres veulent qu'il ſoit le produit des volcans ou des incendies ſouterreins.

Quoi qu'il en ſoit, le borax ſert très-utilement dans le travail des métaux, dont il facilite la fuſion & la purification. Convertie promptement en verre par l'action du feu, cette ſubſtance ſe charge des parties étrangères avec leſquelles ces métaux ſont combinés, & les réduit en ſcories. Le borax eſt même d'une néceſſité indiſpenſable pour les eſſais des mines, & pour la ſoudure des métaux. Il n'y a que les Hollandois qui ſachent le purifier. Ce ſecret leur fut apporté, dit-on, par quelques familles Vénitiennes, qui allèrent chercher dans les Provinces-Unies une liberté qu'elles ne trouvoient pas ſous le joug de leur ariſtocratie.

Le ſalpêtre vient auſſi de Patna. Il eſt tiré d'une argile tantôt noire, tantôt blanchâtre, & quelquefois rouſſe. On la rafine en creuſant une grande foſſe, dans laquelle on met cette terre nitreuſe, qu'on détrempe de beaucoup d'eau, & qu'on remue, juſqu'à ce qu'elle ſoit devenue une bouillie liquide. L'eau en ayant tiré tous les ſels, & la matière la plus épaiſſe s'étant précipitée au fond, on prend les parties les plus fluides, qu'on verſe dans une autre foſſe plus petite que la première. Cette matière s'étant de nouveau purifiée, on enlève le plus clair qui ſurnage, & qui forme une eau toute nitreuſe. On la fait bouillir dans des chaudières; on l'écume à meſure qu'elle cuit, & l'on en tire au bout de quelques heures, un ſel de nitre infiniment ſupérieur à celui qu'on trouve ailleurs. Les Européens en exportent pour les beſoins de leurs colonies d'Aſie, ou de leurs métropoles, environ dix millions peſant. La livre s'achète ſur les lieux trois ſols au plus, & nous eſt revendue dix ſols, au moins.

Caſſimbazar, qui s'eſt enrichi de la ruine de Malde, & de Rajamohol, eſt le marché général de la ſoie de Bengale, & c'eſt ſon

territoire qui en fournit la plus grande partie. Les vers y ſont élevés & nourris comme ailleurs : mais la chaleur du climat les y fait éclorre & proſpérer tous les mois de l'année. On y fabrique une grande quantité d'étoffes de ſoie pure, de coton & de ſoie. Les premières ſe conſomment la plupart à Delhy, ou dans nos régions ſeptentrionales ; les autres habillent pluſieurs contrées de l'Aſie. A l'égard de la ſoie en nature, on pouvoit évaluer autrefois à trois ou quatre cens milliers ce que l'Europe en employoit dans ſes manufactures : mais depuis quelques années, les Anglois en portent une grande quantité pour leur uſage & pour celui des autres nations. En général, elle eſt très-commune, mal filée, & ne prend nul éclat dans la teinture. On ne peut guère l'employer que pour la trame, dans les étoffes brochées.

Le coton a plus de perfection. Il eſt propre à tout. On l'emploie utilement dans cent eſpèces de toiles, qui ſont conſommées ſur le globe entier. Celle qui eſt d'un uſage plus univerſel, & qui eſt plus particulière au Bengale, c'eſt la mouſſeline unie, rayée ou brodée. La fabrication en eſt facile dans la

ſaiſon pluvieuſe, parce qu'alors les matières prêtent plus & caſſent moins. Durant le reſte de l'année, les tiſſerands, remplacent, autant qu'il eſt poſſible, cette humidité de l'air, par des vaſes d'eau qu'ils ne manquent jamais de mettre ſous leurs métiers.

Quoique les atteliers d'où ſortent les toiles, ſoient répandus dans la majeure partie du Bengale, Daca peut en être regardé comme le marché général. Juſqu'à ces derniers tems, Delhy & Moxudabad en tiroient les toiles néceſſaires à leur conſommation. Chacune des deux cours y entretenoit un agent, chargé de les faire fabriquer. Il avoit une autorité indépendante du magiſtrat ſur tous les ouvriers dont l'induſtrie avoit quelque rapport à l'objet de ſa commiſſion. C'étoit un malheur pour eux de paroître trop habiles, parce qu'on les forçoit à ne travailler que pour le gouvernement, qui les payoit mal, & les tenoit dans une ſorte de captivité. Lorſque les caprices de la tyrannie étoient ſatisfaits, il étoit permis aux Européens, aux autres étrangers, aux régnicoles, de commencer leurs achats : encore étoient-ils obligés d'employer des courtiers établis par

le miniſtère, & auſſi corrompus que lui. Ces gênes & ces rigueurs étouffoient l'induſtrie, fille de la néceſſité, mais compagne de la liberté.

Les révolutions qui ont donné de nouveaux ſouverains au Bengale, ont dû introduire d'autres maximes. Cependant, nous ne voyons pas que les ouvrages qui en arrivent, ſoient moins imparfaits qu'ils l'étoient avant cette époque. Ne ſe pourroit-il pas que ceux qui les fabriquent n'euſſent pas réellement changé de condition ? En ceſſant d'être les eſclaves de leurs nababs, peut-être ont-ils reçu des chaînes tout auſſi peſantes.

Vingt millions payoient, il n'y a que peu d'années, tous les achats faits dans le Bengale par les nations Européennes. Leur fer, leur plomb, leur cuivre, leurs étoffes de laine, les épiceries des Hollandois, couvroient à-peu-près le tiers de ces valeurs : on ſoldoit le reſte avec de l'argent. Depuis que les Anglois ſe ſont rendus maîtres de cette riche contrée, elle a vu augmenter ſes exportations, & diminuer ſa recette ; parce que les conquérans ont enlevé une plus grande quantité de marchandiſes, & qu'ils ont trouvé

dans les revenus du pays de quoi les payer. On peut préſumer que cette révolution dans le commerce de Bengale n'eſt pas à ſon terme, & qu'elle aura tôt ou tard des ſuites & des effets plus conſidérables.

XXXI. Quelle idée il faut ſe former de la colonie Angloiſe de Sainte-Hélène.

Pour entretenir ſes liaiſons avec cette vaſte région & ſes autres établiſſemens d'Aſie, la compagnie Angloiſe a formé un lieu de relâche à Sainte-Hélène. Cette iſle, qui n'a qu'environ vingt-huit milles de circonférence, eſt ſituée au milieu de l'Océan Atlantique, à quatre cens lieues des côtes d'Afrique, & à ſix cens de celles d'Amérique. C'eſt un amas informe de rochers & de montagnes, où l'on trouve à chaque pas les traces évidentes d'un volcan éteint. Il fut découvert en 1602 par les Portugais, qui le dédaignèrent. Les Hollandois y formèrent, dans la ſuite, un petit établiſſement: mais ils en furent chaſſés par les Anglois qui y ſont fixés depuis 1673.

Sur ce ſol, ſtérile & ſauvage, s'eſt formée ſucceſſivement une population de vingt mille hommes, libres ou eſclaves. Il y naît, ainſi qu'au cap de Bonne-Eſpérance, un beaucoup plus grand nombre de filles que de mâles.

S'il étoit prouvé, par des calculs exacts, que la nature ſuit la même marche dans tous les pays chauds, cette connoiſſance donneroit la raiſon des mœurs publiques & des uſages domeſtiques des peuples qui les habitent.

A l'exception du pêcher, aucun des arbres fruitiers, portés de nos contrées à Sainte-Hélène, n'a proſpéré. La vigne n'a pas eu une deſtinée plus heureuſe. Les légumes ont été conſtamment la proie des inſectes. Peu de grains échappent aux ſouris. Il a fallu ſe borner à l'éducation des bêtes à corne; & ce n'eſt même qu'après en avoir vu périr un grand nombre, qu'on eſt parvenu à les multiplier.

Le climat dévoroit les diverſes eſpèces de gramen que ſemoit le cultivateur. On imagina de planter des arbuſtes, qui ne craignoient ni la chaleur, ni la ſéchereſſe; & bientôt naquit, à leur ombre, un gazon frais & ſain. Cette herbe, cependant, n'a jamais pu nourrir à la fois plus de trois mille bœufs, nombre inſuffiſant pour les beſoins de l'habitant & des navigateurs. Pour obtenir ce qui manque, il ſuffiroit peut-être de recourir aux prairies artificielles, que des voyageurs intelligens trouvent praticables dans l'état actuel

actuel des choſes : mais ce moyen ſera difficilement employé, à moins que le monopole ne ſe détache des meilleurs terreins qu'on a réſervés en apparence pour ſon ſervice, & réellement pour l'utilité ou les fantaiſies de ſes employés.

Les maiſons qui entourent le port, jettées comme au haſard, donnent plutôt l'idée d'un camp que d'une ville. Les fortifications qui les entourent ſont peu conſidérables ; & la garniſon, chargée de le défendre, n'eſt que de cinq cens ſoldats, tous mécontens de leur ſituation. La colonie n'a que peu de rafraîchiſſemens & quelques bœufs à donner aux navires, en échange des denrées & des marchandiſes qu'ils lui portent d'Europe & d'Aſie. Auſſi le poiſſon eſt-il la nourriture ordinaire des noirs, & entre-t-il pour beaucoup dans celle des blancs.

Telle eſt, dans la plus exacte vérité, l'état de Sainte-Hélène où relâchent tous les bâtimens qui reviennent des Indes en Angleterre, & où en tems de guerre ils trouvent des vaiſſeaux d'eſcorte. Les vents & les courans en écartent même ceux qui vont d'Angleterre aux Indes. Pluſieurs d'entre eux, pour éviter

les inconvéniens d'un ſi long voyage fait ſans s'arrêter, relâchent au cap de Bonne-Eſpérance : les autres, particuliérement ceux qui ſont deſtinés pour le Malabar, vont prendre des rafraîchiſſemens aux iſles de Comore.

XXXII. Aquel uſage les Anglois font ſervir les iſles de Comore.

Ces iſles, ſituées dans le canal de Mozambique, entre la côte de Zanguebar & Madagaſcar, ſont au nombre de quatre. Comore qui eſt la principale, & qui a donné ſon nom à ce petit archipel, eſt peu connue. Les Portugais, qui, dans leurs premières expéditions, la découvrirent, y firent tellement déteſter, par leurs cruautés, le nom des Européens, que tous ceux qui ont oſé s'y montrer depuis ont été ou maſſacrés, ou fort mal reçus : auſſi l'a-t-on entiérement perdue de vue. Celles de Mayotte & de Moely, ne ſont pas plus fréquentées, parce que les approches en ſont difficiles, & que le mouillage n'y eſt pas ſûr. Les Anglois ne relâchent qu'à l'iſle d'Anjouan.

C'eſt-là que la nature, dans une étendue de trente lieues de contour, étale toute ſa richeſſe avec toute ſa ſimplicité. Des côteaux toujours verts, des vallées toujours riantes, y forment par-tout des payſages variés &

délicieux. Trente mille habitans, diſtribués en ſoixante-treize villages, en partagent les productions. Leur langue eſt l'arabe; leur religion, un mahométiſme fort corrompu. On leur trouve des principes de morale, plus épurés qu'ils ne le ſont communément dans cette partie du globe. L'habitude qu'ils ont contractée de vivre de lait & de végétaux, leur a donné une averſion inſurmontable pour le travail. De cette pareſſe, eſt né un certain air de grandeur, qui conſiſte, pour les gens diſtingués, à laiſſer croitre exceſſivement leurs ongles. Pour ſe faire une beauté de cette négligence, ils les teignent d'un rouge tirant ſur le jaune, que leur fournit un arbriſſeau.

Ce peuple né pour l'indolence, a perdu la liberté qu'il étoit, ſans doute, venu chercher d'un continent voiſin, dont il doit être originaire. Un négociant Arabe, il n'y a pas un ſiècle, ayant tué au Mozambique un gentilhomme Portugais, ſe jetta dans un bateau que le haſard conduiſit à Anjouan. Cet étranger ſe ſervit ſi bien de la ſupériorité de ſes lumières, & du ſecours de quelques-uns de ſes compatriotes, qu'il s'empara d'une au-

torité abſolue que ſon petit-fils exerce encore aujourd'hui. Cette révolution dans le gouvernement, ne diminua rien de la liberté & de la ſûreté que trouvoient les Anglois qui abordoient dans l'iſle. Ils continuoient à mettre paiſiblement leurs malades à terre, où la ſalubrité de l'air, l'excellence des fruits, des vivres & de l'eau, les rétabliſſoient bientôt. Seulement on fut réduit à payer plus cher les proviſions dont on avoit beſoin; & voici pourquoi.

Les Arabes ont pris la route d'une iſle où régnoit un Arabe. Ils y ont porté le goût des manufactures des Indes; & comme des cauris, des noix de coco, & les autres denrées qu'ils y prenoient en échange, ne ſuffiſoient pas pour payer ce luxe, les Inſulaires ont été réduits à exiger de l'argent pour leurs bœufs, leurs chèvres, leurs volailles, qu'ils livroient auparavant pour des grains de verre, & d'autres bagatelles d'un auſſi vil prix. Cette nouveauté n'a pas cependant dégoûté les Anglois d'un lieu de relâche, qui n'a d'autre défaut que celui d'être trop éloigné de nos parages.

XXXIII. La compagnie Angloiſe.

Un pareil inconvénient ne pouvoit pas empêcher la compagnie Angloiſe de donner

une grande extenſion à ſon commerce. Celui qu'on peut faire au-delà du cap de Bonne-Eſpérance & d'un port de l'Inde à l'autre, ne l'occupa pas long-tems. Elle fut de bonne heure aſſez éclairée pour comprendre que cette navigation ne lui convenoit pas. Ses agens l'entreprirent, de ſon aveu, pour leur propre compte ; & tous les Anglois furent invités à le partager ſous la condition qu'ils fourniroient une caution de 45,000 liv., qui garantiroit leur ſageſſe. Pour faciliter & accélérer des ſuccès qui devoient un jour augmenter les ſiens, la compagnie encouragea ces négocians, en prenant part à leurs expéditions, en leur cédant des intérêts dans ſes propres armemens, ſouvent même en ſe chargeant de leurs marchandiſes pour un fret modique. Cette conduite généreuſe, inſpirée par un eſprit national ſi oppoſé en tout au caractère du monopole, donna promptement de l'activité, de la force, de la conſidération aux colonies Angloiſes.

Le commerce a abandonné aux négocians particuliers le commerce d'Inde en Inde.

Le commerce particulier a augmenté avec les proſpérités de la puiſſance qui lui ſert d'appui, & a contribué à ſon tour à lui donner plus de ſolidité. Il emploie actuellement de

très-grands capitaux & occupe environ deux cens bâtimens, depuis cinquante jusqu'à deux cens tonneaux, tous montés par des matelots Indiens. Le nombre s'en seroit accru davantage, si la compagnie n'avoit exigé dans tous ses comptoirs un droit de cinq pour cent sur toutes les marchandises du commerce libre, & un droit de huit & demi pour cent sur toutes les remises que les agens de ce trafic voudroient faire passer dans la métropole. Lorsque ses besoins ne la forcèrent pas à se relâcher de ce dernier arrangement, ces fonds particuliers furent livrés aux autres négocians Européens ou aux officiers Anglois qui n'étant pas proprement attachés à la compagnie, pouvoient travailler pour eux en navigant pour elle.

XXXIV. Gênes que la compagnie a éprouvées dans son commerce. Fonds qu'elle y a mis. Etendue qu'elle lui a donné.

Si le monopole vexoit les particuliers, il étoit gêné à son tour par des loix fiscales. Ses navires ont dû faire toujours leur retour dans une rade Angloise, & ceux qui portoient des marchandises prohibées, dans le port de Londres. Par un réglement bizarre, indigne d'un peuple commerçant & dont il falloit s'écarter sans cesse, il ne lui étoit permis d'envoyer en argent aux Indes que 6,750,000 liv.

On l'obligeoit à exporter en marchandiſes du pays le dixième de ce qu'elle faiſoit partir en métaux. Tous les produits de l'Aſie qui étoient conſommés par la nation, devoient au tréſor public vingt-cinq pour cent, & quelques-uns beaucoup davantage.

Quoique l'ignorance & la capacité des adminiſtrateurs, la paix & la guerre, les ſuccès & les malheurs de la métropole, l'indifférence & la paſſion de l'Europe pour les manufactures des Indes, le plus & le moins de concurrence des autres nations, aient beaucoup influé dans le nombre & l'utilité des expéditions de la compagnie; on peut dire que ſon commerce s'eſt étendu & a proſpéré à meſure que ſes capitaux ont augmenté. Ils ne furent d'abord que de 1,620,000 livres. Ce foible fonds s'accrut avec le tems, & par la partie des bénéfices qu'on ne partageoit pas, & par les ſommes plus ou moins conſidérables qu'y ajoutoient ſucceſſivement de nouveaux aſſociés. Il étoit monté à 8,322,547 liv. 10 ſols, lorſqu'en 1676, les intéreſſés jugèrent plus ſage de le doubler que d'ordonner une immenſe répartition que leurs proſpérités permettoient de faire. Ce capital aug-

menta encore, lorſque les deux compagnies, qui s'étoient fait une guerre ſi deſtructive, unirent leurs richeſſes, leurs projets & leurs eſpérances. Il fut depuis porté à 67,500,000 livres.

Avec ces fonds étoient achetées les denrées & les marchandiſes que fourniſſent ſi abondamment les Indes. La conſommation s'en faiſoit dans la Grande-Bretagne, dans ſes comptoirs d'Afrique, dans ſes colonies du nouveau-monde & dans pluſieurs contrées de l'Europe. Le thé devint avec le tems un des grands objets de ce commerce.

Les lords Arlington & Oſſori l'introduiſirent en Angleterre. Ils y en apportèrent de Hollande en 1666, & leurs femmes le mirent à la mode chez les perſonnes de leur rang. La livre peſant ſe vendoit alors près de ſoixante-dix livres à Londres, quoiqu'elle n'en eût coûté que trois ou quatre à Batavia. Ce prix, qui ne diminua que très-lentement, n'empêcha pas que le goût de cette boiſſon ne fit des progrès. Cependant, elle ne devint d'un uſage commun que vers 1715. Alors ſeulement, on commença à prendre du thé vert : car juſqu'à cette époque, on n'avoit

connu que le thé bouy. Depuis, la paſſion pour cette feuille Aſiatique eſt devenue générale. Peut-être cette manie n'eſt-elle pas ſans inconvénient : mais on ne ſauroit nier que la nation ne lui doive plus de ſobriété que n'en avoient pu obtenir les loix les plus ſévères, les déclamations éloquentes des orateurs chrétiens, les meilleurs traités de morale.

Il fut porté de la Chine en 1766, ſix millions peſant de thé par les Anglois ; quatre millions cinq cens mille livres par les Hollandois; deux millions quatre cens mille livres par les Suédois; autant par les Danois; & deux millions cent mille livres par les François. Ces quantités réunies formoient un total de dix-ſept millions quatre cens mille livres. La préférence que la plupart des peuples donnent au chocolat, au café, à d'autres boiſſons; des obſervations ſuivies avec ſoin pendant pluſieurs années ; des calculs les plus exacts qu'il ſoit poſſible de faire dans des matières ſi compliquées : tout nous décide à penſer que la conſommation de l'Europe entière ne s'élevoit pas alors au-deſſus de cinq millions quatre cens mille livres. En ce cas,

celle de la Grande-Bretagne devoit être de douze millions.

On comptoit à cette époque deux millions d'hommes dans la métropole & un million dans les colonies qui faiſoient un uſage habituel du thé. Chacun en conſommoit environ quatre livres par an ; & la livre, en y comprenant les droits, étoit vendue l'une dans l'autre ſix livres dix ſols. Suivant ce calcul, le prix de cette denrée ſe ſeroit élevé à ſoixante-douze millions ; mais il n'en étoit pas tout-à-fait ainſi ; parce que la moitié entroit en fraude, & coûtoit beaucoup moins à la nation.

La guerre de la Grande-Bretagne avec le Nord de l'Amérique, a forcé la compagnie de diminuer ſes importations de thé. Son commerce n'en a pas cependant ſouffert. Le vuide a été rempli par une plus grande quantité de ſoie que la Chine & le Bengale lui ont fournie, & par l'extenſion qu'elle a donnée aux ventes qu'elle faiſoit ordinairement des productions, des manufactures du Coromandel & du Malabar. Après tout, ſa principale reſſource a été la conquête aſſez récente du Bengale.

XXXV. Conquête du Bengale. Comment & par qui elle a été faite.

Cette révolution prodigieuſe, qui a influé, d'une manière ſi ſenſible, & ſur la deſtinée des habitans de cette partie de l'Aſie, & ſur le commerce que les nations Européennes font dans ces climats, a-t-elle été l'effet & le réſultat d'une ſuite de combinaiſons politiques ? Eſt-ce encore un de ces événemens, dont la prudence ait droit de s'enorgueillir ? Non : le haſard ſeul en a décidé ; & les circonſtances qui ont ouvert aux Anglois cette carrière de gloire & de puiſſance, loin de leur promettre les ſuccès qu'ils ont eu, ſembloient, au contraire, leur annoncer les revers les plus funeſtes.

Depuis quelque tems il s'étoit introduit, dans ces contrées, un uſage pernicieux. Tout gouverneur de quelque établiſſement Européen, ſe permettoit de donner aſyle aux naturels du pays, qui craignoient des vexations ou des châtimens. Les ſommes, ſouvent très-conſidérables, qu'il recevoit pour prix de ſa protection, lui faiſoient fermer les yeux ſur le danger auquel il expoſoit les intérêts de ſes commettans. Un des principaux officiers du Bengale, qui connoiſſoit cette reſſource, ſe réfugia chez les Anglois

à Calcutta, pour ſe ſouſtraire aux peines que ſes infidélités avoient méritées. Il fut accueilli. Le ſouba offenſé, comme il devoit l'être, ſe mit à la tête de ſon armée, attaqua la place, & s'en empara. Il fit jetter la garniſon dans un cachot étroit, où elle fut étouffée en douze heures. Il n'en reſta que vingt-trois hommes. Ces malheureux offrirent de grandes ſommes à la garde qui étoit à la porte de leur priſon, pour qu'on fît avertir le prince de leur ſituation. Leurs cris, leurs gémiſſemens l'apprenoient au peuple qui en étoit touché; mais perſonne ne vouloit aller parler au deſpote. IL DORT, diſoit-on aux Anglois mourans; & il n'y avoit pas peut-être un ſeul homme dans le Bengale qui penſât que, pour ſauver la vie à cent cinquante infortunés, il fallût ôter un moment de ſommeil au tyran.

Qu'eſt-ce donc qu'un tyran? ou plutôt qu'eſt-ce qu'un peuple accoutumé au joug de la tyrannie? Eſt-ce le reſpect, eſt-ce la crainte qui le tient courbé? Si c'eſt la crainte, le tyran eſt donc plus redoutable que les dieux, à qui l'homme adreſſe ſa prière ou ſa plainte dans les tems de la nuit ou dans les

heures du jour. Si c'eſt le reſpect, on peut donc amener l'homme juſqu'à reſpecter les auteurs de ſa miſère, prodige que la ſuperſtition ſeule peut opérer. Qu'eſt-ce qui vous étonne le plus, ou de la férocité du nabab qui dort, ou de la baſſeſſe de celui qui n'oſe le réveiller ?

L'amiral Watſon, qui étoit arrivé depuis peu dans l'Inde avec une eſcadre, & le colonel Clive, qui s'étoit ſi fort diſtingué dans la guerre du Carnate, ne tardèrent pas à venger leur nation. Ils ramaſſèrent les Anglois diſperſés & fugitifs ; ils remontèrent le Gange, dans le mois de décembre 1756, reprirent Calcutta, s'emparèrent de pluſieurs autres places, & remportèrent enfin une victoire complette ſur le ſouba.

Un ſuccès ſi étendu & ſi rapide, devient en quelque ſorte inconcevable, lorſqu'on penſe que c'étoit avec un corps de cinq cens hommes que les Anglois luttoient ainſi contre toutes les forces du Bengale : mais s'ils dûrent en partie leurs avantages à la ſupériorité de leur diſcipline & à l'aſcendant marqué que les Européens ont dans les combats ſur les nations Indiennes ; ils furent encore ſervis

plus utilement par l'ambition des chefs, par la cupidité des miniſtres, & par la nature d'un gouvernement qui n'a d'autres reſſorts que l'intérêt du moment & la crainte. C'eſt du concours de ces diverſes circonſtances, qu'ils ſurent profiter dans cette première entrepriſe, & dans toutes celles qui la ſuivirent. Le ſouba étoit déteſté de ſes peuples, comme le ſont preſque toujours les deſpotes ; ſes principaux officiers vendoient leur crédit aux Anglois ; il fut trahi à la tête de ſon armée, dont la plus grande partie refuſa de combattre ; & il tomba lui-même au pouvoir de ſes ennemis, qui le firent étrangler en priſon.

Ils diſpoſèrent de la ſoubabie en faveur de Jaffer-Alikan, chef de la conſpiration. Il céda à la compagnie quelques provinces ; & il lui accorda tous les privilèges, toutes les exemptions, toutes les faveurs auxquelles elle pouvoit prétendre. Mais, bientôt las du joug qu'il s'étoit impoſé, il chercha ſourdement les moyens de s'en affranchir. Ses deſſeins furent pénétrés ; & il fut arrêté au milieu de ſa propre capitale.

Koſſim-Alikan, ſon gendre, fut proclamé à ſa place. Il avoit acheté cette uſurpation

par des ſommes immenſes. Mais il n'en jouit pas long-tems. Impatient du joug, comme l'avoit été ſon prédéceſſeur, il ſe montra indocile, & refuſa de recevoir la loi. Auſſitôt la guerre ſe rallume. Ce même Jaffer-Alikan, que les Anglois tenoient priſonnier, eſt proclamé, de nouveau, ſouba du Bengale. On marche contre Koſſim-Alikan; on parvient à corrompre ſes généraux; il eſt trahi & entiérement défait: trop heureux, en perdant ſes états, de ſauver les immenſes richeſſes qu'il avoit accumulées!

Au milieu de cette révolution, Koſſim-Alikan ne perdit pas l'eſpoir de la vengeance. Il alla porter ſon reſſentiment & ſes tréſors chez le nabab de Bénarès, premier viſir de l'empire Mogol. Ce nabab, & tous les princes voiſins, ſe réunirent contre l'ennemi commun: mais ce n'étoit plus à une poignée d'Européens, venue de la côte de Coromandel, qu'ils avoient à faire; c'étoit à toutes les forces du Bengale, que les Anglois tenoient ſous leur puiſſance. Fiers de leurs ſuccès, ils n'attendirent point qu'on vînt les attaquer; ils marchèrent les premiers au-devant de cette ligue formidable, & ils marchèrent avec

la confiance que leur inſpiroit Clive, ce général dont le nom ſembloit être devenu le garant de la victoire. Cependant, Clive ne voulut rien haſarder. Une partie de la campagne ſe paſſa en négociations : mais enfin les richeſſes que les Anglois avoient déja tirées du Bengale, ſervirent à leur aſſurer encore de nouvelles conquêtes. Les chefs de l'armée Indienne furent corrompus ; & lorſque le nabab de Bénarès voulut engager une action, il fut entraîné par la fuite des ſiens, ſans même avoir pu combattre.

Cette victoire livra le pays de Bénarès aux Anglois ; & il ſembloit que rien ne pût les empêcher de réunir cette ſouveraineté à celle du Bengale. Mais, ſoit modération, ſoit prudence, ils ſe contentèrent de lever huit millions de contribution ; & ils offrirent la paix au nabab à des conditions qui devoient le mettre dans l'impuiſſance de leur nuire, mais qu'il étoit encore trop heureux d'accepter, pour rentrer dans ſes états.

Parmi ſes déſaſtres, Koſſim-Alikan trouva encore le moyen de ſauver une partie de ſes tréſors, & il ſe retira chez les Seiks, peuples ſitués aux environs de Delhy, d'où il

chercha à se faire des alliés & à susciter des ennemis aux Anglois.

Pendant que ces choses se passoient dans le Bengale, l'empereur Mogol, chassé de Delhy par les Patanes, qui avoient proclamé son fils à sa place, erroit de province en province, cherchant un asyle dans ses propres états, & demandant vainement du secours à tous ses vassaux. Abandonné de ses sujets, trahi par ses alliés, sans appui, sans armée, il fut frappé de la puissance des Anglois, & il implora leur protection. Ils lui promirent de le conduire à Delhy, & de le rétablir sur son trône; mais ils commencerent par se faire céder, d'avance, le Bengale en toute souveraineté. Cette cession fut faite par un acte authentique, & revêtue de toutes les formalités usitées dans l'empire Mogol.

Les Anglois munis de ce titre, qui légitimoit, en quelque sorte, leur usurpation aux yeux des peuples, oublièrent bientôt leurs promesses. Ils firent entendre à l'empereur, que les circonstances ne leur permettoient pas de se livrer à une pareille entreprise; qu'il falloit attendre des tems plus heureux; & ils lui assignèrent une résidence, ce au

revenu pour y subsister. Alors l'empire Mogol se trouva partagé entre deux empereurs; l'un, qui étoit reconnu dans les différentes contrées de l'Inde, où la compagnie Angloise avoit des établissemens & de l'autorité; l'autre, qui l'étoit dans les provinces qui environnent Delhy, & dans les pays où cette compagnie n'avoit point d'influence.

Les Anglois ainsi devenus souverains du Bengale, crurent devoir conserver l'image des formes anciennes, dans un pays où elles ont le plus grand pouvoir, & peut-être le seul pouvoir qui soit sûr & durable. C'étoit sous le nom d'un souba qu'ils gouvernoient ce royaume, & qu'ils en percevoient les revenus. Ce souba, qui étoit à leur nomination, à leurs gages, sembloit donner des ordres. C'est de lui que paroissoient émanés les actes publics, les décrets qui avoient été réellement délibérés dans le conseil de Calcutta; de manière qu'après avoir changé de maîtres, ces peuples purent croire, pendant longtems, qu'ils étoient encore courbés sous le même joug.

Etrange indignité, de vouloir exercer des vexations, sans paroître injuste; de vouloir

retirer le fruit de ſes rapines, & d'en rejetter l'odieux ſur un autre ; de ne pas rougir de la tyrannie, & de rougir du nom de tyran. Oh! combien l'homme eſt méchant, & combien l'homme le ſeroit davantage s'il pouvoit avoir la conviction que ſes forfaits ſeront ignorés, & qu'un innocent en ſubira l'ignominie & le châtiment.

La conquête du Bengale, dont les bornes ont été encore depuis reculées juſqu'aux monts entaſſés qui ſéparent le Thibet & la Tartarie de l'Indoſtan, ſans apporter aucun changement ſenſible à la forme extérieure de la compagnie Angloiſe, en a changé eſſentiellement l'objet. Ce n'eſt plus une ſociété commerçante ; c'eſt une puiſſance territoriale qui exploite ſes revenus, à l'aide d'un commerce qui faiſoit autrefois toute ſon exiſtence ; & qui, malgré l'extenſion qu'il a reçu, n'eſt plus qu'un acceſſoire dans les combinaiſons de ſa grandeur actuelle.

XXXVI. Meſures priſes par les Anglois pour ſe maintenir dans le Bengale.

Les arrangemens imaginés, pour donner de la ſtabilité à une ſituation ſi favorable, ſont peut-être les plus raiſonnables qu'il fût poſſible de faire. L'Angleterre a aujourd'hui, dans l'Inde, le fonds de neuf mille huit cens

hommes de troupes Européennes; elle y a cinquante-quatre mille Cipayes, bien payés, bien armés, bien disciplinés. Trois mille de ces Européens, vingt-cinq mille de ces Cipayes sont dispersés sur les bords du Gange.

Le corps le plus considérable de ces troupes a été placé à Bénarès, autrefois le berceau des sciences Indiennes, & encore aujourd'hui la plus fameuse académie de ces riches contrées, où l'avarice Européenne ne respecte rien. On a choisi cette position; parce qu'elle a paru favorable pour arrêter les peuples belliqueux qui pourroient descendre des montagnes du Nord, & qu'en cas d'attaque, il seroit moins ruineux de soutenir la guerre sur un territoire étranger, que sur celui dont on perçoit les revenus. Au Midi, l'on a occupé, autant qu'il étoit possible, tous les défilés par lesquels un ennemi actif & entreprenant pourroit chercher à pénétrer dans la province. Daca, qui en est le centre, voit sous ses murs une force considérable, toujours prête à voler par-tout où sa présence deviendroit nécessaire. Tous les nababs, tous les rajas, qui dépendent de la soubahie de Bengale, sont désarmés, entourés d'espions,

pour découvrir les conſpirations, & de troupes pour les diſſiper.

En cas d'une révolution malheureuſe, qui réduiroit le conquérant à lever ſes quartiers & à abandonner ſes poſtes, on a conſtruit, près de Calcutta, le fort Williams, qui, au beſoin, ſerviroit d'aſyle à l'armée, forcée de ſe replier, & qui lui donneroit le tems d'attendre les ſecours néceſſaires pour recouvrer ſa ſupériorité.

Malgré la ſageſſe des précautions que les Anglois ont priſes, ils ne ſont, & ils ne ſauroient être ſans inquiétude. La puiſſance Mogole peut s'affermir, & chercher à délivrer d'un joug étranger la plus belle de ſes provinces. On doit craindre que des nations barbares ne ſoient attirées de nouveau dans ce doux climat. Les princes diviſés mettront peut-être fin à leurs diſcordes, & ſe réuniront pour leur liberté commune. Il n'eſt pas impoſſible que les ſoldats Indiens, qui ſont actuellement la force de l'Anglois conquérant, tournent un jour contre lui les armes dont il leur a enſeigné l'uſage. Sa grandeur, uniquement fondée ſur l'illuſion, peut même s'écrouler, ſans qu'il ſoit chaſſé de ſa poſſeſ-

sion. Perſonne n'ignore que les Marattes jettent toujours leurs regards ſur ce beau pays, & le menacent continuellement d'une irruption. Si l'on ne réuſſit pas à détourner, par la corruption ou par l'intrigue, ce dangereux orage, le Bengale ſera pillé, ravagé, quelques meſures qu'on puiſſe prendre contre une cavalerie légère, dont la célérité eſt au-deſſus de tout ce qu'on peut dire. Les courſes de ces brigands pourront ſe répéter; & il y aura alors néceſſairement moins de tributs & plus de dépenſe.

XXXVII. L'Angleterre peut-elle ſe flatter de voir continuer la proſpérité du Bengale?

Suppoſons cependant qu'aucun des malheurs que nous oſons prévoir, n'arrivera; eſt-il vraiſemblable que les revenus du Bengale qui, en 1773, s'élevoient à 71,004,465 liv. mais dont le brigandage ou les dépenſes néceſſaires en abſorboient 61,379,437 livres 10 ſols, puiſſent reſter toujours les mêmes? Il doit être permis d'en douter. La compagnie Angloiſe ne porte plus d'argent dans le pays; elle en tire même pour ſes comptoirs. Ses agens font des fortunes incroyables, & les négocians particuliers d'aſſez grandes fortunes, dont ils vont jouir dans la métropole. Les autres nations Européennes trou-

vent dans les tréſors de la puiſſance dominante, des facilités qui les diſpenſent d'introduire de nouveaux métaux. Toutes ces combinaiſons ne doivent-elles pas former dans le numéraire de ces contrées, un vuide, qui, tôt ou tard, ſe ſera ſentir dans le recouvrement des deniers publics?

Cette époque s'éloigneroit ſans doute, ſi les Anglois, reſpectant les droits de l'humanité, écartoient enfin de ces contrées l'oppreſſion ſous laquelle elles gémiſſent depuis tant de ſiècles. Alors Calcutta, loin d'être un objet de terreur pour les peuples, deviendroit un tribunal toujours ouvert aux plaintes des malheureux que la tyrannie oſeroit pourſuivre. La propriété ſeroit ſi reſpectée, que l'or enſeveli depuis tant d'années, ſortiroit des entrailles de la terre, pour remplir ſa deſtination. On encourageroit tellement l'agriculture & les manufactures, que les objets d'exportation deviendroient tous les jours plus conſidérables; & que la compagnie, en ſuivant de pareilles maximes, au lieu d'être réduite à diminuer les tributs qu'elle a trouvés établis, pourroit peut-être concilier leur augmentation avec

l'aiſance univerſelle. Et qu'on ne diſe pas que ce plan eſt une chimère. La compagnie Angloiſe, elle-même, en a prouvé la poſſibilité.

La plupart des nations Européennes, qui ont acquis quelque territoire dans l'Inde, choiſiſſent pour leurs fermiers des naturels du pays, dont elles exigent des avances ſi conſidérables, que pour les payer, ils ſont obligés d'emprunter à un intérêt exorbitant. L'état violent où ces fermiers avides ſe ſont mis volontairement, les réduit à la néceſſité d'exiger des habitans, auxquels ils ſous-louent quelques portions de terre, un prix ſi conſidérable, que ces malheureux abandonnent leurs aldées, & les abandonnent pour toujours. Le traitant, ruiné par cette fuite qui le rend inſolvable, eſt renvoyé pour faire place à un ſucceſſeur, qui a communément la même deſtinée; de ſorte qu'il arrive le plus ſouvent qu'il n'y a de payé que les premières avances, ou fort peu de choſe au-delà.

On avoit ſuivi une marche différente dans les poſſeſſions Angloiſes, à la côte de Coromandel. On avoit remarqué que les aldées étoient formées par pluſieurs familles, qui,

la plupart tenoient les unes aux autres ; & cette obſervation avoit fait bannir l'uſage des fermiers. Chaque champ étoit taxé à une redevance annuelle ; & le chef de la famille etoit caution pour ſes parens, pour ſes alliés. Cette méthode lioit les colons les uns aux autres, & leur donnoit la volonté, les moyens de ſe ſoutenir réciproquement. Telle étoit la cauſe qui avoit élevé les établiſſemens de cette nation au degré de proſpérité dont ils étoient ſuſceptibles ; tandis que ceux de ſes rivaux languiſſoient, ſans culture, ſans manufactures, & par conſéquent ſans population.

Pourquoi faut-il qu'une adminiſtration qui fait tant d'honneur à la raiſon & à l'humanité, ne ſe ſoit point étendue au-delà du petit territoire de Madras ? Seroit-il donc vrai que la modération eſt une vertu uniquement attachée à la médiocrité ? La compagnie Angloiſe avoit eu juſqu'à ces derniers tems une conduite ſupérieure à celle des autres compagnies. Ses agens, ſes facteurs étoient bien choiſis. Les principaux étoient des jeunes gens de famille, qui ne craignoient point d'aller ſervir leur patrie au-

delà des mers, de ces mers immenſes que la nation regarde comme une partie de ſon empire. La compagnie avoit vu le plus ſouvent le commerce en grand, & l'avoit preſque toujours fait comme une ſociété de vrais politiques, autant que comme une ſociété de négocians. Enfin, ſes colons, ſes marchands, ſes militaires avoient conſervé plus de mœurs, plus de diſcipline, plus de vigueur que ceux des autres nations.

XXXVIII. Vexations & cruautés commiſes par les Anglois dans le Bengale.

Qui auroit imaginé que cette même compagnie, changeant tout-à-coup de conduite & de ſyſtême, en viendroit bientôt au point de faire regretter aux peuples du Bengale, le deſpotiſme de leurs anciens maîtres? Cette funeſte révolution n'a été que trop prompte & trop réelle. Une tyrannie méthodique a ſuccédé à l'autorité arbitraire. Les exactions ſont devenues générales & régulières; l'oppreſſion a été continuelle & abſolue. On a perfectionné l'art deſtructeur des monopoles; on en a inventé de nouveaux. En un mot, on a altéré, corrompu toutes les ſources de la confiance, de la félicité publiques.

Sous le gouvernement des empereurs Mogols, les ſoubas, chargés de l'adminiſtration

des revenus, étoient forcés par la nature des choſes d'en abandonner la perception aux nababs, aux paleagars, aux zemindars, qui les ſous-affermoient à d'autres Indiens, & ceux-ci à d'autres encore; de manière que le produit de ces terres paſſoit & ſe perdoit en partie dans une multitude de mains intermédiaires, avant d'arriver dans le tréſor du ſouba, qui n'en rendoit lui-même qu'une très-petite portion à l'empereur. Cette adminiſtration vicieuſe à beaucoup d'égards, avoit du moins cela de favorable aux peuples, que les fermiers ne changeant point, le prix des fermes étoit toujours le même; parce que la moindre augmentation, en ébranlant cette chaîne où chacun trouvoit graduellement ſon profit, auroit infailliblement cauſé une révolte: reſſource terrible, mais la ſeule qui reſte en faveur de l'humanité, dans les pays opprimés par le deſpotiſme.

Peut-être, qu'au milieu de cet ordre des choſes, il y avoit une foule d'injuſtices & de vexations particulières. Mais du moins la perception des deniers publics ſe faiſant toujours ſur un taux fixe & modéré, l'émulation n'étoit point abſolument éteinte. Les

cultivateurs, ſûrs de conſerver le produit de leur récolte, en payant exactement le prix de leur ferme, ſecondoient par leur travail la fécondité du ſol. Les tiſſerands, maîtres du prix de leurs ouvrages, libres de choiſir l'acheteur qui leur convenoit le mieux, s'attachoient à perfectionner & à étendre leurs manufactures. Les uns & les autres tranquilles ſur leur ſubſiſtance, ſe livroient avec joie aux plus doux penchans de la nature, au penchant dominant dans ces climats; & ils ne voyoient dans l'augmentation de leur famille, qu'un moyen d'augmenter leurs richeſſes. Telles ſont évidemment les cauſes de ce haut degré auquel l'induſtrie, l'agriculture & la population s'étoient élevées dans le Bengale. Il ſembloit qu'elles duſſent encore s'accroître ſous le gouvernement d'un peuple libre & ami de l'humanité. Mais la ſoif de l'or, la plus dévorante, la plus cruelle de toutes les paſſions, a produit une adminiſtration deſtructive.

Les Anglois, ſouverains du Bengale, peu contens de percevoir les revenus ſur le même pied que les anciens ſoubas, ont voulu tout-à-la-fois augmenter le produit

des fermes, & s'en approprier le bénéfice. Pour remplir ce double objet, la compagnie Angloiſe, cette compagnie ſouveraine, eſt devenue la fermière de ſon propre ſouba, c'eſt-à-dire, d'un eſclave auquel elle venoit de conférer ce vain titre, pour en impoſer plus ſûrement aux peuples. La ſuite de ce nouveau plan, a été de dépouiller les fermiers, pour leur ſubſtituer des agens de la compagnie. Elle s'eſt encore emparée, toujours ſous le nom, & en apparence pour le compte du ſouba, de la vente excluſive du ſel, du tabac, du bétel, objets de première néceſſité dans ces contrées. Il y a plus. Elle a fait créer en ſa faveur, par ce même ſouba, un privilège excluſif pour la vente du coton venant de l'étranger, afin de le porter à un prix exceſſif. Elle a fait augmenter les douanes; & elle a fini par faire publier un édit qui défend le commerce dans l'intérieur du Bengale, à tout particulier Européen, & qui le permet aux ſeuls Anglois.

Quand on réfléchit à cette prohibition barbare, il ſemble qu'elle n'ait été imaginée que pour épuiſer tous les moyens de nuire à ce malheureux pays, dont la compagnie An-

gloiſe, pour ſon ſeul intérêt, auroit dû chercher la proſpérité. Au reſte, il eſt aiſé de voir que la cupidité perſonnelle des membres du conſeil de Calcutta, a dicté cette loi honteuſe. Ils ont voulu s'aſſurer le produit de toutes les manufactures, pour forcer enſuite les négocians des autres nations, qui voudroient commercer d'Inde en Inde, à acheter d'eux ces objets à des prix exceſſifs, ou à renoncer à leurs entrepriſes.

Cependant, au milieu de cette tyrannie ſi contraire à l'avantage de leurs commettans, ces agens infidèles ont eſſayé de ſe couvrir de l'apparence du zèle. Ils ont dit que, dans la néceſſité de faire paſſer en Angleterre une quantité de marchandiſes proportionnée à l'étendue de ſon commerce, la concurrence des particuliers nuiſoit aux achats de la compagnie.

C'eſt ſous le même prétexte, & pour étendre indirectement l'excluſif juſqu'aux autres compagnies, en paroiſſant reſpecter leurs droits, qu'ils ont commandé dans ces dernières années plus de marchandiſes que le Bengale n'en pouvoit fournir. Il a été défendu en même tems aux tiſſerands de tra-

vailler pour les autres nations, jusqu'à ce que les ordres de la compagnie Angloise fussent exécutés. Ainsi, ces ouvriers n'ayant plus la liberté de choisir entre plusieurs acheteurs, ont été forcés de livrer le fruit de leur travail, pour le prix qu'on a bien voulu leur en donner.

Et dans quelle monnoie encore les a-t-on payés ? C'est ici que la raison se confond, & qu'on cherche en vain des excuses ou des prétextes. Les Anglois, vainqueurs du Bengale, possesseurs des trésors immenses que la fécondité du sol & l'industrie des habitans y avoient rassemblés, osèrent se permettre d'altérer le titre des espèces. Ils donnèrent l'exemple de cette lâcheté, inconnue aux despotes de l'Asie ; & c'est par cet acte déshonorant, qu'ils annoncèrent leur souveraineté aux peuples. Il est vrai qu'une opération si contraire à la foi du commerce & à la foi publique, ne put se soutenir long-tems. La compagnie elle-même en ressentit les pernicieux effets ; & il fut résolu de retirer toutes les espèces fausses pour y substituer une monnoie parfaitement semblable à celle qui avoit eu toujours cours

dans ces contrées. Mais voyons de quelle manière se fit cet échange si nécessaire.

On avoit frappé en roupies d'or environ quinze millions, valeur nominale : mais qui ne représentoient effectivement que neuf millions ; parce qu'on y avoit mêlé quatre dixièmes d'alliage, & même quelque chose de plus. Il fut enjoint à tous ceux qui se trouveroient avoir de ces roupies d'or, de faux-aloi, de les rapporter au trésor de Calcutta, où on les rembourseroit en roupies d'argent. Mais au lieu de dix roupies & demie d'argent que chaque roupie d'or devoit valoir, suivant sa dénomination, on n'en donna que six ; de manière que l'alliage fut définitivement en pure perte pour le propriétaire.

Une oppression si générale devoit nécessairement être accompagnée de violence : aussi fallut-il recourir souvent à la force des armes, pour faire exécuter les ordres du conseil de Calcutta. On ne se borna pas à en faire usage contre les Indiens. Le tumulte & l'appareil de la guerre se renouvelèrent de toutes parts, dans le sein même de la paix. Les Européens furent aussi exposés à des actes d'hostilité, & particulièrement les François,

François, qui, malgré leur abaiſſement & leur foibleſſe, excitoient encore la jalouſie de leurs anciens rivaux.

Si, au tableau des vexations publiques, nous ajoutions celui des exactions particulières, on verroit preſque par-tout les agens de la compagnie percevant les tributs pour elle avec une extrême rigueur, & levant des contributions pour eux avec la dernière cruauté. On les verroit portant l'inquiſition dans toutes les familles, ſur toutes les fortunes; dépouiller indifféremment l'artiſan & le laboureur; ſouvent faire un crime à un homme, & le punir, de n'être pas aſſez riche. On les verroit vendant leur faveur & leur crédit, pour opprimer l'innocent ou pour ſauver le coupable. On verroit à la ſuite de ces excès, l'abattement gagnant tous les eſprits, le déſeſpoir s'emparant de tous les cœurs, & l'un & l'autre arrêtant par-tout les progrès & l'activité du commerce, de la culture, de la population.

On croira, ſans doute, après ces détails, qu'il étoit impoſſible que le Bengale eût encore à redouter de nouveaux malheurs. Cependant, comme ſi les élémens d'accord avec

les hommes euſſent voulu réunir à la fois, & ſur un même peuple, toutes les calamités qui déſolent ſucceſſivement l'univers, une ſéchereſſe, dont il n'y avoit jamais eu d'exemple dans ces climats, vint préparer une famine épouvantable dans le pays de la terre le plus fertile.

Il y a deux récoltes dans le Bengale, l'une en avril, l'autre en octobre. La première, qu'on appelle la petite récolte, eſt formée par de menus grains; la ſeconde, déſignée ſous le nom de grande récolte, conſiſte uniquement en riz. Ce ſont les pluies, qui commencent réguliérement au mois d'août & finiſſent au milieu d'octobre, qui ſont la ſource de ces productions diverſes; & c'eſt la ſéchereſſe arrivée en 1769, dans la ſaiſon où l'on attendoit les pluies, qui fit manquer la grande récolte de 1769, & la petite récolte de 1770. Le riz, qui croît ſur les montagnes, ſouffrit peu, il eſt vrai, de ce dérangement des ſaiſons: mais il s'en falloit beaucoup qu'il fût en aſſez grande quantité, pour nourrir tous les habitans de cette contrée. Les Anglois, d'ailleurs, occupés d'avance à aſſurer leur ſubſiſtance, & celle de leurs Ci-

payes, ne manquèrent pas de faire enfermer dans leurs magaſins une partie de cette récolte, déja inſuffiſante.

On les accuſa d'avoir abuſé de cette précaution néceſſaire, pour exercer le plus odieux, le plus criminel des monopoles. Il ſe peut bien que cette manière horrible de s'enrichir tentât quelques particuliers : mais que les principaux agens de la compagnie, que le conſeil de Calcutta eût adopté, eût ordonné cette opération deſtructive ; que pour gagner quelques millions de roupies à la compagnie, il dévouât froidement des millions d'hommes à la mort, & à la mort la plus cruelle. Non, nous ne le croirons jamais. Nous oſons même dire que cela eſt impoſſible, parce qu'une pareille atrocité ne ſauroit entrer tout à la fois dans la tête & dans le cœur de pluſieurs hommes, qui délibèrent & qui agiſſent pour les intérêts des autres.

Cependant le fléau ne tarda pas à ſe faire ſentir dans toute l'étendue du Bengale. Le riz, qui ne valoit communément qu'un ſol les trois livres, augmenta graduellement au point de ſe vendre juſqu'à quatre ſols la livre.

Il valut même jusqu'à cinq ou six sols : encore n'y en avoit-il que dans les lieux où les Européens avoient pris soin d'en ramasser pour leurs besoins.

Dans cette disette, les malheureux Indiens, sans moyen, sans ressource, périssoient tous les jours par milliers, faute de pouvoir se procurer la moindre nourriture. On les voyoit dans leurs aldées, le long des chemins, au milieu de nos colonies Européennes, pâles, défaits, exténués, déchirés par la faim ; les uns couchés par terre & attendant la mort ; les autres se traînant avec peine, pour chercher quelques alimens autour d'eux, & embrassant les pieds des Européens, en les suppliant de les recevoir pour esclaves.

Qu'à ce tableau, qui fait frémir l'humanité, l'on ajoute d'autres objets également affligeans pour elle ; que l'imagination se les exagère, s'il est possible ; que l'on se représente encore des enfans abandonnés, d'autres expirant sur le sein de leurs mères : par-tout des morts & des mourans : par-tout les gémissemens de la douleur & les larmes du désespoir ; & l'on aura une foible idée du

ſpectacle horrible qu'offrit le Bengale pendant ſix ſemaines.

Durant tout ce tems, le Gange fut couvert de cadavres; les campagnes & les chemins en furent jonchés; des exhalaiſons infectes remplirent l'air; les maladies ſe multiplièrent. Peu s'en fallut qu'un fléau ſuccédant à l'autre, la peſte n'enlevât le reſte des habitans de ce malheureux royaume. Il paroit, ſuivant des calculs aſſez généralement avoués, que la famine en fit périr un quart, c'eſt-à-dire, environ trois millions.

Mais ce qu'il y eut de vraiment remarquable, ce qui caractériſe la douceur, ou plutôt l'inertie morale & phyſique de ces peuples; c'eſt qu'au milieu de ce fléau terrible, cette multitude d'hommes, preſſée par le plus impérieux de tous les beſoins, reſta dans une inaction abſolue, & ne tenta rien pour ſa propre conſervation. Tous les Européens, les Anglois ſur-tout, avoient des magaſins, & ces magaſins furent reſpectés. Les maiſons particulières le furent également. Aucune révolte; point de meurtres, pas la moindre violence. Les malheureux Indiens, livrés à un déſeſpoir tranquille, ſe bornoient à im-

plorer des ſecours qu'ils n'obtenoient pas ; & ils attendoient paiſiblement la mort.

Que l'on ſe figure maintenant une ſemblable calamité affligeant une partie de l'Europe. Quel déſordre ! Quelle fureur ! Que d'atrocités ! Que de crimes ! Comme on verroit nos Européens ſe diſputer leur ſubſiſtance un poignard à la main, ſe chercher, ſe fuir, s'égorger impitoyablement les uns les autres ! Comme on les verroit, tournant enſuite leur rage contre eux-mêmes, déchirer, dévorer leurs propres membres, &, dans leur déſeſpoir aveugle, fouler aux pieds l'autorité, la raiſon & la nature !

Si les Anglois avoient eu de pareils événemens à redouter de la part des peuples du Bengale, peut-être que cette famine eût été moins générale & moins meurtrière. Car ſi nous avons cru devoir rejetter loin d'eux toute accuſation de monopole, nous n'entreprendrons pas de les défendre ſur le reproche de négligence & d'inſenſibilité. Et dans quelle circonſtance méritèrent-ils ce reproche ? C'eſt dans le moment où ils avoient à choiſir entre la vie & la mort de pluſieurs millions d'hommes. Il ſemble que dans une pareille alterna-

tive, l'amour de l'humanité, ce ſentiment inné dans tous les cœurs, eût dû leur inſpirer des reſſources. Eh quoi ! auroient pu leur crier les infortunés expirant ſous leurs yeux.

« Ce n'eſt donc que pour nous opprimer » que vous êtes féconds en moyens ? Les » tréſors immenſes qu'une longue ſuite de » ſiècles avoient accumulés dans cette con- » trée, vous en avez fait votre proie ; vous » les avez tranſportés dans votre patrie ; » vous avez augmenté les tributs ; vous les » faites percevoir par vos agens ; vous êtes » les maîtres de notre commerce intérieur ; » vous faites ſeuls le commerce du dehors. » Vos nombreux vaiſſeaux chargés des pro- » ductions de notre induſtrie & de notre ſol, » vont enrichir vos comptoirs & vos colo- » nies. Toutes ces choſes, vous les ordon- » nez, vous les exécutez pour votre ſeul » avantage. Mais qu'avez-vous fait pour » notre conſervation ? Quelles meſures avez- » vous priſes, pour éloigner de nous le fléau » qui nous menaçoit ? Privés de toute auto- » rité, dépouillés de nos biens, accablés » ſous un pouvoir terrible, nous n'avons » pu que lever les mains vers vous, pour

» implorer votre assistance. Vous avez entendu nos gémissemens, vous avez vu la » famine s'avancer à grands pas : alors, vous » vous êtes éveillés ; vous avez moissonné » le peu de subsistances échappées à la stéri- » lité ; vous en avez rempli vos magasins ; » vous les avez distribuées à vos soldats. Et » nous, tristes jouets de votre cupidité ; » malheureux tour-à-tour, & par votre » tyrannie, & par votre indifférence, vous » nous traitez comme des esclaves, tant que » vous nous supposez des richesses ; & quand » nous n'avons plus que des besoins, vous » ne nous regardez pas même comme des » hommes. De quoi nous sert-il que l'admi- » nistration des forces publiques soit toute » entière dans vos mains ? Où sont ces loix » & ces mœurs dont vous êtes si fiers ? Quel » est donc ce gouvernement dont vous nous » vantez la sagesse ? Avez-vous arrêté l'ex- » portation prodigieuse de vos négocians » particuliers ? Avez-vous changé la desti- » nation de vos vaisseaux ? Ont-ils par- » couru les mers qui nous environnent, » pour y chercher des subsistances ? En avez- » vous demandé aux contrées voisines ? Ah !

» pourquoi le ciel a-t-il permis que vous » ayez briſé la chaîne qui nous attachoit à » nos anciens ſouverains ? Moins avides & » plus humains que vous, ils auroient ap- » pellé l'abondance de toutes les parties de » l'Aſie ; ils auroient facilité les communi- » cations ; ils auroient prodigué leurs tré- » ſors ; ils auroient cru s'enrichir en con- » ſervant leurs ſujets ».

Cette dernière réflexion, du moins, étoit de nature à faire impreſſion ſur les Anglois, en ſuppoſant même que, par un effet de la corruption, tout ſentiment d'humanité fût éteint dans leur cœur. La ſtérilité avoit été annoncée par la ſéchereſſe; & l'on ne ſauroit douter que, ſi au lieu de penſer uniquement à eux, & de demeurer dans l'inaction pour tout le reſte, ils euſſent pris dès les premiers momens toutes les précautions qui étoient en leur pouvoir, ils ne fuſſent parvenus à ſauver la vie à la plupart de ceux qui la perdirent.

Il faut en convenir, la corruption à laquelle les Anglois ſe livrèrent dès les premiers momens de leur puiſſance ; l'oppreſſion qui en fut la ſuite ; les abus qui ſe multiplioient

de jour en jour ; l'oubli profond de tous les principes : tout cela forma un contraſte révoltant avec leur conduite paſſée dans l'Inde, avec la conſtitution actuelle de leur gouvernement en Europe. Mais cette eſpèce de problême moral ſe réſoudra facilement, ſi l'on conſidère avec attention l'effet naturel des événemens & des circonſtances.

Dominateurs ſans contradiction dans un empire où ils n'étoient que négocians, il étoit bien difficile que les Anglois n'abuſâſſent pas de leur pouvoir. Dans l'éloignement de ſa patrie, l'on n'eſt plus retenu par la crainte de rougir aux yeux de ſes concitoyens. Dans un climat chaud, où le corps perd de ſa vigueur, l'ame doit perdre de ſa force. Dans un pays où la nature & les uſages conduiſent à la molleſſe, on s'y laiſſe entraîner. Dans des contrées où l'on eſt venu pour s'enrichir, on oublie aiſément d'être juſte.

Peut-être cependant qu'au milieu d'une poſition ſi périlleuſe, les Anglois auroient conſervé, du moins, quelque apparence de modération & de vertu, s'ils euſſent été retenus par le frein des loix : mais il n'en exiſtoit aucune qui pût les diriger ou les con-

traindre. Les réglemens faits par la compagnie, pour l'exploitation de ſon commerce, ne s'appliquoient point à ce nouvel ordre de choſes; & le gouvernement Anglois ne conſidérant la conquête du Bengale que comme un moyen d'augmenter numérairement les revenus de la Grande-Bretagne, avoit abandonné, pour 9,000,000 par an, la deſtinée de douze millions d'hommes.

Ces malheureuſes victimes d'une inſatiable cupidité, furent accablées de tous les fleaux que la tyrannie peut raſſembler; & le corps qui ordonnoit ou qui ſouffroit tant de forfaits, n'en fut pas moins menacé d'une ruine totale. Elle alloit être conſommée, lorſqu'en 1773, l'autorité vint à ſon ſecours, & le mit en état de faire face aux engagemens téméraires qu'il avoit contractés. Mais le parlement ordonna que tous les détails d'une adminiſtration ſi corrompue, ſeroient mis ſous ſes yeux; que les abus multipliés & crians qu'on avoit commis, ſeroient publiquement dévoilés; que les droits d'un peuple entier ſeroient peſés dans la balance de la liberté & de la juſtice.

« Oui, vous remplirez notre attente, lé-

» giſlateurs auguſtes ! Vous rendrez à l'hu-
» manité ſes droits ; vous mettrez un frein à
» la cupidité ; vous briſerez le joug de la
» tyrannie. L'autorité inébranlable des loix
» prendra par-tout la place d'une adminiſ-
» tration purement arbitraire. A l'aſpect de
» cette autorité, le monopole, ce tyran de
» l'induſtrie, diſparoîtra pour jamais. Les en-
» traves que l'intérêt particulier a miſes au
» commerce, vous les ferez céder à l'intérêt
» général.

» Vous ne vous bornerez pas à cette
» réforme momentanée. Vous porterez vos
» vues vers l'avenir ; vous calculerez l'in-
» fluence du climat, le danger des circonſ-
» tances, la contagion de l'exemple, & vous
» en préviendrez les effets. Des hommes
» choiſis, ſans liaiſons, ſans paſſions, dans
» ces contrées éloignées, partiront du ſein
» de la métropole pour aller parcourir ces
» provinces, pour écouter les plaintes, pour
» étouffer les abus, pour réparer les injuſ-
» tices ; en un mot, pour maintenir & pour
» reſſerrer les liens de l'ordre dans toutes les
» parties.

» En exécutant ce plan ſalutaire, vous

» aurez beaucoup fait, ſans doute, pour le » bonheur de ces peuples; mais vous n'aurez » point aſſez fait pour votre gloire. Il vous » reſtera un préjugé à vaincre, & cette vic- » toire eſt digne de vous. Oſez faire jouir » vos nouveaux ſujets des douceurs de la » propriété. Partagez-leur les campagnes » qui les ont vu naître; ils apprendront à » les cultiver pour eux. Enchaînés par ce » bienfait, plus encore qu'ils ne l'étoient par » la crainte, ils paieront avec joie des tributs » qui ſeront impoſés avec modération. Ils » inſtruiront leurs enfans à chérir, à admirer » votre gouvernement; & les générations » ſucceſſives ſe tranſmettront, avec leurs » héritages, les ſentimens de leur félicité & » celui de leur reconnoiſſance.

» Alors, les amis de l'humanité applaudi- » ront à vos ſuccès; ils ſe livreront à l'eſpé- » rance de voir renaître la proſpérité ſur un » ſol que la nature embellit, & que le deſpo- » tiſme n'a ceſſé de ravager. Il leur ſera doux » de penſer, que les calamités qui affligeoient » ces riches contrées, en ſeront écartées » pour jamais. Ils vous pardonneront des » uſurpations qui n'ont dépouillé que des ty-

» rans; & ils vous inviteront à de nouvelles
» conquêtes, en voyant l'influence de votre
» conſtitution ſublime s'étendre juſqu'aux
» extrémités de l'Aſie, pour y faire éclorre
» la liberté, la propriété, le bonheur ».

XXXIX. Mesures prises par le gouvernement & par la compagnie elle-même, pour faire finir les dépréda-tions de tous les genres.

Ces eſpérances, fondées ſur la haute opinion que devoit inſpirer la légiſlation Britannique, furent-elles enfin réaliſées? On en jugera.

D'abord, pour prévenir une banqueroute inévitable, & dont le contre-coup ſe ſeroit étendu au loin, le gouvernement permit que la compagnie empruntât 31,500,000 livres, à un intérêt de quatre pour cent. Cette ſomme a été ſucceſſivement rembourſée, & le dernier paiement a été fait au mois de décembre 1776.

Le parlement déchargea enſuite la compagnie du tribut annuel de 9,000,000 liv. que, depuis 1769, elle payoit au fiſc. L'époque du renouvellement de cette contribution ne fut pas fixée. On arrêta ſeulement que les intéreſſés ne pourroient pas toucher un dividende de plus de huit pour cent, ſans partager le ſurplus avec le gouvernement.

Le ſort des intéreſſés occupa auſſi l'auto-

rité. Le commerce des Indes étoit mal connu, & conduit ſur des principes très-variables dans le dernier ſiècle. Il arrivoit de-là que, dans quelques circonſtances, on y faiſoit d'énormes bénéfices, & d'autres fois d'aſſez grandes pertes. Les répartitions que recevoient les actionnaires, ſuivoient le cours de ces irrégularités. Avec le tems, elles ſe rapprochèrent davantage, mais ſans être jamais égales. En 1708, le dividende n'étoit que de cinq pour cent. On le porta à huit en 1709, & à neuf en 1710. Il fut de dix les onze années ſuivantes, & de huit ſeulement depuis 1721 juſqu'en 1731. De 1731 à 1743, il ne paſſa pas ſept pour cent. De 1743 à 1756, il s'éleva à huit, mais pour retomber à ſix depuis 1756 juſqu'en 1766. En 1767, il monta à dix & augmenta de deux ſucceſſivement les années ſuivantes. En 1771, on le pouſſa juſqu'à douze & demi : mais dix-huit mois après, le parlement le réduiſit à ſix, pied ſur lequel il devoit reſter juſqu'au paiement de l'emprunt de 31,500,000 livres. La compagnie ayant rempli cet engagement, hauſſa ſon dividende à ſept; & enſuite à huit, lorſqu'elle eut éteint la moitié de ſa dette, connue ſous le titre

de billets d'engagement, & qui étoit de 67,500,000 livres.

Depuis l'origine de la compagnie, les intéreſſés avoient toujours choiſi chaque année vingt-quatre d'entre eux, pour conduire leurs affaires. Quoique ces agens puſſent être réélus juſqu'à trois fois de ſuite, & que les plus accrédités reuſſiſſent aſſez ſouvent à ſe procurer cet avantage, ils étoient dans une trop grande dépendance de leurs commettans, pour former des plans bien ſuivis, & avoir une conduite courageuſe. Le parlement ordonna que, dans la ſuite, tout directeur le ſeroit quatre ans, & que le quart de la direction ſeroit renouvellé chaque année.

La confuſion qui régnoit dans les délibérations, donna l'idée d'un autre réglement. Juſqu'alors les aſſemblées publiques avoient été tumultueuſes, parce que le droit d'opiner appartenoit à tout poſſeſſeur de 11,250 liv. On arrêta que, dans la ſuite, le ſuffrage ne ſeroit accordé qu'à ceux qui auroient le double de cette ſomme. Ils furent même aſtreints à affirmer, ſous ſerment, qu'ils étoient véritablement propriétaires de ce capital, & qu'ils l'étoient depuis un an entier.

Le

Le gouvernement avoit, disoit-on, des vues ultérieures. Il se proposoit de réduire le nombre des directeurs à quinze, de porter leurs appointemens de 22,500 liv. à 45,000 liv. & de les affranchir de la surveillance des actionnaires. Si ce plan, qui devoit donner une si grande influence au ministère, a été réellement formé, il faut que des circonstances imprévues en aient empêché l'exécution.

Indépendamment des changemens ordonnés par le parlement, la compagnie fit elle-même un arrangement d'une utilité sensible.

Ce grand corps conçut, dès son origine, l'ambition d'avoir une marine. Elle n'existoit plus, lorsqu'il reprit son commerce, au tems du protectorat. Pressé alors de jouir, il se détermina à se servir des bâtimens particuliers; & ce qu'il avoit fait par nécessité, il le continua depuis par économie. Des négocians lui frétoient des vaisseaux, tout équipés, tout avitaillés, pour porter dans l'Inde & pour en reporter le nombre des tonneaux dont on étoit convenu. Le tems qu'ils devoient s'arrêter dans le lieu de leur destination, étoit toujours fixé. Ceux auxquels on

n'y pouvoit pas donner de cargaiſon, étoient communément occupés par quelque marchand libre, qui ſe chargeoit volontiers du dédommagement dû à l'armateur. Ils devoient être expédiés, les premiers, l'année ſuivante, afin que leurs agrès ne s'uſâſſent pas trop. Dans un cas de néceſſité, la compagnie leur en fourniſſoit de ſes magaſins; mais elle ſe les faiſoit payer au prix ſtipulé, de cinquante pour cent de bénéfice.

Les bâtimens, employés à cette navigation, portoient depuis ſix cens juſqu'à huit cens tonneaux. La compagnie n'y prenoit, à leur départ, que la place dont elle avoit beſoin pour ſon fer, ſon plomb, ſon cuivre, ſes étoffes de laine & des vins de Madère, les ſeules marchandiſes qu'elle envoyât aux Indes. Les propriétaires pouvoient remplir ce qui reſtoit d'eſpace dans le navire des vivres néceſſaires pour un ſi grand voyage, & de tous les objets dont le corps qu'ils ſervoient ne faiſoit pas commerce. Au retour, ils avoient auſſi le droit de diſpoſer de l'eſpace de trente tonneaux que, par leur contrat, ils n'avoient pas cédé. Ils étoient même autoriſés à y placer les mêmes choſes que

recevoit la compagnie : mais avec l'obligation de lui payer trente pour cent de la valeur de ces marchandiſes.

Ce droit, en 1773, fut réduit à la moitié, dans l'eſpérance que cette faveur engageroit les armateurs & leurs agens à mieux remplir leurs obligations, & qu'elle feroit ceſſer les importations frauduleuſes. Le nouvel arrangement n'ayant pas produit l'effet qu'on en attendoit, la compagnie a pris enfin le parti de s'approprier toute la capacité des bâtimens. Depuis cette réſolution, elle importe la même quantité de marchandiſes ſur un plus petit nombre de vaiſſeaux, & fait annuellement une économie de 2,250,000 liv. En 1777, elle n'a expédié que quarante-cinq navires, formant trente-trois mille cent ſoixante & un tonneau, & montée par quatre mille cinq cens hommes d'équipage.

Le chirurgien de chaque bâtiment arrivé des Indes, reçoit, outre ſes appointemens, vingt-quatre livres de gratification pour chacun des individus qu'il ramène en Europe. On a penſé avec raiſon que ce chirurgien, mieux récompenſé, prendroit plus de ſoin de ceux qu'on lui confioit, & que la vie d'un

matelot valoit mieux qu'une guinée. Si le même usage ne s'est pas établi ailleurs, c'est qu'on y estime plus le chirurgien, ou qu'on y fait moins de cas de l'homme.

La réforme, introduite en Europe dans le régime de la compagnie, étoit sage & nécessaire : mais c'étoit sur-tout aux Indes que l'humanité, que la justice, que la politique étoient outragées. Ces terribles vérités n'échappèrent pas au gouvernement; & l'on va voir quels moyens il imagina pour rétablir l'ordre.

Les membres les plus hardis ou les plus ambitieux de l'administration, pensoient qu'il falloit engager le corps législatif à décider que les acquisitions territoriales faites en Asie n'appartenoient pas à la compagnie, mais à la nation qui s'en mettroit en possession sans retardement. Ce système, de quelques raisonnemens qu'on l'eût étayé, auroit été sûrement rejetté. Les citoyens les moins éclairés auroient vu que cet ordre de choses devoit donner trop d'influence à la couronne; il auroit alarmé jusqu'à ces ames vénales qui, jusqu'alors avoient été les plus favorables à l'autorité royale.

Le parlement crut donc devoir se borner à établir pour le Bengale un conseil suprême composé de cinq membres dont les places, à mesure qu'elles deviendront vacantes, seront remplies par la compagnie, mais avec l'approbation du monarque. L'administration absolue de toutes les provinces conquises dans cette région, fut déférée à ce conseil. Sa juriſdiction s'étend même ſur toutes les autres contrées de l'Inde où les Anglois ont des poſſeſſions. Ceux qui y exercent l'autorité ne peuvent faire, ſans ſon aveu, ni la guerre, ni la paix, ni aucun traité avec les princes du pays. Il doit obéir aux ordres qui lui viennent de la direction, qui de ſon côté eſt obligée de remettre au miniſtère toutes les informations qu'elle reçoit. Quoique les opérations du commerce ne ſoient pas aſſujetties à ſon inſpection, il en eſt réellement l'arbitre; parce qu'ayant ſeul la diſpoſition des revenus publics, il peut, à ſon gré, accorder ou refuſer des avances.

Après avoir mis les rives du Gange ſous une forme de gouvernement plus ſupportable, il fallut s'occuper du ſoin de punir ou même de prévenir les atrocités qui ſouilloient

de plus en plus cette riche partie de l'Asie. On permit que dans les autres établissemens la justice civile & criminelle continuât à être rendue par les principaux agens de la compagnie : mais il fut créé par le parlement, pour le Bengale, un tribunal composé de quatre magistrats, dont la nomination appartient au trône, & dont les arrêts ne peuvent être cassés que par le roi en son conseil privé. Tout commerce est interdit à ces juges, ainsi qu'aux membres du conseil suprême. Pour les consoler de cette privation, on leur a assigné des honoraires trop considérables, au gré des actionnaires obligés de les payer, sans les avoir, ni réglés, ni accordés.

Un abus & un grand abus s'étoit introduit aux Indes. On y élevoit de tous côtés des fortifications sans nécessité, quelquefois même sans une utilité apparente. C'étoit la cupidité seule des agens de la compagnie qui décidoit de ces constructions. Elles avoient coûté plus de cent millions en très-peu d'années. La direction arrêta ce désordre affreux, en réglant sagement la somme qu'on pourroit employer dans la suite à ce genre de défense.

L'esprit d'ordre s'étendit au recouvrement

des revenus publics, à la ſolde des troupes, à la marine militaire, aux opérations du commerce, à tous les objets d'adminiſtration.

Le Grand-Mogol s'étoit réfugié dans le Bengale. On lui avoit aſſigné une penſion de 6,240,000 livres pour ſa ſubſiſtance. Il fut replacé ſur le trône par les Marattes, & les Anglois ſe virent déchargés d'une eſpèce de tribut qu'ils ne ſupportoient pas ſans impatience, depuis qu'ils n'avoient plus beſoin de ce foible appui. Le haſard ne les ſervit pas ſi heureuſement pour dépouiller le ſouba de cette contrée; & cependant ils réduiſirent à 7,680,000 livres le revenu de 12,720,000 livres, que par le traité de 1765 ils s'étoient obligés de lui faire. Son ſucceſſeur fut même borné, en 1771, à 3,840,000 livres, ſous prétexte qu'il étoit mineur. Il doit s'attendre encore à une nouvelle diminution, parce qu'on n'emploie plus ſon nom dont, juſqu'en 1772, on avoit cru devoir ſe ſervir dans tous les actes de ſouveraineté.

Il étoit impoſſible que toutes ces réformes ne comblâſſent le précipice que la préſomption, la négligence, les factions, le brigandage, les délires de tous les genres avoient

creuſé à la compagnie. On jugera à quel point ſa ſituation s'eſt améliorée.

XL. Situation actuelle de la compagnie.

Au 31 Janvier 1774, ce corps, dont les proſpérités apparentes étonnoient l'univers entier, n'avoit que 255,240,742 livres 10 ſols. Il devoit 250,847,842 livres 10 ſols. La balance n'étoit donc en ſa faveur que de 4,392,900 livres.

Son capital, au 31 Janvier 1776, étoit de 256,518,067 livres 10 ſols, & ſa dette de 195,248,655 liv. Sa richeſſe étoit par conſéquent augmentée, en deux ans, de 56,876,512 liv. 10 ſols.

Il a depuis rembourſé 11,506,680 livres qui reſtoient dues de l'emprunt de 31,500,000 livres. Il a retiré pour 11,250,000 livres de ſes billets d'engagement. Il a éteint pluſieurs dettes anciennement contractées aux Indes; de ſorte qu'au 31 Janvier 1778, la compagnie avoit la diſpoſition entiérement libre de 102,708,112 livres 10 ſols, ſans compter ſes magaſins, ſes navires, ſes fortifications, tout ce qui ſervoit à l'exploitation de ſes divers établiſſemens.

Cette proſpérité augmentera à meſure que l'immenſe territoire acquis par les Anglois

aux Indes ſera mieux régi. En 1773, ces poſſeſſions rendoient 113,791,252 liv. 10 ſols: mais les frais de perception en abſorboient 81,153,652 livres 10 ſols. A cette époque, le produit net ſe réduiſoit à 32,660,100 liv. Il s'eſt accru graduellement, parce que quelques déſordres ont été attaqués avec ſuccès; il augmentera encore, parce qu'il reſte beaucoup de déſordres à détruire.

L'extenſion qu'a pris le commerce ſera une nouvelle ſource de fortune. La vente de 1772 fut de 79,214,872 livres 10 ſols. Celle de 1773 de 71,992,552 livres 10 ſols. Celle de 1774 de 82,665,405 livres. Celle de 1775 de 78,627,712 livres 10 ſols. Celle de 1776 de 74,400,457 livres 10 ſols.

Ajoutez à ces grandes opérations de la compagnie, la ſomme de 11,250,000 livres, à laquelle on évalue les marchandiſes qui arrivent tous les ans clandeſtinement des Indes. Ajoutez-y 4,500,000 livres pour les diamans. Ajoutez-y les fonds plus ou moins étendus, mais toujours très-conſidérables, dont les Anglois, répandus dans les différens comptoirs d'Aſie, ont fourni la valeur aux nations étrangères. Ajoutez-y les ri-

cheſſes que ces négocians portent eux-mêmes à la fin de leur carrière, pour en jouir dans le ſein de leur patrie. Obſervez que ces vaſtes ſpéculations, qui rendent tributaires de la Grande-Bretagne tous les peuples de l'Afrique, de l'Europe & de l'Amérique, ne font ſortir annuellement de cet empire pour les Indes, que 2,250,000 livres, tout au plus 3,375,000 livres; & vous aurez une idée des avantages immenſes que ces colonies, ſi éloignées, procurent à ſes heureux poſſeſſeurs.

XLI. Le privilège de la compagnie ſera-t-il renouvellé?

En 1780, doit expirer le privilège excluſif de la compagnie Sera-t-il renouvellé? Tout paroît l'annoncer. Après s'être aſſuré de la majeure partie du produit des conquêtes, le gouvernement livrera de nouveau ces régions au génie oppreſſeur du monopole.

« Malheureux Indiens! tâchez de vous » accoutumer à vos fers. En vain on avoit » porté vos ſupplications au miniſtère, au » ſénat, au peuple. Le miniſtère ne penſe » qu'à lui; le ſénat eſt en délire; la portion » ſage du peuple eſt muette, ou parle en » vain. L'avide & féroce aſſociation de com- » merçans, qui a cauſé vos malheurs, les

» aggrave & en jouit tranquillement. Bri-
» gands privilégiés, vous qui tenez depuis
» ſi long-tems une grande partie du globe
» ſous les chaînes de la prohibition, & qui
» l'avez condamné à une éternelle pau-
» vreté, cette tyrannie ne vous ſuffiſoit-
» elle pas? Falloit-il l'aggraver par des for-
» faits qui rendiſſent exécrable le nom de
» votre patrie?

» Qu'ai-je dit, votre patrie! Eſt-ce que
» vous en avez une? Mais ſi la voix de l'in-
» térêt particulier eſt la ſeule à laquelle
» votre oreille puiſſe s'ouvrir, écoutez-la
» donc. C'eſt elle qui vous crie par ma bou-
» che: Vous vous perdez, vous vous per-
» dez, vous dis-je. Votre tyrannie touche
» à ſa fin. Après l'uſage monſtrueux que
» vous avez fait de votre autorité, renou-
» vellée ou non, elle finira. Croyez-vous
» que la nation, dont il faudra que la dé-
» mence & l'ivreſſe finiſſent, ne vous de-
» mandera pas compte de vos vexations?
» que la perte de vos criminelles richeſſes,
» & peut-être l'effuſion de votre ſang im-
» pur, n'expieront pas vos forfaits? Si vous
» vous en promettez l'oubli, vous vous

» trompez. Le ſpectacle de tant de vaſtes
» contrées pillées, ravagées réduites à la
» plus cruelle ſervitude, reparoîtra. La
» terre couvre les cadavres de trois mil-
» lions d'hommes que vous avez laiſſé ou
» fait périr : mais ils ſeront exhumés ; ils de-
» manderont vengeance au ciel & à la terre ;
» & ils l'obtiendront. Le tems & les circonſ-
» tances n'auront que ſuſpendu votre châ-
» timent. Oui, je vois arriver le tems de
» votre rappel & de votre terreur. Je vous
» vois traîner dans les cachots que vous
» méritez. Je vous en vois ſortir. Je vous
» vois pâles & tremblans devant vos Juges.
» J'entends les cris d'un peuple furieux raſ-
» ſemblé autour de leurs tribunaux. Le diſ-
» cours de l'orateur intimidé eſt interrompu.
» La pudeur & la crainte l'ont ſaiſi ; il a
» abandonné votre défenſe ; la confiſcation
» de vos biens, l'arrêt de votre mort ſont
» prononcés. Peut-être vous ſouriez de
» mépris à ma menace. Vous vous êtes per-
» ſuadés que celui qui peut jetter des maſſes
» d'or dans la balance de la juſtice, la fait
» pencher à ſon gré. Peut-être même vous
» promettez-vous que la nation corrompue,

» en prorogeant votre octroi, s'avouera » coupable des crimes que vous avez com- » mis, & complice de ceux que vous com- » mettriez encore ».

Non, non; il faut que, tôt ou tard, la juſtice ſoit faite. S'il en arrivoit autrement, je m'adreſſerois à la populace. Je lui dirois: Peuples, dont les rugiſſemens ont fait trembler tant de fois vos maîtres, qu'attendez-vous? pour quel moment réſervez-vous vos flambeaux & les pierres qui pavent vos rues? Arrachez-les..... Mais les citoyens honnêtes, s'il en reſte quelques-uns, s'élèveront enfin. On verra que l'eſprit du monopole eſt petit & cruel. On verra qu'il eſt inſenſible au bien public. On verra qu'il n'eſt contenu, ni par le blâme préſent, ni par le blâme à venir. On verra qu'il n'apperçoit rien au-delà du moment. On verra que dans ſon délire il a prononcé cet arrêt, & qu'il l'a prononcé dans tous les tems & chez toutes les nations.

« Périſſe mon pays, périſſe la contrée où » je commande. Periſſe le citoyen & l'é- » tranger. Périſſe mon aſſocié, pourvu que » je m'enrichiſſe de ſa dépouille. Tous les

» lieux de l'univers me ſont égaux. Lorſque
» j'aurai dévaſté, ſucé, exténué une ré-
» gion, il en reſtera toujours une autre,
» où je pourrai porter mon or & en jouir
» en paix ».

Fin du troiſième Livre.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

DES ETABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPEENS DANS LES DEUX INDES.

LIVRE QUATRIÈME.

Voyages, établiſſemens, guerres & commerce des François dans les Indes Orientales.

EN commençant cet ouvrage, je fis le ſerment d'être vrai; & juſqu'ici j'ai la conſcience de ne l'avoir pas oublié. Puiſſe ma main ſe deſſécher, s'il arrivoit que, par une prédilection qui n'eſt que trop commune, je m'en impoſâſſe à moi-même & aux autres ſur les

fautes de ma nation. Je n'atténuerai ni le bien, ni le mal que vos ancêtres ont fait; & ce sont les Portugais, le Hollandois, les Anglois même que j'attesterai de mon impartialité. Qu'ils me lisent & me jugent. S'ils découvrent que je me sois relâché avec les François de la sévérité avec laquelle je les ai traités; je consens qu'ils me rangent au nombre des flatteurs qui, depuis deux mille ans, ont empoisonné les peuples & leurs souverains; qu'ils ajoutent mes volumes à la multitude des monumens de la bassesse dans le même genre; qu'ils me soupçonnent d'avoir ouvert l'entrée de mon ame à la terreur ou aux espérances. Je m'abandonne à tout leur mépris.

I. Anciennes révolutions du commerce de France.

Les anciens Gaulois, presque toujours en guerre les uns avec les autres, n'avoient entre eux d'autre communication que celle qui peut convenir à des peuples sauvages, dont les besoins sont toujours très-bornés. Leurs liaisons au-dehors étoient encore plus resserrées. Quelques navigateurs de Vannes portoient dans la Grande-Bretagne de la poterie, qu'ils échangeoient contre des chiens, des esclaves, de l'étain & des fourrures. Ceux de

de ces objets qui ne trouvoient pas des acheteurs dans la Gaule même, paſſoient à Marſeille, où ils étoient payés avec des vins, des étoiſes, des épiceries, que les négocians de l'Italie ou de la Grèce y avoient apportés.

Ce genre de trafic ne s'étendoit pas à tous les Gaulois. On voit dans Céſar que les habitans de la Belgique avoient proſcrit chez eux les productions étrangères, comme capables de corrompre les mœurs: ils penſoient que leur ſol étoit aſſez fertile pour ſuffire à tous leurs beſoins. La police des Celtes & des Aquitains étoit moins rigide. Pour être en état de payer les marchandiſes que leur offroit la Méditerranée, & dont la paſſion devenoit tous les jours plus vive, ces peuples ſe livrèrent à un travail dont ils ne s'étoient pas aviſés juſqu'alors: ils ramaſſèrent avec ſoin les paillettes d'or que pluſieurs de leurs rivières charioient avec leurs ſables.

Quoique les Romains n'aimâſſent ni n'eſtimâſſent le commerce, il devint néceſſairement plus conſidérable dans la Gaule, après qu'ils l'eurent ſoumiſe, & en quelque ſorte policée. On vit ſe former des ports de mer à Arles, à Narbonne, à Bordeaux, dans d'au-

tres lieux encore. Il fut conſtruit de toutes parts de grandes & magnifiques voies, dont les débris nous cauſent encore de l'étonnement. Toutes les rivières navigables eurent des compagnies de marchands, auxquelles on avoit accordé de grands privilèges, & qui, ſous le nom général de *Nautes*, étoient les agens, les reſſorts d'un mouvement continuel.

Les invaſions des Francs & des autres barbares, arrêtèrent cette activité naiſſante. Elle ne reprit pas même ſon cours, lorſque ces brigands ſe furent affermis dans leurs conquêtes. A leur férocité ſuccéda une aveugle paſſion des richeſſes. Pour la ſatisfaire, on eut recours à tous les genres de vexation. Un bateau qui arrivoit à une ville, devoit payer un droit pour ſon entrée, un droit pour le ſalut, un droit pour le pont, un droit pour approcher du bord, un droit d'ancrage, un droit pour la liberté de décharger, un droit pour le lieu où il devoit placer ſes marchandiſes. Les voitures de terre n'étoient pas traitées plus favorablement. Des commis répandus par-tout, les accabloient de tyrannies intolérables. Ces excès furent pouſſés au point, que quelquefois le prix des effets con-

duits au marché, n'étoit pas ſuffiſant pour payer les frais préliminaires à la vente. Un découragement univerſel devenoit la ſuite néceſſaire de pareils déſordres.

Bientôt il n'y eut plus d'induſtrie, de manufactures que dans le cloître. Les moines n'étoient pas alors des hommes corrompus par l'oiſiveté, par l'intrigue & par la débauche. Des ſoins utiles rempliſſoient tous les inſtans d'une vie édifiante & retirée. Les plus humbles, les plus robuſtes d'entre eux, partageoient avec leurs ſerfs les travaux de l'agriculture. Ceux à qui la nature avoit donné ou moins de force, ou plus d'intelligence, recueilloient dans des atteliers les arts fugitifs & abandonnés. Les uns & les autres ſervoient, dans le ſilence & la retraite, une patrie, dont leurs ſucceſſeurs n'ont jamais ceſſé de dévorer la ſubſtance, & de troubler la tranquillité.

Quand ces ſolitaires n'auroient employé aucune des voies iniques qui les ont conduits au degré d'opulence que nous leur voyons & qui nous indigne, il falloit qu'ils y arrivâſſent avec le tems. C'étoit une des ſuites néceſſaires de leur régime. Les fondateurs des

Monaſtères ne penſèrent point à une des conſéquences aſſez ſimples de l'auſtérité qu'ils impoſoient aux moines: je veux dire à un accroiſſement de richeſſe, dont il eſt impoſſible de fixer la limite, du moment où le revenu excède la dépenſe d'une année commune. Cette dépenſe reſtant toujours la même, & ne ſubiſſant de variation que celle des circonſtances qui font hauſſer ou baiſſer le prix des denrées, ce ſurplus du revenu s'entaſſant continuellement, quelque foible qu'on le ſuppoſe, doit, à la longue, former une grande maſſe. Les loix prohibitives, publiées contre les gens de main-morte, peuvent donc rallentir, mais ne peuvent jamais arrêter les progrès de l'opulence monaſtique. Il n'en eſt pas ainſi des familles des citoyens, qui ne ſont aſſujettis à aucune règle. Un fils diſſipateur ſuccède à un père avare. Les dépenſes ne ſont jamais les mêmes. Ou la fortune s'éboule, ou elle ſe refait. Ceux qui dictèrent les conſtitutions religieuſes, ne ſe propoſèrent que de faire des ſaints; & ils tendirent, & plus directement & plus ſûrement à faire des riches.

Dagobert réveilla un peu les eſprits au ſep-

tième siècle. Aussi-tôt on vit accourir aux foires nouvellement établies, les Saxons avec l'étain & le plomb de l'Angleterre ; les Juifs, avec des bijoux & des vases d'argent ou d'or ; les Esclavons, avec tous les métaux du Nord ; les Lombards, les Provençaux, les Espagnols, avec les marchandises de leur pays, & celles qui leur arrivoient d'Afrique, d'Egypte & de Syrie ; les négocians de toutes les provinces du royaume, avec ce que pouvoit fournir leur sol & leur industrie. Malheureusement cette prospérité fut courte. Elle disparut sous les rois fainéans, pour renaître sous Charlemagne.

Ce prince, que l'histoire pourroit placer sans flatterie à côté des plus grands hommes, s'il n'eût pas été quelquefois un vainqueur sanguinaire & un tyran persécuteur, parut suivre les traces de ces premiers Romains, que les travaux champêtres délassoient des fatigues de la guerre. Il s'occupa du soin de ses vastes domaines, avec une suite & une intelligence qu'on attendroit à peine du particulier le plus appliqué. Tous les grands de l'état se livrèrent, à son exemple, à l'agriculture, & aux arts qui la précèdent ou qui

la ſuivent. Dès-lors les François eurent beaucoup de productions à échanger, & une facilité extrême à les faire circuler dans l'immenſe empire qui recevoit leurs loix.

Une ſituation ſi floriſſante, offrit un nouvel attrait au penchant qu'avoient les Normands à la piraterie. Ces barbares, accoutumés à chercher dans le pillage des biens que leur ſol ne pouvoit pas leur procurer, ſortirent en foule de leur âpre climat, pour amaſſer du butin. Ils ſe jettèrent ſur toutes les côtes, mais plus avidement ſur celles de France, qui leur offroient une plus riche proie. Ce qu'ils commirent de ravages, ce qu'ils ſe permirent de cruautés, ce qu'ils allumèrent d'incendies pendant un ſiècle entier dans ces fertiles provinces, ne ſe peut imaginer ſans horreur. Durant ce funeſte période, on ne ſongeoit qu'à éviter l'eſclavage ou la mort. Il n'y avoit point de communication entre les peuples, & il n'y avoit point par conſéquent de commerce.

Cependant les ſeigneurs, chargés de l'adminiſtration des provinces, s'en étoient inſenſiblement rendus les maîtres, & avoient réuſſi à rendre leur autorité héréditaire. Ils

n'avoient pas rompu tout lien avec le chef de l'empire; mais ſous le nom modeſte de vaſſaux, ils n'étoient guère moins redoutables à l'état, que les rois voiſins de ſes frontières. On les confirma dans leurs uſurpations, à l'époque mémorable qui fit paſſer le ſceptre de la famille de Charlemagne dans celle des Capets. Dès-lors il n'y eut plus d'aſſemblée nationale, plus de tribunaux, plus de loix plus de gouvernement. Dans cette confuſion meurtrière, le glaive tenoit lieu de juſtice; & ceux des citoyens qui n'étoient pas encore ſerfs, furent obligés de le devenir, pour acheter la protection d'un chef en état de les défendre.

Il étoit impoſſible que le commerce proſpérât ſous les chaînes de l'eſclavage, & au milieu des troubles continuels qu'enfantoit la plus cruelle des anarchies. L'induſtrie ne ſe plaît qu'à l'ombre de la paix : elle craint ſur-tout la ſervitude. Le génie s'éteint lorſqu'il eſt ſans eſpérance, ſans émulation; & il n'y a ni eſpérance, ni émulation où il n'y a point de propriété. Rien ne fait mieux l'éloge de la liberté, & ne prouve mieux les droits de l'homme, que l'impoſſibilité de tra-

vailler avec ſuccès pour enrichir des maîtres barbares.

Aucun des rois de France ne ſoupçonna cette importante vérité : mais la jalouſie d'une autorité ſans ceſſe gênée ſuppléa au défaut de lumières. Ils travaillèrent à donner un frein à ces tyrans ſubalternes, qui, en ruinant leurs malheureux vaſſaux, perpétuoient les calamités de la monarchie. Saint Louis fut le premier qui fit entrer dans le ſyſtême du gouvernement, le commerce, qui juſqu'alors n'avoit été que l'ouvrage du haſard & des circonſtances. Il lui donna des loix conſtantes : il dreſſa lui-même des ſtatuts, qui ont ſervi de modèle à ceux qu'on a faits depuis.

Ces premiers pas conduiſirent à de plus grandes opérations. Il exiſtoit depuis bien long-tems une défenſe formelle de tranſporter hors du royaume aucune de ſes denrées. La culture étoit découragée par cette aveugle prohibition. Le ſage monarque abattit des barrières ſi funeſtes. Il eſpéra avec raiſon que la liberté des exportations feroit rentrer dans l'état, les tréſors que ſon imprudente expédition d'Aſie en avoit fait ſortir.

Des événemens politiques ſecondèrent ces vues ſalutaires. Juſqu'à Saint Louis, les rois avoient eu peu de ports ſur l'Océan, aucun ſur la Méditerranée. Les côtes ſeptentrionales étoient partagées entre les comtes de Flandres, les ducs de Bourgogne, de Normandie & de Bretagne : le reſte avoit ſubi le joug Anglois. Les côtes méridionales appartenoient aux comtes de Toulouſe, aux rois de Majorque, d'Aragon & de Caſtille. Par cette diſpoſition des choſes, les provinces de l'intérieur ne pouvoient que très-difficilement s'ouvrir une communication libre avec les marchés étrangers. La réunion du comté de Toulouſe à la couronne, leva ce puiſſant obſtacle, du moins pour une partie du territoire dont elle jouiſſoit.

Philippe, fils de Saint Louis, pour mettre de plus en plus à profit cette eſpèce de conquête, voulut attirer à Niſmes, ville de ſa dépendance, une partie du commerce fixé à Montpellier, qui appartenoit au roi d'Aragon. Les privilèges qu'il accorda, produiſirent l'effet qu'il en attendoit : mais on ne tarda pas à s'appercevoir que ce n'étoit pas un ſi grand bonheur. Les Italiens remplirent la

France d'épiceries, de parfums, de ſoieries, de toutes les riches étoffes de l'Orient. Les arts n'étoient pas aſſez avancés dans le royaume, pour donner leurs ouvrages en échange; & les produits de l'agriculture ne ſuffiſoient pas pour payer tant d'objets de luxe. Une conſommation ſi chère n'auroit pu ſe ſoutenir qu'avec des métaux; & la nation, quoiqu'une des moins pauvres de l'Europe, en avoit fort peu, ſur-tout depuis les croiſades.

Philippe-le-Bel démêla ces vérités. Il réuſſit à donner aux travaux champêtres aſſez d'accroiſſement, pour payer les importations étrangères, en même tems qu'il en diminuoit la quantité, par l'établiſſement de nouvelles manufactures, & par le degré de perfection où il éleva les anciennes. Sous ce règne, le miniſtère entreprit pour la première fois de guider la main de l'artiſte, de diriger ſes ouvrages. La largeur, la qualité, l'apprêt des draps furent fixés. On défendit la ſortie des laines que les nations voiſines venoient acheter pour les mettre en œuvre. C'étoit ce que dans ces ſiècles d'ignorance on pouvoit faire de moins déraiſonnable.

Depuis cette époque, le progrès des arts fut proportionné à la décadence de la tyrannie féodale. Cependant le goût des François ne commença à se former que durant leurs expéditions en Italie. Gènes, Venise, Florence, leur offrirent mille objets nouveaux qui les éblouirent. L'austérité que maintenoit Anne de Bretagne, sous les règnes de Charles VIII & de Louis XII, empêcha d'abord les conquérans de se livrer à l'attrait qu'ils se sentoient pour l'imitation. Mais aussi-tôt que François I eut appellé les femmes à la cour, aussi-tôt que Catherine de Médicis eut passé les Alpes, les grands affectèrent une magnificence inconnue depuis la fondation de la monarchie. La nation entière se laissa entraîner à ce luxe séduisant, & ce fut une nécessité que les manufactures se perfectionnâssent.

Depuis Henri II jusqu'à Henri IV, les guerres civiles, les mépriſables querelles de religion, l'ignorance du gouvernement, l'esprit de finance qui commençoit à s'introduire dans le conseil, la barbare & dévorante cupidité des gens d'affaires, à qui la protection donnoit un nouvel essor : toutes ces

cauſes retardèrent les progrès de l'induſtrie; & ne purent la détruire. Elle reparut avec éclat ſous le miniſtère économe de Sully. On la vit preſque s'anéantir ſous ceux de Richelieu & de Mazarin, livrés tous deux aux traitans ; occupés, l'un de ſa domination & de ſes vengeances, l'autre d'intrigues & de brigandages.

II. Premiers voyages des François aux Indes.

Aucun roi de France n'avoit penſé ſérieuſement aux avantages que pouvoit procurer le commerce des Indes ; & l'éclat qu'il donnoit aux autres nations, n'avoit pas réveillé l'émulation des François. Ils conſommoient plus de productions orientales que les autres peuples; ils étoient auſſi favorablement ſitués pour les aller chercher à leur ſource, & ils ſe bornoient à payer à l'activité étrangère, une induſtrie qu'il ne tenoit qu'à eux de partager. A la vérité, quelques négocians de Rouen avoient haſardé en 1503 un foible armement : mais Gonneville qui le commandoit, fut accueilli au cap de Bonne-Eſpérance par de violentes tempêtes, qui le jettèrent ſur des côtes inconnues, d'où il eut bien de la peine à regagner l'Europe.

En 1601, une ſociété formée en Bretagne,

expédia deux navires, pour prendre part, s'il étoit poſſible, aux richeſſes de l'Orient, que les Portugais, les Anglois & les Hollandois ſe diſputoient. Pyrard qui les commandoit, arriva aux Maldives, & ne revit ſa patrie qu'après dix ans d'une navigation malheureuſe.

Une nouvelle compagnie, dont Girard le Flamand étoit le chef, fit partir de Normandie en 1616 & en 1619 quelques vaiſſeaux pour l'iſle de Java. Ils en revinrent avec des cargaiſons ſuffiſantes pour dédommager les intéreſſés, mais trop foibles pour les encourager à de nouvelles entrepriſes.

Le capitaine Reginon voyant cet octroi inutile expiré en 1633, engagea deux ans après pluſieurs négocians de Dieppe à entrer dans une carrière, qui pouvoit donner de grandes richeſſes à quiconque ſauroit la parcourir avec intelligence. La fortune trahit les efforts des nouveaux aventuriers. L'unique fruit de ces expéditions répétées, fut une haute opinion de Madagaſcar, mépriſé juſqu'alors par les Portugais, par les Hollandois & par les Anglois qui n'y avoient trouvé aucun des objets qui les attiroient dans l'Orient.

L'idée avantageuſe que les François avoient

prise de cette isle, donna, en 1642, naissance à une compagnie qui vouloit y former un grand établissement pour assurer à ses vaisseaux la facilité d'aller plus loin. Son octroi devoit durer vingt ans : mais les cruautés, les perfidies, les infidélités de ses agens ne lui permirent pas de fournir sa carrière entière. Ses capitaux étoient consommés; & elle n'avoit pour prix de ses dépenses que quatre ou cinq bourgades, situées sur la côte, construites de planches, couvertes de feuilles, entourées de pieux, & décorées du nom imposant de forts, parce qu'on y voyoit quelques batteries. Les défenseurs de ces misérables habitations étoient réduits à une centaine de brigands qui, par leur tyrannie, ajoutoient tous les jours à la haine qu'on avoit jurée à leur nation. Quelques districts abandonnés par les naturels du pays, quelques cantons plus étendus, dont la violence arrachoit un tribut en denrées : c'étoient tous les avantages qu'on avoit obtenus.

Le maréchal de la Meilleraie s'empara de ces débris, & conçut le dessein de relever pour son utilité particulière une entreprise si mal conduite. Il y réussit si peu que sa pro-

priété ne fut vendue que vingt-mille francs; & c'étoit tout ce qu'elle pouvoit valoir.

III. On établit en France une compagnie pour les Indes. Encouragemens accordés à cette société.

Enfin, Colbert entreprit, en 1664, de donner le commerce des Indes à la France. Cette liaiſon avec l'Aſie préſentoit de grands inconvéniens. Elle ne pouvoit guère procurer que des objets de luxe; elle retardoit le progrès des arts qu'on travailloit à établir ſi heureuſement; elle ne procuroit que peu de débouchés aux denrées, aux manufactures nationales; elle devoit occaſionner une grande exportation de métaux. Des conſidérations de cette importance étoient bien propres à faire balancer un adminiſtrateur dont les travaux n'avoient pour but que d'étendre l'induſtrie, que de multiplier les richeſſes du royaume. Mais à l'exemple des autres peuples de l'Europe, les François montroient un goût décidé pour les ſuperfluités de l'Orient. On penſa qu'il ſeroit plus utile, plus honorable même de les aller chercher, à travers un océan immenſe, que de les recevoir de ſes rivaux, peut-être de ſes ennemis.

La manière de fournir cette carrière étoit toute tracée. Il étoit alors ſi généralement reçu qu'un privilège excluſif pouvoit ſeul

conduire des opérations si délicates & si compliquées, que le spéculateur le plus hardi ne se seroit pas permis un doute. Il fut donc créé une compagnie avec tous les privilèges dont jouissoient celles de Hollande & d'Angleterre. On alla même plus loin. Colbert considérant qu'il y a naturellement pour les grandes entreprises de commerce une confiance dans les républiques, qui ne se trouve pas dans les monarchies, eut recours à tous les expédiens propres à la faire naître.

Le privilège exclusif fut accordé pour cinquante ans, afin que la compagnie fut enhardie à former de grands établissemens dont elle auroit le tems de recueillir le fruit.

Tous les étrangers qui y prendroient un intérêt de vingt mille livres devenoient régnicoles, sans avoir besoin de se faire naturaliser.

Au même prix, les officiers, à quelques corps qu'ils fussent attachés, étoient dispensés de résidence, sans rien perdre des droits & des gages de leurs places.

Ce qui devoit servir à la construction, à l'armement, à l'avitaillement des vaisseaux, étoit déchargé de tous les droits d'entrée & de sortie, ainsi que des droits de l'amirauté.

L'état

L'état s'obligeoit à payer cinquante francs par tonneau des marchandiſes qu'on porteroit de France aux Indes, & ſoixante-quinze livres pour chaque tonneau qu'on en rapporteroit.

On s'engageoit à ſoutenir les établiſſemens de la compagnie par la force des armes, à eſcorter ſes convois & ſes retours, par des eſcadres auſſi nombreuſes que les circonſtances l'exigeroient.

La paſſion dominante de la nation fut intéreſſée à cet établiſſement. On promit des honneurs & des titres héréditaires à tous ceux qui ſe diſtingueroient au ſervice de la compagnie.

Comme le commerce ne faiſoit que de naître en France & qu'il étoit hors d'état de fournir les quinze millions qui devoient former le fond de la nouvelle ſociété, le miniſtère s'engagea à en prêter juſqu'à trois. Les grands, les magiſtrats, les citoyens de tous les ordres, furent invités à prendre part au reſte. La nation jalouſe de plaire à ſon prince qui ne l'avoit pas encore écraſée du poids de ſa fauſſe grandeur, s'y porta avec un empreſſement extrême.

Madagaſcar fut encore deſtiné à être le

heureux de la nouvelle alliance. Les malheureux esprits qu'on y avoit éprouvés n'empêchèrent pas de penser que c'étoit le meilleur lieu pour le siège établi qu'on travailloit à élever. Pour juger sainement de ces vues, il faut prendre de cette île célèbre la connoissance la plus approfondie qu'il sera possible.

VII. La France renonce à l'établissement de Madagascar.

Madagascar, séparé du continent de l'Afrique, par le canal de Mozambique, est situé à l'entrée de l'océan Indien, entre le douzième & le vingt-cinquième degré de latitude, entre le quarante-deuxième & le cinquante-deuxième de longitude. Il a trois cents trente-six lieues de long, cent-vingt dans la plus grande largeur, & environ huit cents de circonférence.

Les côtes de cette grande île sont généralement mal saines. Ce malheur vient à des causes physiques qu'on pourroit changer. La terre que nous habitons n'est devenue habitable que par les travaux de l'homme. Dans son origine, elle étoit couverte de forêts & de marécages qui corrompoient l'air. C'est l'état actuel de Madagascar. Les pluies, comme dans les autres pays situés entre les Tropiques, y font des ravages. Elles forment des ra-

chanvre, le miel, le poivre blanc, le ſagou, les bananes, le chou caraïbe, le ravenſera, épicerie trop peu connue, mille plantes nutritives étrangères à nos climats. Tout eſt rempli de palmiers, de cocotiers, d'orangers, d'arbres gommiers, de bois propres à la conſtruction & à tous les arts. Il n'y a proprement de culture à Madagaſcar que celle du riz. On arrache le jonc qui croît dans les marais. La ſemence y eſt jettée à la volée. Des troupeaux les traverſent enſuite, & par leur piétinement enfoncent le grain dans la terre. Le reſte eſt abandonné au haſard. Une autre eſpèce de riz eſt cultivée dans la ſaiſon des pluies ſur les montagnes avec la même négligence. Ces contrées ne ſont pas fécondées par les ſueurs de l'homme. La fertilité du ſol & des eaux bienfaiſantes y doivent tenir lieu de tous les travaux.

Des bœufs, des moutons, des porcs, des chèvres paiſſent jour & nuit dans les prairies ſans ceſſe renaiſſantes que la nature a formées à Madagaſcar. On n'y voit ni chevaux, ni buffles, ni chameaux, ni aucune eſpèce de bêtes de charge ou de monture, quoique tout annonce qu'elles y duſſent proſpérer.

On a cru trop légérement que l'or & l'argent étoient des productions de l'isle. Mais il est prouvé que non loin de la baie d'Antongil, il se trouve des mines de cuivre assez abondantes, & des mines d'un fer très-pur dans l'intérieur des terres.

L'origine des Madecasses se perd, comme celles de la plupart des peuples, dans des fables extravagantes. Sont-ils indigènes? ont-ils été transplantés? C'est vraisemblablement ce qui ne sera jamais éclairci. Cependant on ne peut s'empêcher de penser qu'ils ne sont pas tous sortis d'une souche commune, quand on réfléchit aux différentes formes qui les distinguent.

Cette variété tient sans doute à la formation générale des isles. Toutes ont été liées à quelque continent dans des tems antérieurs à l'origine de la navigation, & en ont été séparées par ces bouleversemens qui ne se renouvellent que trop souvent. Si la rupture a été subite, l'isle ne vous offrira qu'une seule race d'hommes. Si les contrées adjacentes ont été menacées long-tems avant le déchirement, alors le péril mit les différens peuples en mouvement. Chacun courut en tumulte

vers le lieu où il ſe promettoit quelque ſécurité. Cependant le terrible phénomène s'exécuta ; & l'eſpace entouré d'eaux renferma des races qui n'avoient, ni la même couleur, ni la même ſtature, ni la même langue.

Tout porte à croire qu'il en a été ainſi à Madagaſcar. A l'Oueſt de l'iſle, on trouve un peuple appellé Quimoſſe, qui n'a communément que quatre pieds, & qui ne s'élève jamais à plus de quatre pieds quatre pouces. On le croit réduit à quinze mille ames. Il devoit être plus nombreux, avant la guerre meurtrière & malheureuſe qui lui fit quitter ſes premiers foyers. Forcé de s'exparrier, il ſe réfugia dans une vallée très-fertile & entourée de hauteurs eſcarpées où il vit ſans communication avec ſes voiſins. Lorſque ſes anciens vainqueurs ſe réuniſſent pour l'attaquer dans cette poſition heureuſe, il lâche un grand nombre de bœufs ſur la croupe de ſes montagnes. Les aſſaillans, qui n'avoient que ce butin en vue, s'emparent des troupeaux & quittent les armes pour les reprendre, lorſqu'ils peuvent encore réuſſir à former une confédération aſſez puiſſante pour déter-

miner les Quimoſſes à acheter de nouveau la paix.

Cet expédient, qui convient aux foibles & timides Quimoſſes, ne conviendroit nullement à une nation puiſſante. Le ſouverain ou le miniſtre puſillanime qui achète la paix invite ſon ennemi à la guerre, & le fortifie de tout l'argent qu'il lui accorde & dont il s'affoiblit. C'eſt un mauvais politique, qui ſe conduit comme s'il ne lui reſtoit que quelques années à vivre, & qui ſe ſoucie fort peu de ce que l'empire deviendra après ſa mort.

Madagaſcar eſt diviſé en pluſieurs peuplades, plus ou moins nombreuſes, mais indépendantes les unes des autres. Chacune de ces foibles aſſociations habite un canton qui lui eſt propre, & ſe gouverne elle-même par ſes uſages. Un chef, tantôt électif, tantôt héréditaire, & quelquefois uſurpateur, y jouit d'une aſſez grande autorité. Cependant, il ne peut entreprendre la guerre que de l'aveu des principaux membres de l'état, ni la ſoutenir qu'avec les contributions & les efforts volontaires de ſes peuples.

Le dépouillement des champs enſemencés, le vol des troupeaux, l'enlèvement des

femmes & des enfans : telles ſont les ſources ordinaires de leurs diviſions. Ces peuples agreſtes ſont tourmentés de la rage de jouir par l'injuſtice & la violence, auſſi vivement que les nations les plus policées. Leurs hoſtilités ne ſont pas meurtrières; mais les priſonniers deviennent toujours eſclaves.

On n'a pas à Madagaſcar une idée fort étendue de ce droit de propriété, d'où dérive le goût du travail, le motif de la défenſe & la ſoumiſſion au gouvernement. Auſſi les peuples y montrent-ils peu d'attachement pour les lieux qui les ont vu naître. Des raiſons de mécontentement, de convenance ou de néceſſité, leur ſont aiſément quitter leur demeure pour une autre contrée plus abondante ou plus éloignée de leurs ennemis. Souvent même, par pure inconſtance, un Madecaſſe ſe choiſit une autre patrie, pour en changer encore, lorſqu'il aura un nouveau caprice, ou qu'il craindra quelque châtiment pour un acte de fureur ou pour un larcin. Il eſt aſſuré de trouver par-tout des terres à cultiver. Jamais, elles ne ſont partagées. C'eſt ordinairement la commune qui les enſemence & qui en partage enſuite les

productions. Ainſi le droit civil eſt peu de choſe dans ces régions : mais le droit politique y eſt encore moins étendu.

Quoique les Madecaſſes admettent confuſément la doctrine, ſi répandue, des deux principes, ils n'ont point de culte. Ils ne ſoupçonnent pas l'exiſtence d'une autre vie, & cependant ils croient aux revenans : mais doit-on chercher des idées mieux liées parmi des barbares qu'on n'en trouve chez les nations les plus éclairées ? Le plus funeſte de leurs préjugés eſt celui qui a établi des jours heureux & malheureux. On fait inhumainement mourir les enfans nés ſous des auſpices peu favorables. C'eſt une erreur cruelle qui empêche ou détruit la population.

Peu de nations ſupportent la douleur & les événemens fâcheux avec autant de patience que les Madecaſſes. La vue même de la mort, dont l'éducation ne les a pas accoutumés à redouter les ſuites, ne les trouble pas. Ils attendent avec une réſignation qu'on a peine à comprendre le moment de leur deſtruction, ſi déſeſpérant pour nous. C'eſt, peut-être, une conſolation pour eux d'avoir la certitude qu'ils ne ſeront pas oubliés, lorſ-

qu'ils auront ceſſé d'exiſter. Le reſpect pour les ancêtres eſt pouſſé très-loin dans ces régions ſauvages. Il eſt ordinaire d'y voir des hommes de tous les âges aller pleurer ſur le tombeau de leurs pères, & leur demander des conſeils dans les actions les plus intéreſſantes de la vie.

Ces Inſulaires robuſtes & aſſez bien faits n'ont pas la même indifférence pour le préſent que pour l'avenir. Comme ils ne ſont jamais gênés dans leurs goûts par le frein de la morale ou de la religion, ni par cette police éclairée qui arrête les penchans de l'homme pour établir l'ordre de la ſociété, ils ſont tout entiers à leurs paſſions. Ils aiment, avec tranſport, les fêtes, le chant, la danſe, les liqueurs fortes, & ſur-tout les femmes. Tous les inſtans d'une vie oiſive, ſédentaire & abondante s'écoulent dans les plaiſirs des ſens, refuſés par la nature aux ſauvages du Nord qui épuiſent leurs facultés phyſiques dans la recherche des alimens néceſſaires à leur miſérable & précaire exiſtence. Outre la compagne qu'ils épouſent en cérémonie, les Madecaſſes prennent autant de concubines qu'ils peuvent en avoir. Le divorce eſt com-

mun chez eux, quoique rien n'y soit plus rare que la jalousie. La plupart se tiennent même honorés d'avoir des enfans adulterins, quand ils sont de race blanche. L'illustration de l'origine fait passer sur l'irregularité de la naissance.

On apperçoit un commencement de lumière & d'industrie chez ces peuples. Avec de la soie, du coton, du fil d'écorce d'arbre, ils fabriquent quelques étoffes. L'art de fondre & de forger le fer ne leur est pas entiérement inconnu. Leurs poteries sont assez agréables. Dans plusieurs cantons, ils pratiquent la manière de peindre la parole par le moyen de l'écriture. Ils ont même des livres d'histoire, de medecine, d'astrologie, sous la garde de leurs *Omès*, qu'on a pris mal-à-propos pour des prêtres, & qui ne sont réellement que des imposteurs qui se disent & peut-être se croient sorciers. Ces connoissances, plus répandues à l'Ouest que dans le reste de l'isle, y ont été portées par des Arabes qui, de tems immémorial, y viennent trafiquer.

On a calomnié les Madecasses, lorsque sur un petit nombre d'actes isolés d'emportement & de rage; commis dans l'accès de quelque

passion violente, on n'a pas craint d'accuser la nation entière de férocité. Ils sont naturellement sociables, vifs, gais, vains, & même reconnoissans. Tous les voyageurs, qui ont pénétré dans l'intérieur de l'isle, y ont été accueillis, secourus dans leurs besoins, traités comme des hommes, comme des frères. Sur les côtes, où la défiance est communément plus grande, les navigateurs n'ont que rarement éprouvé des violences & des perfidies. Vingt-quatre familles Arabes, qui très-anciennement avoient usurpé l'empire dans la province d'Anossi, en ont long-tems joui sans trouble, & l'ont perdu en 1771, sans être ni chassées, ni massacrées, ni opprimées. Enfin la langue de ces Insulaires se prête aisément à l'expression des sentimens les plus tendres; & c'est un préjugé très-favorable de la douceur de leurs mœurs, de leur sociabilité.

V. Conduite des François à Madagascar. Ce qu'ils pouvoient & devoient y faire.

Tel étoit Madagascar, lorsqu'en 1665, il y arriva quatre vaisseaux François. Le corps qui les avoit expédiés étoit résolu à former un établissement solide dans cette isle. Ce projet étoit sage, & l'exécution n'en devoit pas être fort coûteuse.

Toutes les colonies que les Européens ont

établies en Amérique pour en obtenir des productions, ou au cap de Bonne-Espérance, dans les isles de France, de Bourbon, de Sainte-Hélène pour l'exploitation de leur commerce aux Indes, ont exigé des dépenses énormes, un très-long-tems & des travaux considérables. Plusieurs de ces régions étoient entiérement désertes, & l'on ne voyoit dans les autres que des habitans qu'il n'étoit pas possible de rendre utiles. Madagascar offroit au contraire un sol naturellement fertile, & un peuple nombreux, docile, intelligent, qui n'avoit besoin que d'instruction pour seconder efficacement les vues qu'on se proposoit.

Ces Insulaires étoient fatigués de l'état de guerre & d'anarchie où ils vivoient continuellement. Ils soupiroient après une police qui pût les faire jouir de la paix, de la liberté. Des dispositions si favorables ne permettoient pas de douter qu'ils ne se prêtâssent facilement aux efforts qu'on voudroit faire pour leur civilisation.

Rien n'étoit plus aisé que de la rendre très-avantageuse. Avec des soins suivis, Madagascar devoit produire beaucoup de denrées convenables pour les Indes, pour la Perse,

pour l'Arabie & pour le continent de l'Afrique. En y attirant quelques Indiens & quelques Chinois, on y auroit naturalisé tous les arts, toutes les cultures de l'Asie. Il étoit facile d'y construire des navires, parce que les matériaux s'y trouvoient de bonne qualité & en abondance; de les armer même, parce que les hommes s'y montroient propres à la navigation. Toutes ces innovations auroient eu une solidité que les conquêtes des Européens n'auront pas aux Indes, où les naturels du pays ne prendront jamais nos loix, nos mœurs, notre culte, ni par conséquent cette disposition favorable qui attache les peuples à une domination nouvelle.

Une si heureuse révolution ne devoit pas être l'ouvrage de la violence. Un peuple brute, nombreux & brave n'auroit pas présenté ses mains aux fers dont une poignée de féroces étrangers auroient voulu le charger. C'étoit par la voie douce de la persuasion; c'étoit par l'appât si séduisant du bonheur; c'étoit par l'attrait d'une vie tranquille; c'étoit par les avantages de notre police, par les jouissances de notre industrie, par la supériorité de notre génie, qu'il falloit amener l'isle

entière à un but également utile aux deux nations.

La législation qu'il convenoit de donner à ces peuples devoit être assortie à leurs mœurs, à leur caractère, à leur climat. Elle devoit s'éloigner en tout de celle de l'Europe, corrompue & compliquée par la barbarie des coutumes féodales. Quelque simple qu'elle fût, les points divers n'en pouvoient être proposés que successivement, & à mesure que l'esprit de la nation se seroit éclairé, qu'il se seroit étendu. Peut-être même n'auroit-il pas fallu songer à y amener les hommes dont l'âge auroit fortifié les habitudes; peut-être auroit-il fallu s'attacher uniquement aux jeunes gens qui, formés par nos institutions, seroient devenus, avec le tems, des missionnaires politiques qui auroient multiplié les prosélytes du gouvernement.

Le mariage des filles Madecasses avec les colons François, auroit encore plus avancé le grand système de la civilisation. Ce lien, si cher & si sensible, auroit éteint ces distinctions odieuses qui nourrissent des haînes éternelles & qui séparent à jamais des peuples, habitant la même région, vivant sous les mêmes loix.

Il eût été contre toute juſtice, contre toute politique de prendre arbitrairement des terres pour y placer les nouvelles familles. On auroit demandé à la nation aſſemblée celles qui n'auroient pas été occupées ; & pour aſſurer plus de conſiſtance à l'acquiſition, le gouvernement en auroit donné un prix qui pût plaire à ces Inſulaires. Ces champs, légitimement acquis, auroient eu pour la première fois des maîtres. Le droit de propriété ſe ſeroit établi de proche en proche. Avec le tems, toutes les peuplades de Madagaſcar auroient librement adopté une innovation, dont aucun préjugé ne peut obſcurcir les avantages.

Plus les colonies qu'il s'agiſſoit de fonder à Madagaſcar pouvoient réunir des genres d'utilité, mieux il falloit choiſir les ſituations propres à les faire éclorre, à les multiplier, à les vivifier, à les conſerver. Indépendamment d'un établiſſement qu'il étoit peut-être convenable de placer dans l'intérieur de l'iſle, pour obtenir de bonne heure la confiance des Madecaſſes ; il étoit indiſpenſable d'en former quatre ſur les côtes. L'un à la baie de Saint-Auguſtin, qui auroit ouvert une communication

cation facile au continent d'Afrique ; le second à Louquez, où une chaleur vive & continue devoit faire prospérer toutes les plantes de l'Inde ; le troisième au fort Dauphin, qu'une température douce & saine rendoit propre au bled & à la plupart des productions de l'Europe ; le quatrième enfin à Tametave, la contrée la plus fertile, la plus peuplée, la plus cultivée du pays. Cette dernière position méritoit même d'être choisie pour être le chef-lieu de la colonie ; & voici pourquoi.

Il n'y a point de port connu à Madagascar. C'est une erreur de croire qu'il seroit possible d'en former un au fort Dauphin, en élevant un mole sur des récifs qui s'avancent dans la mer. Les travaux d'une si grande entreprise ne seroient pas seulement immenses ; la dépense en seroit encore inutile. Jamais un mole ne mettroit à l'abri des ouragans des vaisseaux que les montagnes elles-mêmes n'en garantissent pas. D'ailleurs, ce port factice, ouvert en partie à la fureur des vagues, auroit nécessairement peu d'étendue. Les navires n'y auroient point de chasse. Un seul démarré les feroit tous échouer ; & ils périroient sans ressource sur une côte où la mer

eſt toujours agitée, où les ſables ſont mouvans par-tout.

Il n'en eſt pas ainſi à Tametave. La baie débarraſſée de cette incommode barre qui s'étend ſur toute la côte de l'Eſt de Madagaſcar, eſt très-ſpacieuſe. Le mouillage y eſt bon. Les vaiſſeaux y ſont à l'abri des plus fortes briſes. Le débarquement y eſt facile. Il ſuffiroit de faire creuſer l'eſpace d'une lieue & demie la grande rivière qui s'y jette, pour faire arriver les plus gros bâtimens à l'étang de Noſſe-Bé, où la nature a formé un excellent port. Au milieu eſt une iſle, dont l'air eſt très-pur & dont la défenſe ſeroit aiſée. Cette poſition a cela d'heureux, qu'avec quelques précautions on en pourroit fermer l'entrée aux eſcadres ennemies.

Tels étoient les avantages que la compagnie de France pouvoit retirer de Madagaſcar. La conduite de ſes agens ruina malheureuſement ces brillantes eſpérances. Ils détournèrent ſans pudeur une partie des fonds dont ils avoient l'adminiſtration ; ils conſumèrent en dépenſes folles ou inutiles des ſommes plus conſidérables ; ils ſe rendirent également odieux, & aux Européens dont ils

devoient encourager les travaux, & aux naturels du pays qu'il falloit gagner par la douceur & par des bienfaits. Les crimes & les malheurs se multiplièrent à un tel excès, qu'en 1670, les associés crurent devoir remettre au gouvernement une possession qu'ils tenoient de lui. Le changement de domination n'amena pas un meilleur esprit. La plupart des François qui étoient restés dans l'isle furent massacrés deux ans après. Ceux qui avoient échappé à cette mémorable boucherie, s'éloignèrent pour toujours d'une terre qui étoit moins souillée par leur sang que par leurs forfaits.

La cour de Versailles a jetté de loin en loin quelques regards sur Madagascar, mais sans en sentir jamais vivement le prix. Il falloit que cette puissance perdit tout son commerce, toute sa considération dans l'Inde, pour se pénétrer de l'importance d'une isle dont la possession lui auroit vraisemblablement épargné ces calamités. Depuis cette funeste époque, on l'a vue occupée du désir de s'y établir. Les deux tentatives de 1770 & 1773, ne doivent pas l'avoir découragée, parce qu'elles ont été faites sans plan, sans

moyens ; & qu'au lieu d'y employer le ſuperflu des habitans de Bourbon, hommes pacifiques, ſages & acclimatés, on n'y a envoyé que des vagabonds ramaſſés dans les boues de l'Europe. Des meſures plus ſages & mieux combinées la conduiront ſûrement au but qu'elle ſe propoſe. Ce n'eſt pas ſeulement la politique qui veut qu'on ſe roidiſſe contre les difficultés inſéparables de cette entrepriſe. L'humanité doit parler plus haut, plus énergiquement encore que l'intérêt.

Quelle gloire ce ſeroit pour la France de retirer un peuple nombreux des horreurs de la barbarie ; de lui donner des mœurs honnêtes, une police exacte, des loix ſages, une religion bienfaiſante, des arts utiles & agréables ; de l'élever au rang des nations inſtruites & civiliſées ! Hommes d'état, puiſſent les vœux de la philoſophie, puiſſent les vœux d'un citoyen aller juſqu'à vous ! S'il eſt beau de changer la face du monde pour faire des heureux ; ſi l'honneur qui en revient appartient à ceux qui tiennent les rênes des empires ; ſachez qu'ils ſont comptables à leur ſiècle & aux générations futures, non-ſeulement de tout le mal qu'ils font, mais de tout

le bien qu'ils pourroient faire & qu'ils ne font pas. Vous êtes jaloux d'une véritable gloire parmi vos contemporains ; & quelle plus grande gloire que celle que je vous propoſe ? Vous deſirez que votre nom s'immortaliſe : ſongez que les monumens élevés en bronze ſont plus ou moins rapidement détruits par le tems. Confiez le ſoin de votre réputation à des êtres qui ſe perpétueront, en ſe régénérant. Le marbre eſt muet ; l'homme parle. Faites-le donc parler de vous avec éloge. Si la corruption s'introduit dans la légiſlation ſage que vous aurez inſtituée, c'eſt alors que vous ſerez véritablement révérés. C'eſt alors qu'on reviendra ſur le ſiècle où vous exiſtâtes, & qu'on donnera des larmes à votre mémoire. Je vous promets les pleurs de l'admiration pendant votre vie, & les pleurs du regret, de longs ſiècles après votre mort.

La compagnie des Indes n'avoit pas des deſſeins ſi élevés, lorſqu'elle jugea en 1670 qu'il lui convenoit d'abandonner Madagaſcar. A cette époque, ſes vaiſſeaux prirent directement la route des Indes. Par les intrigues de Marcara, né à Iſpahan, mais attaché au ſervice de France, on obtint la liberté d'é-

tablir des comptoirs sur diverses côtes de la péninsule. On tenta même d'avoir part au commerce du Japon. Colbert offroit de n'y envoyer que des protestans : mais les artifices des Hollandois firent refuser aux François l'entrée de cet empire, comme ils l'avoient fait refuser aux Anglois.

VI. Les François font de Surate le centre de leur commerce. Idée du Guzurate, où cette ville est située.

Surate avoit été choisie pour être le centre de toutes les affaires que la compagnie devoit faire dans ces régions. C'étoit de cette ville principale du Guzurate que devoient partir les ordres pour les établissemens subalternes; c'étoit-là que devoient se réunir les différentes marchandises destinées pour l'Europe.

Le Guzurate forme une presqu'isle entre l'Indus & le Malabar. Il a soixante milles de long sur une largeur presque égale. Les montagnes d'Arva le séparent du royaume d'Agra. L'Indostan n'a pas de province où le sol soit aussi fertile, mieux arrosé, & coupé par un plus grand nombre de rivières. On desireroit qu'un vent du Sud, des plus violens, n'en embrasât pas le climat trois mois chaque année. Cette contrée jouissoit déja de grands avantages, lorsqu'une colonie étrangère vint encore augmenter ses prospérités.

Dans le ſeptième ſiècle, le dernier roi de Perſe, de la dynaſtie des Sanaſides, fut détrôné par les Mahométans. Pluſieurs de ſes ſujets, mécontens du peuple vainqueur, ſe réfugièrent dans le Koheſtan, d'où, cent ans après, ils deſcendirent à l'iſle d'Ormuz. Bientôt ils firent voile pour l'Inde, & abordèrent heureuſement à Diu. Peu ſatisfaits encore de cet aſyle, ils ſe rembarquèrent; & les flots les pouſſèrent ſur une plage riante, entre Daman & Baçaïm. Le prince qui donnoit des loix à ce canton, ne conſentit à les recevoir qu'à condition qu'ils dévoileroient les myſtères de leur croyance, qu'ils quitteroient leurs armes, qu'ils parleroient l'idiôme du pays, qu'ils feroient paroître leurs femmes en public ſans voile, & qu'ils célébreroient leurs mariages à l'entrée de la nuit, ſelon la pratique généralement reçue. Comme ces ſtipulations n'avoient rien de contraire au culte qu'ils profeſſoient, les réfugiés les acceptèrent ſans difficulté.

L'habitude du travail, contractée & perpétuée par une heureuſe néceſſité, les fit proſpérer. Aſſez ſages pour ne ſe mêler, ni du gouvernement, ni de la guerre, ils joui-

rent d'une paix profonde au milieu des révolutions. Cette circonſpection & une grande aiſance augmentèrent beaucoup leur nombre. Ils formèrent toujours, ſous le nom de Parſis, un peuple ſéparé, par l'attention qu'ils eurent de ne point ſe mêler avec les Indiens, & par l'attachement aux principes religieux qui leur avoient fait quitter leur patrie. Ce ſont ceux de Zoroaſtre : mais un peu altérés par le tems, par l'ignorance & par l'avidité des prêtres.

L'induſtrie, l'activité de ces nouveaux habitans, ſe communiquèrent à la nation hoſpitalière qui les avoit ſi ſagement accueillis. Le ſucre, le bled, l'indigo, d'autres productions furent naturaliſés ſur un ſol que des rizières avoient juſqu'alors principalement couvert. On multiplia, on varia, on perfectionna les fruits & les troupeaux. Les campagnes de l'Inde offrirent, pour la première fois, ces haies, ces enclos, ces autres agrémens utiles & champêtres qui embelliſſent ou enrichiſſent quelques-unes de nos contrées. Les atteliers firent les mêmes progrès que les cultures. Le coton prit de plus belles formes, & la ſoie fut enfin miſe en œuvre

dans la province. L'accroiſſement des ſubſiſtances, des travaux & de la population, étendit, avec le tems, les relations extérieures.

L'éclat que jettoit le Guzurate excita l'ambition de deux puiſſances redoutables. Tandis que les Portugais le preſſoient du côté de la mer par les ravages qu'ils faiſoient, par les victoires qu'ils remportoient, par la conquête de Diu, regardé avec raiſon comme le boulevart du royaume; les Mogols, déja maîtres du Nord de l'Inde, & qui brûloient d'avancer vers les contrées méridionales où étoient le commerce & les richeſſes, le menaçoient dans le continent.

Badur, Patane de nation, qui gouvernoit alors le Guzurate, ſentit l'impoſſibilité de réſiſter à la fois à deux ennemis ſi acharnés. Il crut avoir moins à craindre d'un peuple dont les forces étoient ſéparées de ſes états, par des mers immenſes, que d'une nation puiſſamment établie aux frontières de ſes provinces. Cette conſidération le réconcilia avec les Portugais. Les ſacrifices qu'il leur fit, les déterminèrent même à joindre leurs troupes aux ſiennes contre Akebar, dont ils

ne redoutoient guère moins que lui l'activité & le courage.

Cette alliance déconcerta des hommes qui avoient compté n'avoir affaire qu'à des Indiens. Ils ne pouvoient ſe réſoudre à combattre des Européens qui paſſoient pour invincibles. Les naturels du pays, encore pleins de l'effroi que ces conquérans leur avoient cauſé, les peignoient aux ſoldats Mogols comme des hommes deſcendus du ciel ou ſortis des eaux, d'une eſpèce infiniment ſupérieure aux Aſiatiques en valeur, en génie & en connoiſſances. Déja l'armée ſaiſie de frayeur, preſſoit ſes généraux de la ramener à Delhy, lorſqu'Akebar, convaincu qu'un prince qui entreprend une grande conquête, doit lui-même commander ſes troupes, vole à ſon camp. Il ne craint pas d'aſſurer ſes troupes qu'elles battront un peuple amolli par le luxe, les richeſſes, les délices, les chaleurs des Indes; & que la gloire de purger l'Aſie de cette poignée de brigands leur eſt réſervée. L'armée raſſurée, applaudit à l'empereur & marche avec confiance. La bataille s'engage. Les Portugais mal ſecondés par leurs alliés, ſont enveloppés & taillés en pièces. Badur

s'enfuit & disparoît pour toujours. Toutes les villes du Guzurate s'empressent d'ouvrir leurs portes au vainqueur. Ce beau royaume devient, en 1565, une province du vaste empire, qui doit bientôt envahir tout l'Indostan.

Le gouvernement Mogol, qui étoit alors dans sa force, fit jouir le Guzurate de plus de tranquillité qu'il n'en avoit eu. Cette sécurité donna une nouvelle impulsion à tous les esprits. Toutes les facultés se développèrent; & l'on vit tous les genres d'industrie acquérir une perfection jusqu'alors inconnue. Il falloit un entrepôt où se réunissent tant de richesses; & ce fut Surate qui se mit en possession de cette utile prérogative.

VII. Commencemens & progrès de Surate.

Au commencement du treizième siècle, ce n'étoit encore qu'un vil hameau, formé par des cabanes de pêcheur, sur la rivière de Tapti, à quelques milles de l'Océan. L'avantage de sa position y attira quelques ouvriers & quelques marchands. Ils furent pillés trois ou quatre fois par des pirates; & ce fut pour arrêter ces incursions destructives, que fut construite, en 1524, une forteresse. La place acquit, à cette époque, une importance qui avoit beaucoup augmenté, lorsque les Mogols

s'en rendirent maîtres. Comme c'étoit la seule ville maritime qui eût alors subi leur joug, ils contractèrent l'habitude de s'y pourvoir de toutes leurs consommations de luxe. De leur côté, les Européens qui n'avoient aucun des grands établissemens qu'ils ont formés depuis dans le Bengale & au Coromandel, y achetoient la plupart des marchandises des Indes. Elles s'y trouvoient toutes rassemblées par l'attention qu'avoit eu Surate de former une marine supérieure à celle de ses voisins.

Ses vaisseaux, qui duroient des siècles, étoient la plupart de mille ou douze cens tonneaux. Ils étoient construits d'un bois très-dur qu'on appelle teck. Loin de lancer les bâtimens à l'eau, par des apprêts coûteux & des machines compliquées, on introduisoit dans le chantier, comme nous l'avons pratiqué depuis, la marée qui les enlevoit. Les cordages faits de bourre de cocotier, étoient plus rudes, moins maniables que les nôtres, mais ils avoient autant ou plus de solidité. Si leurs voiles de coton n'étoient ni aussi fortes, ni aussi durables que celles de lin & de chanvre, elles se plioient avec plus de facilité, & se déchiroient plus rarement. Au lieu de poix,

ils employoient la gomme d'un arbre nommé damar, qui valoit autant ou mieux. La capacité de leurs officiers, quoique médiocre, étoit suffisante pour les mers, pour les saisons où ils naviguoient. A l'égard de leurs matelots, communement nommés lascars, les Européens les ont trouvés bons pour les voyages d'Inde en Inde. On s'en est même quelquefois servi, sans inconvénient, pour ramener, dans nos parages orageux, des navires qui avoient perdu leurs équipages.

Nous soupçonnions à peine que le commerce pût avoir des principes; & ils étoient connus, pratiqués dans cette partie de l'Asie. On y trouvoit de l'argent à bas prix, & des lettres de change pour tous les marchés des Indes. Les assurances pour les navigations les plus éloignées, y étoient d'une ressource très-usitée. Il régnoit tant de bonne foi, que les sacs, étiquetés, & cachetés par les banquiers, circuloient des années entières, sans être ni comptés, ni pesés. Les fortunes étoient proportionnées à cette facilité de s'enrichir par l'industrie. Celles de cinq à six millions n'étoient pas rares, & il y en avoit de plus considérables.

VIII. Mœurs des habitans de Surate.

Elles étoient la plupart entre les mains des Banians. Ces négocians étoient renommés pour leur franchiſe. Quelques momens leur ſuffiſoient pour terminer les affaires les plus importantes. Elles ſe traitoient généralement dans les bazards. Celui qui vouloit vendre annonçoit, en peu de mots & à voix baſſe, la valeur de ſa marchandiſe. On lui répondoit en mettant une main dans la ſienne, ſous quelque voile. L'acheteur marquoit par le nombre des doigts qu'il plioit ou qu'il étendoit, ce qu'il prétendoit diminuer du prix démandé; & le plus ſouvent le marché ſe trouvoit conclu, ſans qu'on eût proféré une parole. Pour le ratifier, les contractans ſe prenoient une ſeconde fois la main; & un accord fait avec cette ſimplicité étoit toujours inviolable. Si, ce qui étoit infiniment rare, il ſurvenoit des difficultés, ces hommes ſages conſervoient, dans les diſcuſſions les plus compliquées, une égalité & une politeſſe dont nous ne nous formerions pas aiſément l'idée.

Leurs enfans qui aſſiſtoient à tous les marchés, ſe formoient de bonne heure à ces mœurs paiſibles. A peine avoient-ils une lueur de raiſon, qu'ils étoient initiés dans

tous les myſtères du commerce. Il étoit ordinaire d'en voir de dix ou douze ans en état de remplacer leur père. Quel contraſte, quelle diſtance de cette éducation, à celle que nos enfans reçoivent; & cependant, quelle différence entre les lumières des Indiens, & les progrès de nos connoiſſances!

Les Banians qui avoient quelques eſclaves Abyſſins, ce qui étoit rare chez des hommes ſi doux, les traitoient avec une humanité qui doit nous paroître bien ſingulière. Ils les élevoient comme s'ils euſſent été de leur famille, les formoient aux affaires, leur avançoient des fonds, ne les laiſſoient pas ſeulement jouir des bénéfices; ils leur permettoient même d'en diſpoſer en faveur de leurs deſcendans, lorſqu'ils en avoient.

La dépenſe des Banians ne répondoit pas à leur fortune. Réduits par principes de religion à ſe priver de viandes & de liqueurs ſpiritueuſes, ils ne vivoient que de fruits & de quelques ragoûts ſimples. On ne les voyoit s'écarter de cette économie que pour l'établiſſement de leurs enfans. Dans cette occaſion unique, tout étoit prodigué pour le feſtin, pour la muſique, la danſe, les feux

d'artifice. Leur ambition étoit de pouvoir ſe vanter de la dépenſe que leur avoient coûté ces noces. Elle montoit quelquefois à cent mille écus.

Leurs femmes même, avoient du goût pour ces mœurs ſimples. Leur unique gloire, étoit de plaire à leurs époux. Peut-être la grande vénération qu'elles avoient pour le lien conjugal, venoit-elle de l'uſage où l'on étoit de les engager dès l'âge le plus tendre. Ce ſentiment étoit à leurs yeux le point le plus ſacré de leur religion. Jamais elles ne ſe permettoient le plus court entretien avec des étrangers. Moins de réſerve n'auroit pas ſuffi à des maris qui ne pouvoient revenir de leur étonnement, quand on leur parloit de la familiarité qui régnoit en Europe entre les deux ſexes. Ceux qui leur aſſuroient que des manières ſi libres n'avoient aucune influence ſur la conduite, ne les perſuadoient pas. Ils répondoient, en ſecouant la tête, par un de leurs proverbes, qui ſignifie que *ſi l'on approche le beurre trop près du feu, il eſt bien difficile de l'empêcher de fondre.*

Les Parſis, avec d'autres uſages, avoient un caractère encore plus reſpectable. C'étoient des

des hommes robuſtes, bien faits & infatigables. Ils étoient propres à tous les travaux; mais ils excelloient ſur-tout dans la conſtruction des vaiſſeaux & dans l'agriculture. Telles étoient leur douceur & leur droiture, qu'on ne les cita jamais devant le magiſtrat pour aucun acte de violence ou quelque engagement de mauvaiſe foi. La ſérénité de leur ame ſe peignoit ſur tous leurs traits, dans tous leurs regards; & une gaieté douce animoit toujours leur converſation. La poéſie rimée les charmoit; & rarement parloient-ils même dans les affaires les plus ſérieuſes, autrement qu'en vers. Ils n'avoient point de temple: mais tous les matins & tous les ſoirs, ils s'aſſembloient ſur le grand chemin ou auprès d'une fontaine pour adorer le ſoleil levant, le ſoleil couchant. La vue même du plus petit feu interrompoit toutes leurs occupations, & élevoit leur ame tendre à la contemplation de cet aſtre bienfaiſant. Au lieu de brûler les cadavres de leurs morts, comme les Indiens, ils les dépoſoient dans des tours extrêmement élevées, où ils ſervoient de pâture aux oiſeaux de proie. Leur prédilection pour les ſectateurs de leur religion, ne

les empêchoit pas d'être ſenſibles au malheur de tous les hommes : ils les ſecouroient avec généroſité, & leur pitié s'étendoit juſqu'aux animaux. Une de leurs plus grandes paſſions étoit d'acheter des eſclaves, de leur donner une éducation ſoignée, & de les rendre enſuite à la liberté. Leur nombre, leur union & leurs richeſſes, les rendirent quelquefois ſuſpects au gouvernement : mais ces préjugés ne tinrent jamais long-tems contre la conduite paiſible & meſurée de ce bon peuple. On ne pouvoit le blâmer que d'une ſaleté dégoûtante, ſous les apparences d'une propreté recherchée, & de l'uſage trop fréquent d'une boiſſon enivrante, qui lui étoit particulière. Tels étoient les Parſis, à leur arrivée aux Indes. Tels ils ſe conſervèrent au milieu des révolutions qui bouleverſèrent ſi ſouvent l'aſyle qu'ils avoient choiſi ; & tels ils ſont encore.

Combien les Mogols s'éloignoient de ces mœurs pures & auſtères ! Ces Mahométans ne ſe virent pas plutôt en poſſeſſion de Surate, qu'ils s'y embarquèrent en foule pour aller viſiter la Mecque. Beaucoup de ces pélerins s'arrêtoient au port avant le voyage ; un plus

grand nombre à leur retour. Les commodités, qui étoient plus multipliées dans cette fameuſe cité que dans le reſte de l'empire, y fixèrent même pluſieurs des plus opulens. Leurs jours s'écouloient dans l'inaction ou dans les plaiſirs. Le ſoin d'arquer leurs ſourcils, d'arranger leur barbe, de peindre leurs ongles & l'intérieur de leurs mains, emportoit une partie de la matinée. Le reſte du tems étoit employé à monter à cheval, à fumer, à boire du café, à ſe parfumer, à ſe coucher ſur des lits de roſe, à entendre des hiſtoires fabuleuſes, & à cultiver le pavot, eſpèce d'exercice qui avoit pour eux de puiſſans attraits.

Les fêtes que ces hommes voluptueux ſe donnoient ſouvent, pour prévenir l'ennui d'une vie trop monotone, commençoient par une profuſion étonnante de rafraîchiſſemens, de ſucreries, de parfums les plus exquis. Des tours de force ou d'adreſſe, exécutés ordinairement par des Bengalis, ſuivoient ces amuſemens tranquilles. Ils étoient remplacés par une muſique, que des oreilles délicates auroient peut-être réprouvée, mais qui étoit du goût de ces Orientaux. La nuit, qu'ou-

vroient des feux d'artifice d'une lumière plus tendre que les nôtres, étoit occupée par des danſeuſes, dont les bandes ſe ſuccédoient plus ou moins ſouvent, ſuivant le rang ou la richeſſe de ceux qui les appelloient. Lorſque la ſatiété des plaiſirs invitoit au repos, on faiſoit entrer une eſpèce de violon, qui par des ſons doux, uniformes & ſouvent répétés, provoquoit au ſommeil. Les plus corrompus alloient ſe jetter dans les bras d'un jeune eſclave Abyſſin, & employoient des moyens connus dans ces contrées, pour prolonger cette jouiſſance infâme.

Jamais les femmes n'étoient admiſes à ces divertiſſemens : mais elles appelloient auſſi des danſeuſes & ſe procuroient d'autres diſtractions. La préférence que leurs maris donnoient généralement à des courtiſannes, étouffoient dans leur cœur tout ſentiment d'affection pour eux, & par conſéquent de jalouſie entre elles. Auſſi vivoient-elles dans une union aſſez étroite. C'étoit au point de ſe réjouir, lorſqu'on leur annonçoit une nouvelle compagne, parce que c'étoit une augmentation de ſociété. Cependant elles avoient une grande influence dans les affaires

importantes ; & un Mogol ſe décidoit preſque toujours par le conſeil de ſon harem. Celles de ſes épouſes qui n'avoient point d'enfans, ſortoient aſſez ſouvent pour viſiter les parens de leur ſexe. Les autres auroient pu jouir de la même liberté, ſi elles n'avoient préféré l'honneur de leurs fils, ſinguliérement attaché à l'opinion qu'on a de la ſageſſe de leurs mères. Elles les élevoient elles-mêmes avec beaucoup de ſoin & de tendreſſe, & ne s'en ſéparoient jamais, pas même lorſqu'ils quittoient la maiſon paternelle.

Si la magnificence & les commodités pouvoient remplacer l'amour, les harems auroient été les demeures les plus délicieuſes. Tout ce qui pouvoit procurer des ſenſations agréables, étoit prodigué dans ces retraites impénétrables pour des hommes. L'orgueil des Mogols avoit même réglé que les femmes qui y ſeroient admiſes en viſite, recevroient la première fois des préſens très-riches ; & toujours un accueil accompagné des voluptés propres à ces climats. Les Européennes, dont la familiarité avec l'autre ſexe choquoit les préjuges Aſiatiques, & que, pour cette raiſon, on croyoit d'une tribu très-inférieure,

eurent rarement la liberté de pénétrer dans cette eſpèce de ſanctuaire. Une d'elles, fort connue en Angleterre par ſes talens, par ſes graces & par ſon eſprit d'obſervation, fut diſtinguée des autres. Les préférences qu'on accordoit à madame Draper, la mirent à portée de tout voir, de tout examiner. Elle ne trouva pas à ces malheureuſes créatures, qui vivoient empriſonnées, cet air dédaigneux ou embarraſſé, que le peu de développement de leurs facultés auroit pu leur donner. Leurs manières lui parurent franches & aiſées. Quelque choſe de naïf & de touchant diſtinguoit leur converſation.

Quoique les autres nations, établies à Surate, n'outrâſſent pas, comme les Mogols, tous les genres de volupté, elles ne laiſſoient pas d'avoir des jouiſſances dans une ville où les édifices publics manquoient généralement de goût & de ſymmétrie. Les maiſons particulières n'avoient, à la vérité, aucune apparence : mais on voyoit dans toutes celles des hommes riches, des jardins remplis des plus belles fleurs; des ſouterreins pratiqués contre les chaleurs étouffantes d'une partie de l'année; des ſallons où jailliſſoient, dans

des baſſins de marbre, des fontaines, dont la fraîcheur & le murmure invitoient à un doux ſommeil.

Une des pratiques les plus univerſelles, étoit de ſe baigner; & après le bain, de ſe faire maſſer ou pétrir, ſi l'on peut s'exprimer ainſi. Cette opération donnoit du reſſort aux différentes parties du corps, & une circulation facile à ſes fluides. On ſe croyoit preſque un nouvel être, après l'avoir éprouvée. L'eſpèce d'harmonie qu'elle rétabliſſoit dans toute la machine, étoit une ſorte d'ivreſſe, ſource féconde des ſenſations les plus délicieuſes. Cet uſage étoit, dit-on, paſſé de la Chine aux Indes; & quelques épigrammes de Martial, quelques déclamations de Sénèque paroiſſent indiquer qu'il n'étoit pas inconnu aux Romains, dans le tems où ils raffinoient ſur tous les plaiſirs, comme les tyrans qui mirent aux fers ces maîtres du monde, raffinèrent dans la ſuite ſur tous les ſupplices.

IX. Portrait des Balliadères, plus voluptueuſes à Surate

Surate offroit un autre plaiſir plus piquant peut-être. C'étoit celui que procuroient ſes danſeuſes ou *Balliadères*, nom que les Européens leur ont toujours donné d'après les Portugais.

que dans le reſte de l'Inde.

Elles étoient réunies en troupes dans des ſéminaires de volupté. Les ſociétés de cette eſpèce les mieux compoſées, ſont conſacrées aux pagodes riches & fréquentées. Leur deſtination eſt de danſer dans les temples aux grandes ſolemnités, & de ſervir aux plaiſirs des brames. Ces prêtres, qui n'ont pas fait le vœu artificieux & impoſteur de renoncer à tout, pour mieux jouir de tout, aiment mieux avoir des femmes qui leur appartiennent, que de corrompre à la fois le célibat & le mariage. Il n'attentent pas aux droits d'autrui par l'adultère : mais ils ſont jaloux des danſeuſes, dont ils partagent & le culte & les vœux avec leurs dieux, juſqu'à ne permettre jamais, ſans répugnance, qu'elles aillent amuſer les rois & les grands.

On ignore comment cette inſtitution ſingulière s'eſt formée. Il eſt vraiſemblable qu'un brame qui avoit ſa concubine ou ſa femme, s'aſſocia d'abord avec un autre brame, qui avoit auſſi ſa concubine ou ſa femme ; mais qu'à la longue, le mêlange d'un grand nombre de brames & de femmes, occaſionna tant d'infidélités, que les femmes devinrent communes entre tous ces prêtres. Réuniſſez dans

un ſeul cloître des célibataires des deux ſexes, & vous ne tarderez pas à voir naître la communauté des hommes & des femmes.

Il eſt vraiſemblable qu'au moyen de cette communauté d'hommes & de femmes, la jalouſie s'éteignit, & que les femmes virent ſans peine le nombre de leurs ſemblables ſe multiplier, & les hommes, le nombre des brames s'accroître. C'étoit moins une rivalité qu'une conquête nouvelle.

Il eſt vraiſemblable que pour pallier aux peuples le ſcandale d'une vie ſi licencieuſe, toutes ces femmes furent conſacrées au ſervice des autels. Il ne l'eſt pas moins que les peuples ſe prêtèrent d'autant plus volontiers à cette eſpèce de ſuperſtition, qu'elle renfermoit dans une ſeule enceinte les deſirs effrénés d'une troupe de moines, & mettoit ainſi leurs femmes & leurs filles à l'abri de la ſéduction.

Il eſt vraiſemblable qu'en attachant un caractère ſacré à ces eſpèces de courtiſanes, les parens virent ſans répugnance leurs plus belles filles, entraînées par cette vocation, quitter la maiſon paternelle, pour entrer dans ce ſéminaire, d'où les femmes ſurannées

pouvoient retourner ſans honte dans la ſociété : car il n'y a aucun crime que l'intervention des dieux ne conſacre, aucune vertu qu'elle n'aviliſſe. La notion d'un être abſolu eſt, entre les mains des prêtres qui en abuſent, une deſtruction de toute morale. Une choſe ne plaît pas aux dieux, parce qu'elle eſt bonne ; mais elle eſt bonne, parce qu'elle plaît aux dieux.

Il ne reſtoit plus aux brames qu'un pas à faire pour porter l'inſtitut à ſa dernière perfection : c'étoit de perſuader aux peuples qu'il étoit agréable aux dieux, honnête & ſaint, d'épouſer une balliadère de préférence à toute autre femme, & de faire ſolliciter comme une grace ſpéciale le reſte de leurs débauches.

Il eſt des troupes moins choiſies dans les grandes villes pour l'amuſement des hommes riches, & d'autres pour leurs femmes. De quelque religion, de quelque caſte qu'on ſoit, on peut les appeller. Il y a même de ces troupes ambulantes conduites par de vieilles femmes, qui d'élèves de ces ſortes de ſéminaires, en deviennent à la fin les directrices.

Par un contraſte bizarre, & dont l'effet eſt toujours choquant, ces belles filles traînent à leur ſuite un muſicien difforme & d'un âge avancé, dont l'emploi eſt de battre la meſure avec un inſtrument de cuivre, que nous avons depuis peu emprunté des Turcs pour ajouter à notre muſique militaire, & qui aux Indes ſe nomme *Tam.* Celui qui le tient répète continuellement ce mot avec une telle vivacité, qu'il arrive par degrés à des convulſions affreuſes, tandis que les balliadères, échauffées par le deſir de plaire & par les odeurs dont elles ſont parfumées, finiſſent par être hors d'elles-mêmes.

Les danſes ſont preſque toutes des pantomimes d'amour. Le plan, le deſſein, les attitudes, les meſures, les ſons, & les cadences de ces ballets, tout reſpire cette paſſion, & en exprime les voluptés & les fureurs.

Tout conſpire au prodigieux ſuccès de ces femmes voluptueuſes : l'art & la richeſſe de leur parure, l'adreſſe qu'elles ont à façonner leur beauté. Leurs longs cheveux noirs, épars ſur leurs épaules ou relevés en treſſes, ſont chargés de diamans & parſemés de fleurs. Des pierres précieuſes enrichiſſent leurs col-

liers & leurs braſſelets. Elles attachent même des bijoux à leurs narines ; & des voyageurs atteſtent que cette parure qui choque au premier coup-d'œil, eſt d'un agrément qui plaît & relève tous les autres ornemens, par le charme de la ſymmétrie, & d'un effet inexplicable, mais ſenſible avec le tems.

Rien n'égale ſur-tout leur attention à conſerver leur ſein, comme un des tréſors les plus précieux de leur beauté. Pour l'empêcher de groſſir ou de ſe déformer, elles l'enferment dans deux étuis d'un bois très-léger, joints enſemble & bouclés par derrière. Ces étuis ſont ſi polis & ſi ſouples, qu'ils ſe prêtent à tous les mouvemens du corps, ſans applatir, ſans offenſer le tiſſu délicat de la peau. Le dehors de ces étuis eſt revêtu d'une feuille d'or parſemée de brillans. C'eſt-là, ſans contredit, la parure la plus recherchée, la plus chère à la beauté. On la quitte, on la reprend avec une légéreté ſingulière. Ce voile qui couvre le ſein, n'en cache point les palpitations, les ſoupirs, les molles ondulations ; il n'ôte rien à la volupté.

La plupart de ces danſeuſes croient ajouter à l'éclat de leur teint, à l'impreſſion de

leurs regards, en formant autour de leurs yeux un cercle noir, qu'elles tracent avec une aiguille de tête teinte d'une poudre d'antimoine. Cette beauté d'emprunt, relevée par tous les poëtes Orientaux, après avoir paru bizarre aux Européens, qui n'y étoient pas accoutumés, a fini par leur être agréable.

Cet art de plaire eſt toute la vie, toute l'occupation, tout le bonheur des balliadères. On réſiſte difficilement à leur ſéduction. Elles obtiennent même la préférence ſur ces belles Cachemiriennes, qui rempliſſent les ſerrails de l'Indoſtan, comme les Géorgiennes & les Circaſſiennes peuplent ceux d'Iſpahan & de Conſtantinople. La modeſtie, ou plutôt la réſerve naturelle à de ſuperbes eſclaves ſéqueſtrées de la ſociété des hommes, ne peut balancer les preſtiges de ces courtiſanes exercées.

X. Etendue du commerce de Surate. Révolutions qu'il a éprouvées.

Nulle part elles n'étoient à la mode comme à Surate, la ville la plus riche, la plus peuplée de l'Inde. Elle commença à décheoir en 1664. Le fameux Sevagi la ſaccagea, & en emporta vingt-cinq à trente millions. Le pillage eût été infiniment plus conſidérable, ſi les Anglois & les Hollandois n'avoient

échappé au malheur public, par l'attention qu'ils avoient eu de fortifier leurs comptoirs; & ſi le château où l'on avoit retiré tout ce qu'on avoit de plus précieux, n'eût été hors d'inſulte. Cette perte inſpira des précautions. On entoura la ville de murs, pour prévenir un pareil déſaſtre. Il étoit réparé, lorſque les Anglois arrêtèrent en 1686, par une coupable & honteuſe avidité, tous les bâtimens que Surate expédioit pour différentes mers. Ce brigandage, qui dura trois ans, détourna de ce fameux entrepôt la plupart des branches de commerce qui ne lui appartenoient pas en propre. Il fut preſque réduit à ſes richeſſes naturelles.

D'autres pirates ont depuis infeſté ſes parages, & troublé à diverſes repriſes ſes expéditions. Ses caravanes même, qui tranſportoient les marchandiſes à Agra, à Delhy, dans tout l'empire, n'ont pas été toujours reſpectées par les ſujets des rajas indépendans, qu'on trouve ſur différentes routes. On avoit imaginé autrefois un moyen ſingulier pour la ſûreté de ces caravanes: c'étoit de les mettre ſous la protection d'une femme ou d'un enfant d'une race ſacrée, chez les peuples qu'on

avoit à craindre. Lorſque ces brigands approchoient pour piller, le gardien menaçoit de ſe donner la mort, s'ils perſiſtoient dans leur réſolution; & ſi l'on ne cédoit pas à ſes remontrances, il ſe la donnoit effectivement. Les hommes irreligieux, que le reſpect pour un ſang révéré de leur nation n'avoit pas arrêtés, étoient excommuniés, dégradés, exclus de leur caſte. La crainte de ces peines rigoureuſes enchaînoit quelquefois l'avarice: mais depuis que tout eſt en combuſtion dans l'Indoſtan, aucune conſidération n'y peut éteindre la ſoif de l'or.

Malgré ces malheurs, Surate eſt encore une ville de grand commerce. Tout le Guzurate verſe dans ſes magaſins, le produit de ſes innombrables manufactures. Une grande partie eſt tranſportée dans l'intérieur des terres; le reſte paſſe, par le moyen d'une navigation ſuivie, dans toutes les parties du globe. Les marchandiſes les plus connues, ſont les douttis, groſſe toile écrue qui ſe conſomme en Perſe, en Arabie, en Abyſſinie, ſur la côte orientale de l'Afrique, & les toiles bleues qui ont la même deſtination, & que les Anglois & les Hollandois

placent utilement dans leur commerce de Guinée.

Les toiles de Cambaie, à carreaux bleus & blancs, qui ſervent de mante en Arabie & en Turquie. Il y en a de groſſières, il y en a de fines, il y en a même où l'on mêle de l'or, pour l'uſage des gens riches.

Les toiles blanches de Barokia, ſi connues ſous le nom de Baftas. Comme elles ſont d'une fineſſe extrême, elles ſervent pour le caftan d'été des Turcs & des Perſans. L'eſpèce de mouſſeline terminée par une raie d'or, dont ils font leurs turbans, ſe fabrique dans le même lieu.

Les toiles peintes d'Amadabad, dont les couleurs ſont auſſi vives, auſſi belles, auſſi durables que celles de Coromandel; on s'en habille en Perſe, en Turquie, en Europe. Les gens riches de Java, de Sumatra, des Moluques, en font des pagnes & des couvertures.

Les gazes de Bairapour, les bleues ſervent en Perſe & en Turquie à l'habillement d'été des hommes du commun, & les rouges à celui des gens plus diſtingués. Les Juifs, à qui la Porte a interdit la couleur blanche, s'en ſervent pour leurs turbans.

Les

Les étoffes mêlées de soie & de coton, unies, rayées, satinées, mêlées d'or & d'argent. Si leur prix n'étoit pas si considérable, elles pourroient plaire à l'Europe même, malgré la médiocrité de leur dessein, par la vivacité des couleurs, par la belle exécution des fleurs. Elles durent peu: mais c'est à quoi l'on ne regarde guère dans les serrails de Turquie & de Perse, où s'en fait la consommation.

Quelques étoffes purement de soie, appellées tapis. Ce sont des pagnes de plusieurs couleurs, fort recherchées dans l'Est de l'Inde. Il s'en fabriqueroit davantage, si l'obligation d'y employer des matières étrangères, n'en augmentoit trop le prix.

Les chaales, draps très-légers, très-chauds & très-fins, fabriqués avec des laines de Cachemire. On les teint en différentes couleurs, & l'on y mêle des fleurs & des rayures. Ils servent à l'habillement d'hiver en Turquie, en Perse, & dans les contrées de l'Inde où le froid se fait sentir. On fait avec cette laine précieuse des turbans d'une aune de large, & d'un peu plus de trois aunes de long, qui se vendent jusqu'à mille écus. Quoiqu'elle soit mise quel-

quefois en œuvre à Surate, les plus beaux ouvrages ſortent de Cachemire même.

Indépendamment de la quantité prodigieuſe de coton que Surate emploie dans ſes manufactures, elle en envoie annuellement ſept ou huit mille balles au moins dans le Bengale. La Chine, la Perſe & l'Arabie réunies en reçoivent beaucoup davantage, lorſque la récolte eſt très-abondante. Si elle eſt médiocre, tout le ſuperflu va ſur le Gange, où le prix eſt toujours plus avantageux.

Quoique Surate reçoive en échange de ſes exportations des porcelaines de la Chine; des ſoies de Bengale & de Perſe; des mâtures & du poivre de Malabar; des gommes, des dattes, des fruits ſecs, du cuivre, des perles de Perſe; des parfums & des eſclaves d'Arabie; beaucoup d'épiceries des Hollandois; du fer, du plomb, des draps, de la cochenille, quelques clinquailleries des Anglois: la balance lui eſt ſi favorable, qu'il lui revient tous les ans en argent vingt-cinq ou vingt-ſix millions. Le profit augmenteroit de beaucoup, ſi la ſource des richeſſes de la cour de Delhy n'étoit pas détournée.

Cette balance cependant ne pourroit jamais redevenir auſſi conſidérable qu'elle l'étoit, lorſqu'en 1668 les François s'établirent à Surate. Leur chef ſe nommoit Caron. C'étoit un négociant d'origine Françoiſe, qui avoit vieilli au ſervice de la compagnie de Hollande. Hamilton raconte que cet habile homme qui s'étoit rendu agréable à l'empereur du Japon, en avoit obtenu la permiſſion de bâtir dans l'iſle où étoit le comptoir qu'il dirigeoit, une maiſon pour le compte de ſes maîtres. Ce bâtiment devint un château, ſans aucune défiance des naturels du pays, qui n'entendent rien aux fortifications. Ils ſurprirent des canons qu'on envoyoit de Batavia, & inſtruiſirent la cour de ce qui ſe paſſoit. Caron reçut ordre d'aller à Jedo rendre compte de ſa conduite. Comme il ne put alléguer rien de raiſonnable pour ſa juſtification, il fut traité avec beaucoup de ſévérité & de mépris. On lui arracha poil à poil la barbe; on lui mit un bonnet & un habit de fou; on l'expoſa en cet état à la riſée publique, & il fut chaſſé de l'empire. L'accueil qu'il reçut à Java acheva de le dégoûter des intérêts qu'il avoit embraſſés; & un motif de vengeance l'at-

tacha à la compagnie Françoiſe, dont il devint l'agent.

XI. Entrepriſes des François ſur l'iſle de Ceylan & ſur S. Thomé. Leur établiſſement à Pondichery.

Surate où on l'avoit fixé, ne rempliſſoit pas l'idée qu'il s'étoit formée d'un établiſſement principal. Il en trouvoit la poſition mauvaiſe. Il gémiſſoit d'être obligé d'acheter ſa ſûreté par des ſoumiſſions. Il voyoit du déſavantage à négocier en concurrence avec des nations plus riches, plus inſtruites, plus accréditées. Il vouloit un port indépendant au centre de l'Inde, dans quelqu'un des lieux où croiſſent les épiceries, ſans quoi il croyoit impoſſible qu'une compagnie pût ſe ſoutenir. La baie de Trinquemale dans l'iſle de Ceylan lui parut réunir tous ces avantages, & il y conduiſit une forte eſcadre qu'on lui avoit envoyée d'Europe ſous les ordres de la Haye, & dont il devoit diriger les opérations. On crut, ou l'on feignit de croire qu'on pouvoit s'y fixer ſans bleſſer les droits des Hollandois, dont la propriété n'avoit jamais été reconnue par le ſouverain de l'iſle, avec qui l'on avoit un traité.

Tout cela pouvoit être vrai, mais l'événement n'en fut pas plus heureux. On publia un projet qu'il falloit taire. On exécuta lentement

une entrepriſe qu'il falloit bruſquer. On ſe laiſſa intimider par une flotte qui étoit hors d'état de combattre, & qui ne pouvoit pas avoir ordre de haſarder une action. La diſette & les maladies firent périr la majeure partie des équipages & des troupes de débarquement. On laiſſa quelques hommes dans un petit fort qu'on avoit bâti, & où ils furent bientôt réduits à ſe rendre. Avec le reſte on alla chercher des vivres à la côte de Coromandel. On n'en trouva ni chez les Danois de Trinquebar, ni ailleurs; & le déſeſpoir fit attaquer Saint-Thomé, où l'on fut averti qu'il régnoit une grande abondance.

Cette ville long-tems floriſſante avoit été bâtie il y avoit plus d'un ſiècle par les Portugais. Le roi de Golconde ayant conquis le Carnate, ne vit pas ſans chagrin dans des mains étrangères une place de cette importance. Il la fit attaquer en 1662 par ſes généraux, qui s'en rendirent maîtres. Ses fortifications, quoique conſidérables & bien conſervées, n'arrêtèrent pas les François qui les emportèrent d'aſſaut en 1672. Ils s'y virent bientôt inveſtis, & forcés deux ans après de ſe rendre; parce que les Hollandois qui

étoient en guerre avec Louis XIV, joignirent leurs armes à celles des Indiens.

Ce dernier événement auroit achevé de rendre inutile la dépense que le gouvernement avoit faite en faveur de la compagnie, si Martin n'avoit été du nombre des négocians envoyés sur l'escadre de la Haye. Il recueillit les débris des colonies de Ceylan & de Saint-Thomé, & il en peupla la petite bourgade de Pondichery qu'on lui avoit nouvellement cédée, & qui devenoit une ville, lorsque la compagnie conçut les plus belles espérances d'un nouvel établissement qu'on eut occasion de former dans l'Inde.

XII. Les François sont appellés à Siam. Description de ce royaume.

Quelques prêtres des missions étrangères avoient prêché l'évangile à Siam. Ils s'y étoient fait aimer par leur morale & par leur conduite. Simples, doux, humains, sans intrigue & sans avarice, ils ne s'étoient rendus suspects ni au gouvernement, ni aux peuples ; ils leur avoient inspiré du respect & de l'amour pour les François en général, pour Louis XIV en particulier.

Un Grec d'un esprit inquiet & ambitieux, nommé Constantin Phaulcon, voyageant à Siam, avoit plu au prince, & en peu de

tems il étoit parvenu à l'emploi de principal miniſtre, ou barcalon, charge à-peu-près ſemblable à celle de nos anciens maires du palais.

Phaulcon gouvernoit deſpotiquement le peuple & le roi. Ce prince étoit foible, valétudinaire & ſans poſtérité. Son miniſtre forma le projet de lui ſuccéder, peut-être même celui de le détrôner. On ſait que ces entrepriſes ſont auſſi faciles & auſſi communes dans les pays ſoumis aux deſpotes, qu'elles ſont difficiles & rares dans les pays où le prince règne par la juſtice; dans les pays où ſon autorité a pour principes, pour meſure & pour règle des loix fondamentales & immuables dont la garde eſt confiée à des corps de magiſtrature éclairés & nombreux. Là, les ennemis du ſouverain ſe montrent les ennemis de la nation. Là, ils ſe trouvent arrêtés dans leurs projets, par toutes les forces de la nation; parce que, en s'élevant contre le chef de l'état, ils s'élèvent contre les loix qui ſont les volontés communes & immuables de la nation.

Phaulcon imagina de faire ſervir les François à ſon projet, comme quelques ambitieux

s'étoient ſervis auparavant d'une garde de ſix cens Japonois, qui avoient diſpoſé plus d'une fois de la couronne de Siam. Il envoya en 1684 des ambaſſadeurs en France pour y offrir l'alliance de ſon maître, des ports aux négocians François, & pour y demander des vaiſſeaux & des troupes.

La vanité faſtueuſe de Louis XIV tira un grand parti de cette ambaſſade. Les flatteurs de ce prince digne d'éloges, mais trop loué, lui perſuadèrent que ſa gloire répandue dans le monde entier lui attiroit les hommages de l'Orient. Il ne ſe borna pas à jouir de ces vains honneurs. Il voulut faire uſage des diſpoſitions du roi de Siam en faveur de la compagnie des Indes, & plus encore en faveur des miſſionnaires. Il fit partir une eſcadre ſur laquelle il y avoit plus de jéſuites que de négocians; & dans le traité qui fut conclu entre les deux rois, les ambaſſadeurs de France dirigés par le jéſuite Tachard, s'occupèrent beaucoup plus de religion que de commerce.

La compagnie avoit cependant conçu les plus grandes eſpérances de l'établiſſement de Siam, & ces eſpérances étoient fondées.

Ce royaume, quoique coupé par une

chaîne de montagnes qui va ſe réunir aux rochers de la Tartarie, eſt d'une fertilité ſi prodigieuſe, qu'une grande partie des terres cultivées y rend deux cens pour un. Il y en a même, qui, ſans les travaux du laboureur, ſans le ſecours de la ſemence, prodiguent d'abondantes récoltes de riz. Moiſſonné comme il eſt venu, ſans ſoin & ſans attention, ce grain abandonné, pour ainſi dire, à la nature, tombe & meurt dans le champ où il eſt né, pour ſe reproduire dans les eaux du fleuve qui traverſe le royaume.

Peut-être n'y a-t-il point de contrée ſur la terre où les fruits ſoient en auſſi grande abondance, auſſi variés, auſſi ſains que dans cette terre délicieuſe. Elle en a qui lui ſont particuliers; & ceux qui lui ſont communs avec d'autres climats, ont un parfum, une ſaveur qu'on ne leur trouve point ailleurs.

La terre toujours chargée de ces tréſors ſans ceſſe renaiſſans, couvre encore ſous une légère ſuperficie des mines d'or, de cuivre, d'aiman, de fer, de plomb & de calin, cet étain ſi recherché dans toute l'Aſie.

Le deſpotiſme le plus affreux rend inutile tant d'avantages. Un prince corrompu par ſa

puiſſance même, opprime du fond de ſon ſerrail par ſes caprices, ou laiſſe opprimer par ſon indolence les peuples qui lui ſont ſoumis. A Siam, il n'y a que des eſclaves & point de ſujets. Les hommes y ſont diviſés en trois claſſes. Ceux de la première compoſent la garde du monarque, cultivent ſes terres, travaillent aux atteliers de ſon palais. La ſeconde eſt deſtinée aux travaux publics, à la défenſe de l'état. Les derniers ſervent les magiſtrats, les miniſtres, les premiers officiers du royaume. Jamais un Siamois n'eſt élevé à un emploi diſtingué, qu'on ne lui donne un certain nombre de gens de corvée. Ainſi les gages des grandes places ſont bien payés à la cour de Siam; parce que ce n'eſt pas en argent, mais en hommes qui ne coûtent rien au prince. Ces malheureux ſont inſcrits dès l'âge de ſeize ans dans des regiſtres. A la première ſommation, chacun doit ſe rendre au poſte qui lui eſt aſſigné, ſous peine d'être mis aux fers, ou condamné à la baſtonnade.

Dans un pays où les hommes doivent ſix mois de leur travail au gouvernement ſans être payés ni nourris, & travaillent les autres ſix mois pour gagner de quoi vivre toute

l'année : dans un tel pays, la tyrannie doit s'étendre des personnes aux terres. Il n'y a point de propriété. Les fruits délicieux, qui sont la richesse des jardins du monarque & des grands, ne croissent pas impunément chez les particuliers. Si les soldats envoyés pour la visite des vergers, y trouvent quelque arbre dont les productions soient précieuses, ils ne manquent jamais de le marquer pour la table du despote ou de ses ministres. Le propriétaire en devient le gardien ; & quand le tems de cueillir les fruits est arrivé, il en est responsable, sous des peines ou des traitemens sévères.

C'est peu que les hommes y soient esclaves de l'homme, ils le sont même des bêtes. Le roi de Siam entretient un grand nombre d'éléphans. Ceux de son palais sont traités avec des honneurs & des soins extraordinaires. Les moins distingués ont quinze esclaves à leur service, continuellement occupés à leur couper de l'herbe, des bananes, des cannes à sucre. Ces animaux qui ne sont d'aucune utilité réelle, flattent tellement l'orgueil du prince, qu'il mesure plutôt sa puissance sur leur nombre, que sur celui de ses provinces.

Sous prétexte de les bien nourrir, leurs conducteurs les font entrer dans les terres & dans les jardins pour les dévaſter, à moins qu'on ne ſe rédime de cette vexation par des préſens continuels. Perſonne n'oſeroit fermer ſon champ aux éléphans du roi, dont pluſieurs ſont décorés de titres honorables & élevés aux premières dignités de l'état.

Ces horreurs nous révoltent: mais avons-nous le droit de ne pas y ajouter foi, nous qui nous vantons de quelque philoſophie & d'un gouvernement plus doux, & qui cependant vivons dans un empire, où le malheureux habitant de la campagne eſt jetté dans les fers s'il oſe faucher ſon pré ou traverſer ſon champ pendant l'appariade ou la ponte des perdrix; où il eſt obligé de laiſſer ronger le bois de ſa vigne par des lapins & ravager ſa moiſſon par des biches, des cerfs, des ſangliers; & où la loi l'enverroit aux galères, s'il avoit eu la témérité de frapper du fouet ou du bâton un de ces animaux voraces?

Tant d'eſpèces de tyrannie font que les Siamois déteſtent leur patrie, quoiqu'ils la regardent comme le meilleur pays de la terre. La plupart ſe dérobent à l'oppreſſion en

ſuyant dans les forêts, où ils mènent une vie ſauvage, cent fois préférable à celle des ſociétés corrompues par le deſpotiſme. Cette déſertion eſt devenue ſi conſidérable, que, depuis le port de Mergui juſqu'à Juthia, capitale de l'empire, on marche huit jours entiers ſans trouver la moindre population, dans des plaines immenſes, bien arroſées, dont le ſol eſt excellent, & où l'on découvre les traces d'une ancienne culture. Ce beau pays eſt abandonné aux tigres.

On y voyoit autrefois des hommes. Indépendamment des naturels du pays, il étoit couvert de colonies qu'y avoient ſucceſſivement formées toutes les nations ſituées à l'Eſt de l'Aſie. Cet empreſſement tiroit ſon origine du commerce immenſe qui s'y faiſoit. Tous les hiſtoriens atteſtent qu'au commencement du ſeizième ſiècle, il arrivoit tous les ans un très-grand nombre de vaiſſeaux dans ſes rades. La tyrannie qui commença peu de tems après, anéantit ſucceſſivement les mines, les manufactures, l'agriculture. Avec elles diſparurent les négocians étrangers, les nationaux même. L'état tomba dans la confuſion & dans la langueur qui en eſt la ſuite. Les François, à

leur arrivée, le trouvèrent parvenu à ce point de dégradation. Il étoit en général pauvre, ſans arts, ſoumis à un deſpote qui voulant faire le commerce de ſes états, ne pouvoit que l'anéantir. Le peu d'ornemens & de marchandiſes de luxe qui ſe conſommoient à la cour & chez les grands étoient tirés du Japon. Les Siamois avoient un reſpect extrême pour les Japonois, un goût excluſif pour leurs ouvrages.

XIII. Avantages que les François pouvoient tirer de Siam. Fautes qui les en privèrent.

Il étoit difficile de faire changer cette opinion, & il le falloit cependant pour donner quelque débit aux productions de l'induſtrie Françoiſe. Si quelque choſe pouvoit amener le changement, c'étoit la religion chrétienne que les prêtres des miſſions étrangères avoient annoncée avec ſuccès: mais les jéſuites trop livrés à Phaulcon qui devenoit odieux, & abuſant de leur faveur à la cour, ſe firent haïr, & cette haîne retomba ſur leur religion. Des égliſes furent bâties avant qu'il y eût des Chrétiens. On fonda des maiſons religieuſes, & on révolta ainſi le peuple & les Talapoins. Ce ſont des moines; les uns ſolitaires, les autres intriguans. Ils prêchent au peuple les dogmes & la morale de Sommona-

codom. Ce législateur des Siamois fut longtems honoré comme un sage, & il a été honoré depuis comme un dieu, ou comme une émanation de la divinité, un fils de dieu. Il n'y a pas de merveille qu'ils n'en racontent. Il vivoit avec un grain de riz par jour. Il arracha un de ses yeux pour le donner à un pauvre auquel il n'avoit rien à donner. Une autre fois il donna sa femme. Il commandoit aux astres, aux rivières, aux montagnes: mais il avoit un frère qui le contrarioit beaucoup dans ses projets de faire du bien aux hommes. Dieu le vengea, & crucifia lui-même ce malheureux frère. Cette fable avoit indisposé les Siamois contre la religion d'un Dieu crucifié; & ils ne pouvoient révérer Jésus-Christ, parce qu'il étoit mort du même genre de supplice que le frère de Sommonacodom.

S'il n'étoit pas possible de porter des marchandises à Siam, on pouvoit travailler à en inspirer peu-à-peu le goût, préparer un grand commerce dans le pays même, & se servir de celui qu'on trouvoit en ce moment, pour ouvrir des liaisons avec tout l'Orient. La situation du royaume entre deux golfes où

il occupe cent ſoixante lieues de côte ſur l'un, & environ deux cens ſur l'autre, auroit ouvert la navigation de toutes les mers de cette partie de l'univers. La fortereſſe de Bankok, bâtie à l'embouchure du Menan, qu'on avoit remiſe aux François, étoit un excellent entrepôt pour toutes les opérations qu'on auroit voulu faire à la Chine, aux Philippines, dans tout l'Eſt de l'Inde. Le port de Mergui, le principal de l'état, & l'un des meilleurs d'Aſie, qu'on leur avoit auſſi cédé, leur donnoit de grandes facilités pour la côte de Coromandel, ſur-tout pour le Bengale. Il leur aſſuroit une communication avantageuſe avec les royaumes de Pegu, d'Ava, d'Aracan, de Lagos, pays plus barbares encore que Siam, mais où l'on trouve les plus beaux rubis de la terre, & de la poudre d'or. Tous ces états offrent, de même que Siam, l'arbre d'où découle cette gomme précieuſe avec laquelle les Chinois & les Japonois compoſent leur vernis; & quiconque poſſédera le commerce de cette denrée, en fera un très-lucratif à la Chine & au Japon.

Outre l'avantage de trouver de bons établiſſemens tout formés, qui ne coûtoient rien

rien à la compagnie, & qui pouvoient mettre dans ſes mains une grande partie du commerce de l'Orient ; elle auroit pu tirer de Siam pour l'Europe de l'ivoire, du bois de teinture ſemblable à celui qu'on coupe à la baie de Campêche, beaucoup de caſſe, cette quantité de peaux de buffle & de daim qu'y alloient chercher autrefois les Hollandois. On auroit pu y cultiver le poivre, & peut-être d'autres épiceries qu'on n'y recueilloit point, parce qu'on en ignoroit la culture, & que le malheureux habitant de Siam indifférent à tout ne réuſſiſſoit à rien.

Les François ne s'occupèrent point de ces objets. Les facteurs de la compagnie, les officiers, les troupes, les jéſuites n'entendoient rien au commerce : ils ne ſongeoient qu'aux converſions, & à ſe rendre les maîtres. Enfin, après avoir mal ſecouru Phaulcon au moment où il vouloit exécuter ſes deſſeins, ils furent entraînés dans ſa chûte ; & les fortereſſes de Mergui & de Bankok, défendues par des garniſons Françoiſes, furent repriſes par le plus lâche de tous les peuples.

XIV. Vues des François

Pendant le peu de tems que les François furent établis à Siam, la compagnie chercha

sur le Tonquin & la Cochinchine. Description de ces deux contrées.

à s'introduire au Tonquin. Elle se flattoit de pouvoir négocier avec sûreté, avec utilité, chez une nation que les Chinois avoient pris soin d'instruire il y avoit environ sept siècles. Le théisme y domine. C'est la religion de Confucius, dont les dogmes & les livres y sont révérés plus qu'à la Chine même. Mais il n'y a pas, comme à la Chine, le même accord entre les principes du gouvernement, la religion, les loix, l'opinion & les rites. Aussi, quoique le Tonquin ait le même législateur; il s'en faut bien qu'il ait les mêmes mœurs. Il n'a ni ce respect pour les parens, ni cet amour pour le prince, ni ces égards réciproques, ni ces vertus sociales qui règnent à la Chine. Il n'en a point le bon ordre, la police, l'industrie & l'activité.

Cette nation, livrée à une paresse excessive, à une volupté sans goût & sans délicatesse, vit dans une défiance continuelle de ses souverains & des étrangers; soit qu'il y ait dans son caractère un fond d'inquiétude; soit que son humeur séditieuse vienne de ce que la morale des Chinois qui a éclairé le peuple, n'a pas rendu le gouvernement meilleur. Quel que soit le cours des lumières,

qu'elles aillent de la nation au gouvernement, ou du gouvernement à la nation ; il faut toujours que l'un & l'autre ſe perfectionnent à la fois & de concert, ſans quoi les états ſont expoſés aux plus grandes révolutions. Auſſi, dans le Tonquin, voit-on un choc continuel des eunuques qui gouvernent, & des peuples qui portent impatiemment le joug. Tout languit, tout dépérit au milieu de ces diſſenſions ; & le mal doit empirer, juſqu'à ce que les ſujets aient forcé leurs maîtres à s'éclairer, ou que les maîtres aient achevé d'abrutir leurs ſujets. Les Portugais, les Hollandois qui avoient eſſayé de former quelques liaiſons au Tonquin, s'étoient vus forcés d'y renoncer. Les François ne furent pas plus heureux. Il n'y a eu depuis entre les Européens que quelques négocians particuliers de Madras qui aient ſuivi, abandonné & repris cette navigation. Ils partagent avec les Chinois l'exportation du cuivre & des ſoies communes, les ſeules marchandiſes de quelque importance que fourniſſe le pays.

La Cochinchine étoit trop voiſine de Siam pour ne pas attirer auſſi l'attention des Fran-

çois; & il eſt vraiſemblable qu'ils auroient cherché à s'y fixer, s'ils avoient eu la ſagacité de prévoir ce que cet état naiſſant devoit devenir un jour. L'Europe doit à un voyageur philoſophe le peu qu'elle ſait avec certitude de ce beau pays. Voici à quoi ces connoiſſances ſe réduiſent.

Lorſque les François arrivèrent dans ces contrées éloignées, il n'y avoit pas plus d'un demi-ſiècle, qu'un prince du Tonquin fuyant devant ſon ſouverain qui le pourſuivoit comme un rébelle, avoit franchi, avec ſes ſoldats & ſes partiſans, le fleuve qui ſert de barrière entre le Tonquin & la Cochinchine. Les fugitifs aguerris & policés, chaſſèrent bientôt des habitans épars, qui erroient ſans ſociété policée, ſans forme de gouvernement civil, & ſans autres loix que celles de l'intérêt mutuel & ſenſible qu'ils avoient à ne point ſe nuire réciproquement. Ils y fondèrent un empire ſur la culture & la propriété. Le riz étoit la nourriture la plus facile & la plus abondante: il eut les premiers ſoins des nouveaux colons. La mer & les rivières attirèrent des habitans ſur leurs bords, par une profuſion d'excellent poiſſon. On éleva des

animaux domeſtiques, les uns pour s'en nourrir, les autres pour s'en aider au travail. On cultiva les arbres les plus néceſſaires, tels que le cotonnier, pour ſe vêtir. Les montagnes & les forêts, qu'il n'étoit pas poſſible de défricher, donnèrent du gibier, des métaux, des gommes, des parfums & des bois admirables. Ces productions ſervirent de matériaux, de moyens & d'objets de commerce. On conſtruiſit les cent galères qui défendent conſtamment les côtes du royaume.

Tous ces avantages de la nature & de la ſociété étoient dignes d'un peuple qui a les mœurs douces, un caractère humain, dont il eſt en partie redevable aux femmes; ſoit que l'aſcendant de ce ſexe tienne à ſa beauté, ou que ce ſoit un effet particulier de ſon aſſiduité au travail & de ſon intelligence pour les affaires. En général, dans le commencement des ſociétés, les femmes ſont les premières à ſe policer. Leur foibleſſe même, & leur vie ſédentaire, plus occupée de détails variés & de petits ſoins, leur donnent plutôt ces lumières & cette expérience, ces attachemens domeſtiques qui ſont les premiers inſtrumens & les liens les plus forts de la ſociabilité. C'eſt

peut-être pour cela qu'on voit chez pluſieurs peuples ſauvages les femmes chargées des premiers objets de l'adminiſtration civile, qui ſont une ſuite de l'économie domeſtique. Tant que l'état n'eſt qu'une eſpèce de ménage, elles gouvernent l'un & l'autre. C'eſt alors ſans doute que les peuples ſont les plus heureux, ſur-tout quand ils vivent ſous un climat où la nature n'a preſque rien laiſſé à faire aux hommes.

Tel eſt celui qu'habitent les Cochinchinois. Auſſi ce peuple goûte-t-il dans l'imperfection de ſa police un bonheur qu'on ne ſauroit trop lui envier dans le progrès d'une ſociété plus avancée. Il ne connoît ni voleurs, ni mendians. Tout le monde a droit d'y vivre dans ſon champ ou chez autrui. Un voyageur entre dans une maiſon de la peuplade où il ſe trouve, s'aſſied à table, mange, boit, ſe retire, ſans invitation, ſans remerciement, ſans queſtion. C'eſt un homme; dès-lors il eſt ami, parent de la maiſon. Fût-il d'un pays étranger, on le regarderoit avec plus de curioſité; mais il ſeroit reçu avec la même bonté.

Ce ſont les ſuites & les reſtes du gouvernement des ſix premiers rois de la Cochin-

chine, & du contrat ſocial qui ſe fit entre la nation & ſon conducteur, avant de paſſer le fleuve qui ſépare les Cochinchinois du Tonquin. C'étoient des hommes las d'oppreſſion. Ils prévirent un malheur qu'ils avoient éprouvé, & voulurent ſe prémunir contre les abus de l'autorité, qui, d'elle-même, tranſgreſſe ſes limites. Leur chef qui leur avoit donné l'exemple & le courage de ſe révolter, leur promit un bonheur dont il vouloit jouir lui-même, celui d'un gouvernement juſte, modéré, paternel. Il cultiva avec eux la terre où ils s'étoient ſauvés enſemble. Il ne leur demanda jamais qu'une ſeule rétribution annuelle & volontaire, pour l'aider à défendre l'état contre le deſpote Tonquinois, qui les pourſuivit long-tems au-delà du fleuve qu'ils avoient mis entre eux & ſa tyrannie.

Ce contrat primitif a été religieuſement obſervé durant plus d'un ſiècle, ſous cinq ou ſix ſucceſſeurs de ce brave libérateur: mais il s'eſt enfin altéré & corrompu. Cet engagement réciproque & ſolemnel ſe renouvelle encore tous les ans, à la face du ciel & de la terre, dans une aſſemblée générale de la nation, qui ſe tient en plein champ, où le

plus ancien préſide, où le roi n'aſſiſte que comme un particulier. Ce prince honore & protège encore l'agriculture : mais ſans donner l'exemple du labourage, comme ſes ancêtres. En parlant de ſes ſujets, il dit encore : *Ce ſont mes enfans ;* mais ils ne le ſont plus. Ses courtiſans ſe ſont appellés ſes eſclaves, & lui ont donné le titre faſtueux & ſacrilège de *roi du ciel.* Dès ce moment, les hommes n'ont dû être devant lui que des inſectes rampans ſur la terre. L'or qu'il a fait déterrer dans les mines, a deſſéché l'agriculture. Il a mépriſé le toît ſimple & modeſte de ſes pères ; il a voulu un palais. On en a creuſé l'enceinte, d'une lieue de circonférence. Des milliers de canons autour des murailles de ce palais, le rendent redoutable au peuple. On n'y voit plus qu'un deſpote. Bientôt on ne le verra plus ſans doute ; & l'inviſibilité qui caractériſe la majeſté des rois de l'Orient, fera ſuccéder le tyran au père de la nation.

La découverte de l'or a naturellement amené celle des impôts ; & le nom d'adminiſtration des finances, ne tardera pas à remplacer celui de légiſlation civile, & de contrat ſocial. Les tributs ne ſont plus des of-

grandes volontaires, mais des exactions par contrainte. Des hommes adroits vont surprendre au palais du roi, le privilège de piller les provinces. Avec de l'or, ils achètent à la cour le droit du crime & de l'impunité : ils corrompent les courtisans, se dérobent aux magistrats, & vexent les laboureurs. Déja les grands chemins offrent aux voyageurs des villages abandonnés par leurs habitans, & des terres négligées. Le *roi du ciel*, semblable aux dieux d'Epicure, laisse tomber les fleaux & les calamités sur les campagnes. Il ignore & les maux, & les larmes de ses peuples. Bientôt on les verra dans le néant, où sont ensevelis les sauvages qui leur cédèrent leur territoire. Ainsi périssent, ainsi périront les nations gouvernées par le despotisme. Si la Cochinchine rentre dans le cahos dont elle est sortie il y a environ cent cinquante ans, elle deviendra indifférente aux navigateurs qui fréquentent ses ports. Les Chinois, qui sont en possession d'y faire le principal commerce, en tirent aujourd'hui en échange des marchandises qu'ils y portent, des bois de menuiserie, des bois pour la charpente des maisons & la construction des vaisseaux.

Une immenſe quantité de ſucre, le brut à quatre livres le cent, le blanc à huit, & à dix le ſucre candi.

De la ſoie de bonne qualité, des ſatins agréables, & du pitre, filament d'un arbre reſſemblant au bananier, qu'ils mêlent en fraude dans leurs manufactures.

Du thé noir & mauvais, qui ſert à la conſommation du peuple.

De la cannelle ſi parfaite, qu'on la paie trois ou quatre fois plus cher que celle de Ceylan. Il y en a peu; elle ne croît que ſur une montagne toujours entourée de gardes.

Du poivre excellent, & du fer ſi pur, qu'on le forge ſortant de la mine, ſans le faire fondre.

De l'or, au titre de vingt-trois karats. Il y eſt plus abondant que dans aucune autre contrée de l'Orient.

Du bois d'aigle, qui eſt plus ou moins parfait, ſelon qu'il eſt plus ou moins réſineux. Les morceaux qui contiennent le plus de cette réſine, ſont communément tirés du cœur de l'arbre ou de ſa racine. On les nomme calunbac, & ils ſont toujours vendus au poids de l'or aux Chinois, qui les regardent

comme le premier des cordiaux. On les conſerve avec un ſoin extrême dans des boëtes d'étain, pour qu'ils ne ſéchent pas. Quand on veut les employer, on les broie ſur un marbre avec des liquides convenables aux différentes maladies qu'on éprouve. Le bois d'aigle inférieur, qui ſe vend au moins cent francs la livre, eſt porté en Perſe, en Turquie & en Arabie. On l'y emploie à parfumer les habits, & même dans les grandes occaſions, les appartemens, en y mêlant de l'ambre. Il a encore une autre deſtination. C'eſt un uſage chez ces peuples, que ceux qui reçoivent une viſite de quelqu'un auquel on veut témoigner de la conſidération, lui préſentent à fumer; ſuit le café, accompagné de confitures. Lorſque la converſation commence à languir, arrive le ſorbet, qui ſemble annoncer le départ. Dès que l'étranger ſe lève pour s'en aller, on lui préſente une caſſolette où brûle du bois d'aigle, dont on fait exhaler la fumée ſous ſa barbe, qu'on parfume d'eau de roſe.

Quoique les François, qui ne pouvoient guère porter que des draps, du plomb, de la poudre à canon & du ſoufre, à la Cochin-

chine, euſſent été réduits à y faire le commerce, principalement avec de l'argent, il falloit le ſuivre en concurrence avec les Chinois. Les bénéfices qu'on auroit faits ſur les marchandiſes envoyées en Europe, ou qui ſe ſeroient vendues dans l'Inde, auroient fait diſparoître cet inconvénient. Mais il n'eſt plus tems de revenir ſur ſes pas. La probité & la bonne-foi, qui ſont eſſentiellement la baſe d'un commerce actif & ſolide, diſparoiſſent de ces contrées autrefois ſi floriſſantes, à meſure que le gouvernement y devient arbitraire, & par conſéquent injuſte. Bientôt on ne verra pas dans leurs ports un plus grand nombre de navigateurs, que dans ceux des états voiſins dont on connoît à peine l'exiſtence.

Quoi qu'il en ſoit de ces obſervations, la compagnie Françoiſe chaſſée de Siam, & n'eſpérant point de s'établir aux extrémités de l'Aſie, commença de regretter ſon comptoir de Surate, où elle n'oſoit plus ſe montrer depuis qu'elle en étoit ſortie ſans payer ſes dettes. Elle avoit perdu le ſeul débouché qu'elle connût alors pour ſes draps, ſon plomb, ſon fer; & elle éprouvoit des em-

barras continuels dans l'achat des marchandises que demandoient les fantaisies de la métropole, ou qu'exigeoient les besoins des colonies. En faisant face à ses engagemens, elle eût pu recouvrer la liberté dont elle s'étoit privée. Le gouvernement Mogol, qui desiroit une plus grande concurrence dans sa rade, & qui auroit préféré les François aux Anglois, à qui la cour avoit vendu le privilège de ne payer aucun droit d'entrée, l'en pressa souvent. Soit défaut de probité, d'intelligence, ou de moyens, elle n'effaça pas la honte dont elle s'étoit couverte. Toute son attention se bornoit à se fortifier à Pondichery, lorsqu'elle vit ses projets arrêtés par une guerre sanglante dont l'origine étoit éloignée.

XV. Les François perdent & recouvrent Pondichery, leur principal établissement.

Les barbares du Nord, qui avoient renversé l'empire Romain, maître du monde, établirent une forme de gouvernement qui ne leur permit pas de pousser leurs conquêtes, & qui maintint chaque état dans ses limites naturelles. La ruine des loix féodales, & les changemens qui en furent les suites nécessaires, sembloient annoncer, pour une seconde fois, l'établissement d'une sorte de

monarchie univerſelle : mais la puiſſance Autrichienne, affoiblie par la grandeur même de ſes poſſeſſions, & par la diſtance où elles étoient les unes des autres, ne réuſſit pas à renverſer les boulevards qui s'élevoient contre elle. Après un ſiècle de travaux, d'eſpérances & de revers, elle fut reduite à céder ſon rôle à une nation que ſes forces, ſa poſition & ſon activité rendoient plus redoutable aux libertés de l'Europe. Richelieu & Mazarin commencèrent cette révolution par leurs intrigues. Turenne & Condé l'achevèrent par leurs victoires. Colbert l'affermit par la création des arts, & par tous les genres d'induſtrie. Si Louis XIV, qu'on doit peut-être moins regarder comme le plus grand monarque de ſon ſiècle, que comme celui qui repréſenta ſur le trône avec le plus de dignité, eût voulu modérer l'uſage de ſa puiſſance & le ſentiment de ſa ſupériorité, il eſt difficile de prévoir juſqu'où il auroit pouſſé ſa fortune. Sa vanité nuiſit à ſon ambition. Après avoir plié ſes ſujets à ſes volontés, il voulut y aſſujettir ſes voiſins. Son orgueil lui ſuſcita plus d'ennemis, que ſon aſcendant & ſon génie ne pouvoient lui pro-

curer d'alliés & de reſſources. Le goût qu'il ſembloit prendre aux flatteries de ſes panégyriſtes & de ſes courtiſans, qui lui promettoient l'empire univerſel, ſervit plus que l'étendue même de ſon pouvoir à faire naître la crainte d'une conquête & d'une ſervitude générales. Les pleurs & les ſatyres de ſes ſujets proteſtans diſperſés par un fanatiſme tyrannique, mirent le comble à la haîne que ſes ſuccès & l'abus de ſes proſpérités avoient inſpirée.

Le prince d'Orange, eſprit juſte, ferme, profond, doué de toutes les vertus que n'exclut pas l'ambition, devint le centre de tant de reſſentimens, qu'il fomentoit depuis long-tems par ſes négociations & ſes émiſſaires. La France fut attaquée par la plus formidable confédération dont l'hiſtoire ait conſervé le ſouvenir, & la France fut par-tout & conſtamment triomphante.

Elle ne fut pas auſſi heureuſe en Aſie qu'en Europe. Les Hollandois eſſayèrent d'abord de faire attaquer Pondichery par les naturels du pays, qui ne pouvoient être jamais contraints de le reſtituer. Le prince Indien, auquel ils s'adreſſèrent, ne fut pas tenté par

l'argent qu'on lui offrit, de se prêter à cette perfidie. *Les François*, répondit-il constamment, *ont acheté cette place, il seroit injuste de les en déloger.* Ce que ce rajà refusoit de faire, fut exécuté par les Hollandois eux-mêmes. Ils assiégèrent la place en 1693, & furent forcés de la rendre à la paix de Riswick, en beaucoup meilleur état qu'ils ne l'avoient prise.

Martin y fut placé de nouveau comme directeur, & y conduisit les affaires de la compagnie avec la sagesse, l'intelligence & la probité qu'on attendoit de lui. Cet habile & vertueux négociant attira de nouveaux colons à Pondichery, & il leur en fit aimer le séjour, par le bon ordre qu'il y fit régner, par sa douceur & par sa justice. Il sut plaire aux princes voisins, dont l'amitié étoit nécessaire à une colonie foible & naissante. Il choisit ou forma des sujets excellens, qu'il envoya dans les différens marchés d'Asie, & chez les différens princes. Il avoit persuadé aux François, qu'étant arrivés les derniers dans l'Inde, s'y trouvant sans force, & n'y ayant aucune espérance d'être secourus par leur patrie, ils ne pouvoient y réussir qu'en y donnant une idée avantageuse de leur caractère.

caractère. Il leur fit perdre ce ton léger & mépriſant, qui rend ſi ſouvent leur nation inſupportable aux étrangers. Ils furent doux, modeſtes, appliqués. Ils ſurent ſe conduire ſelon le génie des peuples, & ſuivant les circonſtances. Ceux qui ne ſe bornoient pas aux emplois de la compagnie, répandus dans les différentes cours, y apprirent à connoître les lieux où ſe fabriquoient les plus belles étoffes, les entrepôts des marchandiſes les plus précieuſes, & enfin tous les détails du commerce intérieur de chaque pays.

Préparer de loin des ſuccès à la compagnie par l'opinion qu'il donnoit des François, par le ſoin de lui former des agens, par les connoiſſances qu'il faiſoit prendre, & par le bon ordre qu'il ſavoit maintenir dans Pondichery, où ſe rendoient de jour en jour de nouveaux habitans : c'étoit le ſeul ſervice que Martin pouvoit rendre, mais ce n'étoit pas aſſez pour donner de la vigueur à un corps atteint dès ſon berceau de maladies viſiblement mortelles.

XVI. Décadence de la compagnie de

Ses premières opérations eurent pour but d'établir un grand empire à Madagaſcar. Un ſeul armement y porta ſeize cens quatre-

France. Causes de son dépérissement.

vingt-huit personnes, à qui on avoit fait espérer un climat délicieux, une fortune rapide, & qui n'y trouvèrent que la famine, la discorde & la mort.

Un commencement si ruineux dégoûta d'une entreprise à laquelle on ne s'étoit porté que par une espèce de mode, ou par complaisance. Les actionnaires ne remplirent pas les obligations de leur souscription avec l'exactitude nécessaire dans les affaires de commerce. Le gouvernement, qui s'étoit engagé à prêter gratuitement le cinquième des sommes qui seroient versées dans les caisses de la compagnie, & qui n'avoit dû y fournir jusqu'alors que deux millions, tira encore en 1668 deux millions du trésor public, dans l'espérance de soutenir son ouvrage. Il poussa quelque tems après la générosité plus loin, en donnant ce qui n'avoit été d'abord qu'avancé.

Ce sacrifice de la part du ministère, n'empêcha pas que la compagnie ne se vît réduite à concentrer ses opérations à Surate & à Pondichery. Il lui fallut abandonner ses établissemens de Bantam, de Rajapour, de Tilseri, de Mazulipatnam, de Bender-Abassi, de Siam. On ne peut douter que les comptoirs

ne fussent trop multipliés, qu'il n'y en eût même plusieurs de mal placés; mais ce ne furent pas ces raisons qui les firent proscrire. Il n'y eut que l'impuissance absolue de les soutenir, qui les fit déserter.

Bientôt après il fallut faire un pas de plus. En 1682, on permit également aux régnicoles & aux étrangers, de faire, pendant cinq ans, le commerce des Indes sur les vaisseaux de la compagnie, en lui payant le fret dont on conviendroit; & à condition que les marchandises en retour, seroient déposées dans ses magasins, vendues avec les siennes, & lui paieroient un droit de cinq pour cent. L'empressement du public à profiter de ces facilités, fit tout espérer aux directeurs de la multiplication des petits profits qu'on feroit continuellement sans courir de risque. Mais les actionnaires, moins touchés des avantages médiocres qu'ils retiroient de cet arrangement, que blessés des bénéfices considérables que faisoient les négocians libres, obtinrent, au bout de deux ans, qu'il leur seroit permis de redonner à leur privilège toute son étendue.

Pour soutenir ce monopole avec quelque

bienséance, il falloit des fonds. En 1684, la compagnie fit ordonner par le gouvernement, à tous les associés, de donner, comme par supplément, le quart de la valeur de leur intérêt, sous peine aux actionnaires qui ne fourniroient pas l'appel, de voir passer leurs droits entiers à ceux qui paieroient à leur place, après leur avoir remboursé le quart de leur capital. Soit humeur, soit raison, soit impuissance, un grand nombre de personnes ne nourrirent pas leurs actions, qui perdoient alors les trois quarts de leur prix originaire; & à la honte de la nation, il se trouva des hommes assez barbares ou assez injustes, pour s'enrichir de ces dépouilles.

Un expédient si déshonorant, mit en état d'expédier quelques vaisseaux pour l'Asie; mais de nouveaux besoins se firent bientôt sentir. Cette situation cruelle, & qui empiroit sans cesse, fit imaginer de redemander aux actionnaires en 1697, les répartitions de dix & de vingt pour cent, qui avoient été faites en 1687 & en 1691. Une proposition si extraordinaire révolta tous les esprits. Il fallut recourir à la voie déja usée des emprunts. Plus on les multiplioit & plus ils devenoient

onéreux, parce que le paiement étoit toujours moins assuré.

Comme la compagnie manquoit d'argent & de crédit, le vuide de sa caisse la mettoit dans l'impossibilité de donner dans l'Inde des avances au marchand, qui, sans cet encouragement, ne travaille pas & ne fait pas travailler. Cette impuissance réduisoit à rien les ventes françoises. Il est prouvé que depuis 1664 jusqu'en 1684, c'est-à-dire dans l'espace de vingt ans, elles ne s'élevèrent pas en totalité au-dessus de 9,100,000 livres.

A ces fautes s'étoient joints d'autres abus. La conduite des administrateurs, des agens de la compagnie, n'avoit été ni bien dirigée ni bien surveillée. On avoit pris sur les capitaux, des dividendes qui ne devoient sortir que des bénéfices. Le plus brillant & le moins heureux des règnes avoit servi de modèle à une société de négocians. On avoit abandonné à un corps particulier le commerce de la Chine, le plus facile, le plus sûr, le plus avantageux de tous ceux qu'on peut faire dans l'Asie.

La sanglante guerre de 1689, ajouta aux calamités de la compagnie par les succès même

de la France. Des essaims de corsaires sortis de différens ports du royaume, désolèrent par leur activité & par leur courage, le commerce de la Hollande & de l'Angleterre. Dans leurs innombrables prises, se trouva une quantité prodigieuse de marchandises des Indes: elles se répandirent à vil prix. La compagnie qui étoit forcée par cette concurrence de vendre à perte, chercha des tempéramens qui pussent la tirer de ce précipice. Elle n'en imagina aucun qui pût se concilier avec l'intérêt des armateurs; & le ministre ne jugea pas devoir sacrifier des hommes utiles, à un corps qui depuis si long-tems le fatiguoit de ses besoins & de ses murmures.

Après tout, la compagnie avoit bien d'autres causes d'inquiétude. Les financiers lui avoient montré une haîne ouverte: ils la traversoient, ils la gênoient continuellement. Appuyés par ces vils associés, qu'ils ont en tout tems à la cour, ils tentèrent, sous le spécieux prétexte de favoriser les manufactures nationales, d'anéantir le commerce de l'Inde. Le gouvernement craignit d'abord de s'avilir, en prenant une conduite opposée aux principes de Colbert, & en révoquant les

édits les plus ſolemnels : mais les traitans trouvèrent des expédiens pour rendre inutiles des privilèges qu'on ne vouloit pas abolir ; & ſans en être dépouillée, la compagnie ceſſa d'en jouir.

On ſurchargea ſucceſſivement de droits tout ce qui venoit des Indes. Il ſe paſſoit rarement ſix mois, ſans qu'on vît paroître des réglemens qui autoriſoient, qui proſcrivoient l'uſage de ces marchandiſes. C'étoit un flux, un reflux continuels de contradictions dans une partie d'adminiſtration qui auroit exigé des principes réfléchis & invariables. Toutes ces variations firent penſer à l'Europe, que le commerce s'établiroit, ſe fixeroit difficilement dans un empire où tout dépend des caprices d'un miniſtre, & des intérêts de ceux qui gouvernent.

La conduite d'une adminiſtration ignorante & corrompue ; la légéreté, l'impatience des actionnaires ; la jalouſie intéreſſée de la finance ; l'eſprit oppreſſeur du fiſc ; d'autres cauſes encore avoient préparé la chûte de la compagnie. Les malheurs de la guerre pour la ſucceſſion d'Eſpagne, précipitèrent ſa ruine.

Toutes les reſſources étoient épuiſées

Les plus confians ne voyoient point de jour à faire le moindre armement. Il étoit d'ailleurs à craindre, que ſi par un bonheur ineſpéré, on réuſſiſſoit à expédier quelques foibles bâtimens, ils ne fuſſent arrêtés en Europe ou aux Indes, par des créanciers qui devoient être aigris des infidélités continuelles qu'ils éprouvoient. Ces puiſſans motifs déterminèrent la compagnie, en 1707, à conſentir que de riches négocians envoyâſſent leurs propres vaiſſeaux dans l'Inde, ſous la condition qu'elle retireroit quinze pour cent de bénéfice ſur les marchandiſes qu'ils rapporteroient, & qu'elle auroit le droit de prendre ſur ces navires l'intérêt que ſes facultés lui permettroient. Bientôt même on la vit réduite à céder l'exercice entier & excluſif de ſon privilège à quelques armateurs de Saint-Malo; mais ſous la réſerve du même indult, qui depuis quelques années lui conſervoit un reſte de vie.

Cette ſituation déſeſpérée ne l'empêcha pas de ſolliciter en 1714 le renouvellement de ſon privilège, qui alloit expirer, & dont elle avoit joui un demi-ſiècle. Quoiqu'elle n'eût plus rien de ſon capital & que ſes

dettes s'élevâſſent à dix millions, il lui fut accordé une prorogation de dix ans par un miniſtère qui ne ſavoit pas ou ne vouloit pas voir qu'il y avoit à prendre des meſures plus raiſonnables. Ce nouvel arrangement fut traverſé par la plus incroyable révolution qui ſoit jamais arrivée dans les finances du royaume. La cauſe & les effets en ſeront mieux ſaiſis par ceux qui remonteront avec nous aux époques les plus reculées de la monarchie.

XVII. Révolutions arrivées dans les finances de la France depuis les premiers tems de la monarchie.

On ignore abſolument de quelle manière les premiers Gaulois fourniſſoient aux différens beſoins des confédérations dont ils étoient membres. Sous la domination Romaine, leurs deſcendans donnèrent pour toute contribution le cinquème du fruit de leurs arbres, la dîme du produit de leurs moiſſons en nature.

L'invaſion des Francs fit diſparoître cet impôt, ſans le remplacer par d'autres. Pour fournir à ſes dépenſes particulières & même aux beſoins publics, le ſouverain n'avoit de revenu que celui de ſes terres, qui étoient vaſtes & nombreuſes. On y voyoit des bois, des étangs, des haras, des troupeaux, des

eſclaves ſous la direction d'un adminiſtrateur actif, chargé de maintenir l'ordre, d'animer les travaux, de faire naître l'abondance. La cour alloit vivre ſucceſſivement dans ces domaines, uniquement employés en productions utiles ; & ce qu'elle ne conſommoit pas étoit vendu pour d'autres uſages. C'étoit le peuple qui fourniſſoit les charriots néceſſaires pour les voyages du prince, & les grands qui le logeoient & le nourriſſoient. On lui faiſoit, à ſon départ, un préſent plus ou moins conſidérable ; & ce témoignage d'amour devint une impoſition, ſous le nom de droit de gîte, lorſque les chefs de l'état ſe dégoûtèrent d'une vie ſi errante. Avec ces foibles reſſources, & quelques ſecours toujours très-légers, que les aſſemblées de la nation accordoient rarement dans le champ de mars, les rois ne laiſſèrent pas de bâtir de magnifiques égliſes, de fonder de riches évêchés, de repouſſer des ennemis puiſſans, de faire des conquêtes importantes.

Au commencement du huitième ſiècle, le maire du palais, Charles Martel, jugea ces fonds inſuffiſans, pour la défenſe du royaume violemment attaqué par les Sarrazins, re-

doutables par leur nombre, par leur valeur & par leurs victoires. Il parut à ce fameux dépositaire de l'autorité royale qu'une guerre contre les infidèles devoit être soutenue par des biens sacrés; & sans aucun de ces ménagemens auxquels il a fallu recourir depuis, qui même ont été souvent employés sans succès, il s'empara des richesses ecclésiastiques qui étoient immenses. Si le clergé se flatta que la paix le rétabliroit dans ses possessions, les événemens trahirent ses espérances. Les monarques restèrent les maîtres des plus riches évêchés, les grands des meilleures abbayes, & les simples gentilshommes des bénéfices moins considérables. Ce furent des fiefs qui obligeoient leurs possesseurs, ou si l'on veut leurs usurpateurs, à un service militaire proportionné à leur importance. On ne les tint d'abord qu'à vie: mais ils devinrent héréditaires dans la décadence de la famille de Charlemagne. Alors, ils entrèrent dans la circulation, comme toutes les autres propriétés. On les donna, on les vendit, on les partagea. Une cure servoit souvent de dot à une jeune personne qui en affermoit la dime & le casuel.

Les premiers rois de la troiſième race ſe laiſſèrent perſuader qu'il étoit de leur religion & de leur juſtice de rendre au ſanctuaire ce qu'on lui avoit ravi. Le ſacrifice étoit d'autant plus grand, que ces princes ne pouvoient attendre aucun ſecours d'une nation morcelée qui ne s'aſſembloit plus ; qu'il ne leur reſtoit de leur ancien domaine que ce qui s'étoit trouvé ſitué dans l'enceinte du territoire borné qui étoit reſté immédiatement ſoumis à leurs ordres, lorſque le gouvernement étoit devenu totalement féodal. Ce furent les Juifs qui, le plus ſouvent, remplirent le vuide que ces révolutions avoient occaſionné dans les caiſſes royales.

Trente-ſept ans après la mort du Meſſie, Titus attaqua & prit Jéruſalem. Il périt, durant le ſiège, des milliers de Juifs ; un grand nombre furent faits eſclaves & le reſte de la nation ſe diſperſa. Une partie paſſa dans les Gaules, où elle éprouva des traitemens divers, ſuivant le tems & les circonſtances.

Quelquefois, les Juifs achetèrent le droit de former dans l'état un peuple iſolé. Ils avoient alors des tribunaux particuliers, un ſceau qui leur étoit propre, des cimetières

hors les murs des villes, des ſynagogues où il ne leur étoit permis de prier qu'à voix baſſe, un ſigne ſur leurs habits qui ne permettoit pas de les méconnoître.

Si de tems en tems on vouloit les forcer de ſe faire chrétiens, plus ſouvent encore il leur étoit défendu de l'être. Un Juif, qui changeoit de religion, tomboit en forfaiture. Ses biens étoient confiſqués. On le dépouilloit de tout, parce qu'on perdoit pour l'avenir le droit de l'accabler de taxes.

Ordinairement, on livroit la nation aux uſures de ces hommes pervers : mais dans quelques occaſions, toute liaiſon avec eux étoit interdite. La loi défendoit de prendre des Juifs pour domeſtiques, de tenir d'eux aucune ferme, d'accorder ſa confiance à leurs médecins, de nourrir ou même d'élever leurs enfans.

On les accuſa ſouvent d'avoir empoiſonné les puits, d'avoir égorgé des enfans, d'avoir crucifié un homme le jour remarquable du ſaint vendredi. L'or, l'or ſeul pouvoit les juſtifier de tant d'atrocités, également deſtituées de vérité & de vraiſemblance.

La tyrannie leur donna ſouvent des fers,

Leurs perſonnes, leurs biens, leurs meubles: tout appartenoit au ſeigneur du lieu où ils habitoient. Il pouvoit les pourſuivre, s'ils changeoient de domicile; & le ſouverain lui-même n'avoit pas le droit de les retenir, lorſqu'ils étoient réclamés. C'étoit un effet dans le commerce; on vendoit ces ſortes d'eſclaves avec la terre, ou même ſéparément, plus ou moins, ſelon qu'ils avoient des talens & de l'induſtrie.

Il arriva qu'on les obligeoit de ſe racheter. Ces ames baſſes auroient préféré une ſervitude qui ne les empêchoit pas de s'enrichir à une indépendance qui devoit les dépouiller de leurs richeſſes: mais on ne leur laiſſoit pas la liberté du choix. Il falloit expirer dans les ſupplices, ou tirer des entrailles de la terre les tréſors qu'ils y avoient cachés.

Lorſque ces ſangſues inſatiables avoient dévoré la ſubſtance de l'état entier, on leur faiſoit regorger leurs rapines, & on les chaſſoit. Pour obtenir la permiſſion de recommencer leurs brigandages, elles ſacrifioient une partie de l'or qu'elles avoient ſauvé de leur naufrage, & ſe ſervoient de

l'autre, pour regagner plus encore qu'on ne leur avoit ôté

Quoique les barons euſſent tous plus ou moins de part aux vexations dont on accabloit les Juifs, les rois, dont cette nation perverſe dépendoit plus ſpécialement, en tiroient toujours le principal avantage. C'eſt avec cette funeſte & odieuſe reſſource qu'ils ſoutinrent quelque tems une autorité foible & conteſtée. Dans la ſuite, l'abus des monnoies leur fournit de nouveaux ſecours.

Les gouvernemens anciens étoient bien éloignés de faire un profit ſur les monnoies. C'étoit toujours l'état qui faiſoit la dépenſe de leur fabrication. On ignore quelle eſt la nation qui perçut la première un droit ſur cet inſtrument univerſel d'échanges. Si la France donna ce funeſte exemple, les rois de la première & de la ſeconde race dûrent tirer peu d'avantage de cette pernicieuſe innovation; parce que les paiemens ſe faiſoient, comme chez les Romains, avec des métaux qu'on donnoit au poids, & que les eſpèces n'étoient connues que dans les détails du commerce. Cet uſage diminua beaucoup dans la ſuite; & les rois n'en furent que plus portés

à augmenter un impôt qui leur devenoit de jour en jour plus avantageux. Ils allèrent bientôt plus loin, & ils ſe permirent la plus grande des infidélités, celle d'altérer les monnoies, au gré de leur caprice ou ſelon leurs beſoins. C'étoient des refontes continuelles, c'étoient des alliages toujours impurs.

Ce fut avec ces odieux ſecours ; avec le revenu d'un territoire exceſſivement borné ; avec quelques fiefs, qui devenoient vacans ou qu'on confiſquoit ; avec des offrandes volontaires, & que pour cette raiſon on appelloit dons de *bénévolence* ; avec quelques droits qu'on exerçoit ſur les barons, mais qui étoient plutôt des marques de ſupériorité que de vrais impôts : ce fut avec ces moyens que la couronne ſe ſoutint, qu'elle s'agrandit même tout le tems qu'elle n'eut pour ennemis que des vaſſaux plus foibles qu'elle. Alors les guerres ne duroient que des ſemaines ; les armées n'étoient pas nombreuſes ; le ſervice ſe faiſoit gratuitement ; les dépenſes de la cour étoient ſi bornées que juſqu'au funeſte règne de Charles VI, elles ne paſſèrent jamais 94,000 livres.

Mais auſſi-tôt que l'épidémie des croiſades

ſades eut entrainé les François loin de leurs frontières ; auſſi-tôt que des ennemis étrangers ſe portèrent en force ſur la France, il fallut des fonds réguliers & conſidérables. Les rois auroient bien voulu ordonner eux-mêmes ces contributions. Plus d'une fois, ils le tentèrent. La réclamation des gens éclairés les avertit de leurs uſurpations, & les révoltes des peuples les forcèrent d'y renoncer. Il fallut reconnoître que cette autorité appartenoit à la nation aſſemblée, & n'appartenoit qu'à elle. Ils jurèrent même, à leur ſacre, que ce droit ſacré, inaliénable ſeroit à jamais reſpecté ; & ce ſerment eut quelque force durant pluſieurs ſiècles.

Tout le tems que la couronne n'avoit eu d'autre revenu que le produit de ſon domaine, c'étoient ſes ſénéchaux, ſes baillis qui, chacun dans leur département, étoient chargés du recouvrement des deniers publics ; enſorte que l'autorité, la juſtice, & la finance ſe trouvoient réunies dans la même main. Il fallut établir un nouvel ordre de choſes, lorſque les impoſitions devinrent générales dans le royaume. Soit que les taxes portâſſent ſur la perſonne ou ſur les maiſons des ci-

toyens ; ſoit qu'on leur demandât le cinquième ou le dixième de leurs récoltes, le cinquantième ou le centième de leurs biens meubles & immeubles ; ſoit qu'on fît d'autres combinaiſons plus ou moins heureuſes : c'étoit une néceſſité d'avoir des agens, pour recueillir ces différens tributs ; & le malheur de l'état voulut qu'on les allât chercher en Italie, où l'art de preſſurer les peuples avoit déja fait des progrès immenſes.

Ces financiers connus ſous le nom de Lombards, ne tardèrent pas à montrer un génie fertile en inventions frauduleuſes. On eſſaya cent fois inutilement de mettre quelque frein à leur inſatiable cupidité. Un abus réprimé, ſe trouvoit à l'inſtant remplacé par un abus d'un autre genre. Si l'autorité pour ſuivoit quelquefois avec rigueur ces odieux brigands, ils trouvoient un appui certain dans des hommes puiſſans dont ils avoient acheté le crédit. A la fin cependant, le déſordre fut pouſſé ſi loin, qu'aucune protection ne les put ſauver. On confiſqua les avances ruineuſes que ces pernicieux étrangers avoient faites au gouvernement & aux particuliers ; on les dépouilla des immenſes tréſors qu'ils

avoient entaſſés, & ils furent bannis du royaume, où jamais ils n'auroient dû être admis. Après leur expulſion, les états généraux, qui ordonnoient les ſubſides, ſe chargèrent d'en faire la levée ; & cet arrangement continua juſqu'à Charles VII, qui le premier ſe permit d'établir un impôt ſans le conſentement de la nation, & qui s'appropria le droit de les faire tous percevoir par ſes délégués.

Sous le règne de Louis XII, le revenu public, qui s'étoit accru par degrés, fut porté à 7,650,000 livres. Le marc d'argent valoit alors onze livres, & le marc d'or cent trente. Cette ſomme repréſentoit trente-ſix de nos millions actuels.

A la mort de François I, le fiſc recevoit 15,730,000 livres. A quinze francs le marc d'argent & à cent ſoixante-cinq le marc d'or : c'étoit cinquante-ſix de nos millions. Sur cette ſomme, il falloit prélever 60,416 livres 3 ſols 4 deniers pour les rentes perpétuelles créées par ce prince, & qui au denier douze repréſentoient un capital de 725,000 livres. C'étoit une innovation. Ce n'eſt pas que quelques-uns de ſes prédéceſſeurs n'euſſent connu la funeſte reſſource des emprunts :

mais c'étoit toujours sous la caution de leurs agens, & l'état n'étoit jamais engagé.

Quarante ans de guerres civiles, de fanatisme, de déprédations, de crimes & d'anarchie, plongèrent les finances du royaume dans un désordre dont il n'y avoit qu'un Sully qui pût les tirer. Ce ministre économe, éclairé, vertueux, appliqué, courageux, éteignit pour sept millions de rentes, diminua les impositions de trois millions; & laissa à l'état vingt-six millions, grevés seulement de 6,025,666 livres 2 sols 6 deniers de rente. Toutes charges déduites, il entroit donc vingt millions dans le trésor royal. 15,500,000 livres suffisoient pour les dépenses publiques, & les réserves étoient de 4,500,000 livres. L'argent valoit alors 22 livres le marc.

La retraite forcée de ce grand homme, après la fin tragique du meilleur des rois, fut une calamité qu'il faut déplorer encore. La cour s'abandonna d'abord à des profusions qui n'avoient point d'exemple dans la monarchie; & les ministres formèrent dans la suite, des entreprises, que les forces de la nation ne comportoient pas. Ce double principe d'une confusion certaine, ruina de nou-

veau le fiſc. En 1661, les impoſitions montèrent à 84,222,096 livres : mais les dettes abſorboient 52,377,172 livres. Il ne reſtoit par conſéquent pour les dépenſes publiques que 31,844,924 liv. ſomme évidemment inſuffiſante pour les beſoins de l'état. Telle étoit la ſituation des finances, lorſque l'adminiſtration en fut confiée à Colbert.

Ce miniſtre, dont le nom eſt devenu ſi fameux chez toutes les nations, porta en 1683, qui fut la dernière année de ſa vie, les revenus du monarque qu'il ſervoit à 116,873,476 livres. Les charges ne montoient qu'à 23,375,274 livres. Il entroit par conſéquent dans les coffres du roi 93,498,202 livres. L'argent valoit alors 28 livres 10 ſols 10 deniers le marc. On eſt réduit à regretter que la funeſte paſſion de Louis XIV pour la guerre, que ſon goût déſordonné pour toutes les dépenſes qui avoient de l'éclat, aient privé la France d'une partie des avantages qu'elle pouvoit ſe promettre d'un ſi grand adminiſtrateur.

Après la mort de Colbert, les affaires retombèrent dans le cahos, d'où ſon application & ſes talens les avoient fait ſortir. La

France jetta encore quelque éclat au-dehors ; mais le dépériſſement de ſon intérieur devenoit tous les jours plus grand. Les finances, adminiſtrées ſans ordre & ſans principes, furent la proie d'une foule de traitans avides. Ils ſe rendirent néceſſaires par leurs brigandages même, & parvinrent à donner la loi au gouvernement. La confuſion, l'uſure, les mutations continuelles dans les monnoies, les réductions forcées d'intérêt, les aliénations du domaine & des impoſitions, des engagemens impoſſibles à tenir, la création des rentes & des charges, les privilèges, les exemptions de toute eſpèce : cent maux plus ruineux les uns que les autres, furent la ſuite déplorable & inévitable des mauvaiſes adminiſtrations qui ſe ſuccédèrent preſque ſans interruption.

Le diſcrédit devint bientôt univerſel. Les banqueroutes ſe multiplièrent. L'argent diſparut. Le commerce fut anéanti. Les conſommations diminuèrent. On négligea la culture des terres. Les ouvriers paſſèrent chez l'étranger. Le peuple n'eut, ni nourriture, ni vêtement. La nobleſſe fit la guerre ſans appointemens & engagea ſes poſſeſſions. Tous

les ordres de l'état, accablés ſous le poids des taxes, manquoient du néceſſaire. Les effets royaux étoient dans l'aviliſſement. Les contrats ſur l'Hôtel-de-Ville ne ſe vendoient que la moitié de leur valeur, & les papiers moins privilégiés perdoient infiniment davantage. Louis XIV ſur la fin de ſes jours, eut un beſoin preſſant de huit millions. Il fut obligé de les acheter par trente-deux millions de reſcriptions. C'étoit emprunter à quatre cens pour cent.

Une uſure ſi criante ne révoltoit pas. L'état avoit, il eſt vrai, 115,389,074 livres de revenu : mais les charges en emportoient 82,859,504 livres ; & il ne reſtoit pour les dépenſes du gouvernement que 32,529,570 livres à 30 livres 10 ſols 6 deniers le marc. Encore tous ces fonds étoient-ils conſommés d'avance pour plus de trois années.

Tel étoit le déſordre des affaires, lorſque le premier ſeptembre 1715, le duc d'Orléans prit les rênes du gouvernement. Les vrais amis de ce grand prince deſiroient qu'il aſſemblât les états généraux. C'étoit un moyen infaillible de conſerver, d'augmenter même la faveur publique, alors ouvertement dé-

clarée pour lui. Quelques mesures qu'eût prises la nation pour sortir de l'état de crise, où les dissipations du règne précédent l'avoient précipitée, on n'auroit pu lui rien imputer. Philippe se prêtoit sans effort à cet expédient. Malheureusement, les perfides confidens qui avoient usurpé trop d'empire sur ses pensées, réprouvèrent un projet où leurs intérêts particuliers ne se trouvoient pas. Il fut abandonné.

Alors, quelques grands, révoltés du despotisme sous lequel gémissoit la France, & ne voyant point de jour à l'ébranler, eurent l'idée d'une banqueroute entière, qu'ils croyoient propre à tempérer l'excès du pouvoir absolu. La manière, dont ils la concevoient, étoit singulière.

Dans leur plan, la couronne n'est pas élective, elle n'est pas héréditaire. C'est un fideicommis, fait par la nation entière à une maison, pour en jouir de mâle en mâle, d'aîné en aîné, tant que la famille existera. D'après ce principe, un roi de France ne tient rien de celui auquel il succède. Il arrive, à son tour, au trône, en vertu du droit que lui donne sa naissance, & nullement par représentation.

Dès-lors, les engagemens de ſes prédéceſſeurs ne le lient pas. La loi primordiale qui lui donne le ſceptre, veut que la ſubſtitution ſoit pure, franche, libre de toute obligation.

Ces hommes hardis vouloient qu'un édit des plus ſolemnels conſacrât aux yeux de l'Europe des maximes qui leur paroiſſoient inconteſtables, & les conſéquences décisives qu'ils en tiroient. Ils penſoient que la connoiſſance de ces vérités détourneroit les étrangers & les citoyens de prêter leurs capitaux à un gouvernement qui ne pourroit donner aucune ſolidité à leurs créances. La cour devoit dès-lors être réduite à ſes revenus. Quelque conſidérables qu'ils fuſſent, c'étoit une néceſſité que les caprices des ſouverains s'arrêtâſſent; que les entrepriſes diſpendieuſes des miniſtres devinſſent moins longues & plus rares; que les favoris & les maîtreſſes miſſent quelques bornes à leur inſatiable cupidité.

Sans adopter une politique qui leur paroiſſoit devoir mener les princes à la tyrannie, quelques adminiſtrateurs opinoient à décharger la couronne de ſes dettes, quelle que fût leur origine. Leur cœur ne ſoutenoit

pas le cruel ſpectacle d'une nation aimable ; aigrie par les vexations de tous les genres qu'elle avoit éprouvées pendant quarante ans ; qui ſuccomboit ſous l'énorme fardeau de ſa miſère actuelle ; qui étoit déſeſpérée de prévoir que l'avenir, cette grande reſſource des infortunés, ne porteroit aucun ſoulagement à ſes maux & les aggraveroit peut-être. Les créanciers de l'état, qui ne faiſoient pas la millième partie des citoyens, qui n'étoient connus la plupart que par leurs rapines, dont les plus honnêtes devoient une partie de leur aiſance au fiſc, intéreſſoient moins ces adminiſtrateurs. Dans la fâcheuſe néceſſité d'immoler une partie de la nation à l'autre, c'étoit les prêteurs qu'ils opinoient à ſacrifier.

Le régent, après quelques irréſolutions, ſe refuſa à une violence qu'il jugeoit devoir imprimer une tache ineffaçable ſur ſon adminiſtration. Il préféra un examen ſévère des engagemens publics à une banqueroute flétriſſante dont il croyoit pouvoir éviter l'éclat.

Un bureau de réviſion, établi le 7 décembre 1715, réduiſit ſix cens millions d'effets au porteur à deux cens cinquante millions de billets d'état ; & cependant après cette

opération, la dette nationale s'élevoit à 2,062,138,001 livres.

L'énormité de ces engagemens fit adopter au mois de mars 1716, l'idée d'une chambre de juſtice, deſtinée à pourſuivre ceux qui avoient cauſé la miſère publique, ou qui en avoient profité. Cette inquiſition ne fit que mettre au grand jour l'incapacité des miniſtres qui avoient conduit les finances, les ruſes des traitans qui les avoient englouties, la baſſeſſe des courtiſans qui vendoient leur crédit à qui vouloit l'acheter. Les bons eſprits furent affermis, par cete nouvelle expérience, dans l'horreur qu'ils avoient toujours eue pour un tribunal pareil. Il avilit la dignité du prince qui manque à ſes engagemens, & met ſous les yeux des peuples les vices d'une adminiſtration ignorante & corrompue; il anéantit les droits du citoyen, qui ne doit compte de ſes actions qu'à la loi; il fait pâlir tous les hommes riches, que leur fortune, bien ou mal acquiſe, déſigne à la proſcription; il encourage les délateurs qui marquent du doigt à la tyrannie, ceux qu'il eſt avantageux de ruiner; il eſt compoſé des ſangſues impitoyables qui voient des criminels par-

tout où ils ſoupçonnent de l'opulence ; il épargne des brigands qui ſavent ſe mutiler à propos, pour dépouiller les ames honnêtes, défendues ſeulement par leur innocence ; il ſacrifie les intérêts du fiſc aux fantaiſies de quelques favoris avides, débauchés & diſſipateurs.

Tous les reſſorts de l'état étoient ruinés avant qu'on eût eſſayé d'une reſſource qui portoit viſiblement l'empreinte des paſſions & du préjugé. La ſituation du corps politique devint encore plus déſeſpérée, après ce mouvement convulſif. Les membres de la république perdirent le peu qui leur reſtoit d'action & de vie. Il falloit ranimer le cadavre. Cette réſurrection n'étoit pas impoſſible, parce qu'on étoit généralement diſpoſé à ſe prêter à tous les remèdes. La difficulté étoit de n'en trouver que de bons. Le célèbre Law le tenta.

XVIII. Moyens imaginés par Law, pour tirer les finances de France du déſordre où

Cet Ecoſſois étoit un de ces hommes à projets, de ces empiriques d'état, qui promènent en Europe leurs talens & leur inquiétude. Il étoit grand calculateur ; & ce qui paroît preſque incompatible, doué en même-tems d'une imagination vive & ardente. Ces

rapports d'esprit & de caractère plurent au régent, & bientôt le subjuguèrent. Law promit de rétablir les finances, & fit aisément goûter à ce prince, dissipateur & ingénieux, un plan qui lui faisoit espérer de l'argent & de la gloire. Voici quelles furent l'enchaînement & le résultat de ses opérations.

elles sont tombées. Part qu'a la compagnie à l'exécution de ses projets.

D'abord, il obtint d'établir à Paris, dans le cours de mai 1716, une banque, dont le fonds de six millions, fut formé par douze cens actions, de mille écus chacune.

Il n'étoit pas permis à cette banque de faire le moindre emprunt. Tout commerce lui fut interdit, & ses engagemens devoient être à vue. Chaque citoyen, chaque étranger y pouvoient déposer leur argent; & elle s'obligeoit à faire tous leurs paiemens, moyennant cinq sols par trois mille livres. Ses billets, qu'elle livroit pour un gain modique, étoient acquittés dans toutes les provinces par les directeurs des monnoies qui étoient ses correspondans, & qui, de leur côté, tiroient sur sa caisse. Son papier étoit également reçu dans les principales places de l'Europe, au cours où se trouvoit le change, aux époques de l'échéance.

Les ſuccès du nouvel établiſſement confondirent les ennemis de ſon fondateur, ſurpaſſèrent peut-être ſes eſpérances. Son influence ſe fit ſentir dès les premiers jours. Une circulation rapide de l'argent, qu'une défiance univerſelle retenoit dans l'inaction depuis ſi long-tems, redonna du mouvement à tout. Les arts, la culture, les atteliers furent ranimés. Les conſommations reprirent leur ancien cours. Les négocians, trouvant à cinq pour cent l'avance de leurs lettres de change en effets qui valoient des métaux, recommencèrent leurs ſpéculations. Le cours de l'uſure fut arrêté, parce que les capitaliſtes ſe virent obligés de conſentir au même intérêt que prenoit la banque. Lorſque les étrangers purent compter ſur la nature des paiemens qu'ils auroient à faire, ils redemandèrent des productions dont ils ſe privoient à regret. Au grand étonnement de toutes les nations, le change remonta à l'avantage de la France.

C'étoit beaucoup, mais ce n'étoit pas tout le bien poſſible & néceſſaire. Au mois de mars 1717, il fut arrêté que les billets de banque ſeroient reçus en paiement des impoſitions dans tous les bureaux, & qu'ils ſeroient ac-

quittés à vue & ſans eſcompte par ceux qui étoient chargés du maniement des deniers publics. Par ce réglement important, on retenoit le produit des tributs dans les provinces, on épargnoit au prince & à la nation la voiture de l'argent, & les circuits auſſi multipliés qu'inutiles, qu'il faiſoit entre les mains de divers tréſoriers. Cette opération, qui porta le crédit de la banque au plus haut période, ne fut pas moins utile au gouvernement. Ses recouvremens ne ſe firent pas ſeulement ſans ces violences, qui, depuis ſi long-tems, décrioient l'adminiſtration & déſeſpéroient les peuples; il vit encore dans ſes revenus une augmentation continuelle & rapide, qui ne pouvoit pas manquer de changer un jour ſa ſituation.

Le ſpectacle ineſpéré de tant d'avantages, fit regarder Law comme un génie juſte, étendu, élevé, qui dédaignoit la fortune, qui aimoit la gloire, qui vouloit aller à la poſtérité par de grandes choſes. La reconnoiſſance le jugeoit digne des monumens publics les plus honorables. Cet étranger hardi & entreprenant, profita d'une diſpoſition ſi favorable des eſprits, pour accélérer l'exé-

cution d'un projet qui l'occupoit depuis très-long-tems.

Il obtint au mois d'août 1717 la permiſſion d'établir la compagnie d'Occident, dont les droits ſe bornèrent d'abord au commerce excluſif de la Louyſiane, & des caſtors du Canada. Les privilèges, anciennement accordés pour le commerce d'Afrique, des Indes & de la Chine, ſe fondirent bientôt dans la nouvelle ſociété. Son ambition étoit de rembourſer les dettes de l'état. Pour la mettre en état de ſuivre un ſi grand projet, le gouvernement lui accorda la vente du tabac, les monnoies, les recettes & les fermes générales.

Afin d'accélérer la révolution, Law voulut, le 4 décembre 1718, que la banque qu'il avoit établie deux ans auparavant, & qui, ne confondant pas ſes intérêts avec ceux de l'état, avoit été d'une ſi grande utilité, fût convertie en banque royale. Ses billets tinrent lieu de monnoie entre les particuliers, & on les reçut en paiement dans toutes les caiſſes royales.

Les premières opérations du nouveau ſyſtême ſubjuguèrent toutes les imaginations. Les actions de la compagnie, achetées la plupart

plupart avec des billets d'état, & qui l'une dans l'autre ne coûtoient pas réellement cinq cens livres, valurent juſqu'à dix mille francs, payables en billets de banque. Le François, l'étranger, les gens les plus ſenſés vendoient leurs contrats, leurs terres, leurs bijoux, pour jouer un jeu ſi extraordinaire. L'or & l'argent tombèrent dans le plus grand aviliſſement. On ne vouloit que du papier.

Il n'étoit peut-être pas impoſſible que cet enthouſiaſme ſe ſoutînt aſſez long-tems pour être de quelque utilité, ſi les vues de Law avoient été ſuivies. Ce calculateur, malgré la hardieſſe de ſes principes, vouloit borner le nombre des actions, quoiqu'il ne pût être jamais forcé de les rembourſer: mais il étoit ſur-tout déterminé à ne pas répandre pour plus d'un milliard ou douze cens millions de billets de banque. On ſuppoſoit que c'étoit la maſſe du numéraire qui circuloit dans le royaume; & il ſe flattoit d'en attirer, par ſes opérations, une aſſez grande quantité dans les coffres du roi, pour pouvoir faire face à ceux qui voudroient changer en métaux leur papier-monnoie. Un plan, dont le ſuccès étoit

ſi peu vraiſemblable, fut encore dérangé par la conduite du régent.

Ce prince avoit reçu de la nature une pénétration vive, une mémoire rare, un ſens droit & juſte. Il dut au travail une éloquence noble, un diſcernement exquis, le goût & la pratique des arts. A la guerre, il montra une valeur brillante, & dans les affaires une dextérité pleine de franchiſe. Son caractère & les circonſtances le placèrent dans des ſituations délicates, où il acquit une grande connoiſſance des hommes & une expérience prématurée. L'eſpèce de diſgrace où il vécut longtems, lui donna des mœurs ſociales. Il étoit d'un accès facile. On n'avoit ni humeur, ni hauteur à craindre dans ſon commerce. Sa converſation étoit inſinuante, & ſes manières remplies de grace. Il eut de la bonté, ou du moins il en prenoit le maſque.

Tant de qualités aimables, tant de qualités eſtimables ne produiſirent pas les grands effets qu'on en pouvoit attendre. La foibleſſe de Philippe rendit inutiles à la nation tous ces avantages. Jamais il ne put prendre ſur lui de rien refuſer à ſes amis, à ſes ennemis, à ſes maîtreſſes, ſur-tout à Dubois, le plus

corrompu, le plus corrupteur des hommes. Cette impuiſſance éclata ſinguliérement à l'époque du ſyſtême. Pour aſſouvir la cupidité de tous ceux qui avoient l'audace de ſe dire ou de ſe croire néceſſaires, il créa ſix cens vingt-quatre mille actions, dont la valeur s'éleva au-deſſus de ſix milliards, & en billets de banque pour la ſomme de 2,696,400,000 livres.

Une diſproportion ſi énorme entre le papier & l'argent, ſeroit peut-être tolérable chez un peuple libre où elle ſe ſeroit formée par degrés. Les citoyens accoutumés à regarder la nation comme un corps permanent & indépendant, l'acceptent d'autant plus volontiers pour caution, qu'ils ont rarement une connoiſſance exacte de ſes facultés, & qu'ils ont de ſa juſtice une idée favorable, fondée ordinairement ſur l'expérience. Avec ce préjugé, le crédit y eſt ſouvent porté au-delà des reſſources & des ſûretés. Il n'en eſt pas ainſi dans les monarchies abſolues, dans celles ſur-tout qui ont ſouvent violé leurs engagemens. Si dans un inſtant de vertige, on leur accorde une confiance aveugle, c'eſt toujours pour peu de tems. Leur inſol-

vabilité frappe bientôt les yeux les moins clair-voyans. La bonne-foi du monarque, l'hypothèque, les fonds : tout paroît imaginaire. Le créancier, revenu de ſon premier éblouiſſement, revendique ſon argent avec une impatience proportionnée à ſes inquiétudes. L'hiſtoire du ſyſtême vient à l'appui de cette vérité.

Le deſir d'écarter ceux qui, revenus les premiers de la folie générale, cherchoient à convertir leur papier en métaux, fit recourir à des expédiens, tels que les auroit propoſés l'ennemi le plus acharné de l'opération. L'or fut proſcrit dans le commerce. Il fut défendu à tous les citoyens de garder chez eux plus de cinq cens livres en eſpèces. Un édit annonça pluſieurs diminutions ſucceſſives dans les monnoies. Ces tyranniques moyens n'arrêtèrent pas ſeulement les demandes; ils réduiſirent encore quelques hommes timides à la cruelle néceſſité de porter à la banque de nouveaux fonds. Mais ce ſuccès paſſager ne cachoit pas même l'abîme creuſé ſi imprudemment.

Pour étayer un édifice qui crouloit de toutes parts, il fut arrêté que l'argent ſeroit

porté à 82 livres 10 fols le marc ; que le billet de banque ſeroit réduit à la moitié de ſa valeur, & l'action à cinq neuvièmes. Ce rapprochement du papier & de l'argent étoit peut-être l'idée la moins déraiſonnable qu'il fut poſſible de ſuivre dans la ſituation déſeſpérée où étoient les affaires. Elle acheva cependant de tout confondre. La conſternation fut univerſelle. Chacun penſa avoir perdu la moitié de ſon bien, & s'empreſſa de retirer le reſte. Les caiſſes étoient vuides, & il ſe trouva que les agioteurs n'avoient embraſſé que des chimères. Alors diſparut Law, & avec lui l'eſpoir, aveuglément conçu, d'obtenir le rétabliſſement de la fortune publique par les lumieres. Tout tomba dans la confuſion.

Il ne paroiſſoit pas poſſible de débrouiller le cahos. Pour y parvenir, on créa le 26 janvier 1721, un tribunal où les contrats de rente viagere & perpétuelle, les actions, les billets de banque, tous les papiers royaux, de quelque nature qu'ils fuſſent, devoient être dépoſés dans deux mois, & leur validité diſcutée enſuite.

On reconnut par cet examen, ſi célèbre

ſous le nom de *viſa*, qu'il avoit été livré à à la circulation pour 2,696,400,000 livres de billets de banque. Il en fut brûlé pour 707,327,460 livres qui ne furent pas admis à la liquidation. Les agioteurs furent condamnés à une reſtitution de 187,893,661 liv. D'autres opérations diminuèrent encore la dette nationale. La machine politique commença à marcher : mais ſes mouvemens ne furent jamais faciles, ni même réguliers.

De quelque manière que fuſſent depuis adminiſtrées les finances du royaume, elles ne ſe trouvèrent jamais ſuffiſantes pour les dépenſes qu'on ſe permettoit. C'eſt une vérité fâcheuſe dont nous avons la démonſtration ſous les yeux. Inutilement, on multiplioit les impôts : les beſoins, les fantaiſies, les déprédations augmentoient encore davantage ; & le fiſc s'obéroit toujours. A la mort de Louis XV, le revenu public s'élevoit à 375,331,874 livres. Mais les engagemens, malgré cette foule de banqueroutes qu'on s'étoit permiſes, montoient à 190.858,531 livres. Il ne reſtoit donc de libre que 184,473,343 livres. Les dépenſes de l'état exigeoient 210,000,000 livres. C'étoit par

conſéquent un vuide de 25,526,657 livres dans le tréſor de l'état.

La nation compte ſur un meilleur uſage du revenu public dans le nouveau règne. Ses eſpérances ont pour baſe l'amour de l'ordre, le dédain du faſte, l'eſprit de juſtice, ces autres vertus ſimples & modeſtes qui parurent ſe raſſembler autour du trône, lorſque Louis XVI y monta.

Jeune prince, toi qui as pu conſerver l'horreur du vice & de la diſſipation, au milieu de la cour la plus diſſolue, & ſous le plus inepte des inſtituteurs, daigne m'écouter avec indulgence; parce que je ſuis un homme de bien & un de tes meilleurs ſujets; parce que je n'ai aucune prétention à tes graces, & que, le matin & le ſoir, je lève des mains pures vers le ciel, pour le bonheur de l'eſpèce humaine & pour la proſpérité & la gloire de ton règne. La hardieſſe avec laquelle je te dirai des vérités que ton prédéceſſeur n'entendit jamais de la bouche de ſes flatteurs, & que tu n'entendras pas davantage de ceux qui t'entourent, eſt le plus grand éloge que je puiſſe faire de ton caractère.

Tu règnes ſur le plus bel empire de l'univers. Malgré la décadence où il eſt tombé, il n'y a aucun endroit de la terre où les arts & les ſciences ſe ſoutiennent avec autant de ſplendeur. Les nations voiſines ont beſoin de toi, & tu peux te paſſer d'elles. Si tes provinces jouiſſoient de la fécondité dont elles ſont ſuſceptibles ; ſi tes troupes, ſans être beaucoup plus nombreuſes, étoient auſſi-bien diſciplinées qu'elles peuvent l'être ; ſi tes revenus, ſans s'accroître, étoient mieux adminiſtrés ; ſi l'eſprit d'économie dirigeoit les dépenſes de tes miniſtres & celles de ton palais ; ſi tes dettes étoient acquittées : quelle puiſſance ſeroit auſſi formidable que la tienne ?

Dis-moi, quel eſt le monarque qui commande à des ſujets auſſi patiens, auſſi fidèles, auſſi affectionnés ? Eſt-il une nation plus franche, plus active, plus induſtrieuſe ? L'Europe entière n'y a-t-elle pas pris cet eſprit ſocial qui diſtingue ſi heureuſement notre âge des ſiècles qui l'ont précédé ? Les hommes d'état de tous les pays n'ont-ils pas jugé ton empire inépuiſable ? Toi-même, tu connoîtras toute l'étendue de tes reſſources, ſi tu te dis ſans délai : Je ſuis jeune,

mais je veux le bien. La fermeté triomphe de tous les obſtacles. Qu'on me préſente un tableau fidèle de ma ſituation : quel qu'il ſoit, je n'en ſerai point effrayé. Tu as ordonné ; je vais obéir. Ah ! ſi, tandis que je parlerai, deux larmes s'échappent de tes yeux, nous ſommes ſauvés.

Lorſqu'un événement inattendu fit paſſer le ſceptre dans tes mains inexpérimentées, la marine françoiſe, un moment, un ſeul moment redoutable, avoit ceſſé d'exiſter. La foibleſſe, le déſordre & la corruption l'avoient replongée dans le néant, d'où elle étoit ſortie à l'époque la plus brillante de la monarchie. Elle n'avoit pu, ni défendre nos poſſeſſions éloignées, ni préſerver nos côtes de l'invaſion & du pillage. Sur toutes les plages du globe, nos navigateurs, nos commerçans étoient expoſés à des avanies ruineuſes, & à des humiliations cent fois plus intolérables.

Les forces & les tréſors de la nation avoient été prodigués pour des intérêts étrangers & peut-être oppoſés aux nôtres. Mais, qu'eſt-ce que l'or, qu'eſt-ce que le ſang en comparaiſon de l'honneur ! Nos armes, autrefois ſi

redoutées, n'inſpiroient plus aucun effroi. A peine nous accordoit-on du courage.

Nos envoyés, qui, ſi long-tems, allèrent moins négocier dans les autres cours, qu'y manifeſter les intentions, j'ai preſque dit les volontés de leur maître, nos envoyés étoient dédaignés. Les tranſactions les plus importantes y étoient conclues, ſans qu'on s'en fût expliqué avec eux. Des puiſſances alliées partageoient entre elles des empires à notre inſçu : à notre inſçu ! A-t-on jamais annoncé d'une manière plus outrageante & moins équivoque, le peu de poids dont on nous comptoit dans la balance générale des affaires politiques de l'Europe ? O ſplendeur, ô reſpect du nom François, qu'étois-tu devenu ?

Voilà, jeune ſouverain, ta poſition hors des limites de ton empire. Tu baiſſes les yeux, tu n'oſes la regarder. Au-dedans, elle n'eſt pas meilleure.

J'en atteſte cette continuité de banqueroutes exécutées d'année en année, de mois en mois, ſous le règne de tes prédéceſſeurs. C'eſt ainſi qu'on a conduit inſenſiblement à la dernière indigence, une multitude de

ſujets, à qui l'on n'eut d'autre reproche à faire que d'avoir indiſcrètement confié leur fortune à leurs ſouverains, & d'avoir ignoré la valeur de leur promeſſe ſacrée. On rougiroit de manquer à ſon ennemi, & les rois, les pères de la patrie, ne rougiſſent point de manquer auſſi cruellement, auſſi baſſement à leurs enfans! O proſtitution abominable de leurs ſermens! Encore ſi ces malheureuſes victimes pouvoient ſe conſoler par la néceſſité des circonſtances, par l'urgence toujours renaiſſante des beſoins publics: mais, c'eſt après des années d'une longue paix, que ces perfidies ont été conſenties, ſans qu'on en vit d'autre motif que le pillage des finances abandonnées à une foule de mains auſſi viles que rapaces. Vois-en la chaîne deſcendre du trône vers ſes premières marches, & de-là s'étendre vers les derniers confins de la ſociété. Vois ce qui arrive lorſque le monarque ſépare ſes intérêts des intérêts de ſes peuples.

Jette les yeux ſur la capitale de ton empire, & tu y trouveras deux claſſes de citoyens. Les uns, regorgeant de richeſſes, étalent un luxe qui indigne ceux qu'il ne

corrompt pas ; les autres, plongés dans l'indigence, l'accroiſſent encore par le maſque d'une aiſance qui leur manque : car telle eſt la puiſſance de l'or, lorſqu'il eſt devenu le dieu d'une nation, qu'il ſupplée à tout talent, qu'il remplace toute vertu, qu'il faut avoir des richeſſes ou faire croire qu'on en a. Au milieu de ce ramas d'hommes diſſolus, tu verras quelques citoyens laborieux, honnêtes, économes, induſtrieux, à demi-proſcrits par des loix vicieuſes que l'intolérance a dictées, éloignés de toutes les fonctions publiques, toujours prêts à s'expatrier, parce qu'il ne leur eſt pas permis de s'enraciner par des propriétés, dans un état où ils exiſtent ſans honneur civil & ſans ſécurité.

Fixe tes regards ſur les provinces où s'éteignent tous les genres d'induſtrie. Tu les verras ſuccombant ſous le fardeau des impoſitions & ſous les vexations auſſi variées que cruelles de la nuée des ſatellites du traitant.

Abaiſſe-les enſuite ſur les campagnes & conſidere d'un œil ſec, ſi tu le peux, celui qui nous enrichit condamné à mourir de miſère, l'infortuné laboureur auquel il reſte

à peine, des terres qu'il a cultivées, assez de paille pour couvrir sa chaumière & se faire un lit. Vois le concussionnaire protégé tourner auprès de sa pauvre demeure, pour trouver dans l'apparence de quelque amélioration à son triste sort le prétexte de redoubler ses extorsions. Vois des troupes d'hommes, qui n'ont rien, quitter dès l'aurore leur habitation & s'acheminer, eux, leurs femmes, leurs enfans, leurs bestiaux, sans salaire, sans nourriture, à la confection des routes, dont l'avantage n'est que pour ceux qui possèdent tout.

Je le vois. Ton ame sensible est accablée de douleur; & tu demandes, en soupirant, quel est le remède à tant de maux. On te le dira; tu te le diras à toi-même. Mais auparavant sache que le monarque qui n'a que des vertus pacifiques peut se faire aimer de ses sujets, mais qu'il n'y a que la force qui le fasse respecter de ses voisins; que les rois n'ont point de parens, & que les pactes de famille ne durent qu'autant que les contractans y trouvent leur intérêt; qu'il y a encore moins de fonds à faire sur ton alliance avec une maison artificieuse, qui exige rigou-

reuſement l'obſervation des traités faits avec elle, ſans jamais manquer de prétextes pour en éluder les conditions, lorſqu'elles traverſent ſon agrandiſſement ; qu'un roi, le ſeul homme qui ignore s'il a à ſes côtés un véritable ami, n'en a point hors de ſes états & ne doit compter que ſur lui-même ; qu'un empire ne peut pas plus ſubſiſter ſans mœurs & ſans vertu, qu'une famille particulière ; qu'il s'avance comme elle à ſa ruine par les diſſipations, & ne ſe peut relever comme elle que par l'économie ; que le faſte n'ajoute rien à la majeſté du trône ; qu'un de tes aïeux ne ſe montra jamais plus grand que lorſque accompagné de quelques gardes qui lui étoient inutiles, plus ſimplement vêtu qu'un de ſes ſujets, le dos appuyé contre un chêne, il écoutoit les plaintes & décidoit les différends ; & que ton état ſortira de l'abîme creuſé par tes aïeux, ſi tu te réſous à conformer ta conduite à celle d'un particulier riche, mais obéré, & cependant aſſez honnête pour vouloir ſatisfaire aux engagemens inconſidérés de ſes pères, & aſſez juſte pour s'indigner de tous les moyens tyranniques & les rejetter.

Demande-toi pendant le jour, pendant la nuit, au milieu du tumulte de ta cour, dans le ſilence de ton cabinet, lorſque tu méditeras, & quel eſt l'inſtant où tu ne duſſes pas méditer ſur le bonheur de vingt-deux millions d'hommes que tu chéris, qui t'aiment & qui preſſent par leurs vœux le moment de t'adorer: demande-toi ſi ton intention eſt de perpétuer les profuſions inſenſées de ton palais.

De garder cette multitude d'officiers grands & ſubalternes qui te dévorent.

D'éterniſer le diſpendieux entretien de tant de châteaux inutiles & les énormes ſalaires de ceux qui les gouvernent.

De doubler, tripler les dépenſes de ta maiſon par des voyages non moins coûteux qu'inutiles.

De diſſiper en fêtes ſcandaleuſes la ſubſiſtance de ton peuple.

De permettre qu'on élève ſous tes yeux des tables d'un jeu ruineux, ſource d'aviliſſement & de corruption.

D'épuiſer ton tréſor pour fournir au faſte des tiens & leur continuer un état dont la magnificence ſoit l'émule de la tienne.

De ſouffrir que l'exemple d'un luxe perfide dérange la tête de nos femmes & faſſe le déſeſpoir de leurs époux.

De ſacrifier chaque jour à la nourriture de tes chevaux des ſubſiſtances dont l'équivalent nourriroit pluſieurs milliers de tes ſujets qui meurent de faim & de miſère.

D'accorder à tes membres qui ne ſont déja que trop gratifiés & à des militaires largement ſtipendiés pendant de longues années d'oiſiveté, des ſommes extraordinaires pour des opérations qui ſont de leur devoir, & que dans tout autre gouvernement que le tien, ils exécuteroient à leurs dépens.

De perſiſter dans l'infructueuſe poſſeſſion de domaines immenſes qui ne te rendent rien, & dont l'aliénation, en acquittant une partie de ta dette, accroîtroit & ton revenu & la richeſſe de la nation. Celui à qui tout appartient comme ſouverain ne doit rien avoir comme particulier.

De te prêter à l'inſatiable avidité de tes courtiſans, & des courtiſans de tes proches.

De permettre que les grands, les magiſtrats, tous les hommes puiſſans ou protégés de ton empire continuent d'écarter loin d'eux

le

le fardeau de l'impôt pour le faire retomber sur le peuple : espèce de concussion contre laquelle le gémissement des opprimés & les remontrances des hommes éclairés réclament inutilement & depuis si long-tems.

De confirmer dans un corps qui possède le quart des biens du royaume, le privilège absurde de s'imposer à sa discrétion ; & par l'épithète de gratuits qu'il ne rougit pas de donner à ses subsides, de te signifier qu'il ne te doit rien ; qu'il n'en a pas moins droit à ta protection & à tous les avantages de la société, sans en acquitter aucune des charges, & que tu n'en as aucun à sa reconnoissance.

Lorsqu'à ces questions, tu auras fait toi-même les réponses justes & vraies que ton ame sensible & royale t'inspirera, agis en conséquence. Sois ferme. Ne te laisse ébranler par aucune de ces représentations que la duplicité & l'intérêt personnel imagineront pour t'arrêter, peut-être même pour t'inspirer de l'effroi ; & sois sûr d'être bientôt le plus honoré & le plus redoutable des potentats de la terre.

Oui, Louis XVI, tel est le sort qui t'attend ; & c'est dans la confiance que tu l'obtiendras,

que je ſuis attaché à la vie. Il ne me reſte plus qu'un mot à te dire, mais il eſt important. C'eſt de regarder comme le plus dangereux des impoſteurs, comme l'ennemi le plus cruel de notre bonheur & de ta gloire, le flatteur impudent qui ne balancera pas à t'aſſoupir dans une tranquillité funeſte; ſoit en affoibliſſant à tes yeux la peinture affligeante de ta ſituation; ſoit en t'exagérant l'indécence, le danger, la difficulté de l'emploi des reſſources qui ſe préſenteront à ton eſprit.

Tu entendras murmurer autour de toi. *Cela ne ſe peut, & quand cela ſe pourroit, ce ſont des innovations.* Des innovations! Soit. Mais tant de découvertes dans les ſciences & dans les arts n'en ont-elles pas été? L'art de bien gouverner eſt-il donc le ſeul qu'on ne puiſſe perfectionner? L'aſſemblée des états d'une grande nation; le retour à la liberté primitive; l'exercice reſpectable des premiers actes de la juſtice naturelle, ſeroient-ce donc des innovations?

XIX. Situation de la compagnie des Indes, à la chûte du ſyſtême.

A la chûte du ſyſtême, le gouvernement abandonna à la compagnie des Indes le monopole du tabac, en paiement des quatre-vingt-dix millions qu'elle lui avoit prêtés;

il lui accorda le privilège exclusif de toutes les loteries du royaume ; il lui permit de convertir en rentes viagères ou tontines une partie de ses actions. Ce qui en resta ne passa pas le nombre de cinquante six mille qui furent réduites par des événemens postérieurs à cinquante mille deux cens soixante-huit quatre dixièmes. Malheureusement cette société conserva les privilèges des différentes compagnies dont elle étoit formée ; & cette prérogative ne servit pas à lui donner de la puissance & de la sagesse. Elle gêna la traite des nègres ; elle arrêta les progrès des colonies à sucre. La plupart de ses privilèges ne firent qu'autoriser des monopoles odieux. Les pays les plus fertiles de la terre ne furent entre ses mains ni peuplés, ni cultivés. L'esprit de finance qui rétrécit les vues, comme l'esprit de commerce les étend, s'empara de la compagnie, & ne la quitta plus. Les directeurs ne songèrent qu'à tirer de l'argent des droits cédés en Amérique, en Afrique, en Asie, à la compagnie. Elle devint une société de fermiers, plutôt que de négocians. Si elle n'eût eu la probité de payer les dettes accumulées depuis un siècle par la nation dans l'Inde : si

elle n'eût eu la précaution de mettre Pondichery à l'abri de l'invasion en l'entourant de murs, on se trouveroit réduit à l'impossibilité de louer aucune partie de son administration. Son commerce fut foible & précaire, jusqu'au moment où Orri fut chargé des finances du royaume.

XX. Succès éclatans de la compagnie. Quels sont ceux de ses agens qui les lui procurent.

Ce ministre, dont l'intégrité & le désintéressement formoient le caractère, gâtoit ses vertus par une rudesse qu'il justifioit d'une manière peu honorable pour sa nation. *Comment cela pourroit-il être autrement*, disoit-il un jour à un de ses amis qui lui reprochoit sa brutalité: *sur cent personnes que je vois par jour, cinquante me prennent pour un sot, & cinquante pour un fripon?* Il avoit un frère nommé Fulvy, dont les principes étoient moins austères, mais qui avoit plus de liant & de capacité. Il lui confia le soin de la compagnie, qui devoit prendre nécessairement de l'activité dans de telles mains.

Les deux frères, malgré les préjugés anciens & nouveaux; malgré l'horreur qu'on avoit pour un rejetton du système; malgré l'autorité de la Sorbonne, qui avoit déclaré le dividende des actions usuraire; malgré

l'aveuglement d'une nation assez crédule pour n'être pas révoltée d'une décision si absurde, réussirent à persuader au cardinal de Fleury qu'il convenoit de protéger efficacement la compagnie des Indes. Ils engagèrent même ce ministre, plus habile dans l'art de ménager les richesses que dans celui de les multiplier, à prodiguer les bienfaits du roi à cet établissement. Le soin d'en conduire le commerce & d'en augmenter les forces, fut ensuite confié à plusieurs sujets d'une capacité connue.

Dumas fut envoyé à Pondichery. Bientôt il obtint de la cour de Delhy la permission de battre monnoie; privilège qui valut quatre à cinq cens mille francs par an. Il se fit céder le territoire de Karical, qui donna une part considérable dans le commerce du Tanjaour. Quelque tems après, cent mille Marattes firent une invasion dans le Décan. Ils attaquèrent le nabab d'Arcate, qui fut vaincu & tué. Sa famille & plusieurs de ses sujets se réfugièrent à Pondichery. On les reçut avec les égards qui étoient dus à des alliés malheureux. Ragogi Boussola, général du parti victorieux, demandoit qu'on les lui livrât. Il voulut même exiger douze cens mille livres,

en vertu d'un tribut auquel il prétendoit que les François s'étoient anciennement soumis.

Dumas répondit que tant que les Mogols avoient été les maîtres de ces contrées, ils avoient toujours traité les François avec la considération due à l'une des plus illustres nations du monde, & qu'elle se faisoit gloire de protéger à son tour ses bienfaiteurs ; qu'il n'étoit pas dans le caractère de ce peuple magnanime d'abandonner une troupe de femmes, d'enfans, de malheureux sans défense, pour les voir égorger ; que les fugitifs renfermés dans la ville étoient sous la protection de son roi, qui s'honoroit sur-tout de la qualité de protecteur des infortunés ; que tout ce qu'il y avoit de François dans Pondichery perdroit volontiers la vie pour les défendre ; qu'il lui en coûteroit la tête, si son souverain savoit qu'il eût seulement écouté la proposition d'une redevance. Il ajouta qu'il étoit disposé à défendre sa place jusqu'à la dernière extrémité, & que si la fortune lui étoit contraire, il s'en retourneroit en Europe sur ses vaisseaux. Que c'étoit à Ragogi à juger s'il lui convenoit d'exposer à une destruction entière une armée, dont le plus grand bon-

heur devoit être de s'emparer d'un monceau de ruines.

Les Indiens n'étoient pas accoutumés à entendre parler les François avec tant de dignité. Cette fierté jetta le général des Marattes dans l'incertitude. Des négociations habilement conduites le décidèrent à accorder la paix à Pondichery.

Tandis que Dumas donnoit des richeſſes & de la conſidération à la compagnie, le gouvernement envoya la Bourdonais à l'iſle de France.

Au tems de leurs premières navigations aux Indes, les Portugais avoient découvert entre le dix-neuvième & le vingtième degrés de latitude, trois iſles, qu'ils appellèrent Maſcarenhas, Cerné & Rodrigue. Ils n'y trouvèrent, ni hommes, ni quadrupèdes, & n'y formèrent aucun établiſſement. La plus occidentale de ces iſles, qu'ils avoient nommée Maſcarenhas, eut, vers l'an 1660, pour premiers habitans, ſept à huit François. Cinq ans après, vingt-deux de leurs concitoyens les joignirent. Le déſaſtre qui détruiſit la colonie de Madagaſcar, augmenta bientôt leur nombre. L'éducation des troupeaux fut

la première reſſource de ces aventuriers, tranſplantés ſous un nouveau ciel. Ils cultivèrent enſuite les grains de l'Europe, les fruits de l'Aſie & de l'Afrique, quelques végétaux propres à ce doux climat. La ſanté, l'aiſance, la liberté dont ils jouiſſoient, fixèrent ſur leur territoire pluſieurs des navigateurs qui alloient y demander des rafraîchiſſemens & des ſubſiſtances. La population étendit l'induſtrie. En 1718, la découverte de quelques cafiers ſauvages fit imaginer de tirer d'Arabie pluſieurs pieds de café qui multiplièrent très-heureuſement. La culture de cet arbre précieux, & tous les autres travaux pénibles, occupèrent les eſclaves qu'on tiroit des côtes d'Afrique ou de Madagaſcar. Alors l'iſle Maſcarenhas, qui avoit quitté ſon nom pour prendre celui de Bourbon, devint un objet important pour la compagnie. Malheureuſement la colonie n'avoit point de port.

Cet inconvénient tourna les yeux du miniſtère de Verſailles vers l'iſle de Cerné où les Portugais, ſuivant leur méthode, avoient jetté quelques quadrupèdes & des volailles pour les beſoins de ceux de leurs navires que les circonſtances détermineroient à y

relâcher. Les Hollandois, qui s'y établirent depuis, l'abandonnèrent en 1712, pour ne pas trop multiplier leurs poſſeſſions. Elle étoit déſerte, lorſque les François y abordèrent en 1720, & changèrent ſon nom de Maurice en celui d'iſle de France qu'elle porte encore.

Ses premiers colons vinrent de Bourbon. On les oublia pendant quinze ans. Ils ne formèrent, pour ainſi dire, qu'un corps-de-garde, chargé d'arborer un pavillon qui apprit aux nations que cette iſle avoit un maître. La compagnie, long-tems incertaine, ſe décida enfin à la conſerver; & la Bourdonais fut chargé, en 1735, de la rendre utile.

Cet homme, depuis ſi célèbre, étoit né à Saint-Malo. A dix ans il s'étoit embarqué. Aucune conſidération n'avoit interrompu ſes voyages, & dans preſque tous il avoit fait des choſes remarquables. Les Arabes & les Portugais, prêts à s'égorger à Moka, s'étoient rapprochés par ſa médiation. Sa valeur éclata dans la guerre de Mahé. Il étoit le premier des François qui eût imaginé d'armer dans les mers des Indes. On le connoiſſoit également propre à conſtruire des vaiſſeaux, à

les conduire & à les défendre. Ses projets portoient l'empreinte du génie ; & l'esprit de détail qu'il avoit supérieurement, ne rétréciſſoit pas ſes vues. Les difficultés n'étonnoient jamais ſon ame ; & il avoit le rare talent d'élever à ſa hauteur les hommes ſoumis à ſes ordres. Ses ennemis lui reprochèrent une paſſion démeſurée pour les richeſſes ; & il faut convenir, qu'il n'étoit pas délicat ſur le choix des moyens qui pouvoient lui en procurer.

Dès que la Bourdonais fut arrivé à l'iſle de France, il chercha à la connoître. Son heureuſe pénétration, ſon infatigable activité, abrégèrent le travail. Dans peu on le vit occupé à inſpirer de l'émulation aux premiers colons de l'iſle, entiérement découragés par l'abandon où on les avoit laiſſés, à aſſujettir à un ordre rigoureux les brigands récemment arrivés de la métropole. Il fit cultiver le riz & le bled, pour la nourriture des Européens. Le manioc, qu'il avoit porté du Bréſil, fut deſtiné à la ſubſiſtance des eſclaves. Madagaſcar devoit lui fournir la viande néceſſaire à la conſommation journalière des navigateurs & des habitans, juſqu'à ce que les troupeaux

qu'il en avoit tirés, fussent assez multipliés, pour remplacer ces secours étrangers. Un poste qu'il avoit placé à la petite isle de Rodrigue, ne le laissoit pas manquer de tortues pour les malades. Bientôt les vaisseaux qui alloient aux Indes, trouvèrent les rafraîchissemens, les commodités nécessaires après une longue navigation. Trois navires, dont l'un étoit de cinq cens tonneaux, sortirent des arsenaux qu'il avoit élevés. Si le fondateur n'eut pas la consolation de porter la colonie au degré de prospérité dont elle étoit susceptible, il eut du moins la gloire d'avoir découvert ce qu'elle pourroit devenir dans des mains habiles.

Cependant ces créations, quoique faites comme par magie, n'eurent pas l'approbation de ceux qu'elles intéressoient le plus. La Bourdonais fut réduit à se justifier. Un des directeurs lui demandoit un jour, comment il avoit si mal fait les affaires de la compagnie, & si bien les siennes. *C'est*, répondit-il, *que j'ai fait mes affaires selon mes lumières, & celles de la compagie d'après vos instructions.*

Par-tout les grands hommes ont fait plus que les grands corps. Les peuples & les so-

ciétés ne ſont que les inſtrumens des hommes de génie : ce ſont eux qui ont fondé des états, des colonies. L'Eſpagne, le Portugal, la Hollande & l'Angleterre, doivent leurs conquêtes ou leurs établiſſemens des Indes à des navigateurs, des guerriers, ou des légiſlateurs d'une ame ſupérieure. La France, ſurtout, eſt plus redevable de ſa gloire à quelques heureux particuliers, qu'à ſon gouvernement. Un de ces ſujets rares venoit d'établir la puiſſance des François ſur deux iſles importantes de l'Afrique ; un autre encore plus extraordinaire l'illuſtroit en Aſie, c'étoit Dupleix.

Il fut d'abord envoyé ſur les bords du Gange, où il avoit la direction de la colonie de Chandernagor. Cet établiſſement, quoique formé dans la région de l'univers la plus propre aux grandes entrepriſes de commerce, n'avoit fait que languir juſqu'au tems de ſon adminiſtration. La compagnie ne s'étoit pas trouvée en état d'y faire paſſer des fonds conſidérables ; & ſes agens tranſplantés dans l'Inde ſans un commencement de fortune, n'avoient pu profiter de la liberté qu'on leur laiſſoit d'avancer leurs affaires particulières.

L'activité du nouveau gouverneur, qui apportoit des richeſſes conſidérables acquiſes par dix ans d'heureux travaux, ſe communiqua à tous les eſprits. Dans un pays qui regorge d'argent, ils trouvèrent aiſément du crédit, lorſqu'ils commencèrent à s'en montrer dignes. Chandernagor devint bientôt un ſujet d'étonnement pour ſes voiſins, & de jalouſie pour ſes rivaux. Dupleix, qui avoit aſſocié à ſes vaſtes ſpéculations les autres François, s'ouvrit des ſources de commerce dans tout le Mogol, & juſque dans le Thibet. En arrivant il n'avoit pas trouvé une chaloupe, & il arma juſqu'à quinze bâtimens à la fois. Ces vaiſſeaux négocioient d'Inde en Inde. Il en expédioit pour la mer Rouge, pour le golfe Perſique, pour Surate, pour Goa, pour les Maldives, pour Manille, pour toutes les mers où il étoit poſſible de faire un commerce avantageux.

Il y avoit douze ans que Dupleix ſoutenoit l'honneur du nom François dans le Gange, qu'il étendoit la fortune publique & les fortunes particulières, lorſqu'en 1742 il fut appellé à Pondichery pour y prendre la direction générale des affaires de la compagnie dans

l'Inde. Elles étoient alors plus floriſſantes qu'elles ne l'avoient jamais été, qu'elles ne l'ont été depuis, puiſque les retours de cette année s'élevèrent à vingt-quatre millions. Si l'on eût continué à ſe bien conduire, ſi l'on eût voulu prendre plus de confiance en deux hommes tels que Dupleix & la Bourdonais, il eſt vraiſemblable qu'on auroit acquis une puiſſance qui eût été difficilement détruite.

La Bourdonais prévoyoit alors une rupture entre l'Angleterre & la France; & il propoſa un projet qui devoit donner aux vaiſſeaux de ſa nation l'empire des mers de l'Aſie pendant toute la guerre. Convaincu que celle des deux nations qui ſeroit la première en armes dans l'Inde, auroit un avantage déciſif, il demanda une eſcadre qu'il conduiroit à l'iſle de France, où il attendroit le commencement des hoſtilités. Alors il devoit partir de cette iſle & aller croiſer dans le détroit de la Sonde, par lequel paſſent la plupart des vaiſſeaux qui vont à la Chine, & tous ceux qui en reviennent. Il y auroit intercepté les bâtimens Anglois, & ſauvé ceux de ſon pays. Il s'y ſeroit même emparé de la petite eſcadre que l'Angleterre envoya dans les mêmes parages;

& maître des mers de l'Inde, il y auroit ruiné tous les établiſſemens Anglois.

Le miniſtère approuva ce plan. On accorda à la Bourdonais cinq vaiſſeaux de guerre, & il mit à la voile.

A peine étoit-il parti, que les directeurs également bleſſés du myſtère qu'on leur avoit fait de la deſtination de l'eſcadre, de la dépenſe où elle les engageoit, des avantages qu'elle devoit procurer à un homme qu'ils ne trouvoient pas aſſez dépendant, renouvellèrent les cris qu'ils avoient déja pouſſés ſur l'inutilité de cet armement. Ils étoient ou paroiſſoient ſi perſuadés de la neutralité qui s'obſerveroit dans l'Inde entre les deux compagnies, qu'ils en convainquirent le miniſtère, dont la foibleſſe n'étoit plus encouragée, ni l'inexpérience éclairée depuis l'éloignement de la Bourdonais.

La cour de Verſailles ne vit pas qu'une puiſſance qui a pour baſe principale le commerce, ne pouvoit pas renoncer ſérieuſement à combattre ſur l'Océan Indien; & que ſi elle faiſoit ou écoutoit des propoſitions de neutralité, ce ne pouvoit être que dans la vue de gagner du tems. Elle ne vit pas que quand

la convention auroit été faite de bonne-foi de part & d'autre, mille inconvéniens qu'il n'étoit pas poſſible de prévoir, devoient déranger une harmonie dont les accords étoient ſi fragiles. Elle ne vit pas que l'objet qu'on ſe propoſoit ne pouvoit jamais être qu'imparfaitement rempli, parce que la marine guerrière des deux nations n'étant pas liée par les traités des compagnies, attaqueroit dans les mers d'Europe les navires de ces ſociétés. Elle ne vit pas que dans les colonies même, les deux parties feroient des préparatifs pour n'être pas ſurpriſes; que ces précautions mèneroient à une défiance réciproque, & la défiance à une rupture ouverte. Elle ne vit rien de tout cela, & l'eſcadre fut rappellée. Les hoſtilités commencèrent, & la priſe de preſque tous les bâtimens François qui naviguoient dans l'Inde, fit voir trop tard quelle avoit été la politique la plus judicieuſe.

La Bourdonais fut touché des fautes qui cauſoient le malheur de l'état, comme s'il les eût faites lui-même, & il ne ſongea qu'à les réparer. Sans magaſins, ſans vivres, ſans argent, il parvint par ſes ſoins & par ſa conſtance, à former une eſcadre, compoſée d'un vaiſſeau

vaiſſeau de ſoixante canons, & de cinq navires marchands armés en guerre. Il oſa attaquer l'eſcadre Angloiſe; il la battit, la pourſuivit, la força de quitter la côte de Coromandel, & alla aſſiéger & prendre Madras, la première des colonies Angloiſes. Le vainqueur ſe diſpoſoit à de nouvelles expéditions. Elles étoient ſûres & faciles: mais il ſe vit contrarié avec un acharnement qui coûta la perte de neuf millions cinquante-ſept mille livres, ſtipulées pour le rachat de la ville conquiſe, ſans compter les ſuccès qui devoient ſuivre cet événement.

La compagnie étoit alors gouvernée par deux commiſſaires du roi, brouillés irréconciliablement. Les directeurs, les ſubalternes avoient pris parti dans cette querelle, ſuivant leurs inclinations ou leurs intérêts. Les deux factions étoient extrêmement aigries l'une contre l'autre. Celle qui avoit fait ôter à la Bourdonais ſon eſcadre, ne voyoit pas ſans chagrin qu'il eût trouvé des reſſources dans ſon génie, pour rendre inutiles les coups qu'on lui avoit portés. On a des raiſons pour croire qu'elle le pourſuivit dans l'Inde, & qu'elle verſa le poiſon de la jalouſie dans

l'ame de Dupleix. Deux hommes faits pour s'eſtimer, pour s'aimer, pour illuſtrer le nom François, pour aller peut-être enſemble à la poſtérité, devinrent les vils inſtrumens d'une haine qui leur étoit étrangère. Dupleix traverſa la Bourdonais, & lui fit perdre un tems précieux. Celui-ci, après avoir reſté trop tard ſur la côte de Coromandel, à attendre les ſecours qu'on avoit différés ſans néceſſité, vit ſon eſcadre ruinée par un coup de vent. La diviſion ſe mit dans ſes équipages. Tant de malheurs cauſés par les intrigues de Dupleix, forcèrent la Bourdonais à repaſſer en Europe, où un cachot affreux fut la récompenſe de ſes glorieux travaux, & le tombeau des eſpérances que la nation avoit fondées ſur ſes grands talens. Les Anglois délivrés dans l'Inde de cet ennemi redoutable, & fortifiés par de puiſſans ſecours, ſe virent en état d'attaquer à leur tour les François. Ils mirent le ſiège devant Pondichery.

Dupleix ſut réparer alors les torts qu'il avoit eus. Il défendit ſa place avec beaucoup de vigueur & d'intelligence ; & après quarante-deux jours de tranchée ouverte, les Anglois furent obligés de ſe retirer. Bientôt

la nouvelle de la paix arriva, & les hostilités cessèrent entre les compagnies des deux nations.

La prise de Madras, le combat naval de la Bourdonais & la levée du siège de Pondichery, donnèrent aux nations de l'Inde le plus grand respect pour les François. Ils furent pour ces régions, le premier peuple de l'Europe, la puissance principale.

Dupleix voulut faire usage de cette disposition des esprits. Il s'occupa du soin de procurer à sa nation des avantages solides & considérables. Pour juger sainement de ses projets, il faut avoir sous les yeux un tableau de la situation où étoit alors l'Indostan.

XXI. Tableau de l'Indostan.

Cette belle & riche contrée tenta, si l'on veut s'en rapporter à des traditions incertaines, l'avidité des premiers conquérans du monde. Mais soit que Bacchus, Hercule, Sésostris, Darius, aient ou n'aient pas parcouru les armes à la main cette grande partie du globe; il est certain qu'elle fut pour les premiers Grecs, un champ inépuisable de fictions & de merveilles. Ces chimères enchantoient tellement un peuple toujours crédule, parce qu'il fut toujours dominé par son imagina-

tion, qu'on ne s'en désabusa pas, même dans les siècles les plus éclairés de la république.

En réduisant les choses à la vérité, l'on trouvera qu'un air pur, des alimens sains, une grande frugalité, avoient de bonne-heure prodigieusement multiplié les hommes dans l'Indostan. Ils connurent les loix, la police, les arts, lorsque le reste de la terre étoit déserte ou sauvage. Des institutions sages & heureuses préservèrent de la corruption ces peuples, qui paroissoient n'avoir qu'à jouir des bienfaits du sol & du climat. Si, de tems en tems, les bonnes mœurs s'altéroient dans quelques cours, les trônes étoient aussi-tôt renversés; & lorsqu'Alexandre se montra dans ces régions, il y restoit fort peu de rois; il y avoit beaucoup de villes libres.

Un pays, partagé en une infinité de petits états, populaires ou asservis, ne pouvoit pas opposer un front bien redoutable au héros de la Macédoine. Aussi ses progrès furent-ils rapides. Il auroit tout asservi, si la mort ne l'eût surpris au milieu de ses triomphes.

En suivant le conquérant dans ses expéditions, l'Indien Sandrocotus avoit appris la guerre. Cet homme, auquel ses talens te-

noient lieu de droits & de naiſſance, raſſembla une armée nombreuſe, & chaſſa les Macédoniens des provinces qu'ils avoient envahies. Libérateur de ſa patrie, il s'en rendit le maître, & réunit ſous ſes loix l'Indoſtan entier. On ignore quelle fut la durée de ſon règne, quelle fut la durée de l'empire qu'il avoit fondé.

Au commencement du huitième ſiècle, les Arabes ſe répandirent aux Indes, comme dans pluſieurs autres contrées de l'univers. Ils ſoumirent à leur domination quelques iſles. Mais contens de négocier paiſiblement dans le continent, ils n'y formèrent que peu d'établiſſemens.

Trois ſiècles après, des barbares de leur religion, ſortis du Khoraſſan & conduits par Mahmoud, attaquent l'Inde par le Nord, & pouſſent leurs brigandages juſqu'au Guzurate. Ils emportent de ces opulentes contrées, d'immenſes dépouilles, qu'ils vont enfouir dans leurs incultes & miſérables déſerts.

Le ſouvenir de ces calamités n'étoit pas encore effacé lorſque Gengiskan, qui, avec ſes Tartares, avoit ſubjugué la plus grande partie de l'Aſie, porta, vers l'an douze

cens, ſes armes victorieuſes ſur les rives occidentales de l'Indus. On ignore quelle part ce conquérant & ſes deſcendans prirent aux affaires de l'Indoſtan. Il eſt vraiſemblable qu'elles ne les occupèrent pas beaucoup; puiſqu'on voit, peu de tems après, les Patanes régner dans ce beau pays.

C'étoient des hommes agreſtes & féroces qui ſortis, par bandes, des montagnes du Candahar, ſe répandirent dans les plus belles provinces de l'Indoſtan, & y formèrent ſucceſſivement pluſieurs dominations indépendantes les unes des autres.

Les Indiens avoient eu à peine le tems de ſe façonner à ce nouveau joug, qu'il leur fallut encore changer de maître. Tamerlan, ſorti de la grande Tartarie, & déja célèbre par ſes cruautés & par ſes victoires, ſe montre à la fin du quatorzième ſiècle au Nord de l'Indoſtan, avec une armée aguerrie, triomphante & infatigable. Il s'aſſure lui-même des provinces ſeptentrionales, & abandonne à ſes lieutenans le pillage des terres méridionales. On le croyoit déterminé à ſubjuguer l'Inde entière, lorſque tout-à-coup il tourna ſes armes contre Bajazet, le vainquit,

le détrôna, & se trouva, par la réunion de toutes ses conquêtes, le maître de l'espace immense qui s'étend depuis la délicieuse Smirne jusqu'aux bords fortunés du Gange. Des guerres sanglantes suivirent sa mort. Ses riches dépouilles échappèrent à sa postérité. Babar, sixième descendant d'un de ses enfans, conserva seul son nom.

Ce jeune prince, élevé dans la mollesse, régnoit à Samarcande, où son aïeul avoit fini ses jours. Les Tartares Usbecks le précipitèrent du trône, & le forcèrent de se réfugier dans le Cabulistan. Ranguildas, gouverneur de la province, l'accueillit & lui donna une armée.

« Ce n'est pas du côté du Nord où t'ap-
» pelleroit la vengeance, que tu dois porter
» tes pas, lui dit cet homme sage. Des sol-
» dats amollis par les délices des Indes, n'at-
» taqueroient pas sans témérité des guerriers
» célèbres par leur courage & par leurs vic-
» toires. Le ciel t'a conduit sur les rives de
» l'Indus, pour placer sur ta tête une des
» plus riches couronnes de l'univers. Jette
» les yeux sur l'Indostan. Cet empire, dé-
» chiré par les guerres continuelles des In-

» diens & des Patanes, attend un maître.
» C'eſt dans ces délicieuſes régions qu'il faut
» former une nouvelle monarchie, & te
» couvrir d'une gloire égale à celle du redou-
» table Tamerlan ».

Un conſeil ſi judicieux fit ſur l'eſprit de Babar une forte impreſſion. On traça ſans perdre de tems un plan d'uſurpation, qui fut ſuivi avec beaucoup de vivacité & d'intelligence. Le ſuccès le couronna. Les provinces ſeptentrionales, Delhy même, ſe ſoumirent après quelque réſiſtance. Un monarque fugitif eut l'honneur de fonder la puiſſance des Tartares Mogols, qui exiſte encore.

La conſervation de la conquête exigeoit un gouvernement. Celui que Babar trouva établi dans l'Inde, étoit un deſpotiſme purement civil, tempéré par les uſages, par les formes, par l'opinion; en un mot, abſolument conforme au caractère de douceur que ces peuples doivent à l'influence du climat, & à l'influence plus puiſſante encore des opinions religieuſes. A cette conſtitution paiſible, Babar fit ſuccéder un deſpotiſme violent & militaire, tel qu'on devoit l'attendre d'une nation conquérante & barbare.

Si l'on peut s'en rapporter à l'autorité d'un des hommes le plus profondément versés dans les traditions de l'Inde, Ranguildas fut longtems le témoin de la puiſſance du nouveau ſouverain. Il s'applaudiſſoit de ſon ouvrage. Le ſouvenir de ce qu'il avoit fait pour placer ſur le trône le fils de ſon maître, rempliſſoit ſon ame d'une ſatisfaction vraie & ſans trouble. Un jour qu'il faiſoit ſa prière dans le temple, il entendit à côté de lui un Banian qui s'écrioit : « ô Dieu ! tu vois les malheurs de » mes frères. Nous ſommes la proie d'un » jeune homme qui nous regarde comme » un bien qu'il peut diſſiper & conſumer à ſon » gré. Parmi les nombreux enfans qui t'im- » plorent dans ces vaſtes contrées, un ſeul » les opprime tous : venge-nous du tyran ; » venges-nous des traîtres qui l'ont porté ſur » le trône, ſans examiner s'il étoit juſte ».

Ranguildas étonné, s'approcha du Banian, & lui dit : « ô toi qui maudis ma vieilleſſe, » écoute. Si je ſuis coupable, c'eſt ma con- » ſcience qui m'a trompé. Lorſque j'ai rendu » l'héritage au fils de mon ſouverain, lorſque » j'ai expoſé ma fortune & ma vie pour » établir ſon pouvoir, Dieu m'eſt témoin

» que j'ai cru me conformer à ſes ſages dé-
» crets ; & qu'au moment où j'ai entendu ta
» prière, je béniſſois encore le ciel de m'a-
» voir accordé les deux plus grands biens
» des derniers jours, le repos & la gloire.

» La gloire, dit le Banian ? Apprenez,
» Ranguildas, qu'elle n'appartient qu'à la
» vertu, & non à des actions qui ſont écla-
» tantes ſans être utiles aux hommes. Eh !
» quel bien avez-vous fait à l'Indoſtan, quand
» vous avez couronné le deſcendant d'un
» uſurpateur ! Aviez-vous examiné s'il feroit
» le bien, s'il auroit la volonté & le courage
» d'être juſte ? Vous lui avez, dites-vous,
» rendu l'héritage de ſes pères, comme ſi
« les hommes pouvoient être légués & poſ-
» ſédés, ainſi que des terres & des trou-
» peaux. Ne prétendez pas à la gloire, ô
» Ranguildas ! ou ſi vous voulez de la recon-
» noiſſance, allez la chercher dans le cœur
» de Babar ; il vous la doit. Vous l'avez
» achetée aſſez cher par le bonheur de tout
» un peuple ».

Cependant, en appeſantiſſant le deſpo-
tiſme, Babar avoit voulu l'enchaîner lui-
même, & donner à ſes inſtitutions une telle

force, que ſes ſucceſſeurs, quoique abſolus, fuſſent obligés d'être juſtes. Le prince devoit être le juge du peuple & l'arbitre de l'état. Mais ſon tribunal & ſon conſeil étoient dans la place publique. L'injuſtice & la tyrannie aiment à ſe renfermer dans l'ombre ; elles ſe cachent à ceux qu'elles oppriment. Mais quand le monarque ne veut agir que ſous les yeux de ſes ſujets, c'eſt qu'il n'a que du bien à leur faire. Inſulter en face à des hommes raſſemblés, eſt une injure dont les tyrans même peuvent rougir.

Le principal appui de l'autorité, étoit un corps de quatre mille hommes, qui s'appelloient les premiers eſclaves du prince. C'eſt dans ce corps que l'on choiſiſſoit les Omrahs, c'eſt-à-dire, ceux qui entroient dans les conſeils de l'empereur, & à qui il donnoit des terres honorées de grands privilèges. Ces ſortes de fiefs étoient toujours amovibles, & le prince héritoit de ceux qu'il en avoit rendus poſſeſſeurs. C'eſt à cette condition qu'étoient données toutes les grandes places : tant il paroît de la nature du deſpotiſme, de n'enrichir des eſclaves que pour les dépouiller.

Les places d'Omrahs n'en étoient pas moins briguées. C'étoit l'objet de l'ambition de quiconque aſpiroit à l'adminiſtration d'une province. Pour prévenir les projets d'élévation & d'indépendance que pouvoient former ces commandans, on mettoit auprès d'eux des ſurveillans qui ne leur étoient ſoumis en rien, & qui étoient chargés d'examiner l'emploi qu'ils faiſoient des forces militaires, qu'on étoit obligé de leur confier pour tenir dans le reſpect les Indiens aſſujettis. Les places fortes étoient ſouvent entre les mains d'officiérs qui ne rendoient compte qu'à la cour. Cette cour ſoupçonneuſe mandoit ſouvent ſon délégué, le retenoit ou le déplaçoit, ſelon les vues d'une politique changeante. Ces viciſſitudes étoient devenues ſi communes, qu'un nouveau gouverneur, ſortant de Delhy, reſta ſur ſon éléphant, le viſage tourné vers la ville, *pour voir*, diſoit-il, *arriver ſon ſucceſſeur.*

Cependant, la forme de l'adminiſtration n'étoit pas la même dans tout l'empire. Les Mogols avoient laiſſé pluſieurs princes Indiens en poſſeſſion de leurs ſouverainetés, & même avec pouvoir de les tranſmettre à leurs deſcendans. Ils gouvernoient ſelon les loix

du pays, quoique relevant d'un nabab nommé par la cour. On ne leur impoſoit qu'un tribut, & l'obligation de reſter ſoumis aux conditions accordées à leurs ancêtres, au tems de la conquête.

Il faut que la nation conquérante n'ait pas exercé de grands ravages, puiſqu'elle ne fait encore que le dixième de la population de l'Inde. Il y a cent millions d'Indiens ſur dix millions de Tartares. Les deux peuples ne ſe ſont point mêlangés. Les Indiens ſeuls ſont cultivateurs & ouvriers. Eux ſeuls rempliſſent les campagnes & les manufactures. Les Mahométans ſont dans la capitale, à la cour, dans les grandes villes, dans les camps & dans les armées.

Il paroît qu'à l'époque où les Mogols entrèrent dans l'Indoſtan, cette région n'étoit plus ce qu'elle avoit été. Les propriétés foncières qui, dans les tems reculés, avoient eu tant de ſtabilité dans les mains des particuliers, étoient devenues généralement la proie des dépoſitaires de l'autorité. Tous les champs étoient dans les mains des ſouverains Indiens ou Patanes; & l'on peut bien croire que des conquérans féroces, livrés à l'ignorance &

à la cupidité, conſacrèrent cet abus, qui eſt le dernier excès du pouvoir arbitraire. La portion des terres de l'empire, que les nouveaux ſouverains s'attribuèrent, fut diviſée en grands gouvernemens qu'on appella ſoubabies. Les ſoubas, chargés de l'adminiſtration militaire & civile, le furent auſſi de la perception des revenus. Ils en confioient le ſoin aux nababs, qu'ils établirent dans l'étendue de leurs ſoubabies, & ceux-ci à des fermiers particuliers, qui furent chargés immédiatement de la culture des terres.

Au commencement de l'année, qui eſt fixé au mois de juin, les officiers du nabab convenoient avec leurs fermiers d'un prix de bail. Il ſe faiſoit une eſpèce de contrat, appellé jamabandi, qui étoit dépoſé dans la chancellerie de la province; & ces fermiers alloient enſuite, chacun dans leur diſtrict, chercher des cultivateurs auxquels ils faiſoient des avances aſſez conſidérables, pour les mettre en état d'enſemencer les terres. Après la récolte, les fermiers remettoient le produit de leur bail aux officiers du nabab. Le nabab le faiſoit paſſer entre les mains du ſouba, & le ſouba le verſoit dans les tréſors de l'empereur. Les

baux étoient ordinairement portés à la moitié du produit des terres; l'autre moitié ſervoit à couvrir les frais de culture, à enrichir les fermiers, & à nourrir les cultivateurs. Indépendamment des grains, qui ſont les récoltes principales, les autres productions de la terre ſe trouvoient enveloppées dans le même ſyſtême. Le bétel, le ſel, le tabac, étoient autant d'objets de ferme.

Il y avoit auſſi quelques douanes, quelques droits ſur les marchés publics : mais aucune impoſition perſonnelle, aucune taxe ſur l'induſtrie. Il n'étoit pas venu dans la tête des deſpotes de demander quelque choſe à des hommes à qui on ne laiſſoit rien. Le tiſſerand, renfermé dans ſon aldée, travailloit ſans inquiétude, & diſpoſoit librement du fruit de ſon travail.

Cette facilité s'étendoit à toute eſpèce de mobilier. C'étoit véritablement la propriété des particuliers. Ils n'en devoient compte à perſonne. Ils pouvoient en diſpoſer de leur vivant ; & après leur mort, il paſſoit à leurs deſcendans. Les maiſons des aldées, celles des villes, & les jardins toujours peu conſidérables, dont elles ſont ornées, formoient

encore un objet de propriété particulière. On en héritoit, & l'on pouvoit les vendre.

Dans le dernier cas, le vendeur & l'acheteur ſe rendoient devant le cothoal. Les conditions du marché étoient rédigées par écrit, & le cothoal appoſoit ſon ſceau au pied de l'acte, pour lui donner de l'authenticité.

La même formalité s'obſervoit à l'égard des eſclaves; c'eſt-à-dire de ces hommes infortunés, qui, preſſés par la miſere, préféroient une ſervitude particulière qui les faiſoit ſubſiſter, à l'état d'une ſervitude générale, dans laquelle ils n'avoient aucun moyen de vivre. Ils ſe vendoient alors à prix d'argent, & l'acte de vente ſe paſſoit en préſence du cothoal, afin que la propriété du maître fût connue & inattaquable.

Le cothoal étoit une eſpèce d'officier public établi dans chaque aldée, pour y faire les fonctions de notaire. C'étoit devant lui que ſe paſſoit le petit nombre d'actes auxquels la nature d'un pareil gouvernement pouvoit donner lieu. Un autre officier, du nom générique de gémidard, prononçoit ſur les conteſtations qui s'élevoient entre particuliers. Ses jugemens étoient preſque toujours définitifs,

à

à moins qu'il ne s'agît de quelque objet important, & que la partie condamnée n'eût assez de fortune, pour aller acheter un jugement différent à la cour du nabab. Le gomidard étoit aussi chargé de la police. Il avoit le pouvoir d'infliger des peines légères : mais lorsqu'il s'agissoit de quelque crime capital, le jugement en étoit réservé au nabab, parce qu'à lui seul appartenoit le droit de prononcer la peine de mort.

Un tel gouvernement, qui n'étoit rien autre chose qu'un despotisme qui alloit en se subdivisant, depuis le trône jusqu'au dernier officier, ne pouvoit avoir d'autre ressort qu'une force coactive toujours en action. Aussi, dès que la saison des pluies étoit passée, le monarque quittoit sa capitale & se rendoit dans son camp. Les nababs, les rajas, les principaux officiers étoient appellés autour de lui ; & il parcouroit ainsi successivement les provinces de l'empire, dans un appareil de guerre, qui, pourtant, n'excluoit pas les ruses de la politique. Souvent on se servoit d'un grand, pour en opprimer un autre. Le raffinement le plus odieux du despotisme, est de diviser ses esclaves. Des délateurs, pu-

bliquement entretenus par le prince, fomentoient ces diviſions & répandoient des alarmes continuelles. Ces eſpions étoient toujours choiſis parmi les perſonnes du rang le plus diſtingué. La corruption eſt au comble, quand le pouvoir anoblit ce qui eſt vil.

Chaque année, le Mogol recommençoit les courſes, plutôt en conquérant qu'en ſouverain, allant rendre la juſtice dans les provinces, comme on y va pour les piller, & maintenant ſon autorité par les voies & l'appareil de la force, qui ſont que le gouvernement deſpotique n'eſt qu'une continuation de la guerre. Cette manière de gouverner, quoique avec des formes légales, eſt bien dangereuſe pour un deſpote. Tant que les peuples n'éprouvent ſes injuſtices que par le canal des dépoſitaires de ſon autorité, ils ſe contentent de murmurer, en préſumant que le ſouverain les ignore, & ne les ſouffriroit pas : mais lorſqu'il vient les conſacrer par ſa préſence & par ſes propres déciſions, il perd la confiance. L'illuſion ceſſe. C'étoit un dieu; c'eſt un imbécille ou un méchant.

Cependant les empereurs Mogols ont joui long-tems de l'idée ſuperſtitieuſe que la na-

tion s'étoit formée de leur caractère sacré. La magnificence extérieure qui en impose au peuple, plus que la justice, parce que les hommes ont une plus grande opinion de ce qui les accable que de ce qui les sert; la richesse fastueuse de la cour du prince, & la pompe qui l'environnoit dans ses voyages, nourrissoient dans l'esprit des peuples ces préjugés de l'ignorance servile qui tremble devant les idoles qu'elle a faites. Ce qu'on raconte du luxe des plus brillantes cours de l'univers, n'approche pas de l'ostentation du Mogol, lorsqu'il se montroit à ses sujets. Les éléphans, autrefois si terribles à la guerre, & qui n'y feroient plus que des masses incommodes depuis que l'on combat avec la foudre; ces colosses de l'Orient, inconnus à nos climats, donnent aux despotes de l'Asie un air de grandeur dont nous n'avons pas l'idée. Les peuples se prosternent devant le monarque élevé majestueusement sur un trône d'or, resplendissant de pierreries, porté par le superbe animal qui s'avance à pas lents, fier de présenter au respect de tant d'esclaves le maitre d'un grand empire. C'est ainsi qu'en éblouissant les hommes ou en les effrayant,

les Mogols conſervèrent, & même étendirent leurs conquêtes. Aurengzeb les acheva, en ſe rendant maître de toute la péninſule. Tout l'Indoſtan, ſi l'on excepte une petite langue de terre ſur la côte de Malabar, ſe ſoumit à ce tyran ſuperſtitieux & barbare, teint du ſang de ſon père, de ſes frères & de ſes neveux.

Ce deſpote exécrable avoit fait déteſter la puiſſance Mogole : mais il la ſoutint, & à ſa mort elle tomba pour ne plus ſe relever. L'incertitude du droit de ſucceſſion fut la première cauſe des troubles que l'on vit naître après lui, au commencement du dix-huitième ſiècle. Il n'y avoit qu'une ſeule loi généralement reconnue, celle qui ordonnoit que le trône ne ſortiroit point de la famille de Tamerlan. D'ailleurs, chaque empereur pouvoit choiſir ſon ſucceſſeur, n'importe à quel degré de parenté. Ce droit indéfini étoit une ſource de diſcorde. De jeunes princes que leur naiſſance appelloit à régner, & qui ſe trouvoient ſouvent à la tête d'une province & d'une armée, ſoutenoient leurs prétentions les armes à la main, & ne reſpectoient guère les diſpoſitions d'un deſpote qui n'étoit plus.

C'eſt ce qui arriva à la mort d'Aurengzeb. Sa magnifique dépouille fut enſanglantée. Dans ces convulſions du corps politique, les reſſorts qui contenoient une milice de douze cens mille hommes, ſe relâchèrent. Chaque nabab ne ſongea plus qu'à ſe rendre indépendant, à étendre les contributions qu'on levoit ſur le peuple, & à diminuer les tributs qu'on envoyoit au tréſor de l'empereur. Rien ne fut plus réglé par la loi, & tout fut conduit par le caprice ou troublé par la violence.

L'éducation des jeunes princes ne promettoit aucun remède à tant de maux. Abandonnés aux femmes juſqu'à l'âge de ſept ans, imbus pendant leur adoleſcence de quelques préceptes religieux, ils alloient enſuite conſommer dans la molle oiſiveté d'un ſerrail, ces années de jeuneſſe & d'activité qui doivent former l'homme & l'inſtruire dans la ſcience de la vie. On les amolliſſoit, pour n'avoir pas à les craindre. Les conſpirations des enfans contre leurs pères étoient fréquentes. Une politique ſoupçonneuſe affoibliſſoit le caractère de ces jeunes gens, afin qu'ils ne fuſſent pas capables d'un crime. De-là cette penſée atroce d'un poëte Oriental,

que *les pères, pendant la vie de leurs fils, donnent toute leur tendreſſe à leurs petits-fils, parce qu'ils aiment en eux les ennemis de leurs ennemis.*

Les Mogols n'avoient plus rien de ces mœurs fortes qu'ils avoient apportées de leurs montagnes. Ceux d'entre eux qui parvenoient à quelque place importante, ou à de grandes richeſſes, changeoient de domicile ſuivant les ſaiſons. Dans ces retraites plus ou moins délicieuſes, ils n'occupoient que des maiſons bâties d'argille & de terre, mais dont l'intérieur reſpiroit toute la molleſſe Aſiatique, tout le faſte des cours les plus corrompues. Par-tout où les hommes ne peuvent élever une fortune ſtable, ni la tranſmettre à leurs deſcendans, ils ſe hâtent de raſſembler toutes leurs jouiſſances dans le ſeul moment dont ils ſoient ſûrs. Ils épuiſent au milieu des parfums & des femmes, & tous les plaiſirs & tout leur être.

L'empire Mogol étoit dans cet état de foibleſſe, lorſqu'il fut attaqué en 1738 par le fameux Nadercha, plus connu parmi nous ſous le nom de Thamas Koulikan. Les innombrables milices de l'Inde ſe diſperſèrent ſans réſiſtance devant cent mille Perſans, comme

ces mêmes Perſans avoient été autrefois diſſipés devant trente mille Grecs inſtruits par Alexandre. Thamas entra victorieux dans Delhy, reçut les ſoumiſſions de Muhammet, permit à cet imbécille monarque de vivre & de régner, réunit à la Perſe les provinces qui étoient à ſa bienſéance, & ſe retira chargé d'un butin immenſe & des dépouilles de l'Indoſtan.

Muhammet, mépriſé par ſon vainqueur, le fut encore plus par ſes ſujets. Les grands ne voulurent plus relever du vaſſal d'un roi de Perſe. Les nababies devinrent indépendantes, & ne furent plus ſoumiſes qu'à un léger tribut. Inutilement l'empereur exigea qu'elles continuaſſent d'être amovibles. Chaque nabab employoit la force, pour rendre ſa place héréditaire, & le fer décidoit de tout. La guerre ſe faiſoit continuellement entre le maître & les ſujets, ſans être traitée de rébellion. Quiconque put payer un corps de troupes, prétendit à une ſouveraineté. La ſeule formalité qu'on obſervoit, c'étoit de contrefaire le ſeing de l'empereur dans un *firman* ou brevet d'inveſtiture. L'uſurpateur ſe le faiſoit apporter & le recevoit à genoux.

Cette comédie étoit néceſſaire pour en imposer au peuple, qui reſpectoit encore aſſez famille de Tamerlan, pour vouloir que toute eſpèce d'autorité parût au moins émaner d'elle.

Ainſi, la diſcorde, l'ambition, & l'anarchie déſoloient cette belle contrée de l'Indoſtan. Les crimes étoient d'autant plus aiſés à cacher, que les grands de l'empire étoient accoutumés à n'écrire jamais qu'en termes équivoques, & n'employoient que des agens obſcurs qu'ils déſavouoient quand il le falloit. L'aſſaſſinat & le poiſon devinrent des forfaits communs qu'on enſeveliſſoit dans l'ombre de ces palais impénétrables remplis de ſatellites prêts à tout oſer au moindre ſignal de leur maître.

Les troupes étrangères appellées par les différens partis, mirent le comble au déſaſtre de ce malheureux pays. Elles en emportoient les richeſſes, ou forçoient les peuples à les enfouir. Ainſi diſparurent peu-à-peu ces tréſors amaſſés pendant tant de ſiècles. Le découragement devint général. La terre ne fut plus cultivée, & les manufactures languirent. Les peuples ne vouloient plus travailler pour

des étrangers déprédateurs ou pour des oppreſſeurs domeſtiques. La miſère & la famine ſe firent ſentir. Ces calamités qui, depuis dix ans, ravageoient les provinces de l'empire, alloient s'étendre juſqu'à la côte de Coromandel. Le ſage Nizam-Elmoulouk, ſoubadu Décan, n'étoit plus. Sa prudence & ſes talens avoient fait fleurir la partie de l'Inde où il commandoit. Les négocians d'Europe craignirent que leur commerce ne tombât, lorſqu'il n'auroit plus cet abri. Contre ce danger, ils ne voyoient de reſſource que la propriété d'un terroir aſſez vaſte pour contenir un nombre de manufacturiers ſuffiſant pour former leurs cargaiſons.

XXII. Moyens employés par les François pour ſe procurer de grandes poſſeſſions dans l'Inde.

Dupleix fut le premier qui vit la poſſibilité de réaliſer ce ſouhait. La guerre avoit amené à Pondichery des troupes nombreuſes, avec leſquelles il eſpéra de ſe procurer par des conquêtes rapides, des avantages plus conſidérables que les nations rivales n'en avoient obtenus par une conduite ſuivie & réfléchie.

Depuis long-tems il étudioit le caractère des Mogols, leurs intrigues, leurs intérêts politiques. Il avoit acquis ſur ces objets des lumières, qui auroient pu étonner dans un

homme élevé à la cour de Delhy. Ces connoissances profondément combinées, l'avoient convaincu qu'il pouvoit se donner une influence principale dans les affaires de l'Indostan, peut-être en devenir l'arbitre. La trempe de son ame, qui le portoit à vouloir au-delà même de ce qu'il pouvoit, donnoit une nouvelle force à ses réflexions. Rien ne l'effrayoit dans le grand rôle qu'il se disposoit à jouer à six milie lieues de sa patrie. Inutilement voulut-on lui en faire craindre les dangers. Il n'étoit frappé que de l'avantage glorieux d'assurer à la France une domination nouvelle au milieu de l'Asie; de la mettre en état, par les revenus qui y seroient attachés, de couvrir les frais de commerce & les dépenses de souveraineté; de l'affranchir même du tribut que notre luxe paie à l'industrie des Indiens, en procurant au royaume des cargaisons riches & nombreuses, qui ne seroient achetées par aucune exportation d'argent, mais dont le fonds seroit fait par la surabondance des nouveaux revenus. Plein de ce grand projet, Dupleix saisit avec empressement la première occasion qui se présenta de l'exécuter; & bientôt il osa disposer de la

ſoubabie du Décan, de la nababie du Carnate, en faveur de deux hommes prêts à tous les ſacrifices qu'il exigeroit.

La ſoubabie de Décan eſt une vice-royauté compoſée de pluſieurs provinces qui formoient autrefois des états independans. Elle s'étend depuis le cap Comorin juſqu'au Gange. Celui qui occupe cette grande place, a inſpection ſur tous les princes Indiens, ſur tous les gouverneurs Mogols qui ſont dans l'étendue de ſa juriſdiction; & c'eſt dans ſes mains que ſont dépoſées les contributions qui doivent enrichir le tréſor public. Il peut obliger ſes ſubalternes de le ſuivre dans toutes les expéditions militaires qu'il juge à propos de faire dans les contrées ſoumiſes à ſes commandemens : mais ſans un ordre formel du chef de l'empire, il ne lui eſt pas permis de les conduire ſur un territoire étranger.

La ſoubabie de Décan étant devenue vacante en 1748, Dupleix, après une ſuite d'événemens & de révolutions, où la corruption des Mogols, la foibleſſe des Indiens, l'audace des François, ſe firent également remarquer, en mit en poſſeſſion au commencement de 1751, Salabetzingue, l'un des fils

du dernier vice-roi. Ce ſuccès aſſuroit de grands avantages aux établiſſemens François répandus ſur la côte de Coromandel : mais l'importance de Pondichery parut exiger des ſoins plus particuliers. Cette ville ſituée dans le Carnate, a des rapports ſi ſuivis & ſi immédiats avec le nabab de cette riche contrée, qu'on crut néceſſaire de procurer le gouvernement de la province à un homme, ſur l'affection & la dépendance duquel on pût compter. Le choix tomba ſur Chandaſaeb, connu par ſes intrigues, par ſes malheurs, par ſes faits de guerre, par un caractère ferme, & parent du dernier nabab.

Pour prix de leurs ſervices, les François ſe firent céder un territoire immenſe. A la tête de leurs acquiſitions, étoit l'iſle de Scheringham, formée par deux branches du Caveri. Cette iſle, longue & fertile, doit ſon nom & ſa célébrité à une pagode, qui eſt fortifiée comme la plupart des grands édifices deſtinés au culte public. Le temple eſt entouré de ſept enclos quarrés, éloignés les uns des autres de trois cens cinquante pieds, & formés par des murs qui ont une aſſez grande élévation, & une épaiſſeur propor-

tionnée. L'autel eſt au centre. Un ſeul monument de cette eſpèce avec ſes fortifications, & les myſtères & les richeſſes qu'il renferme, eſt plus propre à maintenir, à perpétuer une religion, que la multiplicité des temples & des prêtres diſperſés dans les villes, avec les ſacrifices, les cérémonies, les prières, les diſcours, qui par leur nombre, leur publicité, leur fréquente répétition, ſont expoſés au rebut des ſens fatigués, au mépris de la raiſon clair-voyante, à des profanations dangereuſes, ou à un oubli, à un abandon que le clergé redoute encore plus que des ſacrilèges. Les prêtres de l'Inde auſſi ſages que ceux de l'Égypte, ont la politique de ne laiſſer pénétrer aucun étranger dans la pagode de Scheringham. A travers les fables qui enveloppent l'hiſtoire de ce temple, il y a apparence qu'un philoſophe ſavant qui pourroit y être admis, trouveroit dans les emblêmes, la forme & la conſtruction de l'édifice, dans les pratiques ſuperſtitieuſes & les traditions particulières à cette enceinte ſacrée, des ſources d'inſtruction & des lumières ſur l'hiſtoire des ſiècles les plus reculés. Des pélerins de l'Indoſtan y viennent

chercher l'abſolution de leurs péchés, & ne ſe préſentent jamais ſans une offrande proportionnée à leur fortune. Ces dons étoient encore ſi conſidérables au commencement du ſiècle, qu'ils faiſoient ſubſiſter dans les douceurs d'une vie oiſive & commode quarante mille perſonnes. Ces brames, malgré les gênes d'une aſſez grande ſubordination, étoient tellement ſatisfaits de leur ſituation, qu'ils quittoient rarement leur retraite, pour ſe précipiter dans les intrigues & la politique.

Indépendamment des autres avantages que Scheringham offroit aux François, ils y trouvoient une poſition qui devoit leur donner une grande influence dans les pays voiſins, & un empire abſolu ſur le Tanjaour, qu'ils étoient les maîtres de priver quand ils le voudroient, des eaux néceſſaires pour la culture de ſes riz.

Karical & Pondichery virent augmenter chacune leur territoire, d'un eſpace de dix lieues & de quatre-vingts aldées. Si ces acquiſitions n'étoient pas auſſi conſidérables que celle de Scheringham pour l'influence dans les affaires générales, elles étoient bien plus avantageuſes au commerce.

Mais c'étoit encore peu de chose, au prix du territoire qu'on gagnoit au Nord. Il embrassoit le Condavir, Mazulipatnam, l'isle de Divy, & les quatre provinces de Moutafanagar, d'Elour, de Ragimendry, & de Chicakol. Des concessions de cette importance rendoient les François maîtres de la côte dans une étendue de six cens milles, & devoient leur donner des toiles supérieures à celles qui sortent de l'Indostan. Il est vrai qu'ils ne devoient jouir des quatre provinces, qu'autant qu'ils entretiendroient au service du souba le nombre des troupes dont on étoit convenu; mais cet engagement qui ne lioit que leur probité, ne les inquiétoit guère. Leur ambition dévoroit d'avance les trésors accumulés dans ces vastes contrées depuis tant de siècles.

L'ambition des François & leurs projets de conquête, alloient bien plus loin encore. Ils se proposoient de se faire céder la capitale des colonies Portugaises, & de s'emparer du triangle qui est entre Mazulipatnam, Goa, & le cap Comorin.

En attendant que le tems fût venu de réaliser ces brillantes chimères, ils regardoient

les honneurs qu'on prodiguoit perſonnellement à Dupleix, comme le préſage des plus grandes proſpérités. On n'ignore pas que toute colonie étrangère eſt plus ou moins odieuſe aux indigènes ; qu'il eſt dans les principes d'une conduite judicieuſe, de chercher à diminuer cette averſion, & que le plus puiſſant moyen pour arriver à ce but, eſt d'adopter, autant qu'il eſt poſſible, les uſages du pays où l'on veut vivre. Cette maxime généralement vraie, l'eſt ſur-tout dans les contrées où l'on penſe peu, & par conſéquent aux Indes.

Le penchant que le chef des François avoit pour le faſte Aſiatique, l'affermiſſoit encore plus dans ces principes. Auſſi fut-il comblé de joie, lorſqu'il ſe vit revêtu de la dignité de nabab. Ce titre le rendoit l'égal de ceux dont on avoit été réduit juſqu'alors à briguer la protection, & lui donnoit une grande facilité pour préparer les révolutions qu'il jugeroit convenables aux grands intérêts qui lui étoient confiés. Il eſpéra encore davantage du gouvernement qu'il obtint de toutes les poſſeſſions Mogoles, dans un eſpace preſqu'auſſi étendu que la France entière. Tous

les

ſes revenus de ces riches contrées devoient être dépoſés dans ſes mains, ſans qu'il fût obligé d'en rendre compte qu'au ſouba même.

Quoique ces arrangemens faits par des marchands ne duſſent pas être agréables à la cour de Delhy, on craignit peu ſon reſſentiment. Privée des ſecours d'hommes & d'argent, que les ſoubas, les nababs, les rajas, ſes moindres prépoſés ſe permettoient de lui refuſer, elle ſe voyoit aſſaillie de tous les côtés.

Les Rajeputes, deſcendans de ces Indiens que combattit Alexandre, chaſſés de leurs terres par les Mogols, ſe ſont réfugiés dans des montagnes preſqu'inacceſſibles. Des troubles continuels les mettent hors d'état de former des projets de conquête: mais dans les momens de repos que leur laiſſent leurs diſſenſions, ils font des incurſions qui fatiguent un empire épuiſé.

Les Patânes ſont des ennemis encore plus redoutables. Chaſſés par les Mogols de la plupart des trônes de l'Indoſtan, ils ſe ſont réfugiés au pied du mont Imaüs, qui eſt une branche du Caucaſe. Ce ſéjour a ſinguliérement changé leurs mœurs, & leur a donné

une férocité de caractère qu'ils n'avoient pas ſous un ciel plus doux. La guerre eſt leur occupation la plus ordinaire. On les voit ſe ranger indifféremment ſous les étendards des princes Indiens ou Mahométans ; mais leur docilité n'égale pas leur valeur. De quelque crime qu'ils ſe ſoient rendus coupables, il eſt dangereux de les en punir, parce que l'eſprit de vengeance les porte à l'aſſaſſinat quand ils ſont foibles, & à la révolte, lorſque leur nombre peut les enhardir à des démarches audacieuſes. Depuis que la puiſſance dominante a perdu ſa force, la nation a ſecoué le joug. Ses généraux ont même, il y a peu d'années, pouſſé leurs ravages juſqu'à Delhy, qu'ils n'ont abandonné qu'après un affreux pillage.

Au nord de l'Indoſtan, eſt une nation, qui, quoique nouvelle, & même parce qu'elle eſt nouvelle, inſpire encore plus de terreur. Ces peuples, connus ſous le nom de Seiks, ont ſu ſe tirer des fers du deſpotiſme & de la ſuperſtition, quoiqu'entourés de nations eſclaves. On les dit ſectateurs d'un philoſophe du Thibet, qui leur donna des idées de liberté, & leur enſeigna le déiſme, ſans aucun

mêlange de ſuperſtition. Ils ſe firent connoître au commencement du ſiècle : mais alors ils étoient moins regardés comme une nation que comme une ſecte. Durant les calamités de l'empire Mogol, leur nombre s'accrut conſidérablement, par des apoſtats de toutes les religions qui vinrent ſe joindre à eux, & y chercher un aſyle contre les vexations & les fureurs de leurs tyrans. Pour être admis dans cette ſociété, il ſuffit de jurer une haîne implacable à la monarchie. Il paſſe pour conſtant, que dans un temple eſt un autel ſur lequel eſt placé le code de leur légiſlation, à côté duquel on voit un ſceptre & un poignard. Quatre vieillards ſont élus, pour conſulter dans l'occaſion la loi, unique ſouverain de cette république. Les Seiks poſſèdent actuellement toute la province de Punjal, la plus grande partie du Moultan & du Sinde, les deux rives de l'Indus depuis Cachemire juſqu'à Talta, & tout le pays du côté de Delhy, depuis Lahor juſqu'à Sirhind. Ils peuvent mettre ſur pied une armée de ſoixante mille bons chevaux.

Mais de tous les ennemis du Mogol, il n'y en a pas d'auſſi dangereux que les Marattes.

Ces peuples, devenus depuis quelque tems ſi célèbres, occupoient, autant que l'obſcurité de leur origine & de leur hiſtoire permet de le conjecturer, pluſieurs provinces de l'Indoſtan, d'où la crainte ou les armes des Mogols les chaſſèrent. Ils ſe réfugièrent dans les montagnes qui s'étendent depuis Surate juſqu'à Goa, & y formèrent pluſieurs peuplades, qui avec le temps ſe fondirent dans un ſeul état, dont Sattarah fut long-tems, & dont Ponah eſt maintenant la capitale. La plupart d'entre eux portèrent bientôt le vice & la licence à tous les excès qu'on doit attendre d'un peuple ignorant qui a ſecoué le joug des préjugés, ſans mettre à leur place de bonnes loix & des lumières. Dégoûtés des occupations louables & paiſibles, ils ne reſpirèrent que le brigandage. Cependant leurs rapines ſe bornoient à piller quelques villages, à détrouſſer quelques caravanes, lorſque le Coromandel preſſé par Aurengzeb, les avertit de leurs forces, en implorant leur ſecours.

A cette époque on les vit ſortir de leurs rochers, ſur des chevaux petits & mal faits, mais robuſtes & accoutumés à une mauvaiſe nourriture, à des chemins impraticables, à

des fatigues exceſſives. Un turban, une ceinture, un manteau, c'étoit tout l'équipage du cavalier Maratte. Ses proviſions ſe réduiſoient à un petit ſac de riz, & à une bouteille de cuir remplie d'eau. Il n'avoit pour armes, qu'un ſabre d'une trempe excellente.

Malgré le ſecours de ces barbares, les princes Indiens furent forcés de ſubir le joug d'Aurengzeb : mais le conquérant laſſé de lutter ſans ceſſe contre des troupes irrégulières, qui portoient continuellement la deſtruction & le ravage dans les provinces nouvellement aſſervies, ſe détermina à un traité qui auroit été honteux, ſi la néceſſité, plus forte que les préjugés, les ſermens & les loix, ne l'avoit dicté. Il céda à perpétuité aux Marattes le droit de chotaye, ou la quatrième partie des revenus du Décan, ſoubabie formée de toutes les uſurpations qu'il avoit faites dans la péninſule.

Cette eſpèce de tribut fut réguliérement payé, tant que vécut Aurengzeb. Après ſa mort, on le donna, on le refuſa, ſuivant qu'on étoit, ou qu'on n'étoit pas en force. Le ſoin de le lever attira les Marattes en corps d'armée, juſque dans les lieux les plus éloi-

gnés de leurs montagnes. Leur audace s'eſt accrue dans l'anarchie de l'Indoſtan. Ils ont fait trembler l'empire ; ils en ont dépoſé les chefs ; ils ont étendu leurs frontières ; ils ont accordé leur appui au rajas, aux nababs, qui cherchoient à ſe rendre indépendans. Leur influence a été ſans bornes.

Tandis que la cour de Delhy luttoit avec déſavantage contre tant d'ennemis acharnés à ſa ruine, M. de Buſſy, qui avec un foible corps de François & une armée Indienne, avoit conduit Salabetzingue à Aurengabad, ſa capitale, s'occupoit avec ſuccès du ſoin de l'affermir ſur le trône où il l'avoit placé. L'imbécillité du prince, les conſpirations dont elle fut la cauſe, l'inquiétude des Marattes, les firmans qu'on avoit accordés à des rivaux, d'autres obſtacles traverſèrent ſes vues ſans y rien changer. Il fit régner le protégé des François plus paiſiblement que les circonſtances ne permettoient de l'eſpérer, & il le maintint dans une indépendance abſolue du chef de l'empire.

La ſituation de Chandaſaeb, nommé à la nababie du Carnate, n'étoit pas ſi heureuſe. Les Anglois, toujours oppoſés aux François,

lui avoient ſuſcité un rival nommé Mamet-Alikan. Le nom de ces deux princes ſervit de voile aux deux nations, pour ſe faire une guerre vive. Elles combattoient pour la gloire, pour la richeſſe, pour ſervir les paſſions de leurs chefs, Dupleix & Saunders. La victoire paſſa ſouvent de l'un à l'autre camp. Les ſuccès auroient été moins variés, ſi le gouverneur de Madras eût eu plus de troupes, ou le gouverneur de Pondichery de meilleurs officiers. Tout portoit à douter lequel de ces deux hommes, à qui la nature avoit donné le même caractère d'inflexibilité, finiroit par donner la loi; mais on étoit bien aſſuré qu'aucun ne la recevroit, tout le tems qu'il lui reſteroit un ſoldat ou une roupie pour ſe ſoutenir. Cet épuiſement même, malgré leurs efforts exceſſifs, paroiſſoit fort éloigné, parce qu'ils trouvoient l'un & l'autre dans leur haine & dans leur génie, des reſſources que les plus habiles ne ſoupçonnoient pas. Il étoit manifeſte que les troubles ne ceſſeroient point dans le Carnate, à moins que la paix n'y arrivât d'Europe; & l'on pouvoit craindre que le feu concentré depuis ſix ans dans l'Inde, ne ſe communiquât au loin. Les

miniſtres de France & d'Angleterre diſſipèrent ce danger, en ordonnant aux deux compagnies de ſe rapprocher. Elles firent un traité conditionnel qui commença par ſuſpendre les hoſtilités dans les premiers jours de 1755, & qui devoit finir par établir entre elles une égalité entière de territoire, de force & de commerce à la côte de Coromandel & à celle d'Orixa. Cet arrangement n'avoit pas encore obtenu la ſanction des cours de Londres & de Verſailles, lorſque de plus grands intérêts rallumèrent le flambeau de la guerre entre les deux nations.

XXIII. Guerre entre les Anglois & les François. Les derniers perdent tous leurs établiſſemens.

La nouvelle de ce grand incendie, qui de l'Amérique Septentrionale ſe communiqua à tout l'univers, arriva aux Indes dans un tems où les Anglois avoient à ſoutenir contre le ſouba du Bengale une guerre très-embarraſſante. Si les François avoient été alors ce qu'ils étoient quelques années auparavant, ils auroient joint leurs intérêts aux intérêts des naturels du pays. Des vues étroites & une politique mal combinée, leur firent deſirer d'aſſurer par une convention formelle, une neutralité, qui dans les dernières diſſenſions, avoit eu lieu ſur les bords du Gange. Leur rival leur

fit eſpérer cet arrangement, tant qu'il eut beſoin de leur inaction. Mais auſſi-tôt que ſes ſuccès l'eurent mis en état de donner la loi, il attaqua Chandernagor. La priſe de cette place entraina la ruine de tous les comptoirs qui lui étoient ſubordonnés; & elle mit les Anglois en état de faire paſſer des hommes, de l'argent, des vivres, des vaiſſeaux, à la côte de Coromandel, où les François venoient d'arriver avec des forces conſidérables de terre & de mer.

Ces forces deſtinées à couvrir les établiſſemens de leur nation, à détruire ceux de leur ennemi, étoient plus que ſuffiſantes pour ce double objet. Il s'agiſſoit ſeulement d'en faire un uſage raiſonnable, & l'on s'égara dès les premiers pas. La preuve en eſt ſenſible.

Avant le commencement des hoſtilités, la compagnie poſſédoit aux côtes d'Orixa & de Coromandel, Mazulipatnam avec cinq provinces; un grand arrondiſſement autour de Pondichery, qui n'avoit eu long-tems qu'une langue de ſable; un domaine à-peu-près égal, près de Karical; & enfin l'iſle de Scheringham. Ces poſſeſſions formoient quatre maſſes, trop éloignées les unes des autres pour s'étayer

mutuellement. On y voyoit l'empreinte de l'eſprit un peu découſu, & de l'imagination ſouvent giganteſque de Dupleix, qui les avoit acquiſes.

Le vice de cette politique avoit pu être corrigé. Dupleix qui rachetoit ſes défauts par de grandes qualités, avoit amené les affaires au point de ſe faire offrir le gouvernement perpétuel du Carnate. C'étoit la province de l'empire Mogol la plus floriſſante. Des circonſtances ſingulières & heureuſes, lui avoient donné de ſuite trois nababs de la même famille, qui avoient fixé un œil également vigilant ſur la culture & ſur l'induſtrie. La félicité générale avoit été le fruit d'une conduite ſi douce & ſi généreuſe, & les revenus publics étoient montés à douze millions. On en auroit donné la ſixième partie à Salabetzingue, & le ſurplus ſeroit reſté à la compagnie.

Si le miniſtère & la direction, qui tour-à-tour vouloient & ne vouloient pas être une puiſſance dans l'Inde, avoient été capables d'une réſolution ferme & invariable, ils auroient pu ordonner à leur agent d'abandonner toutes les conquêtes éloignées, & de s'en

tenir à ce grand établiſſement. Seul il devoit donner aux François une exiſtence inébranlable, un état ſerré & contigu, une quantité prodigieuſe de marchandiſes, des vivres pour l'approviſionnement de leurs places fortes, des revenus ſuffiſans pour entretenir un corps de troupes, qui les eût mis en état de braver la jalouſie de leurs voiſins, & la haine de leurs ennemis. Malheureuſement pour eux, la cour de Verſailles ordonna qu'on refuſât le Carnate, & les affaires reſtèrent ſur le pied où elles étoient avant cette propoſition.

La ſituation étoit délicate. Peut-être n'y avoit-il que Dupleix qui pût s'y ſoutenir, ou à ſon défaut, l'officier célèbre qui étoit entré le plus avant dans ſa confidence, & qui avoit eu le plus de part à ſes combinaiſons. On en jugea autrement. Dupleix avoit été rappellé. Le général qu'on chargea de la guerre de l'Inde, crut devoir renverſer un édifice qu'il ne falloit qu'étayer dans des tems de trouble; & il publia ſes idées avec un éclat qui ajoutoit beaucoup à l'imprudence de ſes réſolutions.

Cet homme, dont le caractère indomptable étoit preſque toujours en contradiction avec les circonſtances, n'avoit reçu de la nature

aucune des qualités propres au commandement. Dominé par une imagination ſombre, impétueuſe, irrégulière, ſes diſcours & ſes projets, ſes projets & ſes démarches formoient un contraſte continuel. Emporté, ſoupçonneux, jaloux, abſolu à l'excès, il inſpira une méfiance, un découragement univerſels; il excita des haînes qui ne ſont pas aſſoupies. Ses opérations militaires, ſon adminiſtration civile, ſes combinaiſons politiques: tout ſe reſſentit du déſordre de ſes idées.

L'évacuation de l'iſle de Scheringham, fut la principale cauſe des malheurs de la guerre de Tanjaour. On perdit Mazulipatnam & les provinces du Nord, pour avoir renoncé à l'alliance de Salabetzingue. Les petites puiſſances du Carnate ne reſpectant plus dans les François le caractère de leur ancien ami, le ſouba du Décan, achevèrent de tout perdre, en embraſſant d'autres intérêts.

D'un autre côté, l'eſcadre Françoiſe ſupérieure à celle des Anglois, l'avoit combattue trois fois, ſans avoir pu la vaincre; & elle avoit fini par la laiſſer la maîtreſſe de la mer. Cet abandon décida la perte de l'Inde. Pondichery, livré aux horreurs de la famine,

fut obligé de ſe rendre le 15 janvier 1761. Lally avoit corrigé la veille un projet de capitulation dreſſé par le conſeil. Il avoit nommé des députés pour la porter au camp ennemi; & par une contradiction qui le peint, mais dont les ſuites ont été fatales, il chargea ces mêmes députés d'une lettre pour le général Anglois, auquel il marquoit, *qu'il ne vouloit point de capitulation, parce que les Anglois étoient gens à ne pas la tenir.*

En prenant poſſeſſion de la place, le conquérant fit embarquer pour l'Europe, non-ſeulement les troupes qui l'avoient défendue, mais encore tous les François attachés au ſervice de la compagnie. On pouſſa plus loin la vengeance. Pondichery fut détruit, & cette ville ſuperbe ne fut plus qu'un monceau de ruine.

Ceux de ſes habitans qu'on avoit tranſportés en France, y arrivèrent avec le déſeſpoir d'avoir perdu leur fortune, & d'avoir vu, en s'éloignant du rivage, leurs maiſons renverſées. Ils remplirent Paris de leurs cris; ils dénoncèrent leur chef à l'indignation publique; ils le préſentèrent au gouvernement comme l'auteur de tous les maux, comme la

cauſe unique de la perte d'une colonie floriſſante. Lally fut arrêté ; le parlement inſtruiſit ſon procès. Il avoit été accuſé de haute trahiſon & de concuſſion. La première de ces accuſations fut reconnue abſolument fauſſe ; la ſeconde reſta ſans preuves ; & cependant Lally fut condamné à perdre la tête.

Nous demanderons au nom de l'humanité, quel étoit ſon crime dans l'ordre des loix ? Le glaive redoutable de la juſtice n'a point été dépoſé dans les mains des magiſtrats, pour venger des haînes particulières, ni même pour ſuivre les mouvemens de l'indignation publique. C'eſt à la loi ſeule qu'il appartient de marquer les victimes ; & ſi les clameurs d'une multitude aveugle & paſſionnée pouvoient décider les juges à prononcer une peine capitale, l'innocence prendroit la place du crime, & il n'y auroit plus de ſûreté pour le citoyen. Analyſons l'arrêt ſous ce point de vue.

Il déclare Lally convaincu *d'avoir trahi les intérêts du roi, de ſon état, & de la compagnie des Indes.* Qu'eſt-ce que trahir les intérêts ? Où eſt la loi qui ordonne la peine de mort, pour ce délit vague & indéfini ? Il n'en exiſte, il ne peut en exiſter aucune. La diſgrace du

prince, le mépris de la nation, l'opprobre public, ſont les châtimens deſtinés à l'homme incapable ou inſenſé qui a mal ſervi l'état : mais la mort, & la mort ſur l'échafaud, pour la mériter, il faut des crimes d'un autre genre.

L'arrêt déclare encore Lally convaincu *de vexations, d'exactions, d'abus d'autorité.* Nous n'en doutons pas ; il en a commis ſans nombre. Il a employé des moyens violens pour ſe procurer des reſſources pécuniaires : mais cet argent a été verſé dans le tréſor public. Il a vexé, il a tourmenté des citoyens : mais il n'a point attenté à leur vie, il n'a point attenté à leur honneur. Il a fait dreſſer des gibets dans la place publique : mais il n'y a fait attacher perſonne.

Dans la vérité c'étoit un fou noir & dangereux ; un homme odieux & mépriſable ; un homme eſſentiellement incapable de commander aux autres. Mais ce n'étoit ni un concuſſionnaire, ni un traître ; & pour nous ſervir de l'expreſſion d'un philoſophe dont les vertus font honneur à l'humanité : *tout le monde avoit droit d'aſſommer Lally, excepté le bourreau.*

XXIV. Source des malheurs.

Les diſgraces qu'éprouvoient les François en Aſie avoient été prévues par tous les obſer-

éprouvés par les François.

vateurs, qui réfléchiſſoient ſur la corruption de cette nation. Ses mœurs avoient ſur-tout dégénéré dans le climat voluptueux des Indes. Les guerres que Dupleix avoit faites dans l'intérieur des terres, avoient commencé un aſſez grand nombre de fortunes. Les dons que Salabetzingue prodigua à ceux qui le conduiſirent triomphant dans ſa capitale & l'affermirent ſur le trône, les multiplièrent & les augmentèrent. Les officiers qui n'avoient pas partagé le péril, la gloire, les avantages de ces expéditions brillantes, cherchèrent à ſe conſoler de leur malheur, en réduiſant à la moitié le nombre des Cipayes qu'ils devoient avoir, & dont ils pouvoient facilement détourner la ſolde, parce qu'on leur en laiſſoit la manutention. Les commis à qui ces reſſources étoient interdites, débitant les marchandiſes envoyées d'Europe, ne rendoient à la compagnie que la moindre partie d'un bénéfice qu'elle auroit dû avoir entier, & lui revendoient fort cher celles de l'Inde, qu'elle auroit dû recevoir de la première main. Ceux qui étoient chargés de l'adminiſtration de quelque poſſeſſion, l'affermoient eux-mêmes ſous des noms Indiens, ou la donnoient

donnoient à vil prix, parce qu'ils avoient reçu d'avance une gratification conſidérable; ſouvent même ils retenoient tout le revenu de ces poſſeſſions, en ſuppoſant des violences & des ravages qui avoient rendu impoſſible le recouvrement. Toutes les entrepriſes, de quelque nature qu'elles fuſſent, s'accordoient clandeſtinement : elles étoient la proie des employés qui avoient ſu ſe rendre redoutables, ou de ceux qui jouiſſoient de plus de faveur & de fortune. L'abus ſolemnel aux Indes de faire & de recevoir des préſens à chaque traité, avoit multiplié les engagemens ſans néceſſité. Les navigateurs qui abordoient dans ces climats, éblouis des fortunes qu'ils voyoient quadrupler d'un voyage à l'autre, ne voulurent plus regarder les vaiſſeaux dont on leur confioit le commandement, que comme une voie de trafic & de richeſſe qui leur étoit ouverte. La corruption fut portée à ſon comble par les gens de qualité, avilis & ruinés, qui ſur ce qu'ils voyoient, ſur ce qu'ils entendoient dire, voulurent paſſer en Aſie, dans l'eſpérance d'y rétablir leurs affaires ou d'y continuer avec impunité leurs déréglemens. La con-

duite perſonnelle des directeurs les mettoit dans la néceſſité de fermer les yeux ſur tous ces déſordres. On leur reprochoit de ne voir dans leur place que le crédit, l'argent, le pouvoir qu'elle leur donnoit. On leur reprochoit de livrer les poſtes les plus importans à des parens ſans mœurs, ſans application, ſans capacité. On leur reprochoit de multiplier ſans ceſſe & ſans meſure le nombre des facteurs, pour ſe ménager des protecteurs à la ville & à la cour. Enfin on leur reprochoit de fournir eux-mêmes ce qu'on auroit obtenu ailleurs à un prix plus modique, & de meilleure qualité. Soit que le gouvernement ignorât ces excès, ſoit qu'il n'eût pas le courage de les réprimer; il fut par ſon aveuglement, ou par ſa foibleſſe, complice en quelque ſorte de la ruine des affaires de la nation dans l'Inde. On pourroit même ſans injuſtice l'accuſer d'en avoir été la cauſe principale, par les inſtrumens foibles ou infidèles qu'il employa pour diriger, pour défendre une colonie importante, qui n'avoit pas moins à craindre de ſa corruption, que des flottes & des armées Angloiſes.

XXV. Meſures que

Le poids des malheurs qui accabloient la

compagnie dans l'Orient, étoit augmenté par la ſituation non moins fâcheuſe où elle ſe trouvoit en Europe. Il fallut tracer ce double tableau aux actionnaires. Cette vérité amena le déſeſpoir, & ce déſeſpoir enfanta cent ſyſtêmes, la plupart abſurdes. On paſſoit rapidement de l'un à l'autre, ſans qu'aucun pût fixer des eſprits pleins d'incertitude & de défiance. Des momens précieux ſe paſſoient en reproches & en invectives. L'aigreur nuiſoit aux délibérations. Perſonne ne pouvoit prévoir où tant de convulſions aboutiroient. Les orages ſe calment enfin, les cœurs s'ouvrent à l'eſpérance. La compagnie, que les ennemis de tout privilège excluſif deſiroient de voir abolie, & dont tant d'intérêts particuliers avoient juré la ruine, eſt maintenue; & ce qui étoit indiſpenſable, on la réforme.

l'on prend en France pour le rétabliſſement des affaires dans l'Inde.

Parmi les cauſes qui avoient précipité la compagnie dans l'abîme où elle ſe trouvoit, il y en avoit une regardée depuis long-tems comme la ſource de toutes les autres: c'étoit la dépendance, ou plutôt la ſervitude où le gouvernement tenoit ce grand corps depuis près d'un demi-ſiècle.

Dès 1723, la cour avoit elle-même choiſi

les directeurs. En 1730, un commissaire du roi fut introduit dans l'administration de la compagnie. Dès-lors, plus de liberté dans les délibérations; plus de relation entre les administrateurs & les propriétaires ; aucun rapport immédiat entre les administrateurs & le gouvernement. Tout se dirigea par l'influence & suivant les vues de l'homme de la cour. Le mystère, ce voile dangereux d'une administration arbitraire, couvrit toutes les opérations ; & ce ne fut qu'en 1744 qu'on assembla les actionnaires. Ils furent autorisés à nommer des syndics, & à faire tous les ans une assemblée générale : mais ils n'en furent pas mieux instruits de leurs affaires, ni plus maîtres de les diriger. Le prince continua à nommer les directeurs ; & au lieu d'un commissaire qu'il avoit eu jusqu'alors dans la compagnie, il voulut en avoir deux.

Dès ce moment, il y eut deux partis. Chacun des commissaires forma des projets différens, adopta des protégés, chercha à faire prévaloir ses vues. De-là, les divisions, les intrigues, les délations, les haînes dont le foyer étoit à Paris, mais qui s'étendirent

juſqu'aux Indes, & qui y eclatèrent d'une manière ſi funeſte pour la nation.

Le miniſtère frappé de tant d'abus, & fatigué de ces guerres interminables, y chercha un remède. Il crut l'avoir trouvé en nommant un troiſième commiſſaire. Cet expédient ne fit qu'augmenter le mal. Le deſpotiſme avoit régné lorſqu'il n'y en avoit qu'un; la diviſion, lorſqu'il y en eut deux; mais dès l'inſtant qu'il y en eut trois, tout tomba dans l'anarchie. On revint à n'en avoir que deux, qu'on tâcha de concilier le mieux qu'on put; & il n'y en avoit même qu'un en 1764, lorſque les actionnaires demandèrent qu'on rappellât la compagnie à ſon eſſence, en lui rendant ſa liberté.

Ils oſèrent dire au gouvernement que c'étoit à lui à s'imputer les malheurs & les fautes de la compagnie, puiſque les actionnaires n'avoient pris aucune part à la conduite de leurs affaires: qu'elles ne pouvoient être dirigées vers le but le plus utile pour eux & pour l'état, qu'autant qu'elles le ſeroient librement, & qu'on établiroit des relations immédiates entre les propriétaires & les adminiſtrateurs, entre les adminiſtrateurs

& le miniſtère : que toutes les fois qu'il y auroit un intermédiaire, les ordres donnés d'une part, & les repréſentations faites de l'autre, recevroient néceſſairement en paſſant par ſes mains, l'impreſſion de ſes vues particulières & de ſa volonté perſonnelle ; enſorte qu'il ſeroit toujours le véritable & l'unique adminiſtrateur de la compagnie : qu'un adminiſtrateur de cette nature, toujours ſans intérêt, ſouvent ſans lumières, ſacrifieroit perpétuellement à l'éclat paſſager de ſon adminiſtration, & à la faveur des gens en place, le bien & l'avantage réel du commerce : qu'on devoit tout attendre au contraire d'une adminiſtration libre, choiſie par les propriétaires, éclairée par eux, agiſſant avec eux, & loin de laquelle on écarteroit conſtamment toute idée de gêne & de contrainte.

Ces raiſons furent ſenties par le gouvernement. Il aſſura à la compagnie ſa liberté par un édit ſolemnel ; & l'on fit quelques réglemens pour donner une nouvelle forme à ſon adminiſtration.

Le but de ces inſtitutions étoit, que la compagnie ne fût plus conduite par des hommes, qui ſouvent n'étoient pas dignes d'en

être les facteurs : que le gouvernement ne s'en mêlât que pour la protéger : qu'elle fût également préservée & de la servitude, sous laquelle elle avoit constamment gémi, & de l'esprit de mystère qui avoit perpétué la corruption : qu'il y eût des relations continuelles entre les administrateurs & les actionnaires : que Paris, privé de l'avantage dont jouissent les capitales des autres nations commerçantes, celui d'être un port de mer, pût s'instruire du commerce dans des assemblées libres & paisibles : que le citoyen s'y formât enfin des idées justes de ce lien puissant de toutes les nations, & qu'il apprît, en s'éclairant sur les sources de la prospérité publique, à respecter le négociant dont les opérations y contribuent, ainsi qu'à mépriser les professions qui la détruisent.

Les événemens qui suivirent ces sages institutions, eurent quelque éclat. On remarqua de tous côtés une grande activité. Durant les cinq années que dura la nouvelle administration, les ventes s'élevèrent annuellement à près de 18,000,000 livres. Elles n'avoient pas été si considérables, dans les tems qu'on avoit regardés comme les plus brillans ; puis-

que depuis 1726, jusques & y compris 1756, elles n'étoient montées qu'à 437,376,284 liv. ce qui faisoit année commune, paix & guerre, 14,108,912 livres.

Cependant cette apparente prospérité couvroit des abîmes. Lorsqu'on en soupçonna l'existence & qu'on voulut les approfondir, il se trouva que la compagnie, à la reprise de son commerce, étoit plus endettée qu'on ne l'avoit cru. C'est un événement ordinaire à tous les corps marchands qui ont des affaires compliquées, étendues, éloignées. Presque jamais ils n'ont une idée juste de leur situation. On attribuera, si l'on veut, ce vice à l'infidélité, à la négligence, à l'incapacité de ses agens : toujours sera-t-il vrai qu'il existe presque généralement. Le malheur des guerres augmente encore la confusion. Celle que les François venoient de soutenir dans l'Inde, avoit été longue & malheureuse. Les dépenses & les déprédations n'en étoient qu'imparfaitement connues ; & la compagnie recommença ses opérations en comptant sur un plus grand capital qu'elle ne l'avoit.

Cette erreur, ruineuse en elle-même, fut

ſuivie d'autres erreurs funeſtes, où l'on tomba peut-être pour n'avoir pas aſſez réfléchi ſur les révolutions arrivées depuis peu dans l'Inde. On eſpéra que les ventes de la compagnie s'éleveroient à 25,000,000 liv. & elles reſtèrent au-deſſous de 18,000,000 liv. On eſpéra que les marchandiſes d'Europe ſeroient vendues cinquante pour cent de plus qu'elles n'avoient coûté, & à peine rendirent-elles leur prix originaire. On eſpéra un bénéfice de cent pour cent ſur les productions qu'on rapportoit dans nos climats, & il ne fut pas de ſoixante-douze.

Tous ces mécomptes avoient leur ſource dans la ruine de la conſidération françoiſe dans l'Inde, & dans le pouvoir exorbitant de la nation conquérante, qui venoit d'aſſervir ces régions éloignées : dans la néceſſité où l'on étoit réduit de recevoir ſouvent à crédit de mauvaiſes marchandiſes des négocians Anglois, qui cherchoient à faire paſſer en Europe les fortunes immenſes qu'ils avoient faites en Aſie : dans l'impoſſibilité de ſe procurer les fonds néceſſaires au commerce, ſans en donner un intérêt exorbitant : dans l'obligation d'approviſionner les iſles de

France & de Bourbon, avances dont la compagnie fut tard & mal payée par le gouvernement, ainſi que de la gratification qu'on lui avoit accordée pour ſes exportations & ſes importations.

Enfin, dans le plan des adminiſtrateurs, les dépenſes néceſſaires pour l'exploitation du commerce & celles de ſouveraineté, ne devoient pas excéder, chaque année, 4,000,000 livres; & elles en coûtèrent plus de huit. Les dernières même pouvoient aller plus loin dans la ſuite, étant ſuſceptibles par leur nature de s'étendre & de s'accroître ſuivant les vues politiques du monarque, unique juge de leur importance & de leur néceſſité.

Il étoit impoſſible que, dans cet état de choſes, la compagnie ne dérangeât de plus en plus ſes affaires. Sa ruine & celle de ſes créanciers alloit être conſommée, lorſque le gouvernement, averti par des emprunts qui ſe renouvelloient ſans ceſſe, voulut être inſtruit de ſa ſituation. Il ne l'eut pas plutôt connue, qu'il jugea devoir ſuſpendre le privilège excluſif du commerce des Indes. Il faut voir quel étoit alors l'état de la compagnie.

XXVI. Le privilège de la compagnie eſt ſuſpendu. Sa ſituation à cette époque.

Avant 1764, il exiſtoit cinquante mille deux cens ſoixante-huit actions. A cette époque, le miniſtère qui, en 1746, 1747 & 1748, avoit abandonné aux actionnaires le produit des actions & des billets d'emprunt qui lui appartenoient, leur ſacrifia les billets & les actions même, les uns & les autres au nombre de onze mille huit cens trente-cinq, pour les indemniſer des dépenſes qu'ils avoient faites durant la dernière guerre. Ces actions ayant été annullées, il n'en reſta que trente-huit mille quatre cens trente-deux.

Les beſoins de la compagnie firent décider dans la ſuite un appel de 400 livres par action. Plus de trente-quatre mille actions remplirent cette obligation. Les quatre mille qui s'en étoient diſpenſées ayant été réduites aux termes de l'édit, qui avoit autoriſé l'appel, aux cinq huitièmes de la valeur de celles qui y avoient ſatisfait; le nombre total ſe trouva réduit, par l'effet de cette opération, à trente-ſix mille neuf cens vingt actions entières & ſix huitièmes.

Le dividende des actions de la compagnie de France a varié, comme celui des autres compagnies, ſuivant les circonſtances. Il fut

de 100 livres, en 1722. Depuis 1723 juſqu'en 1745, de 150 liv. Depuis 1746 juſqu'en 1749, de 70 liv. Depuis 1750 juſqu'en 1758, de 80 livres. Depuis 1759 juſqu'en 1763, de 40 livres. Il ne fut que de 20 liv. en 1764. Ces détails démontrent que le dividende & la valeur de l'action qui s'y proportionnoit toujours, étoient néceſſairement aſſujettis au haſard du commerce, & au flux & reflux de l'opinion publique. De-là, ces écarts prodigieux, qui, tantôt élevoient, tantôt abaiſſoient le prix de l'action; qui de deux cens piſtoles la réduiſoient à cent, dans la même année; qui la reportoient enſuite à 1800 livres, pour la faire retomber à 700 livres quelque tems après. Cependant, au milieu de ces révolutions, les capitaux de la compagnie étoient preſque toujours les mêmes. Mais c'eſt un calcul que le public ne fait jamais. La circonſtance du moment le détermine; & dans ſa confiance comme dans ſes craintes, il va toujours au-delà du but.

Les actionnaires perpétuellement expoſés à voir leur fortune diminuer de moitié en un jour, ne voulurent plus courir les haſards d'une pareille ſituation. En faiſant de nou-

veaux fonds pour la repriſe du commerce, ils demandèrent à mettre à couvert tout ce qui leur reſtoit de leur bien; de manière que dans tous les tems, l'action eût un capital fixe, & une rente aſſurée. Le gouvernement conſacra cet arrangement par ſon édit du mois d'août 1764. L'article treizième porte expreſſément, que pour aſſurer aux actionnaires un ſort fixe, ſtable & indépendant de tout événement futur du commerce, il ſera détaché de la portion du contrat qui ſe trouvoit libre alors, le fonds néceſſaire pour former à chaque action un capital de 1600 liv. & un intérêt de 80 livres, *ſans que cet intérêt & ce capital ſoient tenus de répondre, en aucun cas & pour quelque cauſe que ce ſoit, des engagemens que la compagnie pourroit contracter poſtérieurement à cet édit.*

La compagnie devoit donc pour trente-ſix mille neuf cens vingt actions & ſix huitièmes, ſur le pied de 80 livres par action, un intérêt de 2,953,660 liv. Elle payoit pour ſes différens contrats 2,727,506 livres; ce qui faiſoit en tout 5,681,166 livres de rentes perpétuelles. Les rentes viagères montoient à 3,074,899 livres. Ainſi la totalité des rentes

viagères & perpétuelles, formoit une somme de 8,756,065 livres. On va voir maintenant quels étoient les moyens de la compagnie, pour faire face à des engagemens si considérables.

Ce grand corps, beaucoup trop mêlé dans les opérations de Law, avoit prêté au fisc 90,000,000 livres. A la chûte du système, on lui abandonna pour son paiement la vente exclusive du tabac, qui rendoit alors 3,000,000 livres par an; mais il ne lui restoit aucun fonds pour son commerce. Aussi son inaction dura-t-elle jusqu'en 1726, que le gouvernement vint à son secours. La célérité de ses progrès étonna toutes les nations. L'essor qu'il prenoit, sembloit devoir l'élever au-dessus des compagnies les plus florissantes. Cette opinion, qui étoit générale, enhardissoit les actionnaires à se plaindre de ce qu'on ne doubloit pas, qu'on ne triploit pas les répartitions. Ils croyoient, & le public croyoit avec eux, que le trésor du prince s'enrichissoit de leurs dépouilles. Le profond mystère, sous lequel on ensevelissoit le secret des opérations, donnoit beaucoup de force à ces conjectures.

Le commencement des hoſtilités entre la France & l'Angleterre, en 1744, rompit le charme. Le miniſtère, trop gêné dans ſes affaires pour faire des ſacrifices à la compagnie, l'abandonna à elle-même. On fut alors bien ſurpris, de voir tout prêt à s'écrouler, ce coloſſe, qui n'avoit point éprouvé de ſecouſſes, & dont tous les malheurs ſe réduiſoient à la perte de deux vaiſſeaux d'une valeur médiocre. C'en étoit fait de ſon ſort, ſi en 1747 le gouvernement ne ſe fût reconnu débiteur envers la compagnie de 180,000,000 livres, dont il s'obligeoit de lui payer à perpétuité l'intérêt au denier vingt. Cet engagement, qui devoit lui tenir lieu de la vente excluſive du tabac, eſt un point ſi important dans ſon hiſtoire, qu'on ne le trouveroit pas aſſez éclairci, ſi nous ne reprenions les choſes de plus haut.

L'uſage du tabac, introduit en Europe après la découverte de l'Amérique, ne fit pas en France des progrès rapides. La conſommation en étoit ſi bornée, que le premier bail, qui commença le premier décembre 1674, & qui finit le premier octobre 1680, ne rendit au gouvernement que 500,000 liv.

les deux premières années, & 600,000 liv. les quatre dernières ; quoiqu'on eût joint à ce privilège le droit de marque ſur l'étain. Cette ferme fut confondue dans les fermes générales juſqu'en 1691, qu'elle y reſta encore unie ; mais elle y fut compriſe pour 1,500,000 livres par an. En 1697, elle redevint une ferme particulière aux mêmes conditions, juſqu'en 1709, où elle reçut une augmentation de 100,000 liv. juſqu'en 1715. Elle ne fut alors renouvellée que pour trois années, dont les deux premières devoient rendre 2,000,000 liv. & la dernière 200,000 livres de plus. A cette époque, elle fut élevée à 4,020,000 livres par an ; mais cet arrangement ne dura que du premier octobre 1718, au premier juin 1720. Le tabac devint marchand dans toute l'étendue du royaume, & reſta ſur ce pied juſqu'au premier ſeptembre 1721. Les particuliers en firent, dans ce court intervalle, de ſi grandes proviſions, que lorſqu'on voulut rétablir cette ferme, on ne put la porter qu'à un prix modique. Ce bail, qui étoit le onzième, devoit durer neuf ans, à commencer du premier ſeptembre 1721, au premier octobre 1730. Les fermiers

fermiers donnoient pour les treize premiers mois, 1,300,000 livres : 1,800,000 livres pour la seconde année ; 2,560,000 livres pour la troisième année ; & 3,000,000 liv. pour chacune des six dernières. Cet arrangement n'eut pas lieu ; parce que la compagnie des Indes, à qui le gouvernement devoit 90,000,000 livres portées au trésor royal en 1717, demanda la ferme du tabac, qui lui avoit été alors aliénée à perpétuité, & dont des événemens particuliers l'avoient empêché de jouir. Sa requête fut trouvée juste, & l'on lui adjugea ce qu'elle sollicitoit avec la plus grande vivacité.

Elle régit, par elle-même, cette ferme, depuis le premier octobre 1723, jusqu'au dernier septembre 1730. Le produit durant cet espace, fut de 50,083,967 liv. 11 sols 9 deniers, ce qui faisoit par an 7,154,852 liv. 10 sols 3 deniers ; sur quoi il falloit déduire chaque année, pour les frais d'exploitation, 3,042,963 livres 19 sols 6 deniers.

Ces frais énormes firent juger qu'une affaire qui devenoit tous les jours plus considérable, seroit mieux entre les mains des fermiers généraux, qui la conduiroient avec moins

de dépenſe, par le moyen des commis qu'ils avoient pour d'autres uſages. La compagnie leur en fit un bail pour huit années. Ils s'engagèrent à lui payer, 7,500,000 livres pour chacune des quatre premières années, & 8,000,000 livres pour chacune des quatre dernières. Ce bail fut continué ſur le même pied juſqu'au mois de juin 1747, & le roi promit de tenir compte à la compagnie de l'augmentation de produit, lorſqu'elle ſeroit connue & conſtatée.

A cette époque, le roi réunit la ferme du tabac à ſes autres droits, en créant & aliénant au profit de la compagnie 9,000,000 livres de rente perpétuelle, au principal de 180,000,000 livres. On crut lui devoir ce grand dédommagement pour l'ancienne dette de 90,000,000 livres; pour l'excédent du produit de la ferme du tabac, depuis 1738 juſqu'en 1747; & pour l'indemniſer des dépenſes faites pour la traite des nègres, des pertes ſouffertes pendant la guerre, de la rétroceſſion du privilège excluſif du commerce de Saint-Domingue, de la non-jouiſſance du droit de tonneau, dont le paiement avoit été ſuſpendu depuis 1731. Ce traité

ment a paru cependant insuffisant à quelques actionnaires, qui sont parvenus à découvrir que, depuis 1758, il s'est vendu annuellement dans le royaume, onze millions sept cens mille livres de tabac à un écu la livre, quoiqu'il n'eût coûté d'achat que 27 livres le cent pesant.

La nation pensa bien différemment. Elle accusa les administrateurs, qui déterminèrent le gouvernement à se reconnoître débiteur d'une somme si considérable, d'avoir immolé la fortune publique aux intérêts d'une société particulière. Un écrivain qui examineroit de nos jours si ce reproche étoit ou n'étoit pas fondé, passeroit pour un homme oisif. Cette discussion est devenue très-inutile, depuis que les vraies lumières se sont répandues. Il suffira de remarquer que c'est avec les 9,000,000 liv. de rente mal-à-propos sacrifiées par l'état, que la compagnie faisoit face aux 8,756,065 livres, dont elle étoit chargée; de manière qu'il lui restoit encore environ 244,000 livres de revenu libre.

Il est vrai qu'elle devoit en dettes chirographaires 74,505,000 livres; mais elle avoit dans son commerce, dans sa caisse ou dans ses

recouvremens à faire 70,733,000 livres. On conviendra qu'indépendamment de la différence dans les valeurs, il y en avoit dans les sûretés. En effet, le gouvernement devoit s'attendre à remplir tous les engagemens de la compagnie. Cependant il a sauvé 10,000,000 liv. dont les titres de créance ou les créanciers ont malheureusement péri dans les révolutions si multipliées de l'Asie. Les pertes qu'on a faites sur ce qui étoit dû à la compagnie en Europe, en Amérique & dans les Indes, n'ont pas été beaucoup plus considérables; & si les isles de France & de Bourbon étoient jamais en état de payer les 7,106,000 livres qu'elles doivent, la lésion sur ce point n'auroit pas été fort considérable.

L'unique fortune de la compagnie consistoit donc en effets mobiliers ou immobiliers, pour environ 20,000,000 liv. & dans l'espérance de l'extinction des rentes viagères, qui, avec le tems, devoit lui donner 3,000,000 livres de revenu, dont la valeur actuelle pouvoit être assimilée à un capital libre de 30,000,000 livres.

Indépendamment de ces propriétés, la compagnie jouissoit de quelques droits qui

lui étoient extrêmement utiles. On lui avoit accordé le commerce exclusif du café. Le bien général exigea que celui qui venoit des isles de l'Amérique, sortit de son privilège en 1736 : mais il lui fut accordé en dédommagement une somme annuelle de 50,000 liv. qui lui fut toujours payée. Le privilège même du café de Moka, fut détruit en 1767. Le gouvernement ayant permis l'introduction de celui qui étoit tiré du levant. La compagnie n'obtint à ce sujet aucune indemnité.

Elle avoit éprouvé l'année précédente une privation plus sensible. On lui avoit accordé en 1720 le droit de porter seule des esclaves dans les colonies d'Amérique. Le vice de ce système ne tarda pas à se faire sentir ; & il fut décidé que tous les négocians du royaume pourroient prendre part à ce trafic, à condition qu'ils ajouteroient une pistole par tête, aux 13 livres qu'avoit accordées le trésor royal. En supposant que les isles Françoises recevoient quinze mille noirs par an, il en résultoit un revenu de 345,000 livres pour la compagnie. Cet encouragement, qui lui étoit donné pour un commerce qu'elle

ne faiſoit pas, fut ſupprimé en 1767 ; mais remplacé par un équivalent moins déraiſonnable.

La compagnie, au tems de ſa formation, avoit obtenu une gratification de 50 livres pour chaque tonneau de marchandiſes qu'elle exporteroit, & une gratification de 75 livres pour chaque tonneau de marchandiſes qu'elle importeroit. Le miniſtère, en lui ôtant ce qu'elle tiroit des nègres, porta la gratification de chaque tonneau d'exportation à 75 livres, & à 80 liv. celle de chaque tonneau d'importation. Qu'on les évalue annuellement à ſix mille tonneaux, & l'on trouvera pour la compagnie un produit de plus de 1,000,000 liv. en y comprenant les 50,000 liv. qu'elle recevoit pour les cafés.

En conſervant ſes revenus, la compagnie avoit vu diminuer ſes dépenſes. L'édit de 1764 avoit fait paſſer la propriété des iſles de France & de Bourbon dans les mains du gouvernement, qui s'étoit impoſé l'obligation de les fortifier & de les défendre. Par cet arrangement, la compagnie s'étoit trouvée affranchie d'une dépenſe annuelle de 2,000,000 liv. ſans que le commerce excluſif

dont elle jouiſſoit dans ces deux colonies eût reçu la moindre atteinte.

Avec tant de moyens apparens de proſpérité, la compagnie s'endettoit tous les jours. Elle n'auroit pu ſe ſoutenir que par le ſecours du gouvernement. Mais depuis quelque tems le conſeil de Louis XV paroiſſoit enviſager avec indifférence l'exiſtence de ce grand corps. Il parut enfin un arrêt du conſeil, en date du 13 août 1769, par lequel le roi ſuſpendoit le privilège excluſif de la compagnie des Indes, & accordoit à tous ſes ſujets la liberté de naviguer & de commercer au-delà du cap de Bonne-Eſpérance. Cependant en donnant cette liberté inattendue, le gouvernement crut devoir y appoſer quelques conditions. L'arrêt qui ouvre cette nouvelle carrière aux armateurs particuliers, les aſſujettit à ſe munir de paſſeports qui doivent leur être délivrés gratuitement par les adminiſtrateurs de la compagnie des Indes; il les oblige à faire leur retour dans le port de l'Orient, excluſivement à tout autre; il établit un droit d'indult ſur toutes les marchandiſes provenant des Indes; droit qui, par un ſecond arrêt du conſeil, rendu le 6

ſeptembre ſuivant, fut fixé à cinq pour cent ſur toutes les marchandiſes des Indes & de la Chine, & à trois pour cent ſur toutes celles du cru des iſles de France & de Bourbon.

XXVII. La compagnie perd l'eſpoir de reprendre ſon commerce. Elle cede tous ſes effets au gouvernement.

L'arrêt du 13 août, en ſe bornant à ſuſpendre le privilège de la compagnie, ſembloit conſerver aux actionnaires la faculté d'en reprendre l'exercice : mais ils n'en prévirent pas la poſſibilité ; & ils ſe déterminèrent ſagement à une liquidation qui pût aſſurer le ſort de leurs créanciers, & les débris de leur fortune.

Ils offrirent au roi de lui céder tous les vaiſſeaux de la compagnie, au nombre de trente ; tous les magaſins & les édifices qui lui appartenoient au port de l'Orient & aux Indes ; la propriété de ſes comptoirs & des aldées qui en dépendoient ; tous ſes effets de marine & de guerre ; enfin, deux mille quatre cens cinquante eſclaves qu'elle avoit aux iſles. Ces objets furent évalués 30,000,000 livres par les actionnaires, qui demandèrent en même tems le paiement de 16,500,000 livres qui leur étoient dus par le gouvernement.

Le Roi, en agréant la ceſſion propoſée,

crut devoir en diminuer le prix : non pas que les choſes qui en faiſoient l'objet n'euſſent une valeur plus conſidérable encore dans les mains de la compagnie ; mais parce qu'en paſſant dans celles du gouvernement, elles devenoient pour lui une charge nouvelle. Ainſi, au lieu de 46,500,000 livres demandées par les actionnaires, le prince, pour s'acquitter en totalité avec eux, créa à leur profit, par ſon édit du mois de janvier 1770, 1,200,000 livres de rentes perpétuelles, au principal de 30,000,000 livres.

Ce nouveau contrat ſervit d'hypothèque à un emprunt de 12,000,000 liv. en rentes viagères à dix pour cent, & par voie de loterie, que la compagnie fit dans le mois de février ſuivant. L'objet de cet emprunt étoit de faire face aux engagemens pris pour former les dernières expéditions ; mais il ne ſuffiſoit pas encore ; & dans l'impoſſibilité de ſe procurer des fonds par la voie du crédit, les actionnaires remirent au roi, dans leur aſſemblée du 7 avril 1770, toutes leurs propriétés, à l'exception du capital hypothéqué aux actions.

Les principaux objets compris dans cette

nouvelle ceſſion, conſiſtoient dans l'extinction de 4,200,000 liv. de rentes viagères; dans la partie du contrat de 9,000,000 liv. qui excédoit le capital des actions; dans l'hôtel de Paris; dans les marchandiſes des Indes attendues en 1770 & 1771, préſumées devoir s'élever à 26,000,000 livres; & enfin, dans les créances à exercer ſur des débiteurs ſolvables ou inſolvables, aux Indes, aux iſles de France & de Bourbon, à Saint-Domingue. Les actionnaires s'engageoient en même tems à fournir au roi une ſomme de 14,768,000 livres, par la voie d'un appel, qui fut fixé à 400 livres par action. Le miniſtère, en acceptant ces divers arrangemens, s'engagea de ſon côté à payer toutes les rentes perpétuelles & viagères conſtituées par la compagnie; tous les autres engagemens, qui montoient à environ 45,000,000 livres; toutes les penſions & demi-ſoldes qu'elle avoit accordées, & qui formoient un objet annuel de 80,000 livres; enfin, à ſupporter tous les frais & tous les riſques d'une liquidation qui, néceſſairement, devoit durer pluſieurs années.

Le roi, en même tems, porta à 2500 liv. produiſant 125 livres de rente, le capital de

l'action, qui, par l'édit du mois d'août 1764, avoit été fixé à 1600 livres de principal, produisant une rente de 80 livres. La nouvelle rente de 125 liv. fut assujettie à la retenue du dixième; & il fut décidé que le produit de ce dixième seroit employé annuellement au remboursement des actions par la voie du sort, sur le pied de leur capital de 2500 livres; de manière que la rente des actions remboursées accroitroit le fonds d'amortissement jusqu'au parfait remboursement de la totalité des actions.

Ces conditions respectives se trouvent consignées dans un arrêt du conseil, du 8 avril 1770, portant homologation de la délibération prise la veille dans l'assemblée générale des actionnaires, & revêtu de lettres-patentes en date du 22 du même mois. Au moyen de ces arrangemens, l'appel a été fourni, le tirage pour le remboursement des actions, au nombre de deux cens vingt, a été fait chaque année, & les dettes chirographaires de la compagnie ont été fidélement acquittées à leur échéance.

Il est difficile, d'après ces détails, de se former une idée précise de la manière d'être

actuelle de la compagnie des Indes, & de l'état légal du commerce qu'elle exerçoit. Cette compagnie, aujourd'hui ſans poſſeſſions, ſans mouvement, ſans objet, ne peut pourtant pas être regardée comme abſolument détruite ; puiſque les actionnaires ſe ſont réſervés en commun le capital hypothéqué de leurs actions, & qu'ils ont une caiſſe particulière & des députés pour veiller à leurs intérêts. D'un autre côté, le privilège a été ſuſpendu, mais il n'a été que ſuſpendu ; & il n'eſt point compris au nombre des objets cédés au roi par la compagnie. La loi qui l'a établie ſubſiſte encore ; les vaiſſeaux qui partent pour les mers des Indes ne peuvent s'expédier qu'à la faveur d'une permiſſion délivrée au nom de la compagnie. Ainſi, la liberté accordée n'eſt qu'une liberté précaire ; & ſi les actionnaires demandoient à reprendre leur commerce, en offrant des fonds ſuffiſans pour en aſſurer l'exploitation, ils en auroient inconteſtablement le droit, ſans qu'il fût beſoin d'une loi nouvelle. Mais, à l'exception de ce droit apparent, qui dans le fait eſt comme non-exiſtant, par l'impuiſſance où ſont les actionnaires de l'exercer, tous leurs autres

droits, toutes leurs propriétés, tous leurs comptoirs ont passé dans les mains du gouvernement.

Cependant la navigation de l'Inde a été suivie, quoique la politique n'eût pas préparé d'avance l'action du commerce libre qui devoit remplacer le privilège exclusif. Dans les bons principes, avant d'essayer du nouveau régime, il auroit fallu substituer insensiblement, & par degrés, les négocians particuliers à la compagnie. Il auroit fallu les mettre à portée d'acquérir des connoissances positives sur les différentes branches d'un commerce jusqu'alors inconnu pour eux. Il auroit fallu leur laisser le tems de former des liaisons dans les comptoirs. Il auroit fallu les favoriser &, pour ainsi dire, les conduire dans les premières expéditions.

Ce défaut de prévoyance doit être une des principales causes qui ont retardé les progrès du commerce libre, & qui peut-être l'ont empêché d'être lucratif, lorsqu'il est devenu plus étendu. Ses opérations ont été faites dans les comptoirs qu'occupoit auparavant le monopole. Parcourons rapidement ces possessions, en commençant par le Malabar.

XXVIII. Situation actuelle des François à la côte de Malabar.

Entre le Canara & le Calicut, eſt une contrée qui a dix-huit lieues d'étendue ſur la côte, & ſept ou huit au plus dans les terres. Le pays eſt extrêmement inégal, couvert de poivriers & de cocotiers. Il eſt partagé en pluſieurs petits diſtricts ſoumis à des ſeigneurs Indiens, tous vaſſaux de la maiſon de Colaſtry. Le chef de cette famille bramine doit borner ſon attention à ce qui peut intéreſſer le culte des dieux. Il ſeroit au-deſſous de lui de ſe livrer à des ſoins profanes, & c'eſt ſon plus proche parent qui tient les rênes du gouvernement. L'état eſt partagé en deux provinces. Dans la plus conſidérable, nommée l'Irouvenate, on voit le comptoir de Tallichery, où les Anglois achètent annuellement quinze cens mille livres peſant de poivre; & le comptoir de Cananor, que les Hollandois ont vendu, depuis peu, environ 250,000 livres, parce qu'il leur étoit à charge.

C'eſt dans la ſeconde province, appellée Cartenate, & qui n'a que cinq lieues de côte, que les François furent appellés en 1722. On avoit en vue de s'en ſervir contre les Anglois: mais un accommodement ayant

rendu leur ſecours inutile, ils ſe virent forcés d'abandonner un poſte qui leur donnoit quelques eſpérances. Le reſſentiment & l'ambition les ramenèrent en plus grand nombre en 1725, & ils s'établirent, l'épée à la main, ſur l'embouchure de la rivière de Mahé. Cet acte de violence n'empêcha pas qu'ils n'obtinſſent du ſeul prince qui régiſſoit ce canton, le commerce excluſif du poivre. Une faveur ſi utile donna naiſſance à une colonie, compoſée de ſix mille Indiens. Ils cultivoient ſix mille trois cens cinquante cocotiers, trois mille neuf cens ſoixante-ſept arequiers, & ſept mille ſept cens ſoixante-deux poivriers. Tel étoit cet établiſſement, lorſque les Anglois s'en rendirent les maîtres en 1760.

L'eſprit de deſtruction qu'ils avoient porté dans leurs autres conquêtes, les ſuivit à Mahé. Leur projet étoit de démolir les maiſons, & de diſperſer les habitans. Le ſouverain du pays réuſſit à les faire changer de réſolution. Tout fut ſauvé, excepté les fortifications. En rentrant dans leur comptoir, les François trouvèrent les choſes telles à-peu-près qu'ils les avoient laiſſées.

Mahé eſt dominé par des hauteurs, ſur

lesquelles on avoit élevé cinq forts qui n'existent plus. C'étoit beaucoup trop d'ouvrages : mais il est indispensable de prendre quelques précautions. On ne doit pas rester perpétuellement exposé à l'inquiétude des Naïrs, qui ont été autrefois tentés de piller, de détruire la colonie, & qui pourroient bien encore avoir la même intention, pour se jetter dans les bras des Anglois de Tallichery, qui ne sont éloignés que de trois milles.

Indépendamment des postes que la sûreté de l'intérieur exige, il est nécessaire de fortifier l'entrée de la rivière. Depuis que les Marattes ont acquis des ports, des corsaires auxquels ils ont donné asyle, infestent la mer Malabare par leurs pirateries. Ces brigands tentent même des descentes, par-tout où ils comptent faire du butin. Mahé ne seroit pas à l'abri de leurs entreprises, s'il y avoit de l'argent ou des marchandises sans défense qui pussent exciter leur cupidité.

Les François se dédommageroient aisément des dépenses qui auroient été faites, s'ils conduisoient leur commerce avec activité & intelligence. Leur comptoir est le mieux placé de tous pour l'achat du poivre. Le pays leur

leur en fourniroit deux millions cinq cens mille livres peſant. Ce que l'Europe ne conſommeroit pas, ils le porteroient à la Chine, dans la mer Rouge, & dans le Bengale. La livre de poivre ne leur reviendroit qu'à 12 ſols, & ils nous la vendroient 25 ou 30 ſols.

Ce bénéfice, conſidérable par lui-même, ſeroit groſſi par celui qu'on pourroit faire ſur les marchandiſes d'Europe qu'on porteroit à Mahé. Les ſpéculateurs auxquels ce comptoir eſt le mieux connu, jugent qu'il ſera aiſé d'y débiter annuellement quatre cens milliers de fer, deux cens milliers de plomb, vingt-cinq milliers de cuivre, deux mille fuſils, vingt mille livres de poudre, cinquante ancres ou grappins, cinquante balles de drap, cinquante mille aunes de toile à voile, une aſſez grande quantité de vif-argent, & environ deux cens barriques de vin, ou d'eau-de-vie, pour les François établis dans la colonie, ou pour les Anglois qui ſont au voiſinage. Ces objets réunis produiroient au moins 384,000 livres, dont 153,600 liv. ſeroient gain, en ſuppoſant un bénéfice de quarante pour cent. Un autre avantage de cette circulation, c'eſt qu'elle entretiendroit toujours dans ce comptoir des

fonds, qui la mettroient en état de se procurer les productions du pays dans les saisons de l'année où elles sont à meilleur marché.

Le plus grand obstacle que le commerce peut trouver, c'est la douane établie dans la colonie. Cet impôt gênant appartient au souverain du pays, & a été toujours un principe de dissension. Les Anglois de Tallichery qui éprouvoient le même dégoût, ont réussi à se procurer de la tranquillité. On pourroit, comme eux, se rédimer de cette contrainte, par une rente fixe & équivalente. Mais pour y déterminer le prince, il faudroit commencer par lui payer les 46,353 roupies, ou 111,247 livres 4 sols, qu'il a prêtées, & ne lui plus refuser le tribut auquel on s'est engagé, pour vivre paisiblement sur ses possessions. Il n'est pas si aisé de disposer favorablement les choses dans le Bengale.

XXIX. Situation actuelle des François dans le Bengale.

La France s'obligea par le traité de 1763, à ne point ériger de fortifications, à n'entretenir aucunes troupes dans cette riche & vaste contrée. Les Anglois, qui y exercent la souveraineté, ne permettront jamais qu'on s'écarte de la loi qu'ils ont imposée. Ainsi Chandernagor, qui avant la dernière guerre

comptoit ſoixante mille ames, & qui n'en a maintenant que vingt-quatre mille, eſt, & ſera toujours un lieu entiérement ouvert.

A ce malheur d'une ſituation précaire, ſe joignent des vexations de tous les genres. Peu content des préférences que lui aſſure une autorité ſans bornes, l'Anglois s'eſt porté à des excès crians. Il a inſulté les loges des François; il leur a enlevé les ouvriers qui lui convenoient; il a déchiré ſur le métier même, les toiles qui leur étoient deſtinées; il a voulu que les manufactures ne travaillâſſent que pour lui, durant les trois mois les plus favorables; il a ordonné que ſes cargaiſons ſeroient choiſies & complettées, avant qu'on pût rien détourner des atteliers. Le projet imaginé par les François & les Hollandois réunis, de faire un dénombrement exact des tiſſerands, & de ſe contenter enſemble de la moitié, tandis que l'Anglois jouiroit ſeul du reſte, a été regardé comme un outrage. Ce peuple dominateur a pouſſé ſes prétentions juſqu'à vouloir que ſes facteurs puſſent acheter dans Chandernagor même; & il a fallu ſe ſoumettre à cette dure loi, pour ne ſe pas voir exclus des marchés de tout le Bengale.

En un mot, il a tellement abuſé de l'injuſte droit de la victoire, que les philoſophes pourroient être tentés de faire des vœux pour la ruine de ſa liberté, ſi les peuples n'étoient pas cent fois plus oppreſſeurs & plus cruels encore ſous le gouvernement d'un ſeul homme, que dans les poſſeſſions d'un gouvernement tempéré par l'influence de la multitude.

Tout le tems que les choſes reſteront ſur le pied où elles ſont dans cette opulente partie de l'Aſie, les François y éprouveront perpétuellement des dégoûts, des humiliations, ſans qu'il en puiſſe réſulter aucun avantage ſolide & permanent pour leur commerce. On ſortiroit de cet état d'opprobre, ſi l'on pouvoit échanger Chandernagor pour Chatigan.

Chatigan eſt ſitué ſur les confins d'Aracan. Les Portugais, qui dans le tems de leur proſpérité, cherchoient à occuper tous les poſtes importans de l'Inde, y formèrent un grand établiſſement. Ceux qui s'y étoient fixés ſecouèrent le joug de leur patrie, après qu'elle fut paſſée ſous la domination Eſpagnole, & ſe firent corſaires plutôt que d'être eſclaves. Ils déſolèrent long-tems par leurs brigandages les côtes & les mers voiſines. A la fin, les

Mogols les attaquèrent, & élevèrent sur leurs ruines une colonie assez puissante, pour empêcher les irruptions que les peuples d'Aracan & du Pégu auroient pu être tentés de faire dans le Bengale. Cette place rentra alors dans l'obscurité, & n'en est sortie qu'en 1758, lorsque les Anglois s'y sont établis.

Le climat en est sain, les eaux excellentes, & les vivres abondans : l'abord y est facile, & l'ancrage sûr. Le continent & l'isle de Sondiva lui forment un assez bon port. Les rivières de Barempoter & de l'Ecki, qui sont des bras du Gange, ou qui du moins y communiquent, rendent faciles ses opérations de commerce. Si Chatigan est plus éloigné de Patna, de Cassimbazar, de quelques autres marchés, que les colonies Européennes de la rivière d'Ougly, elle est plus proche de Jougdia, de Daca, de toutes les manufactures du bas fleuve. Il est indifférent que les grands vaisseaux puissent ou ne puissent pas entrer de ce côté-là dans le Gange, puisque la navigation intérieure ne se fait jamais qu'avec des bateaux.

Quoique la connoissance de ces avantages, eût déterminé l'Angleterre à s'emparer de

Chatigan, nous penſons qu'à la dernière paix, elle l'auroit cédé aux François, pour être débarraſſée de leur voiſinage dans les lieux pour leſquels l'habitude lui avoit donné plus d'attachement. Nous préſumons même qu'elle ſe ſeroit déſiſtée pour Chatigan, des conditions qui font de Chandernagor un lieu tout-à-fait ouvert, & qui impriment ſur ſes poſſeſſeurs un opprobre plus nuiſible qu'on ne croit aux ſpéculations de commerce. C'eſt une profeſſion libre. La mer, les voyages, les riſques, & les viciſſitudes de la fortune: tout lui inſpire l'amour de l'indépendance. C'eſt-là ſon ame & ſa vie : dans les entraves, elle languit, elle meurt.

L'occaſion eſt peut-être favorable, pour s'occuper de l'échange que nous indiquons. Quelques tremblemens de terre qui ont renverſé les fortifications que les Anglois avoient commencé à élever, paroiſſent les avoir dégoûtés d'un lieu pour lequel ils avoient montré de la prédilection. Cet inconvénient eſt encore préférable pour les François, à celui d'une ville ſans force. Il vaut mieux avoir à lutter contre la nature que contre les hommes, & s'expoſer aux ſecouſſes de la terre qu'aux

insultes des nations. Heureusement les François gênés dans le Bengale, trouvent quelques dédommagemens dans une situation plus avantageuse au Coromandel.

XXX. Situation actuelle des François à la côte de Coromandel.

Au Nord de cette immense côte, la France occupe Yanaon, dans la province de Ragimendry. Ce comptoir sans territoire, situé à neuf milles de l'embouchure de la rivière d'Ingerom, fut autrefois floriſſant. De fausses vues le firent négliger vers l'an 1748. Cependant on y pourroit acheter pour 4 à 500,000 livres de marchandises, parce que la fabrication des bonnes & belles toiles est considérable dans le voisinage. Quelques expériences heureuses, prouvent qu'on y peut trouver un débouché avantageux pour les draps d'Europe. Le commerce y seroit plus lucratif, si l'on n'étoit obligé d'en partager le bénéfice avec les Anglois, qui ont un petit établissement à deux milles seulement de celui des François.

Cette concurrence est bien plus funeste encore à Mazulipatnam. La France réduite, dans cette ville qui reçut autrefois ses loix, à la loge qu'elle y occupoit avant 1749, ne peut pas soutenir l'égalité contre la Grande-

Bretagne, à laquelle il faut payer des droits d'entrée & de ſortie, & qui obtient d'ailleurs dans le commerce toute la faveur qu'entraîne la ſouveraineté. Auſſi toutes les ſpéculations des François ſe bornent-elles à l'achat de quelques mouchoirs fins, de quelques autres toiles, pour la valeur de 150,000 livres. Il faut ſe former une autre idée de Karical.

Cette ville ſituée dans le royaume de Tanjaour, ſur une des branches du Colram, qui peut recevoir des bâtimens de cent cinquante tonneaux, fut cédée en 1738 à la compagnie, par un roi détrôné qui cherchoit de l'appui par-tout. Ses affaires s'étant rétablies avant que ſes engagemens euſſent été remplis, il rétracta le don qu'il avoit fait. Un nabab attaqua la place avec ſon armée, & la remit en 1739 aux François, dont il étoit ami. Dans ces circonſtances, le prince ingrat & perfide fut étranglé par les intrigues de ſes oncles; & ſon ſucceſſeur, qui avoit hérité de ſes ennemis comme de ſon trône, voulut ſe concilier une nation puiſſante, en la confirmant dans ſa poſſeſſion. Les Anglois s'étant rendus maîtres de la place en 1760, en firent ſauter les for-

tifications. Elle fut depuis reſtituée aux François, qui y rentrèrent en 1765.

Dans l'état actuel, Karical eſt un lieu ouvert, qui peut avoir quinze mille habitans, la plupart occupés à fabriquer des mouchoirs communs, & des toiles propres à l'uſage des naturels du pays. Son territoire, conſidérablement augmenté par les conceſſions qu'avoit faites en 1749 le roi de Tanjaour, eſt redevenu ce qu'il étoit dans les premiers tems, de deux lieues de long ſur une dans ſa plus grande largeur. De quinze aldées qui le couvrent, la ſeule digne d'attention, ſe nomme Tiranoulé-Rayenpatnam: elle n'a pas moins de vingt-cinq mille ames. On y fabrique, on y peint des perſes médiocrement fines, mais convenables pour Batavia & les Philippines. Les Choulias, Mahométans, ont de petits bâtimens, avec leſquels ils font le commerce de Ceylan, & le cabotage.

La France peut tirer tous les ans de cette poſſeſſion, deux cens balles de toiles ou de mouchoirs propres pour l'Europe, & beaucoup de riz pour l'approviſionnement de ſes autres colonies.

Toutes les marchandiſes achetées à Ka-

rical, à Yanaon, à Mazulipatnam, ſont portées à Pondichery, chef-lieu de tous les établiſſemens François dans l'Inde.

Cette ville, dont les commencemens furent ſi foibles, acquit avec le tems, de la grandeur, de la puiſſance, & un nom fameux. Ses rues, la plupart fort larges, & toutes tirées au cordeau, étoient bordées de deux rangs d'arbres, qui donnoient de la fraîcheur, même au milieu du jour. Une moſquée, deux pagodes, deux égliſes, & le gouvernement, regardé comme le plus magnifique édifice de l'Orient, étoient des monumens publics dignes d'attention. On avoit conſtruit en 1704 une petite citadelle, qui étoit devenue inutile, depuis qu'il avoit été permis de bâtir des maiſons tout autour. Pour remplacer ce moyen de défenſe, trois côtés de la place avoient été fortifiés par un rempart, un foſſé, des baſtions, & un glacis imparfait dans quelques endroits. La rade étoit défendue par des batteries, judicieuſement placées.

La ville, dans une circonférence d'une grande lieue, contenoit ſoixante-dix mille habitans. Quatre mille étoient Européens,

Metis ou Topaſſes. Il y avoit au plus dix mille Mahométans. Le reſte étoit des Indiens, dont quinze mille étoient chrétiens, & les autres, de dix-ſept ou dix-huit caſtes différentes. Trois aldées dépendantes de la place, pouvoient avoir dix mille ames.

Tel étoit l'état de la colonie, lorſque les Anglois s'en rendirent les maîtres dans les premiers jours de 1761, la détruiſirent de fond en comble, & en chaſſèrent tous les habitans. D'autres examineront peut-être, ſi le droit barbare de la guerre pouvoit juſtifier toutes ces horreurs. Nous détournerons les yeux de tant de cruautés commiſes par un peuple libre, magnanime, éclairé, pour ne parler que de la réſolution que la France a priſe de rétablir Pondichery, & d'en faire de nouveau le centre de ſon commerce. Tout juſtifie la ſageſſe de ce choix.

La ville privée de port, comme toutes celles qui ont été bâties ſur la côte de Coromandel, a ſur les autres l'avantage d'une rade beaucoup plus commode. Les vaiſſeaux peuvent mouiller près du rivage, ſous la protection du canon des fortifications. Son territoire qui a trois lieues de long ſur une de

large, n'eſt qu'un ſable ſtérile ſur le bord de la mer: mais dans ſa plus grande partie, il eſt propre à la culture du riz, des légumes, & d'une racine nommée chayaver, qui ſert aux couleurs. Deux foibles rivières qui traverſent le pays, inutiles à la navigation, ont des eaux excellentes pour les teintures, pour le bleu ſinguliérement. A trois milles de la place, s'élève, cent toiſes au-deſſus de la mer, un côteau, qui ſert de guide aux navigateurs à ſept ou huit lieues de diſtance, avantage ineſtimable ſur une côte généralement trop baſſe. A l'extrémité de cette hauteur, eſt un vaſte étang creuſé depuis pluſieurs ſiècles, & qui après avoir rafraîchi & fertiliſé un grand territoire, vient arroſer les environs de Pondichery. Enfin, la colonie eſt favorablement ſituée, pour recevoir les vivres & les marchandiſes du Carnate, du Mayſſor, & du Tanjaour.

Tels ſont les puiſſans motifs qui déterminèrent la France à la réédification de Pondichery. Auſſi-tôt que ſes agens parurent le 11 d'avril 1765, on vit accourir les infortunés Indiens, que la guerre, la dévaſtation & la politique, avoient diſperſés. Au com-

mencement de 1770, il s'en trouvoit vingt-ſept mille qui avoient relevé les ruines de leurs anciennes habitations. Le préjugé où ils ſont élevés, qu'on ne peut être heureux qu'en mourant dans le lieu où l'on a reçu le jour : ce préjugé ſi doux à conſerver, ſi utile à nourrir, ne permettoit pas de douter qu'ils ne revinſſent tous, auſſi-tôt que la ville ſeroit fermée.

Le projet en fut conçu quelques années après la repriſe de poſſeſſion. On n'avoit alors d'autre idée ſur la conſtruction dans un terrein ſablonneux, & où les fondations doivent être néceſſairement dans l'eau, que l'établiſſement ſur puits, ouvrage très-diſpendieux &, pour ainſi dire, interminable. M. Bourcet préféra un établiſſement ſur bermes, avec un revêtement ſans épaiſſeur, taluant de deux cinquièmes & appuyant ſur un rempart de terres mouillées, battues & comprimées. Ces bermes avoient été miſes en uſage dans la conſtruction de l'ancienne enceinte de la place : mais les murs qui les ſoutenoient, étoient fondés aſſez bas pour empêcher les affaiſſemens qu'auroit produits l'écoulement des ſables qui auroient pu

s'échapper de deſſous les fondations, avantage dont la nouvelle méthode étoit bien éloignée. C'eſt dans ce mauvais ſyſtême que furent élevées mille toiſes de revêtement.

On ne fut pas plutôt inſtruit en Europe du vice de ces travaux, que le miniſtère fit partir M. Deſclaiſons, diſtingué dans le corps du génie par ſa probité & par ſes talens. Cet habile homme n'adopta ni l'établiſſement ſur puits, ni l'établiſſement ſur bermes avec des revêtemens inclinés aux deux cinquièmes de talus ſur la hauteur. Il commença à travailler en février 1770, & fit en ſept mois un développement de ſix cens trente-ſix toiſes, avec dix pieds réduits de nette maçonnerie au-deſſus de la fondation portée au point le plus bas où l'on eût pu épuiſer les eaux. Sa maçonnerie étoit ſolide & ſon revêtement conſtruit ſuivant la pratique des plus grands maîtres.

L'intrigue, qui bouleverſoit tout alors à la cour de Verſailles, fit rappeller M. Deſclaiſons, qui fut remplacé par le même ingénieur dont le travail avoit été ſi juſtement blâmé. Celui-ci reprit ſa méthode, quoique ce qu'il avoit fait fût déja tout lézardé; &

il exécuta un nouveau développement de huit cens toiſes, qui eſſuya le même dépériſſement.

La raiſon, qui ſe fait quelquefois entendre, fit encore recourir à M. Deſclaiſons en 1775. On deſira qu'il ſe chargeât d'achever l'enveloppe de Pondichery, mais en conſervant les fortifications qui étoient ſur pied. Cet arrangement s'éloignoit trop des bons principes pour qu'il s'y prêtât. Le ſacrifice de tout ce qui avoit été entrepris contre les règles de l'art, lui parut indiſpenſable. Il démontra que le travail ſur bermes étoit inſoutenable, & pour la défenſe & pour la durée; que les revêtemens inclinés ne pouvoient manquer de ſe briſer ou horizontalement, ou verticalement; qu'un mur au-devant des bermes devoit les faire périr, & pouvoit entraîner l'affaiſſement & la ruine des revêtemens eux-mêmes. Son opinion étoit qu'il convenoit de fermer Pondichery ſuivant les méthodes uſitées en Europe, & qu'une enceinte à baſtionnement ſimple, avec quelques dehors, étoit ſuffiſante. Cette dépenſe devoit s'élever à 5,000,000 liv. Sans contredire ces raiſonnemens, on ne s'y rendit pas; & la place reſta

ſans défenſe ou dans un état de foibleſſe & de ruine qui augmente tous les jours.

Dans la ſituation actuelle, les comptoirs François dans l'Inde ne rendent pas au-delà de 200,000 liv. & coûtent plus de 2,000,000 livres chaque année. C'eſt beaucoup, & c'eſt moins encore qu'il ne faut ſacrifier à la conſervation des iſles de France & de Bourbon, qui ne ſont pas arrivées au degré de proſpérité qu'on s'en étoit promis.

XXXI. Etat actuel de l'iſle de Bourbon.

Bourbon a ſoixante milles de long ſur quarante-cinq de large : mais la nature a rendu inutile la plus grande partie de ce vaſte eſpace. Trois pics inacceſſibles qui ont ſeize cens toiſes d'élévation ; un affreux volcan, dont les environs ſont toujours brûlés ; d'innombrables ravins d'une pente ſi rapide qu'il n'eſt pas poſſible de les défricher ; des montagnes dont le ſommet eſt conſtamment aride ; des côtes généralement couvertes de cailloux : cette organiſation oppoſe des obſtacles inſurmontables à une culture un peu étendue. La plupart des terres qui peuvent être miſes en valeur ſont même en pente ; & il n'eſt pas rare que les torrens y détruiſent les eſpérances les mieux fondées.

Cependant

Cependant un beau ciel, un air pur, un climat délicieux, des eaux salubres, ont rassemblé dans l'isle une population de six mille trois cens quarante blancs, bien faits, robustes, courageux, répartis dans neuf paroisses, dont Saint-Denis est la principale. C'étoient, il n'y a que peu d'années, des hommes d'une candeur, d'une équité, d'une modération dignes des premiers âges. La guerre de 1756 altéra un peu leur caractère, mais sans beaucoup changer leurs mœurs.

Ces vertus sont d'autant plus remarquables, qu'elles sont nées, qu'elles se sont maintenues au milieu de vingt-six mille cent soixante-quinze esclaves, selon le dénombrement de 1776.

A la même époque, la colonie comptoit cinquante-sept mille huit cens cinquante huit animaux, dont aucun n'étoit consacré à l'agriculture. A l'exception de deux mille huit cens quatre-vingt-onze chevaux qui servoient à différens usages, tout étoit destiné à la subsistance.

Dans cette année, les récoltes s'élevèrent à cinq millions quatre cens quarante-un mille vingt-cinq quintaux de bled; à trois

millions cent quatre-vingt-onze mille quatre cens quarante tonneaux de riz; à vingt-deux millions quatre cens ſoixante-un mille huit cens tonneaux de maïs; à deux millions cinq cens quinze mille cent quatre-vingt-dix tonneaux de légumes. La plus grande partie de ces produits fut conſommée à Bourbon même. Le reſte alla alimenter l'iſle de France.

Pour la métropole, la colonie exploitoit huit millions quatre cens quatre-vingt-treize mille cinq cens quatre-vingt-trois cafiers, dont le fruit eſt un des meilleurs après celui d'Arabie. Chacun de ces arbres donnoit originairement près de deux livres de café. Ses produits ſont diminués des trois quarts, depuis qu'il eſt cultivé dans un pays découvert; qu'on eſt réduit à le placer dans un terrein uſé, & que les inſectes l'ont attaqué.

La cour de Verſailles ne s'occupera jamais des progrès d'un établiſſement, où des rivages eſcarpés & une mer violemment agitée rendent la navigation toujours dangereuſe & ſouvent impraticable. On deſireroit plutôt pouvoir l'abandonner, parce qu'il attire puiſſamment une partie des hommes & des moyens qu'on voudroit tous concentrer dans

l'iſle de France, qui n'en eſt éloignée que de trente-cinq lieues.

XXXII. Etat actuel de l'iſle de France. Importance de cet établiſſement. Ce qu'on y a fait & ce qui reſte à faire.

Cette autre poſſeſſion a, ſuivant les obſervations de l'Abbé de la Caille, trente-un mille huit cens quatre-vingt-dix toiſes dans ſon plus grand diamètre; vingt-deux mille cent vingt-quatre dans ſa plus grande largeur, & quatre cens trente-deux mille ſix cens quatre-vingts arpens de ſuperficie. On y voit un grand nombre de montagnes, mais dont aucune n'a plus de quatre cens vingt-quatre toiſes d'élévation. Les campagnes ſont arroſées par une ſoixantaine de ruiſſeaux, la plupart trop encaiſſés, & dont pluſieurs n'ont de l'eau que dans la ſaiſon des pluies. Quoique le ſol ſoit par-tout couvert de pierres plus ou moins groſſes, qu'il ſe refuſe au ſoc, & qu'il faille le travailler avec la houe, il ne laiſſe pas d'être propre à beaucoup de choſes. Moins profond & moins fertile que celui de Bourbon, il eſt plus généralement ſuſceptible de culture.

Cette iſle occupa long-tems l'imagination de ſes poſſeſſeurs beaucoup plus que leur induſtrie. Ils s'épuiſèrent en conjectures ſur l'uſage qu'on en pourroit faire.

Les uns vouloient que ce fût un entrepôt où viendroient aboutir toutes les marchandises qu'on tireroit de l'Asie. Elles devoient y être portées sur des bâtimens du pays, & versées ensuite dans des vaisseaux François. On trouvoit dans cet arrangement une économie manifeste, puisque la solde & la nourriture des navigateurs Indiens ne coûtent que peu ; on y trouvoit la conservation des équipages Européens, quelquefois détruits par la seule longueur des voyages, plus souvent par l'intempérie du climat, sur-tout dans l'Arabie & dans le Bengale. Ce système n'eut aucune suite. On craignit que la compagnie ne tombât dans le mépris, si elle ne montroit, dans ces parages éloignés, des forces navales propres à lui attirer de la considération.

Une nouvelle combinaison occupa les esprits. On conjectura qu'il pourroit être utile d'ouvrir aux habitans de l'isle de France le commerce des Indes, qui leur avoit été d'abord interdit. Les défenseurs de cette opinion soutenoient qu'une pareille liberté seroit une source féconde de richesse pour la colonie, & par conséquent pour la métro-

pole. Mais l'île manquoit alors de vaiſſeaux & de numéraire ; elle n'avoit ni objets d'exportation, ni moyens de conſommation. Par toutes ces raiſons, l'expérience fut malheureuſe, & la colonie fut fixée à l'état d'un établiſſement purement agricole.

Ce nouvel ordre de choſes occaſionna de nouvelles fautes. On fit paſſer de la métropole dans la colonie des hommes qui n'avoient ni le goût ni l'habitude du travail. Les terreins furent diſtribués au haſard, & ſans diſtinguer ce qu'il falloit défricher de ce qui ne devoit pas l'être. Des avances furent faites au cultivateur, non en proportion de ſon induſtrie, mais de la protection qu'il avoit ſu ſe ménager dans l'adminiſtration. La compagnie, qui gagnoit cent pour cent ſur les marchandiſes qu'elle envoyoit d'Europe, & cinquante pour cent ſur celles qui lui venoient de l'Inde, exigea que les productions du pays fuſſent livrées à vil prix dans ſes magaſins. Pour comble de malheur, le corps qui avoit concentré dans ſes mains tous les pouvoirs, manqua aux engagemens qu'il avoit pris avec ſes ſujets ou, ſi l'on veut, avec ſes eſclaves.

Sous un tel régime, toute eſpèce de bien étoit impoſſible. Le découragement jettoit la plupart des colons dans l'inaction. Ceux auxquels il reſtoit quelque activité, ou n'avoient pas les moyens qui conduiſent à la proſpérité, ou n'étoient pas ſoutenus par cette force de l'ame qui fait ſurmonter les difficultés inſéparables des nouveaux établiſſemens. Les obſervateurs, qui voyoient l'agriculture de l'iſle de France, ne la trouvoient guère différente de celle qu'ils avoient apperçue parmi les ſauvages.

En 1764, le gouvernement prit la colonie ſous ſa domination immédiate. Depuis cette époque juſqu'en 1776, il s'y eſt ſucceſſivement formé une population de ſix mille trois cens quatre-vingt-ſix blancs, en y comprenant deux mille neuf cens cinquante-cinq ſoldats; de onze cens quatre-vingt-dix-neuf noirs libres; de vingt-cinq mille cent cinquante-quatre eſclaves, & de vingt-cinq mille trois cens ſoixante-ſept têtes de bétail.

Le cafier a occupé un aſſez grand nombre de bras : mais des ouragans, qui ſe ſont ſuccédés avec une extrême rapidité, n'ont pas

permis de tirer le moindre avantage de ces plantations. Le ſol même, généralement ferrugineux & peu profond, paroit s'y refuſer. Auſſi peut-on raiſonnablement douter ſi cette culture réuſſiroit, quand même le gouvernement n'auroit pas cherché à l'arrêter par les impoſitions qu'il a miſes ſur le café, à la ſortie de l'iſle, à ſon entrée en France.

Trois ſucreries ont été établies ; & elles ſuffiſent aux beſoins de la colonie.

On ne recueille encore que quarante milliers de coton. Cette production eſt de bonne qualité, & tout annonce qu'elle ſe multipliera.

Le camphrier, l'aloës, le cocotier, le bois d'aigle, le ſagou, le cardamome, le cannellier, pluſieurs autres végétaux propres à l'Aſie, qui ont été naturaliſés dans l'iſle, reſteront vraiſemblablement toujours des objets de curioſité.

Des mines de fer avoient été ouvertes aſſez anciennement. Il a fallu les abandonner, parce qu'elles ne pouvoient pas ſoutenir la concurrence de celles d'Europe.

Perſonne n'ignore que les Hollandois s'enrichiſſent, depuis deux ſiècles, par la vente

du girofle & de la muſcade. Pour s'en approprier le commerce excluſif, ils ont détruit ou mis aux fers le peuple qui poſſédoit ces épiceries. Dans la crainte d'en voir diminuer le prix dans leurs propres mains, ils ont extirpé la plupart des arbres, & ſouvent brûlé le fruit de ceux qu'ils avoient conſervés.

Cette avidité barbare, dont les nations ſe ſont ſi ſouvent indignées, révoltoit ſinguliérement M. Poivre, qui avoit parcouru l'Aſie en naturaliſte & en philoſophe. Il profita de l'autorité qui lui étoit confiée à l'iſle de France, pour faire chercher dans les moins fréquentées des Moluques ce que l'avarice avoit ſi long-tems dérobé à l'activité. Le ſuccès couronna les travaux des navigateurs hardis & intelligens qui avoient obtenu ſa confiance.

Le 27 juin 1770, il arriva à l'iſle de France quatre cens cinquante plants de muſcadier, & ſoixante-dix pieds de giroflier; dix mille muſcades ou germées ou propres à germer, & une caiſſe de baies de girofle, dont pluſieurs étoient hors de terre. Deux ans après, il fut fait une nouvelle importation beaucoup plus conſidérable que la première.

Quelques-unes de ces précieuſes plantes furent envoyées aux iſles de Seychelles, de Bourbon & de Cayenne. Le plus grand nombre reſta à l'iſle de France. Celles qu'on y diſtribua aux particuliers périrent. Les ſoins des plus habiles botaniſtes, les attentions les plus ſuivies, les dépenſes les plus conſidérables ne purent même ſauver dans le jardin du roi, que cinquante-huit muſcadiers, & trente-huit girofliers. Au mois d'octobre 1775, deux de ces derniers arbres porterent des fleurs, qui ſe convertirent en fruits l'année ſuivante. Ceux que nous avons ſous les yeux ſont petits, ſecs & maigres. Si une longue naturaliſation ne les améliore pas, les Hollandois n'auront eu qu'une fauſſe alarme, & ils reſteront incommutablement les maîtres du commerce des épiceries.

La ſaine politique a preſcrit une autre deſtination à l'iſle de France. C'eſt la quantité de bled qu'il y faut augmenter; c'eſt la récolte du riz qu'il conviendroit d'y accroître par une meilleure diſtribution des eaux; ce ſont les troupeaux dont il eſt important d'y multiplier le nombre, d'y perfectionner l'eſpèce.

Ces objets de première néceſſité furent long-tems peu de choſe, quoiqu'il fût aiſé de former des pâturages, quoique le ſol rendît vingt pour un. On a imaginé, il n'y a que peu d'années, de faire acheter à un bon prix par le gouvernement, tous les grains que les cultivateurs auroient à vendre; & à cette époque les ſubſiſtances ſe ſont accrues. Si ce ſyſtême eſt ſuivi ſans interruption, la colonie fournira bientôt des vivres à ſes habitans, aux navigateurs qui fréquenteront ſes rades, aux armées & aux flottes que les circonſtances y amèneront un peu plutôt, un peu plus tard. Alors, l'iſle ſera ce qu'elle doit être, le boulevard de tous les établiſſemens que la France poſſède ou peut un jour obtenir aux Indes; le centre des opérations de guerre offenſive ou défenſive que ſes intérêts lui feront entreprendre ou ſoutenir dans ces régions lointaines.

Elle eſt ſituée dans les mers d'Afrique, mais à l'entrée de l'Océan Indien. Quoiqu'à la hauteur de côtes arides & brûlantes, elle eſt tempérée & ſaine. Un peu écartée de la route ordinaire, elle en eſt plus ſûre du ſecret de ſes armemens. Ceux qui la défire-

voient plus rapprochée de notre continent, ne voient pas qu'alors il ſeroit impoſſible de ſe porter avec célérité de ſes rades aux golfes de ces contrées les plus éloignées : avantage ineſtimable pour une nation qui n'a aucun port dans l'Inde.

La Grande-Bretagne voit d'un œil chagrin ſous la loi de ſes rivaux une iſle où l'on peut préparer la ruine de ſes propriétés d'Aſie. Dès les premières hoſtilités entre les deux nations, elle dirigera ſûrement ſes efforts contre une colonie qui menace la ſource de ſes plus riches tréſors. Quelle honte, quel malheur pour la France, ſi elle s'en laiſſoit dépouiller !

Cependant, que ne faut-il pas craindre, quand on voit que juſqu'à ce jour il n'a pas été pourvu à la défenſe de cette iſle ; que les moyens ont toujours manqué, ou qu'ils ont été mal employés ; que d'année en année, la cour de Verſailles a attendu, pour prendre un parti, les dépêches des adminiſtrateurs, comme on attend le retour d'un courier de la frontière ; qu'à l'époque même où nous écrivons, les eſprits ſont partagés peut-être ſur le genre de protection qu'il convient

d'accorder à une poſſeſſion de cette importance ?

Les gens de mer penſent généralement que c'eſt aux forces navales ſeules à procurer la ſûreté de l'iſle de France : mais, de leur aveu, elles ne pourront remplir leur deſtination que lorſqu'on les aura miſes à l'abri des ouragans ſi fréquens & ſi terribles dans ces parages, depuis le mois de décembre juſqu'à celui d'avril. Il a péri, en effet, un ſi grand nombre de navires marchands, & des eſcadres entières ont eu ſi fort à ſouffrir, même dans le Port-Louis, le ſeul où abordent maintenant les navigateurs, qu'on ne ſauroit trop tôt travailler à ſe garantir de ces effroyables cataſtrophes. Le gouvernement s'occupa peu pendant long-tems d'un objet ſi intéreſſant. Il s'eſt enfin déterminé à faire creuſer dans cette rade un aſſez grand baſſin, avec l'eſpoir conſolant que les bâtimens de toute grandeur y trouveront quelque jour un aſyle ſûr.

Cette opération ne ſauroit être pouſſée trop vivement ; mais en la ſuppoſant exécutée avec tout le bonheur poſſible, les forces maritimes ne ſuffiront pas encore à la dé-

ſenſe de la colonie. L'état ne ſera jamais la dépenſe d'une eſcadre toujours en ſtation dans ces parages. Il eſt poſſible que l'iſle ſoit aſſaillie durant ſon abſence. La tempête ou les maladies peuvent la ruiner. Forte ou foible, elle eſt expoſée à être battue. Fût-elle victorieuſe, on pourroit avoir mis durant le combat, des troupes à terre. Elles marcheroient au port, s'en empareroient ainſi que des vaiſſeaux vainqueurs qui s'y ſeroient réfugiés pour ſe radouber. Par cette combinaiſon, qui eſt très-ſimple, un établiſſement précieux tomberoit, ſans coup ferir, au pouvoir d'un ennemi hardi & intelligent. De ces inquiétudes bien fondées, dérive la néceſſité des fortifications.

Quelques ingénieurs avoient penſé que des batteries judicieuſement placées ſur les côtes, ſeroient ſuffiſantes pour empêcher l'aſſaillant d'aborder. Mais depuis qu'il a été conſtaté que l'iſle étoit acceſſible pour des bateaux dans la plus grande partie de ſa circonférence, que même en beaucoup d'endroits la deſcente pouvoit être exécutée de vive force ſous la protection des vaiſſeaux de guerre, ce ſyſtême a été proſcrit. On a

compris qu'il y auroit une infinité de positions à fortifier ; que les dépenses seroient sans bornes ; qu'il faudroit de trop nombreuses troupes ; & que leur dispersion laisseroit chaque point exposé à l'événement d'un débarquement surpris ou brusqué.

L'idée d'une guerre de chicane n'a pas été jugée plus heureuse. Jamais l'isle de France ne réunira assez de troupes pour résister, malgré l'avantage des postes, à celles que l'ennemi y pourra porter. Les défenseurs de cette opinion ont voulu faire valoir l'assistance des colons & des esclaves : mais on les a réduits enfin à convenir que ce concours qui pouvoit être de quelque utilité derrière de bons remparts, devoit être compté pour rien ou pour peu de chose en rase campagne.

Le projet d'une ville bâtie & fortifiée dans l'intérieur des terres a eu long-tems des partisans. Cet établissement leur paroissoit propre à éloigner l'assaillant du centre de la colonie, & à le forcer, avec le tems, de renoncer à ses premiers avantages. Ils refusoient de voir que sans aucun mouvement de la part d'un ennemi, devenu maître des ports

& des côtes, la garniſon, privée de toute relation extérieure, ſeroit bientôt réduite à ſe rendre à diſcrétion, ou à mourir de faim. Et quand cet ennemi ſe borneroit à combler les rades, à détruire les arſenaux, les magaſins, tous les édifices publics, n'auroit-il pas rempli ſon principal objet? Que lui importeroit alors qu'il y eût une fortereſſe & une garniſon au milieu d'une iſle incapable de lui cauſer à l'avenir de l'inquiétude & de la jalouſie?

Après tant de variations & d'incertitudes, on commence à voir que le ſeul moyen de défendre la colonie eſt de mettre ſes deux ports en ſûreté; d'établir entre eux une communication qui leur procure des relations intérieures; qui facilite une libre repartition des forces ſuivant les deſſeins de l'ennemi, & qui rende communes les reſſources qui pourroient arriver du dehors par l'une ou l'autre de ces rades.

Juſqu'ici le Port-Bourbon où les Hollandois avoient formé leur établiſſement, & le Port-Louis, le ſeul où les François abordent, n'avoient point paru ſuſceptibles de fortification; le premier pour ſa vaſte étendue, le ſecond

à cauſe des hauteurs irrégulières dont il eſt entouré. M. le Chevalier d'Arçon a propoſé un plan qui a fait diſparoître les difficultés, & qui, après la plus profonde diſcuſſion, a obtenu le ſuffrage des hommes les plus verſés dans cet art important. Les dépenſes qu'entraîneroit l'exécution de ce grand projet ont été ſévérement calculées, & l'on aſſure qu'elles ne ſont pas conſidérables.

Mais quelle quantité de troupes exigeroient ces fortifications ? L'habile ingénieur n'en veut que peu habituellement. Il ne ſe diſſimule pas que ſi l'on en envoyoit beaucoup, elles ſeroient bientôt amollies par la chaleur du climat, corrompues par le deſir & l'eſpoir du gain, ruinées par la débauche, énervées par l'oiſiveté. Auſſi les réduit-il en tems de paix à deux mille hommes qu'il ſera facile de contenir, d'exercer, de diſcipliner. Ce nombre lui paroît ſuffiſant pour réſiſter aux attaques ſubites & imprévues qui pourroient fondre ſur la colonie. Si de grands préparatifs la menaçoient d'un péril extraordinaire, un miniſtère attentif aux orages qui ſe forment auroit le tems d'y faire paſſer les forces néceſſaires pour la défendre ou pour

pour agir dans l'Indoſtan ſuivant les circonſtances.

Ces vues trouveront des cenſeurs. L'iſle de France coûte annuellement à l'état 8,000,000 livres. Cette dépenſe, qu'il n'eſt guère poſſible de réduire, indigne beaucoup de bons citoyens. Ils voudroient qu'on ſe détachât de cet établiſſement ainſi que de Bourbon qui en eſt une onéreuſe dépendance.

Ce ſeroit en effet le parti qu'il conviendroit de prendre, à n'enviſager que le commerce languiſſant que les François font actuellement dans l'Inde. Mais la politique étend plus loin ſes ſpéculations. Elle prévoit que ſi l'on s'arrêtoit à cette réſolution, les Anglois chaſſeroient des mers d'Aſie toutes les nations étrangères; qu'ils s'empareroient de toutes les richeſſes de ces vaſtes contrées; & que de ſi puiſſans moyens réunis dans leurs mains leur donneroient en Europe une influence dangereuſe. Ces conſidérations doivent convaincre de plus en plus la cour de Verſailles de la néceſſité de fortifier ſans délai l'iſle de France; mais en prenant des meſures efficaces pour n'être pas trompée par les agens qu'elle aura choiſis.

Cependant il y a un rapport ſi néceſſaire entre l'iſle de France & Pondichery, que ces deux poſſeſſions ſont abſolument dépendantes l'une de l'autre : car ſans l'iſle de France, il n'y a point de protection pour les établiſſemens de l'Inde ; & ſans Pondichery, l'iſle de France ſera expoſée à l'invaſion des Anglois par l'Aſie comme par l'Europe.

L'iſle de France & Pondichery, conſidérés dans leurs rapports néceſſaires, feront leur ſûreté reſpective. Pondichery protégera l'iſle de France par ſa rivalité avec Madras que les Anglois ſeront toujours obligés de couvrir de leurs forces de terre & de mer ; & réciproquement l'iſle de France ſera toujours prête à porter des ſecours à Pondichery ou à agir offenſivement, ſelon les circonſtances.

D'après ces principes, rien de ſi preſſé, après avoir fortifié l'iſle de France, que de mettre Pondichery en état de défenſe. Cette place deviendra le dépôt néceſſaire du commerce qu'on fera dans l'Inde, ainſi que des hommes & des munitions qu'on y enverra. Elle ſervira auſſi à faire reſpecter un petit nombre de troupes, lorſqu'on ſuivra des projets offenſifs.

Lorſque l'iſle de France & Pondichery ſeront arrivés au point de force où il convient de les porter, la cour de Verſailles ne craindra plus d'accorder à ſes négocians la protection que le ſouverain doit à ſes ſujets, dans toute l'étendue de ſa domination. De ſon côté, le miniſtère Britannique ſera plus convaincu qu'il ne l'a paru de la néceſſité de contenir les ſiens dans les bornes de la modération & de la juſtice. Mais ſera-t-on renoncer la compagnie Angloiſe aux abus de puiſſance, aux principes relâchés que lui a inſpirés ſon étonnante proſpérité ? On ne ſauroit l'eſpérer. Sa réſiſtance aigrira les eſprits. Les intérêts des deux nations rivales ſe heurteront ; & de ce choc ſortira la guerre.

Loin, & à jamais loin de nous toute idée qui tendroit à rallumer les flambeaux de la diſcorde. Que plutôt la voix de la philoſophie & de la raiſon ſe faſſe entendre des maîtres du monde. Puiſſent tous les ſouverains, après tant de ſiècles d'erreur, préférer la vertueuſe gloire de faire un petit nombre d'heureux, à l'ambition frénétique de dominer ſur des régions dévaſtées & des cœurs ulcérés!

Puiſſent tous les hommes devenus frères, s'accoutumer à regarder l'univers, comme une ſeule famille raſſemblée ſous les yeux d'un père commun! Mais ces vœux de toutes les ames éclairées & ſenſibles, paroîtront des rêves dignes de pitié, aux miniſtres ambitieux qui tiennent les rênes des empires. Leur inquiète activité continuera à faire répandre des torrens de ſang.

Ce ſeront des miſérables intérêts de commerce, qui mettront de nouveau les armes à la main des François & des Anglois. Quoique la Grande-Bretagne dans la plupart des guerres, ait pour but principal de détruire l'induſtrie de ſes voiſins, & que la ſupériorité de ſes forces navales nourriſſe cette eſpérance tant de fois trompée, on peut prèdire qu'elle chercheroit à éloigner les foudres & les ravages des mers d'Aſie, où elle auroit ſi peu à gagner & tant à perdre. Cette puiſſance n'ignore pas les vœux ſecrets qui ſe forment de toutes parts, pour le renverſement d'un édifice qui offuſque tous les autres de ſon ombre. Le ſouba du Bengale eſt dans un déſeſpoir ſecret, de n'avoir pas même une apparence d'autorité. Celui du

Décan ne ſe conſole pas de voir tout ſon commerce dans la dépendance d'une nation étrangère. Le nabab d'Arcate n'eſt occupé qu'à diſſiper les défiances de ſes tyrans. Les Marattes s'indignent de trouver par-tout des obſtacles à leurs rapines. Toutes les puiſſances de ces contrées ou portent des fers, ou ſe croient à la veille d'en recevoir. L'Angleterre voudroit-elle que les François devinſſent le centre de tant de haines, ſe miſſent à la tête d'une ligue univerſelle? Ne peut-on pas prédire, au contraire, qu'une exacte neutralité pour l'Inde ſeroit le parti qui lui conviendroit le mieux, & qu'elle embraſſeroit avec le plus de joie.

Mais ce ſyſtême conviendroit-il également à ſes rivaux? on ne le ſauroit croire. Les François ſont inſtruits, que des moyens de guerre préparés à l'iſle de France, pourroient être employés très-utilement; que les conquêtes de l'Angleterre ſont trop étendues pour n'être pas expoſées, & que depuis que les officiers qui avoient de l'expérience ſont rentrés dans leur patrie, les poſſeſſions Britanniques dans l'Indoſtan ne ſont défendues que par des jeunes gens, plus occupés de

leur fortune que d'exercices militaires. On doit donc préſumer qu'une nation belliqueuſe ſaiſiroit rapidement l'occaſion de réparer ſes anciens déſaſtres. A la vue de ſes drapeaux, tous les ſouverains opprimés ſe mettroient en campagne ; & les dominateurs de l'Inde, entourés d'ennemis, attaqués à la fois au Nord & au Midi, par mer & par terre, ſuccomberoient néceſſairement.

XXXIII. Principes que doivent ſuivre les François dans l'Inde, s'ils parviennent à y rétablir leur conſidération & leur puiſſance.

Alors les François, regardés comme les libérateurs de l'Indoſtan, ſortiront de l'état d'humiliation auquel leur mauvaiſe conduite les avoit réduits. Ils deviendront l'idole des princes & des peuples de l'Aſie, ſi la révolution qu'ils auront procurée devient pour eux une leçon de modération. Leur commerce ſera étendu & floriſſant, tout le tems qu'ils ſauront être juſtes. Mais cette proſpérité finiroit par des cataſtrophes, ſi une ambition démeſurée les pouſſoit à piller, à ravager, à opprimer. Ils auroient à leur tour le ſort des inſenſés, des cruels rivaux qu'ils auroient abaiſſés.

Conquérir ou ſpolier avec violence, c'eſt la même choſe. Le ſpoliateur & l'homme violent ſont toujours odieux.

Peut-être eſt-il vrai qu'on n'acquiert pas rapidement de grandes richeſſes, ſans commettre de grandes injuſtices : mais il ne l'eſt pas moins que l'homme injuſte ſe fait haïr ; mais il eſt incertain que la richeſſe qu'il acquiert le dédommage de la haine qu'il encourt.

Il n'y a pas une ſeule nation qui ne ſoit jalouſe de la proſpérité d'une autre nation. Pourquoi faut-il que cette jalouſie ſe perpétue, malgré l'expérience de ſes funeſtes ſuites ?

Il n'y a qu'un moyen légitime de l'emporter ſur ſes concurrens : c'eſt la douceur dans le régime ; la fidélité dans les engagemens ; la qualité ſupérieure dans les marchandiſes, & la modération dans le gain. A quoi bon en employer d'autres qui nuiſent plus à la longue qu'ils ne ſervent dans le moment ?

Que le commerçant ſoit humain, qu'il ſoit juſte ; & s'il a des poſſeſſions, qu'elles ne ſoient point uſurpées. L'uſurpation ne ſe concilie point avec une jouiſſance tranquille.

Uſer de politique ou tromper adroitement ; c'eſt la même choſe. Qu'en réſulte-t-il ? Une

méfiance qui naît au moment où la duplicité se manifeste & qui ne finit plus.

S'il importe au citoyen de se faire un caractère dans la société il importe tout autrement encore à une nation de s'en faire une chez les nations, au milieu desquelles son projet est de s'établir & de prospérer.

Un peuple sage ne se permettra aucun attentat ni sur la propriété, ni sur la liberté. Il respectera le lien conjugal; il se conformera aux usages; il attendra du tems le changement dans les mœurs. S'il ne fléchit pas le genou devant les dieux du pays, il se gardera bien d'en briser les autels. Il faut qu'ils tombent de vétusté. C'est ainsi qu'il se naturalisera.

A quoi le massacre de tant de Portugais, de tant de Hollandois, de tant d'Anglois, de tant de François, nous aura-t-il servi, s'il ne nous apprend pas à ménager les indigènes? Si vous en usez avec eux comme vos prédécesseurs ont fait, n'en doutez pas, vous serez massacrés comme eux.

Cessez donc d'être fourbes, quand vous vous présenterez; rampans, quand vous serez reçus; insolens, lorsque vous vous croirez en

force ; & cruels, quand vous ſerez devenus tout puiſſans.

Il n'y a que l'amour des habitans d'une contrée qui puiſſe rendre ſolides vos établiſſemens. Faites que ces habitans vous défendent, s'il arrive qu'on vous attaque. Si vous n'en êtes pas défendus, vous en ſerez trahis.

Les nations ſubjuguées ſoupirent après un libérateur ; les nations vexées ſoupirent après un vengeur ; & ce vengeur elles ne tarderont pas à le trouver.

Serez-vous toujours aſſez inſenſés pour préférer des eſclaves à des hommes libres ; des ſujets mécontens à des ſujets affectionnés ; des ennemis à des amis ; des ennemis à des frères ?

S'il vous arrive de prendre parti entre des princes diviſés, n'écoutez pas légérement la voix de l'intérêt contre le cri de la juſtice. Quel peut être l'équivalent de la perte du nom de juſte ? Soyez plutôt médiateurs qu'auxiliaires. Le rôle de médiateur eſt toujours honoré ; celui d'auxiliaire toujours périlleux.

Continuerez-vous à maſſacrer, empriſonner, dépouiller ceux qui ſe ſont mis ſous votre

protection ? Fiers Européens, vous n'avez pas toujours vaincu par les armes. Ne rougirez-vous pas enfin de vous être tant de fois abaiſſés au rôle de corrupteurs des braves chefs de vos ennemis ?

Qu'atteſtent ces forts dont vous avez hériſſé toutes les plages ? Votre terreur & la haîne profonde de ceux qui vous entourent. Vous ne craindrez plus, quand vous ne ſerez plus haïs. Vous ne ſerez plus haïs, quand vous ſerez bienfaiſans. Le barbare, ainſi que l'homme civiliſé, veut être heureux.

Les avantages de la population & les moyens de l'accélérer ſont les mêmes ſous l'un & l'autre hémiſphère.

En quelque endroit que vous vous fixiez, ſi vous vous conſidérez, ſi vous agiſſez comme des fondateurs de cités, bientôt vous y jouirez d'une puiſſance inébranlable. Multipliez-y donc les conditions de toutes les eſpèces ; je n'en excepte que le ſacerdoce. Point de religion dominante. Que chacun chante à Dieu l'hymne qu'il lui croit le plus agréable. Que la morale s'établiſſe ſur le globe. C'eſt l'ouvrage de la tolérance.

Le vaiſſeau qui tranſporteroit dans vos

colonies des jeunes hommes ſains & vigoureux, de jeunes filles laborieuſes & ſages, ſeroit de tous vos bâtimens le plus richement chargé. Ce ſeroit le germe d'une paix éternelle entre vous & les indigènes.

Ne multipliez pas ſeulement les productions, multipliez les agriculteurs, les conſommateurs, & avec eux toutes les ſortes d'induſtrie, toutes les branches de commerce. Il vous reſtera beaucoup à faire, tant que vos colons ne vous croiſeront pas ſur les mers; tant qu'ils ne ſeront pas auſſi communs ſur vos rivages, que vos commerçans ſur les leurs.

Puniſſez les délits des vôtres plus ſévérement encore que les délits des indigènes. C'eſt ainſi que vous inſpirerez à ceux-ci le reſpect de l'autorité des loix.

Que tout agent, je ne dis pas convaincu, mais ſoupçonné de la plus légère vexation, ſoit rappellé ſur le champ. Puniſſez ſur les lieux la vénalité prouvée, afin que les uns ne ſoient pas tentés d'offrir ce qu'il ſeroit infâme aux autres de recevoir.

Tout eſt perdu, tant que vos agens ne ſeront que des protégés ou des hommes mal

famés; des protégés dont il s'agira de réparer la fortune par un brigandage éloigné ; des hommes mal famés qui iront cacher leur ignominie dans vos comptoirs ou vos factoreries. Il n'y a point de probité assez confirmée pour qu'on puisse, sans incertitude, l'exposer au passage de la ligne.

Si vous êtes justes, si vous êtes humains, on restera parmi vous ; on fera plus, on quittera des contrées éloignées pour vous aller trouver.

Instituez quelques jours de repos. Ayez des fêtes, mais purement civiles. Soyez bénis à jamais, si de ces fêtes la plus gaie se célèbre en mémoire de votre première descente dans la contrée.

Soyez fidèles aux traités que vous aurez conclus. Que votre allié y trouve son avantage, le seul garant légitime de leur durée. Si je suis lézé ou par mon ignorance, ou par votre subtilité, c'est en vain que j'aurai juré. Le ciel & la terre me releveront de mon serment.

Tant que vous séparerez le bien de la nation qui vous aura reçu, de votre propre utilité, vous serez oppresseurs ; vous serez

tyrans ; & ce n'eſt que par le ſeul titre de bienfaiteur qu'on ſe fait aimer.

Si celui qui habite à côté de vous enfonce ſon or ; ſoyez ſûr que vous en êtes maudit.

A quoi bon vous oppoſer à une révolution éloignée, ſans doute, mais qui s'exécutera malgré vos efforts ? Il faut que le monde que vous avez envahi s'affranchiſſe de celui que vous habitez. Alors les mers ne ſépareront plus que deux amis, que deux frères. Quel ſi grand malheur voyez-vous donc à cela, injuſtes, cruels, inflexibles tyrans ?

L'ouvrage de la ſageſſe n'eſt pas éternel : mais celui de la folie s'ébranle ſans ceſſe, & ne tarde pas à crouler. La première grave ſes caractères, ſes caractères durables ſur le rocher ; la ſeconde trace les ſiens ſur le ſable.

Des établiſſemens ont été formés & renverſés ; des ruines ſe ſont entaſſées ſur des ruines ; des eſpaces peuplés ſont devenus déſerts ; des ports remplis de bâtimens ont été abandonnés ; des maſſes que le ſang avoit mal cimentées ſe ſont diſſoutes, ont mis à découvert les oſſemens confondus des meurtriers & des tyrans. Il ſemble que de contrée en contrée la proſpérité ſoit pourſuivie

par un mauvais génie qui parle nos différentes langues, mais qui ordonne par-tout les mêmes déſaſtres.

Que le ſpectacle des fureurs, que nous exerçons les uns contre les autres, ceſſe enfin d'en venger & d'en réjouir les premières victimes.

Puiſſent ces idées jettées ſans art & dans l'ordre où elles ſe ſont préſentées, faire une impreſſion profonde & durable! Veuille le ciel que je n'aie plus qu'à célébrer votre modération & votre ſageſſe : car la louange eſt douce & le blâme eſt amer à mon cœur. Voyons maintenant quelle a été la conduite des puiſſances du Nord de l'Europe, pour tenter de prendre part au commerce de l'Aſie : car le luxe, en pénétrant auſſi dans ces contrées de fer & de glace, leur a fait envier les richeſſes & les jouiſſances des autres nations.

Fin du quatrième Livre.

TABLE
ALPHABÉTIQUE
DES MATIERES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

A

AGHUANS, peuples du Kandahar qui réduisirent à rien les affaires des souverains efféminés de la Perse. Leur manière de vivre. 90.

Anjinga, comptoir Anglois dans le royaume de Travancor, patrie d'Eliza Draper. 112, 113.

Anjouan, l'une des isles de Comore. Beauté de son climat. Religion du pays. Mœurs des habitans. 210, 211. Avanture qui donna lieu à un Arabe, dont la famille y règne encore, de monter sur le trône. 212.

Angleterre, voyez *Britanniques* (isles). Le gouvernement feodal y met tout dans la confusion. 6. Guerres occasionnées par les prétentions de ses souverains à la couronne de France. Les Juifs & les Lombards en font tout le commerce. Taux de l'intérêt de l'argent. Objets de commerce. Contradiction des loix entre elles. Henri VII permet aux roturiers d'acheter des terres. Il y avoit dans ce tems une compagnie de négocians à Londres. 7, 8. Le commerce y est gêné par des loix absurdes. Le change y est proscrit. L'exportation de l'argent y est défendue; la sortie des chevaux prohibée. 9, 10. Corporations de marchands établies dans les villes. Malgré ces mauvaises loix, Henri VII reconnu pour avoir favorisé le commerce. Entraves aux talens des artistes. 11, 12. Les cruautés du duc d'Albe en Flandres, & les persécutions contre les réformés en France, firent passer en Angleterre tous les genres d'industrie. De-là l'art de construire

des navires qu'ils achetoient auparavant. De-là leur commerce aux Indes. 12 & *suiv.* Naissance de la compagnie des Indes Angloise en 1600. 14. La guerre de 1744 avec les François est funeste à la France pour le commerce des Indes. 52, 53.

Anglois, s'unissent à la Perse contre les Portugais, & leur prennent l'isle d'Ormuz. Ils s'établissent de concert à Bender-Abassi. Commerce de cet endroit. 33. Cromwel déclare la guerre à la Hollande. Le commerce Anglois aux Indes n'étoit plus rien à cette époque. 37. Il se relève. 38, 39. Animosité des particuliers contre les associés de la compagnie, pour raison du commerce des Indes. Les Hollandois profitent de ces dissensions. L'Angleterre arme puissamment. Charles II se laisse séduire à prix d'argent par la Hollande; l'expédition n'a pas lieu. 40. Infidélités commises par la compagnie aux Indes. Aurengzeb en fait une punition sévère. 41, 42.

Arabes. Caractère des différentes branches qui habitent les trois Arabies. 61 & *suiv.* Beauté de leur langue. Douceur de leur poésie. 67, 68.

Arabie, l'une des plus grandes péninsules du monde connu. Sa description géographique. Sa division. Description de chacune des trois Arabies. 54, 55. Religion des anciens Arabes. Leur peu de goût pour les arts. 56. Ils portent le commerce au plus haut degré. Ils reprennent leurs anciennes mœurs à la chûte du gouvernement des califes. Peinture du caractère, du tempérament & des mœurs des Arabes. 60. Leur jalousie envers leurs femmes. Précautions qu'ils prennent pour s'assurer de leur fidélité & de la sagesse des filles. *Ibid.* Population de ce pays. Son gouvernement. Vie errante que menent ses habitans. Les caravanes achètent d'eux la sûreté de leur voyage. 63. Manière dont ils dressent leurs chameaux au brigandage. 64. Commerce de l'Arabie. 69.

Atollons, nom de chacune des treize provinces qui partagent les Maldives. 107.

Aurengzeb irrité de l'infidélité de la compagnie des Indes Angloises, en tire une vengeance éclatante. 43. Les Anglois viennent dans une posture humiliante im-

plorer ſa clémence : il leur fait grace. 44. Il fait un traité avec les Marattes. 469.

B

Baharem, iſle du golfe Perſique, dans laquelle la compagnie des Indes Angloiſe auroit pu ſe fixer avantageuſement. 103. Cette iſle eſt célèbre par la pêche des perles. Nature de ces perles. Produit de cette pêche. 105, 106.

Balambargan, iſle ſituée à la pointe ſeptentrionale de Borneo. Les Anglois s'y établiſſent en 1772 dans le deſſein d'en faire le marché le plus conſidérable de l'Aſie. Ce comptoir eſt attaqué, pris & détruit. Les Anglois ignorent encore à qui ils doivent cette perte. 173.

Balaſſor. Les Hollandois s'y établiſſent en 1603. 196.

Balliaderes, nom que les Européens ont donné, d'après les Portugais, à des danſeuſes de Surate. 327. Ces femmes étoient des courtiſannes attachées au ſervice des autels, & qui vivoient dans des ſéminaires de volupté conſacrés au plaiſir des Brames. 328. Détails ſur leurs chants & leurs danſes voluptueuſes : ſur leur parure. 330. Manière ingénieuſe dont, ſans nuire à la volupté, elles conſervent la fraîcheur de leur gorge. 332.

Bandel, place des Indes près d'Ougly, où les Portugais avoient fixé leur commerce. 199.

Barcalon, nom Siamois de la charge de principal miniſtre, qui répond à nos anciens maires du palais. 343.

Barokia, grande ville de l'empire Mogol, ſur laquelle la compagnie des Indes Angloiſe porte ſes vues en 1771, & dont elle s'empare d'aſſaut. Action héroïque de la mère du Nabab. 137.

Baſſora, grande ville bâtie par les Arabes, au-deſſous de la jonction du Tigre & de l'Euphrate. 92. Son port eſt devenu un entrepôt célèbre entre les mains des Turcs qui s'oppoſoient d'abord à ce que des étrangers y demeuraſſent. Il y arrive par an environ pour douze millions de marchandiſes par le golfe Perſique. 93. Quotité pour laquelle les Anglois, les François, les Hollandois, &c. y entrent. Divers objets de com-

merce qui y ſont apportés. 94. Trois canaux procurent le débouché des marchandiſes qu'on y apporte. 95, 96. Entraves miſes au commerce de cette ville. 96. Les Anglois obtiennent du gouverneur Turc la confiſcation des marchandiſes & des richeſſes des Hollandois dans cette ville. Le facteur Hollandois ſe retire à l'iſle de Karek, qui, en peu de tems, éclipſe Baſſora. Mais après ſa mort cette dernière reprend ſa ſupériorité. 99.

Bengale. Deſcription géographique de cette vaſte contrée de l'Aſie. Révolutions qu'elle a eſſuyées 175, 176. Egbar, grand-père d'Aurengzeb, en fit la conquête en 1595, & depuis ce tems elle a été ſous l'empire du Mogol. 177. Forme du gouvernement qui y eſt en vigueur. *Ibid.* C'eſt la province la plus peuplée & la plus riche de l'empire Mogol. Objets de commerce de cette contrée. 183. L'oppreſſion où ſont les naturels du pays les force de confier la part qu'ils prennent dans le commerce du Bengale, à des Européns. 193, 194. Dangers du golfe de Bengale, pour la navigation. 200. Objets de commerce qu'on en exporte pour l'Europe. 201. Les fabriques de toiles de coton y ſont très-multipliées. Daca en eſt le marché général. 205. Produit du commerce de Bengale. Révolutions qu'il a eſſuyées. 206. Evénement qui a donné lieu au ſoulèvement des Arabes contre les Anglois à Calcutta. Les Anglois ſont mis aux fers. 219. L'amiral Watſon remporte ſur les Arabes une victoire complette en 1756, & diſpoſe de la Soubabie en faveur de Jaffer-Alikan, chef de la conſpiration qui décida la victoire. 221. Les Anglois profitent des circonſtances du détrônement du Mogol pour faire payer par la ceſſion de tout le Bengale, le ſecours qu'il imploroit auprès d'eux: ils lui manquent de parole. 225. La conduite de cette contrée a changé l'objet de la compagnie des Indes. Meſures priſes par cette compagnie pour s'y maintenir. 227. Revenus du Bengale en 1773. 230. Il ſeroit prudent d'y établir la même forme d'adminiſtration qui a lieu à la côte de Coromandel. Les vexations de toute eſpèce ſont employées dans le Bengale. 233. Cauſes qui y avoient porté l'induſtrie, l'agriculture & la population à un haut degré. 236. On y fait deux ré-

voltes. 242. La diſette de 1769 y occaſionne des malheurs affreux. 244. Les Indiens qui manquoient ſeuls de tout, & mouroient de faim par milliers, ne conçoivent pas l'idée d'une révolte. Comparaiſon de ce caractère d'inertie avec celui des Européens 246. Le gouvernement Anglois a abandonné pour neuf millions à la compagnie, la deſtinée des pays ſoumis à ſa domination aux Indes. En 1773, le parlement ordonne que les détails d'une adminiſtration auſſi corrompue ſeront mis ſous ſes yeux. 251. Situation actuelle des François dans cette contrée. 514.

Biſnapore, petit diſtrict du Bengale qui y a conſervé ſon indépendance. Simplicité des mœurs qui y règnent. 178. Sageſſe des loix du pays. Affabilité pour les voyageurs. 180. Doutes ſur l'exiſtence de ce pays. 182.

Bombay, iſle de la mer des Indes, qui fut long-tems un objet d'horreur. Les Anglois rendent la ſalubrité à l'air de cette iſle. Sa population, ſes productions. 141, 142. Revenu des dépendances de Bombay en 1773. 144.

Bonheur. Réflexion ſur l'idée du bonheur antérieure à toute religion. 72.

Borax, production de la province de Patna au Bengale. 202.

Bourbon (iſle de), découverte par les Portugais, & nommée par eux Maſcarenhas. Ses commencemens. La culture du café y réuſſit parfaitement. 423. Etat actuel de cette iſle. Sa deſcription, ſon climat. 528. Productions de cette iſle. 530.

Bourdonnais (la), gouverneur de l'Iſle-de-France. Actions de valeur qui ſignalent ſa jeuneſſe. Sa conduite à l'Iſle-de-France. 425. On le rend ſuſpect. 427. Il donne au miniſtère d'excellens conſeils, ſuivis d'abord, puis rejettés. 430. Quoique inférieur en forces, il attaque & bat les Anglois, & fait le ſiège de Madras. Il repaſſe en Europe, & eſt mis aux fers. 432.

Britanniques (iſles). Incertitude de l'époque où elles furent peuplées. Ce qu'on ſait de leur commerce dans les tems réculés. 1. Réflexions philoſophiques ſur les mœurs des inſulaires en général. 2. Peu de progrès de leur induſtrie. 4. Ils ſont en proie aux incurſions de tous les peuples ſeptentrionaux de l'Europe. 5. Guil-

laume-le-Conquérant ſubjugue l'Angleterre dans le onzième ſiècle. 6.

Buſſy (M. de), commandant François dans l'Inde, conduit Salabetzingue à Aurengabad ſa capitale. 470.

C

Café, originaire de la haute Ethiopie, où il a été connu de tems immémorial. On croit qu'un nommé Chadely, mollach de profeſſion, c'eſt le nom d'un prêtre, en fit uſage le premier. Eloge des vertus du café. 69, 70. C'eſt à Betelfagui qu'eſt établi le grand marché de celui de l'Arabie. Quantité de cette denrée dont on fait l'exportation. 75.

Cafés. Origine des maiſons publiques de ce nom établies à Médine, à la Mecque & dans tous les pays Mahométans. Ils devinrent en Perſe des lieux infâmes, puis par les ſoins de la cour ils redeviennent un aſyle honnête pour les oiſifs. 70. Contrariétés qu'ont éprouvées à Conſtantinople les cafés. On y intéreſſe la religion. Moyen employé par un grand-viſir pour juger lequel étoit plus dangereux d'un café ou d'une taverne. 72. Ce fut un nommé Edouard qui, à ſon retour du Levant, en ouvrit le premier un à Londres. 74.

Calcutta, établiſſement des Anglois au Bengale, ſur la rivière d'Ougly. 197. Population de cet endroit. *Ibid.*

Calicut. C'eſt preſque le ſeul trône de l'Inde occupé par un ſouverain de la première des Caſtes. 119. Vices du gouvernement de ce royaume. 121.

Canara, contrée limitrophe du Malabar, autrefois très-floriſſante; maintenant déchue par les tributs que le ſouverain eſt obligé de payer aux Marattes. Elle fournit les courtiſannes les plus voluptueuſes, & les plus belles danſeuſes de l'Indoſtan. 129.

Cannelle (fauſſe), ou *Caſſia lignea*, écorce d'une eſpèce de laurier qui ſe trouve à Timor, à Java, & à Mindanao. La meilleure croît au Malabar. Comment on la diſtingue de la véritable cannelle. 126.

Cardamome, plante commune dans pluſieurs contrées des Indes. Il y en a de différentes eſpèces. 124.

Caſſimbazar, province du Bengale où eſt le marché de toute la ſoie de la contrée. 203.

Caſtes. Il y a dans l'Inde des ſouverains originaires de Caſtes ſi obſcures que leurs domeſtiques ſe croiroient déshonorés de manger avec eux. 119.

Cauris, coquilles blanches & luiſantes qui ſervent de monnoie dans le Bengale. La pêche s'en fait par les femmes. 109.

Cerné (iſle) ainſi nommée par les Portugais, qui la découvrirent. Les Hollandois la nommèrent iſle Maurice, & les François qui y abordèrent en 1720, lui donnèrent le nom d'Iſle-de-France. 424.

Chameaux. Manière dont les Arabes les dreſſent pour exercer le brigandage ſur les routes. 63, 64.

Chandernagor, comptoir des François au Bengale ſur les bords du Gange. 198.

Chatigan, port du golfe du Bengale où les Portugais, qui abordèrent les premiers dans cette contrée s'établirent. 190. Deſcription géographique de cette place poſſédée par les Anglois. Fertilité de ſon terroir. 516. Combien il ſeroit avantageux aux François d'échanger Chandernagor pour Chatigan. Raiſons qui détermineroient l'Angleterre. 518.

Cheringham, iſle dans les Indes. Fameuſe pagode qu'on y voit. 461.

Chetz, famille puiſſante d'Indiens ſur le Gange. Ils ſont les banquiers de la cour du Souba du Bengale. 195. Influence qu'ils ont dans le gouvernement. 196.

Child (Joſias), directeur de la compagnie des Indes Angloiſe, commet une infidélité dont la compagnie eſt punie par Aurengzeb. 42.

Chinchura, comptoir des Hollandois, plus connu ſous le nom d'Ougly, dans le Bengale. 199.

Choulias, nom de marchands mahométans, qui dans la partie occidentale de la côte de Coromandel font un peu de commerce. 157.

Clergé. Charles Martel, maire du Palais, pour ſecourir le royaume de France contre les Sarraſins, s'empare des biens eccléſiaſtiques. Les bénéfices furent ſécularisés. Une Cure étoit apportée en dot par une fille en ſe mariant. Les premiers rois de la troiſième race rendirent à l'égliſe tous ces biens. 379.

Cochin, royaume des Indes dont les Portugais s'empa-

rent & dont ils ſont chaſſés par les Hollandois. Dans l'un de ſes fauxbourgs, eſt une colonie de Juifs, qui prétendent s'y être établis depuis la captivité de Babylone, mais qui à la vérité y ſont établis très-anciennement. La ville eſt bâtie ſur une rivière très-navigable. 118.

Cochinchine, par quel événement cette partie des Indes a été formée en royaume. 356. Caractère des habitans. 357. Les mœurs s'y ſont corrompues, & le deſpotiſme s'y eſt introduit. 360. Objets du commerce qui s'y fait. 361.

Commerce. Les Romains n'aimoient ni n'eſtimoient les commerçans. 273. Saint Louis eſt le premier qui ſentit qu'il influe ſur le ſyſtême du gouvernement. Il permit l'exportation. 280.

Comore (iſle de), quatre iſles de ce nom, ſituées dans le canal Mozambique, entre la côte de Zanguebar & Madagaſcar. Beauté du climat d'Anjouan, l'une d'elles. 210.

Compagnie des Indes Angloiſe. Son origine en 1600. 14. Teneur du privilège. Diſcours d'Eliſabeth à ce ſujet. 15. Manière dont Lancaſter, qui conduiſit la première flotte, fut accueilli à Achem. 17. Il envoie chercher de la muſcade & du girofle aux Moluques. 18 & *ſuiv.* Du poivre à Java & a Sumatra, & revient en Europe. Ce ſuccès détermine à faire des établiſſemens aux Indes. Difficultés que la compagnie y rencontra. Jacques I ne lui eſt pas favorable. Elle partage le commerce des Indes avec les Hollandois. 21. Les Hollandois la rendent odieuſe aux Indiens. *Ibid.* Après bien des combats, les Anglois font en 1619, un traité avec les Hollandois. 23. Teneur du traité. 24. Surpriſe que cauſa en Hollande ce traité. Ils ſont chaſſés d'Amboine. Manière dont les Hollandois y réuſſirent. 25. Ils ſont plus heureux au Coromandel & au Malabar. 26. Ils remportent des victoires ſur les Portugais qui avoient profité des démêlés des deux nations pour ſe renforcer dans l'Inde. 28. La compagnie abuſe du crédit qu'elle avoit aux Indes pour emprunter des ſommes qu'elle ne veut pas rendre. Aurengzeb en tire vengeance. 42. & *ſuiv.* Dommages que cette affaire

cauſa à la compagnie. 44. Pertes qu'elle eſſuya à la chûte de Jacques II. 45. Elle ſe trouve à la paix qui ſuivit cet événement, à deux doigts de ſa perte. 46. Débats élevés en Angleterre au ſujet de ſes privilèges. 47. Il s'en forme une ſeconde. Diviſions qui s'élèvent entr'elles. Elles ſe réuniſſent en 1702. La nouvelle compagnie prend de l'accroiſſement. 50. A la paix de 1763, elle avoit ruiné le commerce des François dans l'Inde. 53. Elle ſe voit attaquée en 1767 dans le pays de Carnate, à la côte de Coromandel, par Ayder-Alikan, avec lequel elle eſt obligée de traiter au bout de deux ans d'une guerre ruineuſe. 169, 170. Elle abandonne aux particuliers le commerce d'Inde en Inde. 213. Ce commerce s'accroît de jour en jour. Entraves qu'on y a miſes. Capitaux que la compagnie a mis dans le ſien. Le thé devient un très-grand objet de commerce. 214. La conquête du Bengale a changé l'objet de cette compagnie. 227. Vexations de toute eſpèce qu'elle exerce ſur tous les genres d'induſtrie. Elle a défendu le commerce intérieur à tout autre qu'à des Anglois. Elle a altéré les monnoies. 239 & *ſuiv.* Pour prévenir une banqueroute inévitable, le gouvernement permet à la compagnie de faire un fort emprunt. Autres moyens pris par le parlement pour arrêter les déprédations. 256. Meſures priſes par la compagnie elle-même. 257. Le parlement établit pour le Bengale un conſeil ſuprême. Magiſtrats pour y adminiſtrer la juſtice. 262. Balance des revenus de la compagnie au 31 janvier 1774. 264. Son privilège doit expirer en 1780. Doutes ſur ſon renouvellement. 266. Réflexion ſur l'oppreſſion où les Indiens ſont réduits. 266.

Compagnie des Indes Françoiſe : en 1601, une ſociété formée en Bretagne expédia deux navires pour les Indes. Leur navigation fut malheureuſe, ils ne revinrent qu'au bout de dix ans. 284. Nouvelles tentatives en 1616 & 1619. Leur ſuccès ne fut pas aſſez fort pour engager à y retourner. 285. Reginon engage en 1635 pluſieurs négocians de Dieppe à un nouveau voyage ; ils n'en rapportent qu'une haute idée de Madagaſcar. *Ibid.* Il ſe forme une compagnie en 1642. Les cruautés de ſes agens lui attirent la haine des In-

diens. Le maréchal de la Meilleraie eſſaie de relever pour ſon compte cet établiſſement : il n'a que de foibles ſuccès. Colbert forme la même entrepriſe en 1664. Raiſons politiques qui s'y oppoſoient. 286, 287. Articles du privilege qui fut accordé. *Ibid. & ſuiv.* La conduite des agens de la compagnie fait échouer l'établiſſement de Madagaſcar. 306. On remet cette colonie au gouvernement en 1670. Le gouvernement fait de nouvelles tentatives & ſur-tout en 1770 & 1773. Comme elles étoient mal conçues, elles n'ont pas réuſſi. Motifs qui devroient engager la France à s'en occuper ſérieuſement. 308. Lorſqu'en 1670 on abandonna Madagaſcar, la compagnie établit divers comptoirs dans les Indes. Elle projette de s'établir à Surate. 309. Caron, qui avoit ſervi les Hollandois, & qui avoit été maltraité par l'empereur du Japon, s'attache à la compagnie Françoiſe & projette de s'établir à Ceylan. 339. Ce projet ne réuſſit pas ; on ſe tourne vers Saint-Thomé. 340. Avantages que la France auroit tirés d'un établiſſement à Siam. 351. Les miſſionnaires ne s'y occupent que de converſions. 353. La compagnie jette les yeux ſur le Tonquin. 355. Ses tentatives ne ſont pas heureuſes. *Ibid.* Raiſons qui auroient dû déterminer à s'établir à la Cochinchine. *Ib.* Elle ſe contente de ſe fortifier à Pondichery. Une guerre ſanglante vient la troubler. 365. Elle perd Pondichery ; mais les Hollandois le rendent à la paix de Riswick. Martin, nommé directeur de la compagnie, fait, par ſes talens & ſes vertus, faire fleurir cette colonie. 368. Les actionnaires de la compagnie manquent à leurs engagemens. 369. Pluſieurs comptoirs des Indes ſont abandonnés. On abandonne aux particuliers le commerce des Indes, avec de legers profits pour la compagnie. Cette liberté eſt enſuite ôtée. 371. Les actionnaires ſont obligés en 1684 de donner un ſupplément d'actions : pluſieurs s'y refuſent. 372. Nouvelles demandes aux actionnaires. Elles révoltent les eſprits. On a recours aux emprunts. Des cauſes étrangères augmentent ſes pertes. 373. Les marchandiſes des Indes ſont chargées de droits. La compagnie demande en 1714 un renouvellement de ſon privilège.

Une nouvelle révolution vient traverſer ce nouvel arrangement. 376. Evénemens qui amènent le ſyſtême de Law. *Ibid.* & *ſuiv.* Les privilèges de la compagnie ſont fondus dans celle d'occident qui venoit d'être établie. 400. A la chûte du ſyſtême, on lui abandonne le monopole du tabac, & la permiſſion de convertir ſes actions en tontines 418. Vices de ſon adminiſtration. Orri la relève. 420. Dumas eſt envoyé gouverneur à Pondichery. Conduite louable qu'il y tient. 421. La Bourdonnais à l'Iſle-de-France. 423. Et Dupleix à Chandernagor. 428. Le commerce de la compagnie étoit languiſſant en cet endroit. *Ibid.* ſes directeurs ſont bleſſés de l'armement qu'on avoit confié à la Bourdonnais ſans leur participation. 481. La compagnie réduite aux derniers malheurs dans l'orient, eſt déchirée de diviſions inteſtines en Europe. 482. Les moyens imaginés pour régler les affaires donnent naiſſance à de nouveaux abus. 484. Remontrances faites au gouvernement par les actionnaires en 1764. 485. On lui rend la liberté. Réglemens ſages. 487. Vices cachés, qui malgré ces réglemens ont miné la compagnie. 488. On augmente chaque action de 400. liv. Variations dans le dividende des actions depuis 1722, juſqu'en 1764. 491. La compagnie obtient un édit qui met à couvert le reſte du bien des actionnaires. Etat des rentes qu'elle avoit à payer. Somme qu'elle avoit prêtée au gouvernement du tems de Law. 493. Manière dont le gouvernement ſe liquide envers elle. 495. Tableau de ſes revenus & charges depuis 1674, juſqu'en 1769. 495 & *ſuiv.* Son privilège eſt ſuſpendu en 1769. Conditions oppoſées à la liberté du commerce des Indes. 503. Elle cède au roi tous ſes effets. Enumération des objets de cette ceſſion. 504. Sommes données pour leur prix. Cette affaire eſt terminée par un arrêt du conſeil de 1770. 506. La compagnie ne peut être regardée comme détruite. 508.

Confucius, auteur de la religion dominante du Tonquin. 354.

Contributions. Les rois de France furent tentés pluſieurs fois d'en ordonner eux-mêmes, mais les révoltes des peuples les obligèrent d'aſſembler pour cela les états généraux. 385.

Coromandel, température de cette contrée. 146. Les gouverneurs de différentes parties du royaume de Bisnagar se rendent indépendans. Le goût de l'Europe pour les manufactures de Coromandel détermine à s'y établir, malgré les obstacles qui s'y opposoient. 148. Objets du commerce qu'on y fait actuellement. 150. Raisons qui s'opposent à ce qu'on réussisse en Europe à imiter les toiles peintes de ce pays. Manière dont on les peint, & dont s'en fait le commerce. 152, 153. Le commerce extérieur de cette côte n'est point entre les mains des naturels du pays. Ce sont les Européens qui le font presqu'en entier. Quantité de toiles qu'on exporte du Coromandel, & destination de chaque partie. 157, 158. Objets qu'on donne en échange. L'Angleterre y a formé plusieurs établissemens, entr'autres celui de Divicoté. 159. Situation actuelle des François à cette côte. 519.

Cothoal, nom qui désigne dans le Mogol, l'officier chargé des fonctions de notaire. 448.

Créances, comment on les contracte dans l'Indostan. 156.

Cucurma ou *Terra merita*, nom que les médecins donnent au safran d'Inde. Description de cette plante. 123.

D

Dagobert, ranime le commerce au septième siècle. Eloge de ce prince. 276.

Dépenses de la cour du tems de Charles VI ne passoient pas 94,000 liv. 384.

Divicoté, nom d'une possession Angloise à la côte de Coromandel, dont le colonel Lawrence s'empara en 1749. Elle passe en 1758 sous la domination Françoise, puis retourne aux Anglois. 160.

Dumas, envoyé en qualité de gouverneur à Pondichery, y tient une conduite louable. 421.

Dupleix, après avoir mis le commerce sur le meilleur pied à Chandernagor, est envoyé à Pondichery. 430. Il force les Anglois à en lever le siège. 434. Il conçoit le projet de faire un établissement dans l'Indostan. Moyens qu'il emploie pour faire réussir son projet. 458, 459. Il est revêtu dans l'Inde de la qualité de Nabab. 464.

Egypte. Commerce de l'intérieur de l'Egypte permis aux Anglois, moyennant certains droits. 85.

F

Fanatisme, ſes funeſtes effets. 91.

Féodalité. Les ſeigneurs chargés de l'adminiſtration des provinces de France s'en rendent les maîtres. La confuſion ſuit la confirmation qui fut faite de leurs uſurpations à l'époque où le ſceptre paſſa de la branche de Charlemagne à celle des Capets. 278.

Financiers. Etat déſeſpérant où elles ſe trouvèrent à la mort de Louis XIV. On propoſe au régent une banqueroute générale. 392. Il s'y refuſe & établit en 1715, un bureau de réviſion. On établit en 1716 une chambre de juſtice pour pourſuivre les auteurs de la miſère publique. Horreur qu'inſpira ce tribunal. 394.

Finances, connus anciennement ſous le nom de lombards, ſont des Italiens qu'on fit venir en France à cauſe de leurs talens à preſſurer les peuples. 386. On leur fait regorger les biens immenſes qu'ils avoient uſurpés. *Ibid.*

Foires. Des marchands de tous pays accourent aux foires nouvellement établies au ſeptième ſiècle. 277.

France. Etat de confuſion où elle tombe lorſque le ſceptre paſſa de la branche de Charlemagne à celle des Capets. 279. Ses côtes Septentrionales étoient juſqu'à S. Louis partagées entre les comtes de Flandres, les ducs de Bourgogne, de Normandie & de Bretagne. Le reſte étoit ſoumis aux Anglois. Les côtes Méridionales appartenoient aux comtes de Toulouſe, aux rois de Majorque, d'Aragon & de Caſtille. 281. Catherine de Médicis y amène tous les arts de luxe. Les manufactures ſe perfectionnent. 283. L'induſtrie y eſt anéantie depuis Henri II, juſqu'à Henri IV, qu'elle reparoît avec éclat ſous le miniſtère de Sully. Elle manque de s'anéantir ſous ceux de Richelieu & de Mazarin. 284. Sa poſition actuelle au-dehors. 408. Son état au-dedans. 410. Conſeils ſur les moyens à employer pour en augmenter la ſplendeur. 414.

Francs. Leur invaſion dans les Gaules donne naiſſance à

mille vexations sur le commerce. L'industrie se réfugie dans les cloîtres. 274.

Frédéric Nagor, établissement formé par les Danois en 1756, au Bengale. 198.

G

Gaulois, peu de communication que ces anciens peuples avoient entr'eux: En quoi consistoit leur commerce. 272.

Gedda, port situé vers le milieu du golfe Arabique. Nature du gouvernement partagé entre le chérif de la Mecque & le grand-seigneur. 82.

Génie. Réflexions sur l'influence du climat sur les productions du génie. 57.

Gingembre, plante des Indes, qui ressemble assez au cardamome. Le meilleur croit au Malabar. 125.

Goa, devenu par le commerce, le centre des richesses de l'Inde, n'est presque plus rien. 130.

Golfe Persique, sa description géographique. Nourriture des habitans, leurs mœurs. La seule ville considérable est celle de Mascate. 100, 101.

Goudelour, possession Angloise à la côte de Coromandel, qu'ils ont achetée d'un prince Indien. Ils bâtissent à quelque distance le fort Saint--David. 161.

Guillaume le Conquérant, subjugue l'Angleterre dans le onzième siècle. 6.

Guzurate. Description de cette presqu'isle des Indes. 310. Révolutions arrivées au septième siècle dans cette contrée. Les peuples de cette presqu'isle connus sous le nom de Parsis, suivent la religion de Zoroastre. 311. Parvenue à un haut degré d'accroissement, elle se trouve en butte aux Portugais & à l'empire Mogol. Le souverain préfère l'alliance des Portugais contre Akebar, prince Mogol. 313. Ils sont défaits, & réunis à l'empire Mogol, qui y procure les plus grands avantages. Surate devient l'entrepôt de toutes les richesses du pays. 315.

H

Harem, nom donné à Surate aux serrails des Mogols, impénétrables aux hommes. 325.

Hélène (*Sainte*), isle située au milieu de l'océan Atlantique, où les Anglois ont formé un lieu de relâche. 207. Objets de culture qui y ont réussi. 209.

I

Indes. Le premier voyage que les François aient fait aux Indes est celui de quelques marchands de Rouen en 1503. Une tempête affreuse qu'ils éprouvèrent au cap de Bonne-Espérance, dégoûta ceux qui auroient voulu y aller. 284. L'éclat que le commerce des Indes avoit procuré aux états voisins n'avoit pas fait songer à le faire jusqu'à Mazarin. *Ibid.* Guerre entre les Anglois & les François vers 1754, sous les noms du Nabab de Carnate & de son rival Mamet-Alikan. 470. Les deux compagnies se rapprochent par ordre du ministre de chaque cour. Mais la guerre recommence plus fort que jamais. 472. Fautes commises dans l'Inde par le ministère de France, opposé au vœu de la compagnie. 474. On rappelle Dupleix, le seul peut-être qui pouvoit s'y soutenir, & on y envoie Lally. 475. Source des malheurs que la France a éprouvés aux Indes. Vices dans l'administration des chefs. 480. & *suiv.* Principes qui doivent régler la conduite des François pour rendre florissant leur commerce des Indes. 550. Réflexions philosophiques sur la fureur des conquêtes. 552. & *suiv.*

Indostan. Cette riche contrée fut, suivant la fable, l'objet de l'avidité des premiers conquérans du monde. Beauté de ce pays. Mœurs des habitans. Alexandre en fait la conquête. 435. L'Indien Sandrocotus chasse les Macédoniens après la mort d'Alexandre. Gengiskan y porte ses armes. Les Patanes y règnent ensuite. 437. Tamerlan soumet les parties Septentrionales. Babar, l'un de ses descendans y rentre par les conseils d'un gouverneur d'une des provinces du roi détrôné. 439.

Interêts. Les Indiens en distinguent de trois sortes : l'un qui est péché ; un autre qui n'est ni péché, ni vertu ; le troisième qui est vertu. Définition de chacun. 156, 157.

Isle-de-France. Sa description d'après l'abbé de la Caille. Conjectures sur le meilleur parti qu'on en peut tirer. Fautes commises par le gouvernement à ce sujet. 531. Elle passe en 1764 sous la domination immédiate du gouvernement. 534. La population s'y est accrue depuis ce moment. Espèce de culture qui y a réussi. 535. On y plante des girofliers & des muscadiers en 1770. Peu de succès qu'ils ont eu jusqu'à présent. Le bled y réussiroit mieux. Il faudroit y multiplier les troupeaux. 536. Avantages de sa situation pour préparer la ruine des propriétés angloises d'Asie. Peu de soin que le gouvernement prend de cette isle, dont la sûreté ne dépend que des forces navales. 538. Vues politiques sur la conservation & la défense de cette isle. 542. Cette isle & Pondichery sont essentielles à la défense l'une de l'autre. 546.

Italiens. Lorsque Philippe-le-hardi eut encouragé le commerce, ils rempliſſent la France d'épiceries, de parfums, de soieries & d'étoffes de l'Orient. 281.

J

Java, usage singulier des nouvelles épouses envers leurs maris. 22.

Juifs dispersés à la prise de Jérusalem. Une partie passe dans les Gaules. Traitement qu'on leur fait subir. 380 *& suiv.*

K

Kaire, écorce du cocotier, dont on fait des cables qui servent à la navigation dans l'Inde. Il n'est nulle part aussi bon qu'aux Maldives. 109.

L

Lally, envoyé en qualité de général de la guerre des Indes. Caractère indomptable de cet homme. Sa présence porte la haine & le découragement. 475. Fautes de ce général qui entraînent la perte de Pondichery. Il est l'objet de l'indignation publique. Il est arrêté & condamné à perdre la tête. Examen de ce jugement. 476 *& suiv.*

Law,

Law, Ecoſſois de nation. Son caractère. Il établit une banque dont le fonds étoit de ſix millions. Développement de ſon ſyſtême. Avantages qui en réſultèrent d'abord. 397. Il établit en 1717 la compagnie d'occident pour le commerce excluſif de la Louiſiane & des caſtors du Canada. 400. La quantité d'actions qu'il créa établit une diſproportion énorme entre le papier & l'argent. Réflexions ſur les vices de cette création. 402. Pour étayer l'édifice, on porte l'argent à 82 liv. 10 ſ. le marc. Tout tombe dans la confuſion. Law diſparoît. 405.

Louis XIV. Caractere de ce prince. 366.

Louis XV. Etat des revenus publics à ſa mort. 407.

Louis XVI. Eloge de ce jeune prince. Conſeils & moyens d'économie. 407 & *ſuiv.*

M

Madagaſcar. Deſcription de cette iſle. Nature des productions qui y viennent. L'origine des Madecaſſes mêlée de fables. 293. Les indigènes ſont diſtingués par diverſes formes extérieures. A l'oueſt ſont les Quimoſſes. 294. Cette iſle eſt diviſée en pluſieurs peuplades. 295. Diſpoſitions heureuſes où étoient les Madecaſſes pour que la France y pût former un établiſſement avantageux. 301 & *ſuiv.* Il n'y a point de port dans cette iſle. La conduite des agens de la compagnie ne tire aucun parti du concours de toutes les circonſtances qui en annonçoient le ſuccès. 306. La compagnie remit au gouvernement cette colonie en 1670. Les François qui y étoient reſtés ſont maſſacrés deux ans après. Les tentatives que la France a faites pour s'y établir ont été infructueuſes, parce qu'elles étoient mal combinées. Avantages que procureroit cet établiſſement. 307.

Madecaſſes, nom des habitans de Madagaſcar. Ils admettent le dogme des deux principes 297. Ils font mourir les enfans nés ſous des auſpices peu favorables. Mépris qu'ils ont de la mort. Mœurs des Madecaſſes. Leur induſtrie. 299. Leurs livres d'hiſtoire, de méde-

cine & d'aſtrologie ſont entre les mains des *Ombis* ; gens qui ſe diſent ſorciers. Caractère de ces peuples. 300.

Madras, ville des Indes, à la côte de Coromandel, bâtie, il y a plus d'un ſiècle, par Guillaume Langhorne. 167. Diviſion de cette ville. Sa population. Son commerce. *Ibid.*

Malabar. On entend ſous ce nom, tout l'eſpace compris depuis l'Indus juſqu'au cap Comorin. On y comprend auſſi les Maldives. 107. Etats dont cette contrée eſt formée. En quoi conſiſtent ſes productions. 122. Situation actuelle des François à cette côte. 510.

Maldives, ſont une longue chaîne d'iſles partagées en treize provinces, nommées Atollons. Les naturels du pays font monter le nombre de ces iſles à douze mille. Par qui cet archipel a été vraiſemblablement peuplé originairement. 108. Par qui elles ſont gouvernées. Elles ne produiſent que des cocotiers. *Ibid.*

Marattes, anciens pirates du nord de Goa, attaqués en vain par le Mogol. Les Anglois & les Portugais s'uniſſent inutilement contre eux. Les Hollandois ne ſont pas plus heureux. Leur état actuel à la côte de Malabar. 131 & *ſuiv.* Ces pirates qui avoient toujours été fort unis entre eux, ſe diviſent en 1773, 139. & eſſuient différentes pertes. *Ibid.*

Maſcate, ville la plus conſidérable du golfe Perſique dont Albuquerque s'empare en 1507. Conſommation du pays. 101, 102. Les nations commerçantes commencent à la préférer à Baſſora 103.

Maſulipatnam, poſſeſſion angloiſe à la côte de Coromandel. Les François s'en étoient emparés en 1750, mais elle retourne en leurs mains neuf ans après. 162.

Meconium, ou pavot commun. Manière dont on le prépare. 191.

Mecque. Cette ville fut toujours chère aux Arabes. Ils penſoient qu'elle avoit été la demeure d'Abraham. Mahomet tire parti de cette croyance. Moyens dont il ſe ſert pour rendre floriſſante cette capitale de ſon empire. 86.

Mogol. Etat de foibleſſe où il étoit réduit quand il fut attaqué par Thamas Koulikan. 454.

Mogols. Deſpotiſme de leur gouvernement. 449 & *ſuiv.*
Moines. Abus qui réſultent des revenus qu'ils ſe ſont procurés par des voies iniques. 276.
Moka, ville de l'Arabie heureuſe, où ſe porte par mer une partie du café de l'Arabie. Autres objets de commerce de cette ville. 75. & *ſuiv.* Les affaires qui ſe traitent à Moka ne ſont point entre les mains des naturels du pays. Ce ſont des banians de Surate qui y font le commerce. 77.
Monnoies. On ignore quelle eſt la nation qui ſe permit de percevoir un droit ſur les monnoies. L'altération des eſpèces fut un des moyens qu'on employa longtems pour ſoutenir la couronne de France. 383.
Muhammet, roi de Delhy, ſe ſoumet volontairement à Thamas Koulikan. 455. Inconvéniens qui en réſultèrent. *Ibid.* & *ſuiv.*
Muſc, production particulière au Thibet; il ſe trouve dans une veſſie, qui vient ſous le ventre d'une eſpèce de chevreuil. 183.

N

NABABS, magiſtrats chargés de la perception des revenus dans le Mogol. 235.
Nautes, nom qu'on donna chez les Gaulois, aux compagnies qui faiſoient le commerce ſur les rivières. 274.
Niſmes. Philippe-le-Hardi y attire une partie du commerce fixé à Montpellier, qui appartenoit au roi d'Aragon. 281.
Normands. La ſituation floriſſante de la France au ſeptième ſiècle, offre à ces barbares un nouvel attrait à la piraterie. Ils ſe livrent à toutes ſortes de brigandages. 278.

O

OPIUM, produit du pavot blanc des jardins dans l'Inde. Deſcription de la plante & de la manière dont on en tire le ſuc. 190. Uſage conſidérable qu'on en fait dans les pays ſitués à l'eſt de l'Inde. 192. Réflexions ſur l'avidité des Hollandois qui continuent le commerce de l'opium, malgré ſes funeſtes effets. *Ibid.*

Orixa, contrée des Indes qui, avant 1736, faisoit partie du Bengale, dont on soupçonne que la compagnie des Indes Angloise s'occupe de faire l'acquisition. 165, 166.

Orri. Intendant des finances, met son frère Fulvy à la tête de la compagnie des Indes. 420.

P

Paix, c'est toujours un mauvais expédient que d'acheter la paix. 295.

Paleagars, magistrats de l'empire Mogol, chargés de la perception des revenus. 235.

Palybothra, ville ancienne des Indes sur le Gange, qui n'existe plus. Diodore de Sicile en attribue la fondation à Hercule. 175.

Parsis, peuple du Guzurate, presqu'isle des Indes, qui suit la religion de Zoroastre. 312. Ses mœurs, ses usages. 320.

Patanes, hommes féroces sortis des montagnes du Kandahar, qui se répandent dans l'Indostan & y forment plusieurs royaumes. 438. Chassés par les Mogols de plusieurs royaumes de l'Indostan, ils se réfugient au pied du mont Imaüs. 465.

Pégu, province du Bengale, dépendant d'Ava, fertile en pierres précieuses. 189.

Peines. Réflexions sur les peines capitales & sur l'emprisonnement. 77.

Perse. Ancienne forme de son gouvernement. Raisons qui concoururent à son asservissement. 28. Objets de son commerce. 35.

Perses (toiles), se font toujours fabriquées à la côte de Coromandel. Raison qui les a fait nommer *Perses*. 34.

Poivre. L'exportation en étoit autrefois entre les mains des seuls Portugais. Les Hollandois, les François & les Anglois se la partagent aujourd'hui. Elle monte au Malabar à dix millions pesant, à 10 sols la livre. 129.

Poivrier, arbrisseau des Indes. Sa description. Le fruit est par petites grappes, semblables à celles du groseiller. 127. Il se plaît dans les isles de Java, de Suma-

tra & de Ceylan, mais plus particuliérement ſur la côte de Malabar. Sa culture. 128.

Pondichery. Les Hollandois en font le ſiège en 1693; & s'en emparent ſur les François. Ils ſont obligés de le rendre à la paix de Riswick. 367. Deſcription de cette ville. Sa population. 522. Les Anglois s'en rendent maîtres en 1761, & le détruiſent de fond en comble. La France le rétablit à la paix. Sa population & ſon état actuel. Vices dans les travaux de la nouvelle conſtruction. 523. Les plans de M. Deſclaiſons ne ſont pas adoptés, & la ville tombe chaque jour en ruine. 526, 527.

Ports de mer. Après la conquête de la Gaule par les Romains, on vit ſe former des ports de mer à Arles, à Narbonne, à Bordeaux & d'autres endroits. 273.

Ports. Juſqu'à S. Louis, la France en avoit eu peu ſur l'Océan, & aucun ſur la Méditerranée. 281.

Q

Quimosses, peuple de l'oueſt de Madagaſcar, qui n'a jamais plus de quatre pieds quatre pouces de hauteur, & ſouvent moins. Manière dont ils ſe défendent contre ceux qui leur font la guerre. 294.

R

Raiputes, deſcendans des Indiens vaincus par Alexandre. 465.

Regent de France. Eloge des qualités de ce Prince. Ses foibleſſes. 402.

Revenu public. Somme à laquelle il étoit porté ſous Louis XII, & à la mort de François I. 387. Les finances tombent dans le plus grand déſordre juſqu'à Sully. 388. Il les relève. *Ibid.* Nouvelles déprédations après ſa retraite. Etat des revenus publics en 1683. Colbert les relève. Ils retombent dans le cahos. 389. Diſcrédit univerſel ſous Louis XIV. 390. A la mort de Louis XV. 406.

Réviſion (*bureau de*), établi en 1716 pour pourſuivre

les auteurs de la misère publique. Horreur qu'inspire ce tribunal. 394.
Révoltes. Réflexions sur l'esprit qui y porte. 73.

S

Saint-Thomé, ville des Indes, au pouvoir du roi de Golconde, dont les François s'emparent en 1672. Mais les Hollandois s'étant unis avec les Anglois, ils furent forcés de la rendre deux ans après. 342.
Salpêtre, production de Patna, province du Bengale. Manière dont on le travaille. 203.
Salsete, isle de la mer des Indes remplie de figures & d'inscriptions qui ont donné lieu à beaucoup de fables. 140, 141.
Sandal, arbre fort commun au Malabar. Sa description. 122.
Schah-Abbas, surnommé *le Grand*, sophi de Perse. Ses conquêtes. 29. Il protège les arts. 30. Rebuté des vexations des Portugais, il s'unit aux Anglois contre eux. 32.
Seicks, peuples du nord de l'Indostan. 466.
Siam. Description géographique de ce royaume. Sa fertilité. 344. Despotisme du gouvernement. Division des Siamois en trois classes. Emplois assignés à chacune. 346. Réflexions sur les honneurs rendus aux éléphans du roi de Siam. 348. Les Siamois détestent leur pays. *Ibid.* La conduite des missionnaires y fait détester les François. 350. Un ministre du roi de Siam, dans le dessein de détrôner son maître, projette de s'associer les François, & envoie au roi de France une magnifique ambassade. Louis XIV y envoie aussi des ambassadeurs. 344.
Soie d'Asham : cette soie n'exige aucun soin. Les vers y naissent, travaillent, meurent & se renouvellent en pleine campagne. 187.
Sommonacodom, législateur des Siamois, dont ils racontent des merveilles. 351.
Soubahie, espèce de vice-royauté de plusieurs provinces de l'Indostan. 459.

Soubas, eſpèce de miniſtres de l'empire du Mogol, chargés de l'adminiſtration des revenus. 234.
Suez, ville qu'on croit bâtie ſur les ruines de l'ancienne Arſinoë, eſt à l'extrémité de la mer Rouge. Commerce qui s'y fait. 83.
Sully. Eloge de l'adminiſtration de ce miniſtre. 388.
Sumatra. Les Anglois y forment en 1688 un établiſſement. Ils y élèvent le fort Marlboroug, qui leur eſt enlevé par les François en 1759; mais ils le recouvrent bientôt. 171.
Superſtition, ſon influence ſur l'opinion publique. 120.
Surate, ville du Guzurate. Son état au treizième ſiècle. Degré de ſplendeur auquel elle parvient. Forces de ſa marine. Franchiſe des commerçans. 315. *& ſuiv.* Mœurs des habitans. Education des enfans. 319. Les plus riches des Mogols viennent à Surate jouir des agrémens du luxe le plus efféminé. 323. Amuſement des femmes. 325, 327. Elle décheoit de ſa ſplendeur en 1664. Sévagi la ſaccage & emporte 25 à 30 millions. 333. Son état actuel. Objets de ſon commerce. 335. Echanges qu'elle reçoit. 338.
Syſtême. Développement des opérations propoſées par Law pour liquider les dettes de l'état. 396. *& ſuiv.*

T

Tabac. Epoque de ſon introduction en Europe. Produit des premiers baux. 495. Augmentation des ſuivans. 496.
Tachard, jéſuite, envoyé à Siam, à la tête des ambaſſadeurs, par Louis XIV. 344.
Talapoins, moines de Siam, qui prêchent au peuple les dogmes de Sommonacodom. 350.
Thamas Koulikan, porte ſes ſujets du golfe Perſique ſur la mer Caſpienne, & ceux de la mer Caſpienne ſur le golfe Perſique. Objet de cette tranſmigration. 104.
Thé, production des Indes que les lords Arlington & Oſſori apportèrent de Hollande en Angleterre en 1666. Il ne fut d'un uſage commun que vers 1715. Il fut apporté de la Chine par les Anglois, les Hollandois, les Suédois & les Danois. La guerre de l'An-

gleterre avec l'Amérique a diminué ſes importations de thé. Elle a été dédommagée par ſa conquête récente du Bengale. 217. & *ſuiv.*

Tonquin, royaume des Indes, dans lequel les François cherchent à s'introduire. La religion dominante eſt celle de Confucius. Caractère des naturels du pays. Nature de ſon gouvernement. 354.

Travancor, royaume auſſi peu opulent que les Maldives. Un roi qui monta ſur le trône en 1730, lui donna une ſplendeur qu'il n'avoit jamais eue. Les Danois & les Anglois y ont des établiſſemens. 112, 113.

Tyrannie. Réflexions philoſophiques ſur cet abus du pouvoir. 220.

U

USURIERS. Réflexions ſur les moyens dont on ſe ſert pour les anéantir. 9.

V

VISA : à la chûte du ſyſtême, on fit ſous le nom de *viſa* un examen de tous les contrats, actions, billets de banque, &c. 406.

Z

ZEMINDARS, magiſtrats chargés de la perception des revenus de l'empire Mogol. 235.

Fin de la Table des Matières du Tome ſecond.

D
22
R272
t.2

Raynal, Guillaume Thomas
François
Histoire philosophique

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY